

Histoires d'Envahisseurs

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES

D'ENVAHISSEURS



LE LIVRE
DE
POURTE

PRÉFACE

L'invasion est un événement si commun de l'histoire humaine qu'elle aurait pu constituer très tôt un des thèmes principaux de la science-fiction naissante. Tous les ingrédients nécessaires étaient préexistants. L'hypothèse de la pluralité des mondes habités remonte à l'Antiquité. Celle du voyage interplanétaire est presque aussi ancienne, même si les procédés invoqués doivent, jusqu'au siècle dernier au moins, plus à la fantaisie qu'à la spéculation scientifique. L'histoire des XVIII^e et XIX^e siècles répète plusieurs fois, à l'occasion des entreprises de colonisation, le scénario de l'invasion d'une société par une autre, technologiquement plus avancée. Aussi est-il au premier abord surprenant qu'il faille attendre 1897, l'année où H. G. Wells publie *La Guerre des mondes*, dans le *Pearson's Magazine*, l'exposé canonique de ce thème depuis répété à satiété.

Il y a là comme une sorte d'aveuglement volontaire.

Il est permis d'y voir l'expression de la bonne conscience des sociétés industrialisées, toutes occidentales, toutes européennes. À entendre leurs idéologues de tribunes ou de salons de thé, à lire leurs historiens officiels, l'invasion en force des quatre autres continents par le cinquième – le plus riche et le plus densément peuplé – relève d'une œuvre de civilisation. Déjà, la conquête de l'Amérique s'était parée des vertus de l'évangélisation. C'est au nom de la vérité qu'on envahit, même si l'on ne néglige pas des bénéfices secondaires plus concrets. À la bonne conscience métaphysique va venir s'adjoindre très vite la certitude socio-historique. C'est en invoquant le progrès que les nations qui se désignent elles-mêmes comme les plus avancées vont tenter d'étendre leurs conceptions de l'ordre et de la décence à toute la planète.

Mais à l'extrême fin du XIX^e siècle, la bonne conscience a reculé, en partie parce que la concurrence acharnée que se font dans la conquête du reste du monde les principales nations européennes les a conduites à dénoncer leurs impérialismes respectifs. Dès lors, la réciprocité devient pensable, sous la forme d'une invasion punitive dont seraient victimes les nations « avancées ».

Et comme il n'y a pas sur Terre de puissance capable de leur faire connaître ce sort, il faut bien que les envahisseurs tombent des étoiles. Ou plutôt pour commencer, des planètes proches, de Mars en particulier que l'on croit volontiers habitée depuis qu'en 1877, Schiaparelli pense y avoir

découvert des canaux artificiels. Cette même année, Asaph Hall découvre à cette planète deux satellites minuscules qu'il baptise Deimos et Phobos, la terreur et la crainte. Il n'en faut pas davantage pour créer un climat. Sans équivoque, Mars symbolise la guerre jusque dans sa couleur rouge (à vrai dire plutôt rose dans un télescope) ; ses « habitants » sont plus avancés que l'homme puisqu'ils ont su couvrir la face de leur planète de canaux gigantesques à côté desquels le Canal de Suez fait figure de simple rigole. Leur civilisation est donc plus ancienne et par conséquent technologiquement plus puissante qu'aucune civilisation de la Terre. Elle est abritée par un monde qui meurt : atmosphère raréfiée, eau concentrée autour des pôles (d'où les canaux chargés d'en exploiter la moindre goutte). Il est donc logique que les Martiens aillent chercher fortune ailleurs et en particulier sur notre Terre regorgeant d'océans et de végétation, d'oxygène et de créatures dodues. Le décor est posé pour la Guerre des Mondes, même s'il faut encore attendre vingt ans pour que Wells écrive son chef-d'œuvre.

Glissons ici une remarque tout à fait incidente et sans grand rapport apparent avec notre sujet : c'est qu'une tradition passablement constante attribue, dans la littérature, des âges différents aux civilisations supposées écloses sur les planètes intérieures du système solaire : planète « chaude et brumeuse », Vénus est souvent décrite comme « plus jeune que la Terre, préhistorique », une sorte d'Afrique en somme ; la civilisation reste à y naître. À l'inverse, Mars, planète éloignée du soleil, froide, aride, pauvre en atmosphère et en eau, est réputée une « vieille planète » sur le déclin, couverte de ruines ou au mieux de villes hautement mécanisées qui témoignent de la grandeur passée ou menacée d'une civilisation moribonde. Ainsi Vénus est un monde « d'avant l'homme » et Mars un monde « d'après l'homme » sans qu'aucun indice scientifique soit jamais venu renforcer ces clichés qui ont gaillardement fonctionné pendant au moins un siècle. Mais c'est toujours, dans les débuts de la science-fiction, une civilisation *plus vieille* – et non pas seulement techniquement plus avancée – qui envahit et détruit, comme si l'Occident envahisseur avait voulu camoufler jusqu'à sa jeunesse historique relativement à certaines sociétés investies par lui.

H. G. Wells lui-même a rapporté dans son autobiographie que l'idée de *La Guerre des mondes* lui fut suggérée par une remarque de son frère Frank. Ils se promenaient dans le Surrey et Frank lui dit : « Imagine un moment que des habitants d'une autre planète descendent tout à coup dans cette prairie et marchent sur nous. » Mais même si cette conversation a pu servir d'ultime déclencheur, elle n'a pu jouer de rôle déterminant. Dans son précédent et premier roman, *La Machine à explorer le temps*, Wells avait déjà introduit une problématique sociale sous couvert de fiction scientifique : celle de la lutte des classes. Il était entièrement logique qu'il aborde ensuite la question de l'impérialisme et qu'il étende à l'univers entier, ou tout au moins à notre système solaire, le darwinisme social dont il avait déjà fait usage sur Terre.

Près d'un siècle après la parution de *La Guerre des mondes*, on ne peut

que rester impressionné par la modernité, au cadre historique près, de ce roman. Et d'abord par celle de son style, descriptif, nerveux, apparemment simple et direct, qui fut critiqué en son temps pour son « manque d'écriture » mais qui préfigure le style « journalistique » d'une grande partie du roman du XX^e siècle et en particulier du roman de guerre. Ensuite, par le réalisme anticipateur de cette guerre des mondes qui annonce bien des aspects des conflits de notre siècle : importance des tours blindées des Martiens, rayons de la mort (devenus depuis une vraie tarte à la crème si l'on ose cette métaphore) qui évoquent à la fois les lance-flammes et surtout l'usage de la mitrailleuse à grand débit contre laquelle la charge à baïonnette relève de la folie pure, engins aériens d'observation, attaques aux gaz et, pour finir, guerre bactériologique même si elle revêt ici un caractère involontaire.

L'exemple de Wells fut contagieux et le thème des envahisseurs venus de l'espace fut pendant très longtemps sans doute le plus assidûment courtisé de toute la science-fiction. Aucun média n'y échappa ; ni la radio grâce à laquelle Orson Welles rendit hommage en 1938 à l'œuvre de son presque homonyme et déclencha une panique sans précédent dans l'histoire des médias ; ni le cinéma ni la bande dessinée.

On pourrait redouter cependant que cette avalanche d'envahisseurs ne soit tristement répétitive. Elle l'a été sans conteste possible, mais la science-fiction a prouvé, ici encore, son étonnant pouvoir de renouvellement : aucune des dix-neuf histoires qui vous allez lire n'en répète une autre. Et certaines variations, comme celle décrite dans le roman de Thomas Disch, *Génocides*, n'ont même pu trouver place ici. Disch imagine l'invasion absolue : sans se soucier aucunement des humains, des extraterrestres qu'on ne verra jamais ensementer la Terre et, le moment venu, procèdent à la récolte. Pour eux, l'humanité n'a pas plus d'importance que pour nous les fourmis ou les mulots. Considérée comme parasite, elle est traitée à coups d'insecticide.

Mais toutes les histoires d'envahisseurs n'ont pas une conclusion aussi pessimiste. Par un retournement à peine surprenant, elles rétablissent souvent en valeur suprême la foi en l'humanité et le progrès technologique. Grâce à ce dernier, les humains parviennent souvent, voire presque toujours, non seulement à chasser l'envahisseur mais encore à retourner la situation en leur faveur et à redevenir, au détriment de l'ennemi, les impérialistes qu'ils n'ont jamais vraiment cessé d'être. La leçon d'humilité proposée par H. G. Wells n'a pas porté ses fruits bien longtemps.

Il est vrai que dans bon nombre d'histoires, les envahisseurs ressemblent aux Terriens comme des frères : notamment dans celles qui remontent aux heures point si révolues de la guerre froide. Plus originales sont celles où l'envahisseur, d'abord inintelligible et peut-être destiné à le rester, fait figure de retour dans le conscient du refoulé dans l'inconscient : c'est alors le désir qui fait figure d'intrus : meurtre du père dans la nouvelle de Dick, aspiration à la liberté dans celle de Benford, vertige de l'anéantissement dans celle de Terry Carr, désir sexuel inassouissable dans celles de Théodore Sturgeon.

Enfin, il arrive que l'envahisseur soit logé si profondément au cœur de notre histoire qu'il apparaisse, comme dans la nouvelle de Lafferty, la seule explication à ses aberrations.

Car aucune époque n'échappe aux envahisseurs, ni l'avenir proche, ni le passé historique, ni surtout le passé lointain des origines. Au point que sur sa propre planète, riche d'une histoire remaniée par tant d'invasions occultes, l'homme fait figure, à la fin, de descendant des conquérants.

Ainsi l'envahisseur apparaît-il dans la panoplie des thèmes de la science-fiction comme le miroir par excellence tendu à l'humanité. Ce qui justifie sans doute la crainte que notre espèce semble inspirer, selon la plupart de nos auteurs, à ses voisins dans l'univers. Le singe nu n'a pas fini, hélas ! de montrer les dents et les poings.

C. M. KORNBLUTH : LA SAISON DU SERPENT DE MER

La grande question que doit commencer par se poser tout bon envahisseur est de savoir comment demeurer inaperçu le plus longtemps possible. On connaît la méthode du Cheval de Troie. Mais elle ne paraît guère applicable en une époque aussi rationaliste que la nôtre et en un monde où, les média aidant, tout se sait immédiatement. Comment se débarrasser des média ?

UNE chaleur accablante régnait dans les bureaux de notre agence de presse la *World Wireless* à Omaha. Notre siège de New York ne cessait de me harceler pour réclamer de la copie. Mais où trouver de la copie en plein été, par un après-midi étouffant ? Il y avait à peine une heure, je leur avais transmis un compte rendu sur le base-ball régional et je n'avais vraiment rien d'autre. En été, il ne se produit jamais rien et la seule ressource des journalistes est le base-ball. Pendant la canicule, les hommes politiques se réfugient au fond des forêts du Maine pour pêcher et prendre des cuites mémorables, les cambrioleurs sont trop épuisés par la chaleur pour cambrioler et les épouses ont tout le temps de réfléchir et de se rendre compte que l'assassinat n'est pas le meilleur moyen pour se débarrasser de leurs maris.

J'étais en train de parcourir quelques circulaires. Un feuillet polycopié, assez défraîchi, disait : « *Saviez-vous que, de l'Atlantique au Pacifique, les physiothérapeutes éminents recommandent l'usage de la citronnade en été, comme boisson hygiénique et désaltérante ? La Fédération des producteurs de citrons révèle qu'une récente enquête menée auprès de 2 500 physiothérapeutes, dans 57 villes de plus de 25 000 habitants, a prouvé que plus de 87 % d'entre eux consomment de la citronnade au moins une fois par jour entre juin et septembre et que 72 % ne se contentent pas de simplement consommer cette boisson délicieuse et excellente pour la santé, mais la prescrivent à...* »

Le télétype du circuit de New York éjecta un nouveau message : 3 960 M-HM. Envoyer informations TT Urg. Ny.

Une fois de plus, New York me faisait savoir qu'il leur fallait immédiatement une bonne petite information, bien croustillante... « *de toute*

urgence... » qu'ils disaient, ces messieurs du siècle. Ils ne doutaient de rien.

Je m'installai au télétype communiquant avec l'Est et tapai : 96 Ny. *Rien pour le moment. OM.*

Le papier sur la citronnade était imbuvable ; je me remis à fouiller dans les tas. Les cours de vacances de l'Université de l'État sollicitaient le patronage du Gouverneur pour une conférence sur les buts et les moyens d'éducation secondaire pour les adultes. Le Collège d'Agriculture demandait d'informer les fermiers qu'en été il fallait protéger les cochons à peau blanche contre les rayons directs du soleil. Le manager d'un boxeur de cinquième catégorie envoyait le palmarès de son gars et des billets de presse pour son prochain combat aux Arènes d'Omaha. La Société des Pansements Schwartz et White nous adressait une superbe photo, grand format sur papier glacé, d'une blonde voluptueuse portant un costume de bain improvisé, fait de deux paquets de Pansements TOUTPRÊT S & W.

La prière d'insérer disait : « *La capiteuse starlette Miff McCoy est prête à toute éventualité pendant son séjour à la mer. Ce n'est pas seulement un amour de petit costume de bain qu'elle porte – ce sont deux pansements TOUTPRÊT S & W pour tous usages. Ceux-ci sont fabriqués par la Société des Pansements Schwartz & White à Omaha. Si vous vous cassez une côte, en vous livrant à des exercices trop violents sur la plage, le costume de bain de Miff vous fournira immédiatement les bandages indispensables. »*

Ouais ! Et le reste de la pile ne valait même pas ça. Je fourrai le tout dans le classeur « *Circulaires* » et, malgré la chaleur, me mis à me creuser les méninges.

Ma gymnastique mentale m'amena à la conclusion que je serais obligé de fabriquer une fausse nouvelle. Malheureusement la morte-saison actuelle n'avait pas encore vu naître de canard d'envergure – il n'avait pas encore été question de soucoupes volantes, de monstres dans les eaux de Floride, on n'avait pas encore parlé de bandits chloroformeurs terrorisant toute une ville. Si seulement il y avait déjà eu un canard de lancé, je m'y serais accroché et j'aurais inventé une « suite à... », mais étant donné la situation je me voyais déjà dans l'obligation de monter de toutes pièces une « première exclusivité », ce qui est bien plus difficile et comporte des risques bien plus grands.

Les soucoupes volantes ?... En toute décence je ne pouvais tout de même pas ressusciter cette vieille rengaine ; voilà des années que tout le monde, sauf quelques journalistes, les avait oubliées.

Depuis bien longtemps déjà on avait également fichu la paix à la Tortue Géante du lac Huron. Si je provoquais une panique de bandits chloroformeurs, toutes les vieilles filles voleraient à mon secours en venant déclarer, sous la foi du serment, que des bandits avaient essayé de pénétrer par effraction chez elles et qu'elles avaient nettement senti des relents de chloroforme... mais cette petite plaisanterie ne serait pas du goût des flics. D'étranges messages interplanétaires captés par le laboratoire de l'Université d'État ? Oui, ça pourrait faire l'affaire. J'introduisis une feuille de papier dans ma machine à

écrire et m'y installai en jetant des regards furibonds au papier vierge et en maudissant la morte-saison.

Mais j'obtins un sursis – le télétype de la Western Union sonna sous mon nez et une ampoule d'un jaune bilieux s'alluma. Je tapai : *WW Prêt Envoyez* et la machine se mit à débiter une bande jaune, gommée, sur laquelle je lus : « *Wu CO62. – DPR payable destinataire. – Fort Hicks, Arkansas, 22 août 10 h 50. – Commissaire police municipale Crawles décédé circonstances mystérieuses partie de pêche monts Ozarks près hameau Rush City aujourd'hui stop Rushiens téléphonent à Hicksiens « Mort brûlé par dômes luisants apparus huitaine de « jours » stop corps transporté par jeep à Fort Hicks stop interrogé agent police Allenby de Rush City qui déclare « Sept dômes luisants en verre chacun taille « maison » dans clairière quinze cents mètres sud hameau » stop Rushiens indemnes n'ont vu personne stop Crawles mis en garde voulut toucher dôme « mort brûlures » stop secrétariat notez communication téléphonique urgente un dollar quatre-vingt-cinq stop dois-je suivre information. – Benson fin. – Répétons partie de pêche Rushiens Hicksiens huitaine de jours jeep taille maison 1.85 425 P fin. »*

C'était exactement ce qu'il me fallait. J'accusai réception du message et rédigeai mon papier en vitesse. M'installant au télétype, direction New York, je me mis à le transmettre avant de recevoir un nouveau message exaspérant du siège.

Presque aussitôt le télétype du circuit des informations se mit en branle, relayant mon papier : « *WW 72 (première exclusivité). – Fort Hicks, Arkansas, 22 août. – WW. – Mort mystérieuse a frappé aujourd'hui un officier de police dans un petit hameau des monts Ozarks. Pinkey Crawles commissaire de la police municipale de Fort Hicks Arkansas est mort de brûlures pendant qu'il était à la pêche près du petit village Rush City. Les habitants terrorisés de Rush City attribuent cette tragédie à ce qu'ils appellent les « dômes luisants ». Déclarent que lesdits dômes apparurent dans une clairière quinze cents mètres sud de leur village la semaine dernière. Ces objets mystérieux sont au nombre de sept, chacun de la dimension d'une maison. Rushiens n'osent pas s'en approcher et avaient mis en garde le commissaire Crawles en visite dans le village. Crawles n'écouta pas leurs avertissements. P. C. Allenby agent de police de Rush City témoin oculaire de la tragédie déclare : « Il n'y a pas grand-chose à dire. » Le commissaire Crawles s'est « simplement approché d'un de ces dômes et y a posé sa main. Je fus ébloui par un éclair violent et en retrouvant la vue constatai que Crawles était brûlé à mort. » L'agent Allenby ramène le corps du commissaire Crawles à Fort Hicks. 602 P 220 M. »*

Je me dis avec satisfaction que cette histoire occuperait New York pendant un bout de temps. Je me souvins du « Secrétariat » de Benson et demandai Fort Hicks au téléphone, appel interurbain personnel. La standardiste d'Omaha demanda les renseignements de Fort Hicks, uniquement pour s'entendre dire qu'un tel service n'y existait pas. La standardiste de Fort

Hicks demanda à qui nous désirions parler. Celle d'Omaha avoua finalement que nous aimerions avoir Mr. Edwin C. Benson au bout du fil. Sa collègue de Fort Hicks répéta le nom à haute voix, puis décida que si Ed n'était pas encore rentré dîner, il devait probablement être au poste de police. Elle nous mit en communication avec celui-ci et enfin je réussis à parler à Benson. Il avait une voix agréable, son accent du terroir de l'Arkansas n'était pas très prononcé. Je lui passai gentiment de la pommade en lui disant qu'il nous avait envoyé une nouvelle sensationnelle, que je le félicitais de son travail consciencieux et tout le reste. Généralement nos correspondants de la brousse ne manquaient pas de se rengorger en entendant ce genre de sornettes, mais il les accepta assez sèchement et avec réserve, ce qui était pour le moins étrange. Aussi lui demandai-je d'où il était. « De Fort Hicks, me répondit-il, mais j'ai beaucoup roulé ma bosse. J'ai été chroniqueur judiciaire à Little Rock. »

Je faillis éclater de rire en l'entendant, mais mon rire se résorba alors qu'il poursuivait :

« J'ai également été rédacteur de l'*Associated Press* à La Nouvelle-Orléans, j'y suis même passé chef de bureau, mais je n'aimais pas le travail d'agence de presse. Je trouvai du boulot au secrétariat de la *Chicago Tribune*, mais cela ne dura pas longtemps – ils me détachèrent à Washington pour y prendre la direction de leur bureau là-bas. Puis je passai au *New York Times*. Ils me bombardèrent correspondant de guerre et je fus blessé... retour à Fort Hicks. À présent j'écris pour des magazines. Aimeriez-vous que je suive cette affaire de Rush City ?

— Certainement, lui dis-je, contrit. Mettez-y toute la sauce, je vous laisse juger. Croyez-vous que c'est un canard ?

— Je viens de voir la dépouille mortelle de Pink chez l'entrepreneur de pompes funèbres et je me suis entretenu avec l'agent Allenby de Rush City. Pink est bien mort des suites de brûlures et Allenby n'a pas inventé cette histoire. Il se peut que quelqu'un d'autre l'ait fait – Allenby est un « demeuré » – mais pour autant que je sache il s'agit d'une nouvelle authentique. Je continuerai à vous tenir au courant. N'oubliez pas de me faire rembourser ce coup de téléphone de 1,85, je compte sur vous. »

Je l'assurai que je ne l'oublierais pas et raccrochai. Mr. Edwin C. Benson m'avait donné un choc. Je me demandai si c'était la gravité de sa blessure qui l'avait obligé d'abandonner une brillante carrière de journaliste pour aller s'enterrer dans un trou des Monts Ozarks.

Puis, je reçus un coup de téléphone du Grand Manitou, président du conseil d'administration de *World Wireless*. Comme tout président du conseil d'administration qui se respecte, il profitait de la morte-saison pour pêcher au Canada. Il avait capté quelques émissions de la radio transmettant ma première exclusivité sur les événements de Rush City. La remorque de sa caravane était munie d'un téléphone mobile et ce ne fut pour lui que l'affaire de quelques instants d'appeler Omaha et de bouleverser complètement la liste

des congés, que j'avais établie avec tant de soin, et le roulement des équipes de nuit. Il désirait que je me rende à Rush City pour m'occuper personnellement de cette information. J'acquiesçai dûment et commençai à rallier le reste du personnel. Mon rédacteur de nuit fut dessoûlé par sa femme et déposé au bureau dans un état passable. Je réussis à joindre un de mes télégraphistes dans la station estivale où il passait ses vacances et le persuadai de rejoindre son poste. Je téléphonai à une compagnie d'aéro-taxis pour leur demander de m'envoyer un taxi de longue distance sur le toit de l'immeuble dans une heure. J'exigeai leur meilleur pilote et leur dis de le munir de cartes de l'Arkansas.

Sur ces entrefaites, deux dépêches « suite à dômes » arrivèrent de Benson et furent immédiatement retransmises. Je m'occupai de la mise en page de deux articles. Le second comportait un papier d'une autre agence sur les dômes – une resucée de notre information – mais elle ne manquerait pas d'avoir ses hommes à elle sur place. Je donnai mes instructions au rédacteur de nuit et montai sur le toit pour prendre mon aéro-taxi.

Le pilote décolla en plein milieu d'un orage en formation. Nous fûmes obligés de monter au-dessus et lorsqu'il nous fut possible de redescendre à une altitude permettant le pilotage par visibilité, nous avions perdu notre route. Pendant la plus grande partie de la nuit nous volâmes en cercle, jusqu'au moment où le pilote aperçut enfin le feu d'une balise portée sur ses cartes. Il était trois heures trente. Nous nous posâmes à Fort Hicks à l'aube, en nous regardant en chiens de faïence.

Le gardien de l'aérodrome de Fort Hicks m'indiqua la demeure de Benson et je m'y rendis à pied. C'était une petite maison préfabriquée, peinte en blanc. Une femme calme, entre deux âges, me fit entrer. C'était la sœur de Benson, Mrs. McHenry, une veuve. Elle m'apporta du café et me raconta qu'elle avait veillé toute la nuit, attendant le retour d'Edwin qui était parti à Rush City vers huit heures du soir. Étant donné qu'en voiture on ne mettait pas plus de deux heures pour aller à Rush City, elle était inquiète. J'essayai de la faire parler de son frère, mais elle se contenta de dire que c'était lui le plus intelligent *et* le boute-en-train de la famille. Elle refusa de s'étendre sur son travail comme correspondant de guerre. Elle me montra ce qu'il écrivait pour les hebdomas... des nouvelles d'amour pour des magazines à diffusion nationale. Il semblait en vendre une tous les deux mois environ.

Notre conversation languissait lorsque son frère entra. Je me rendis immédiatement compte de ce qui avait brisé sa carrière de journaliste. Il était aveugle. Une longue cicatrice brune, plissée, allait de sa tempe gauche vers la nuque, en passant par-dessus l'oreille. Cela mis à part, c'était un type au physique agréable. Il devait avoir dans les quarante-cinq ans.

« Qui est là, Véra ? demanda-t-il.

— C'est Mr. Williams, le monsieur qui t'a téléphoné d'Omaha aujourd'hui... je veux dire hier.

— Très heureux de faire votre connaissance, Williams. ».

Ayant entendu, je suppose, grincer le fauteuil alors que je me penchais en avant pour me lever, il ajouta :

« Ne vous dérangez pas, je vous en prie.

— Tu t'es bien attardé, Edwin, dit sa sœur avec soulagement, mais d'une voix où perçait un léger reproche.

— Ce jeune chenapan, Howie – mon chauffeur cette nuit –, ajouta-t-il pour éclairer ma lanterne, s'est égaré à l'aller et au retour, et puis j'ai passé plus de temps à Rush City que je ne pensais. »

Il s'installa en face de moi.

« Williams, il y a certaines divergences d'opinions au sujet de ces dômes luisants. Les gens de Rush City jurent leurs grands dieux qu'ils existent et moi je prétends qu'ils n'existent pas. »

Sa sœur lui apporta une tasse de café.

« L'agent Allenby m'a emmené sur place, en compagnie de quelques autres dignes citoyens de Rush City. Ils m'ont décrit exactement ces dômes. Sept hémisphères, d'une matière ressemblant à du verre, posés dans une grande clairière, s'y dressant comme des maisons et réfléchissant la lueur des phares. Mais ces dômes ne se trouvaient pas dans cette clairière, en tout cas *pas pour moi*, ni du reste pour aucun autre aveugle. Lorsque je me trouve devant une maison ou n'importe quel autre obstacle d'une telle dimension, je m'en rends parfaitement compte. Je ressens une légère tension sur la peau de mon visage. C'est inconscient, mais le mécanisme de ce phénomène est parfaitement clair. Les aveugles – parce que cela leur est indispensable – perçoivent une image aurale du monde. Nous entendons un léger sifflement de l'air qui signifie pour nous que nous sommes au coin d'un immeuble. Nous sentons des courants d'air turbulents qui nous disent que nous approchons d'une rue à circulation intense. Certains d'entre nous sont capables de faire un parcours parsemé d'obstacles, sans jamais se heurter contre aucun de ceux-ci. Je n'en suis pas encore là, peut-être parce que ma cécité n'est pas aussi ancienne que la leur, mais, que diable ! je sais parfaitement déceler devant moi sept objets ayant chacun la dimension d'une maison. Et il n'y avait certainement rien de pareil dans cette clairière près de Rush City.

— Eh bien, dis-je en haussant les épaules, voici la fin d'un bel exemple de journalisme de morte-saison. Quel genre de farce les habitants de Rush City sont-ils en train de nous jouer et pourquoi ?

— Il ne s'agit pas d'une farce. Mon chauffeur a également vu ces dômes, et n'oubliez pas feu le commissaire de police. Pink non seulement les avait vus, mais les avait touchés. Tout ce que je puis dire, c'est que les gens les voient et que moi *je ne les sens pas*. S'ils existent, ils ont une existence qui ne saurait être comparée à rien de ce que j'ai rencontré jusqu'à présent.

— Je vais y aller moi-même, décidai-je.

— Je crois que ce serait la meilleure solution, dit Benson. Je ne sais que penser. Vous n'avez qu'à prendre ma voiture. »

Il m'indiqua la route à suivre et je lui résumai le genre d'informations que

nous désirions avoir. Il nous fallait le verdict du coroner, qui devait se prononcer aujourd'hui sur les causes de la mort du commissaire de police ; le récit d'un témoin oculaire – son chauffeur était l'homme tout trouvé pour ça – un peu de couleur locale sur la région et quelques déclarations de personnalités officielles.

Je pris sa voiture et arrivai à Rush City deux heures plus tard. C'était une petite agglomération. Quelques maisonnettes en bois, construites dans la forêt de pins qui couvre toute cette région accidentée des Ozarks. Il y avait une épicerie-buvette, possédant l'unique téléphone de l'endroit. Je me dis que ce téléphone ne tarderait pas à être réquisitionné par les agences de presse et quelques journalistes entreprenants. Lorsque j'entrai, je vis un milicien de la police d'État, revêtu d'un uniforme élégant, qui s'appuyait contre le comptoir de vente de tabac parsemé de chiures de mouches.

« Je suis Sam Williams du *World Wireless*, lui dis-je. Voulez-vous m'accompagner ? J'aimerais aller jeter un coup d'œil sur ces dômes.

— C'est bien votre agence qui a lancé cette histoire en première exclusivité ? me demanda-t-il en me regardant d'une façon qui m'intrigua.

— Oui, c'est bien nous. Notre correspondant de Fort Hicks nous avait télégraphié la nouvelle. »

Le téléphone sonna et le milicien décrocha le récepteur. Il avait dû demander la communication avec les bureaux du Gouverneur.

« Non, monsieur, dit-il dans l'appareil. Non, monsieur. Ils ne veulent pas démordre de leur histoire, tous autant qu'ils sont, mais je n'ai rien vu. Je veux dire qu'on ne les voit plus. Cependant ils jurent qu'ils *ont réellement été* dans cette clairière, mais maintenant il n'y a plus rien. »

Après avoir répété plusieurs fois : « Non, monsieur », il raccrocha.

« Quand cela s'est-il produit ? demandai-je.

— Il y a environ une demi-heure. Je viens de revenir de la clairière, à bicyclette, pour faire mon rapport. »

Le téléphone sonna de nouveau et je m'en emparai. C'était Benson qui désirait me parler. Je lui demandai de téléphoner une information de dernière heure à Omaha au sujet de la disparition des dômes et puis partis à la recherche de l'agent de police Allenby. C'était un policier d'opérette, avec un insigne nickelé et un revolver à six coups. Il grimpa gaiement dans ma voiture et me dirigea jusqu'à la clairière.

Le piétinement de nombreux curieux avait tracé un sentier entre Rush City et cette clairière, mais au bout de celui-ci une déception nous attendait. Seuls quelques gamins se tenaient prudemment à l'orée de la forêt et racontaient des histoires tout à fait contradictoires au sujet de la disparition des dômes. Je rédigeai hâtivement un papier d'après les versions les plus rocambolesques et je me souviens d'y avoir parlé d'éclairs bleus et d'une odeur de soufre brûlé. Ce fut tout.

Je ramenai Allenby à Rush City. Un groupe mobile de la télévision arriva.

J'attendis qu'un type de *l'Associated Press* ait fini de téléphoner son papier puis, m'emparant de l'instrument, je dictai le mien directement à Omaha. La petite agglomération commençait à grouiller de journalistes et de techniciens des agences concurrentes, des grands quotidiens, des réseaux de radio et de télévision, des actualités cinématographiques. « Que grand bien leur fasse ! l'histoire est terminée », me dis-je. Je pris un café au restaurant de l'épicerie, composé de deux tables dans un coin, et retournai à Fort Hicks.

Benson interviewait inlassablement par téléphone et bombardait Omaha de copie. Je lui dis qu'il pouvait commencer à y mettre un frein, le remerciant du bon boulot qu'il avait fait, lui payai l'essence consommée et les 1,85 de téléphone qu'il m'avait réclamés, pris congé de lui et retrouvai mon aéro-taxi au champ d'aviation. La note pour l'attente était assez salée.

Pendant le trajet de retour, j'écoutai la radio et n'éprouvai pas la moindre surprise. Après le baseball, les dômes luisants étaient la sensation du jour. On en avait vu dans douze États. Certains d'entre eux vibraient et émettaient des bruits étranges. Un autre était transparent et on pouvait distinguer à l'intérieur des hommes et des femmes de très grande taille. Je captai une émission matinale destinée aux ménagères et le meneur de jeu ne cessait de faire des bons mots au sujet des dômes. Ces dames de l'audience en éclataient de rire.

Nous fîmes escale à Little Rock pour faire le plein d'essence et j'en profitai pour acheter deux journaux du soir. Tous deux étalaient l'histoire des dômes sur huit colonnes avec titres en manchette. L'un reprenait les exclusivités du *World Wireless* et passait déjà mon papier sur la disparition des engins mystérieux. L'autre, qui n'était pas de nos clients, réussissait pratiquement à nous damer le pion, grâce aux dépêches d'autres agences et à un « correspondant spécial » – en l'occurrence probablement quelques coups de téléphone à l'épicerie-buvette de Rush City. Dans les deux on voyait des dessins humoristiques sur le thème des dômes luisants, hâtivement exécutés et collés en première page à la dernière minute. Le journal antigouvernemental représentait le Président étendant prudemment un doigt pour toucher le dôme du Capitole, reproduit sous forme d'un dôme brillant, et la légende disait : « *Dôme luisant de l'immunité du Congrès contre une dictature du fonctionnarisme.* » Un petit couple, portant l'étiquette « Mr. et Mrs. Citoyens-honnêtes-et-respectables-des-États-Unis-d'Amérique », figurait dans un coin du dessin et l'homme disait : « *Attention, Monsieur le Président ! Souvenez-vous de ce qui est arrivé à Pinkey Crawles !* »

L'autre, gouvernemental, reproduisait un dôme luisant à l'effigie du Président. Un groupe de petits hommes obèses portant jaquette, avec des cravates en ficelle et des chapeaux à larges bords, étiquetés : « *Trublions du Congrès* » rampaient sur le dôme, les mains tendues en avant comme s'ils cherchaient à étrangler le Président. La légende disait : « *Qui sera mis à mal ?* »

Nous nous posâmes à Omaha et je rentrai au bureau. C'était le grand boom. Nos clients avalaient avec ravissement notre copie sur les dômes et

nous inondaient de câbles en redemandant. Je fis une incursion à la morgue pour exhumer les dossiers du Disque Volant, de la Tortue du lac Huron et du Vampire de Bayou, ainsi que quelques autres encore plus rassis. J'étais les vieilles coupures sur mon bureau et essayai de les classer pour en tirer une sorte d'arrière-plan à l'histoire des dômes luisants. Je pris la dernière dépêche arrivée par le télétype de la *Western Union*. Notre correspondant d'Owosso, Michigan, nous relatait comment une certaine Miss Lettie Overholtzer, âgée de soixante et un ans, avait vu un dôme luisant dans sa propre cuisine vers minuit. Ce dôme s'était gonflé comme une bulle de savon, devenant aussi grand que le réfrigérateur, puis avait disparu.

J'allai trouver le secrétaire de rédaction et lui dis :

« Freinons les papiers du genre Lettie Overholtzer. On peut y faire allusion en passant, mais je ne veux pas qu'on en fasse une information de premier plan. Ces dômes pourraient revenir et nous ne pourrions plus en jouer, car nous aurions épuisé la crédulité du public. »

Il parut légèrement surpris.

« Insinuez-vous qu'il y avait *réellement* quelque chose à Rush City ? demanda-t-il.

— Je n'en sais rien. C'est très possible. Personnellement je n'ai rien vu et le seul homme en qui je puisse avoir confiance dans la région n'arrive pas à se décider pour ou contre. N'importe, mettez-y un frein pour autant que nos clients nous le permettront. »

Je rentrai chez moi pour dormir un peu. En revenant au bureau, je découvris que, tout compte fait, nos clients ne nous avaient pas permis de donner ce coup de frein. Dans les autres agences de presse non plus, personne ne paraissait croire qu'il y ait eu quoi que ce soit d'extraordinaire à Rush City, mais malgré cela elles aussi s'en donnaient à cœur joie en lançant des informations sensationnelles du genre de celle de Lettie Overholtzer, envoyant par béliogrammes des cartes et croquis des lieux où la présence des dômes avait été signalée, ainsi qu'en diffusant des statistiques sur le nombre des engins luisants qui avaient été aperçus.

Nous fûmes donc obligés de suivre le mouvement. Notre bureau de Washington harcela le Pentagone et les ministères compétents pour obtenir des déclarations officielles. Il y eut une course épique entre une Commission d'enquête de la marine et une autre de l'aviation, à celle qui arriverait la première à Rush City. Ensuite il y eut la course à celle qui réussirait la première à publier son rapport. L'aviation la remporta haut la main. Avant la fin de la semaine, des « Dômelets » firent leur apparition sur le marché. C'étaient des coiffures d'enfants – des casquettes brillantes en forme de dôme en matière plastique transparente. Nous ne pouvions que continuer dans la voie où nous nous étions engagés. La nouvelle avait été lancée par moi, mais elle avait pris le mors aux dents et elle mit longtemps à se calmer.

Les championnats du monde de base-ball, les plus intéressants depuis des années, réussirent finalement à tuer les dômes luisants. À la suite d'un accord

tacite entre les agences de presse, nous cessâmes simplement de lancer une dépêche chaque fois que quelque femme hystérique croyait avoir vu un engin luisant ou brûlait simplement d'avoir envie de voir son nom figurer dans, la presse. Et naturellement, lorsqu'il n'y eut plus de publicité gratuite, les gens cessèrent de voir des dômes l'équipe de Brooklyn gagna le championnat de base-ball, la tension internationale monta au fur et à mesure que le thermomètre tombait, les cambrioleurs se remirent à cambrioler, et une chemise épaisse étiquetée « *Dômes luisants* » échoua au « cimetière ». Les dômes luisants étaient entrés dans l'Histoire et bientôt de très sérieux étudiants en psychologie ne manqueraient pas de venir nous enquiquiner pour nous demander de leur prêter ce dossier.

Le seul résultat tangible de cette affaire, me dis-je, était que nous avions réussi à passer un nouvel été sans trop faire chômer nos câbles et que je m'étais mis à correspondre occasionnellement avec Ed. Benson.

L'année étrange et harassante d'un journaliste continuait. Le base-ball céda la place au football. Une élection partielle nous maintint en forme. Noël approchait avec ses contes appropriés et ses histoires et anecdotes rituelles que les journaux consomment en quantité à cette époque. Noël passa et nous nous rabatîmes sur les histoires marrantes de gueules de bois du réveillon du Nouvel An et passâmes en revue les grands événements de l'année. Le Jour de l'An, ce fut une course mémorable pour couvrir les cent trois tournois de boules de la région. Des chutes record de neige dans les Grandes Plaines et les Montagnes Rocheuses. Les inondations printanières dans l'Ohio et dans la vallée de la rivière Columbia. Vingt et un délicieux menus de carême et la Semaine Sainte à travers le monde. De nouveau le base-ball, la Journée des Mères, la Journée des Pères, le Derby, les Grands Prix de Preakness et de Belmont.

Ce fut à peu près vers cette époque que je reçus une lettre déconcertante de Benson. Ce ne fut pas son sujet qui m'inquiéta, mais je me dis qu'aucun homme sain d'esprit n'écrit de telles inepties. Il me semblait que Benson perdait les pédales. Il me disait simplement qu'il s'attendait à une reprise de la farce des dômes luisants. Il déclarait qu'« ils » avaient probablement trouvé « leur » essai concluant et qu'« ils » continueraient selon leurs plans. Je lui répondis avec une certaine réserve, ce qui parut l'amuser follement.

Il m'écrivit : *Je ne me hasarderais pas à faire de tels pronostics si j'avais la moindre chose à y perdre, mais vous connaissez ma situation. Ce sont simplement des prévisions intelligentes, basées sur une étude de la politique et des fables d'Ésope. Si l'événement se produit, vous éprouverez certainement un peu plus de difficultés pour le faire gober à vos lecteurs, n'est-ce pas ?*

Je me dis qu'il se fichait de moi, mais je n'en étais pas du tout certain. C'est très mauvais signe lorsque quelqu'un se met à parler d'« eux » et de ce qu'« ils » font ou pensent faire. Mais que Benson l'eût deviné ou non, un événement très semblable à l'épisode des dômes luisants se produisit vers la

fin du mois de juillet, pendant une vague de chaleur tropicale.

Cette fois-ci, il s'agissait de grandes sphères roulant dans la campagne. Elles furent aperçues dans l'Arkansas central par une congrégation de Baptistes réunis dans la prairie pour prier le Seigneur de leur envoyer la pluie. Quelque quatre-vingts Baptistes jurèrent sur la Bible avoir vu de grandes sphères noires, d'une hauteur de trois mètres environ, rouler sur l'herbe. L'une de ces sphères était passée à cinq mètres seulement d'un des hommes. Ses compagnons s'étaient enfuis dès qu'ils eurent réalisé que ce n'était pas un mirage.

Ce ne fut pas le *World Wireless* qui lança cette information en première exclusivité, mais aussitôt que nous eûmes reçu le tuyau, nous nous y attelâmes. Étant maintenant l'autorité reconnue des informations sensationnelles de morte-saison dans la Division centrale du *World Wireless*, je partis pour le Kansas.

Tout s'y était passé d'une façon très semblable à ce qui s'était produit l'année d'avant dans les Monts Ozarks. Les Baptistes croyaient réellement avoir vu ces sphères – tous, sauf un. Cette exception était un vieux monsieur vénérable portant une barbe de patriarche. Il avait été le seul homme à ne pas s'enfuir et pourtant c'était lui qui s'était trouvé le plus près de ces sphères. *Il était aveugle*. Il me déclara, avec beaucoup de chaleur, qu'aveugle ou pas il s'en serait certainement aperçu si de grandes sphères avaient roulé à cinq mètres de lui, ou même à vingt-cinq.

Le vieux Mr. Emerson ne parla ni de courants d'air, ni de turbulence, comme l'avait fait Benson. Son raisonnement était beaucoup plus profond. Il développait la théorie suivante : le Seigneur lui avait ôté la vue et en compensation lui avait donné un autre sens, remplaçant celle-ci en cas de nécessité.

« Vous n'avez qu'à me mettre à l'épreuve, mon fils, pipa-t-il furieusement. Venez vous mettre là, attendez un instant et passez votre main devant mon visage. Vous aurez beau essayer d'éviter le moindre son qui puisse vous trahir, je vous dirai le moment exact où votre main sera en face de moi. »

Et il le réussit... trois fois de suite ! Puis il m'emmena dans la grand-rue de sa petite ville. Plusieurs camions étaient arrêtés près du silo à grains. Il me gratifia du spectacle de trouver son chemin autour et entre ces camions sans jamais en toucher un.

Cette démonstration et celle de Benson paraissaient prouver que quelles que puissent être ces sphères, elles avaient un certain rapport avec les dômes. Je lançai un papier très documenté sur la position prise par les aveugles et rentrai à Omaha pour découvrir que celui-ci avait bien été transmis, mais que New York l'avait escamoté.

Nous fîmes de notre mieux pour donner aux sphères noires la publicité habituelle, mais cela ne dura pas. Les caricaturistes politiques s'en fatiguèrent plus rapidement que des dômes et moins de vieilles filles prétendirent en avoir vu. Le public ridiculisa toute cette affaire. On parla d'un coup monté par les

journaux et quelques publications se targuant d'intellectualité publièrent des articles sur « l'irresponsabilité de la presse ». Seuls les chansonniers de la radio tentèrent, comme d'habitude, d'exploiter à fond cette nouvelle, mais furent déconcertés de constater que leur pourcentage d'auditeurs tombait. Une note de service inter-réseaux fut lancée pour mettre fin aux gags sur les sphères. Le public en avait plein le dos.

Mais Benson m'écrivit : *Cette affaire est absolument normale. Créer des miracles de temps en temps est, je l'avoue, un exercice fort amusant, mais qui ne saurait durer éternellement. Ceci, plus le cynisme invétéré des Américains envers toutes les sources d'informations, a fait que les sphères noires n'ont pas été saluées par le public avec le même enthousiasme naïf qui avait accueilli les dômes luisants. Néanmoins je prédis – et je vous saurais gré de noter que jusqu'à présent mes prédictions se sont réalisées à 100 % – que nous verrons l'été prochain un nouveau mystère comparable aux dômes luisants et aux sphères noires. Je prédis en outre que ce nouveau phénomène ne pourra être perçu d'aucun aveugle qui pourrait se trouver dans les environs immédiats.*

Naturellement, s'il se trompait, cela ne ferait que réduire sa moyenne de 50 %. Je réussis à passer l'année sans trop de mal – cette même ronde interminable de travail que je savais pouvoir faire en dormant. Des membres de mon personnel furent atteints d'ulcères à l'estomac ; d'autres membres de mon personnel se sentirent fatigués et furent fichus à la porte ; des procès en diffamation furent entamés et réglés à l'amiable ; un des types de la rédaction réussit à décrocher une Bourse Nieman, pour études journalistiques, et partit pour l'université Harvard ; un de nos télégraphistes se fit écraser la main droite par une portière de voiture et voulut se suicider en se jetant du haut d'un pont, mais survécut, malgré sa colonne vertébrale cassée.

Le nouvel événement se produisit au milieu du mois d'août, lorsque pendant seize jours d'affilée, la météorologie prédit, sans se tromper : « Beau temps, température en hausse. » Cet événement, cette fois, n'était pas de ceux où le sens d'un aveugle pouvait prouver quoi que ce soit, mais il portait ce que j'appelais dès lors : « leur » marque d'origine.

À cause de la chaleur torride, les participants d'un cours de vacances de notre Université de l'État se réunissaient en plein air. Douze futurs instituteurs témoignèrent qu'une série de puits parfaitement circulaires s'étaient brusquement ouverts dans l'herbe, sous leurs pieds. Ils témoignèrent également que leur professeur disparut dans un de ces puits en poussant un hurlement à vous fendre l'âme. Ils témoignèrent en outre que ces puits restèrent ouverts pendant quelque trente secondes et se refermèrent subitement, sans laisser la moindre trace. L'herbe d'été, brûlée par le soleil, était revenue en place, les puits avaient disparu et le professeur également.

J'interviewai chacun d'entre eux. Ce n'étaient pas des rustres, mais des hommes et des femmes adultes, possédant tous leur licence et préparant leur doctorat pendant les vacances d'été. Leurs histoires concordaient

parfaitement, ce qui ne m'étonna nullement de la part de personnes instruites et intelligentes.

Toutefois la police ne s'attendait pas à une telle concordance entre les différents témoignages. Cela changeait les policiers de leurs clients habituels généralement d'une intelligence en dessous de la moyenne et ils trouvèrent ça louche. Ils arrêtèrent les douze personnes sous une inculpation quelconque d'ordre technique – je crois que ce fut pour « avoir fait obstruction à des agents de police dans l'exercice de leurs fonctions » – et allaient les passer à tabac selon toutes les règles de l'art, lorsqu'un avocat se présenta avec douze commandements *d'habeas corpus*. Les flics soupçonnaient tacitement ces futurs instituteurs de s'être entendus pour assassiner leur professeur, mais personne n'a jamais été capable de trouver le motif qui les aurait poussés à faire une chose pareille.

La réaction du public dans cette affaire fut calquée sur celle des flics. Les journaux – qui avaient fait tout un plat de l'histoire des dômes luisants et qui avaient moins insisté sur celle des sphères noires – furent d'une prudence extrême. Néanmoins, quelques-uns risquèrent le plongeon et placardèrent l'histoire des puits avec tout le tam-tam voulu. Cela n'augmenta pas leur tirage. Les gens déclaraient que la presse insultait leur intelligence et qu'en outre, ils en avaient soupé des miracles.

Les quelques journaux qui avaient osé mettre les puits en vedette en prirent pour leur grade dans des éditoriaux très dignes de leurs concurrents qui considéraient cette histoire de puits comme une vaste fumisterie.

Le *World Wireless* lança immédiatement une circulaire à tous ses correspondants : « *Ne parlez plus des puits. Lettres de lecteurs à faire parvenir au bureau régional, si une nouvelle apparition de puits se produisait dans votre district* »

Nous reçûmes en tout et pour tout une dizaine de lettres, émanant pour la plupart d'étudiantes en journalisme faisant fonction de correspondants pendant les vacances. Elles allèrent toutes au panier. Les vieux du métier s'étaient mis à la page et ne se donnaient même pas la peine de nous envoyer un « papier » lorsque le plus grand soulographe de la ville ou la vieille fille du village soutenaient *mordicus* qu'ils avaient vu un puits s'ouvrir dans la Grand-Rue, juste en face du *drugstore*. Ils savaient que ce n'était probablement pas vrai et que du reste tout le monde s'en fichait éperdument.

J'écrivis à Benson pour lui expliquer comment se présentait toute cette affaire et lui demandai humblement quelles étaient ses prévisions pour l'été prochain. Visiblement amusé au plus haut degré, il me répondit qu'il y aurait encore au moins un phénomène estival semblable aux trois derniers, peut-être même deux, mais que par la suite il n'y en aurait plus.

Il est facile maintenant de reconstruire l'enchaînement et le pourquoi des faits mais de quel prix avons-nous payé cette possibilité !

N'importe quel gamin pourrait murmurer, en parlant de Benson :

« Quel bougre d'idiot ! N'importe qui, même ayant moins de cervelle qu'une mouche, aurait pu se rendre compte qu'ils n'allaient pas continuer pendant deux ans. »

Il y a un type qui me l'a murmuré l'autre jour, lorsque je lui ai raconté cette histoire. Et je lui ai répondu en chuchotant que, loin d'être un bougre d'idiot, Benson avait été la seule personne sur cette terre qui avait su établir par la logique la raison d'être de ces phénomènes espacés et sa conclusion inévitable et mathématique.

Une nouvelle année s'écoula. J'engraissai de trois livres ; je buvais trop ; j'engueulais continuellement mon personnel et je réussis à obtenir une très belle augmentation. En pleine fête de Noël, au bureau, un télégraphiste me lança un direct du droit et je le flanquai aussitôt à la porte. Ma femme et mes gosses n'étaient pas revenus en avril, époque où je les attendais. Je téléphonai en Floride et elle me bredouilla une excuse quelconque, prétextant avoir manqué l'avion. Après plusieurs autres avions manqués et de nombreux coups de téléphone, elle me déclara enfin qu'elle *n'avait pas l'intention* de revenir. Je m'en fichais complètement. Je sentais que la prochaine saison du serpent de mer – dômes, sphères et trous – aurait plus d'importance que de savoir si nous resterions ou non mari et femme. En juillet, alors que la permanence au bureau était assurée par un nouvel employé, une dépêche arriva de Hood River, Oregon. Notre correspondant local signalait l'apparition de plus d'une centaine de « capsules vertes » d'environ cinquante mètres de longueur, dans la campagne environnante. Notre nouvel employé avait tout de même un peu de méfier et se souvint de l'ordre de freiner les canards de morte saison. Il ne transmit pas l'information mais la laissa sur mon bureau, pour que je m'amuse le lendemain matin. Je suppose que dans chacune des salles de rédaction des autres agences de presse de la région, la même chose avait dû se produire. Après avoir lu la dépêche des « capsules vertes » j'essayai de téléphoner à Portland, mais ne réussis pas à obtenir la communication. Puis mon téléphone sonna et un de nos correspondants de Seattle se mit à hurler quelque chose à l'autre bout du fil, mais la communication fut coupée.

Je haussai les épaules et téléphonai à Benson à Fort Hicks. Il était au poste de police et me demanda :

« Alors, ça y est ? »

— Ça y est », lui répondis-je.

Je lui lus la dépêche de Hood River et lui parlai de la communication interrompue avec Seattle.

« Tiens, tiens ! dit-il, pensivement. Ainsi j'ai vu clair.

— Vous avez vu clair en quoi ? »

— J'ai vu clair au sujet des envahisseurs. J'ignore qui ils sont – mais c'est la répétition de la fable du gosse qui criait « Au loup !... » Les loups viennent de se matérialiser... »

La communication fut brusquement coupée.

Il avait parfaitement raison.

Les habitants de la Terre étaient les agneaux.

Nous, les journalistes – de la radio, de la télévision et des agences de presse – étions le gosse qui aurait dû être prêt à donner l’alarme.

Mais les loups astucieux nous avaient amenés à donner l’alarme tellement de fois que les villageois en étaient fatigués *et ne se dérangèrent plus lorsque le péril devint réel.*

Et les loups qui étaient en train de se frayer une route de sang et de feu à travers les Monts Ozarks, sans rencontrer la moindre résistance... les loups *étaient les Martiens sous le joug et le fouet desquels nous traînons désormais une existence misérable.*

The Silly Season.

© C. M. Kornbluth, 1950.

© Éditions Opta, pour la traduction.

Jay WILLIAMS : LES PRÉSENTS DES DIEUX

Il arrive – rarement – que les envahisseurs se montrent pleins de bonnes intentions et qu'ils arrivent les bras chargés de cadeaux. Mais à l'adresse de qui ?

LE grand vaisseau planait au-dessus de l'Atlantique, et des éclairs crépitaient autour de ses ailerons. Montés sur les toits de la ville, le bras tendu, les gens le regardaient en s'abritant les yeux ; certains avaient des jumelles de théâtre au manche de nacre, d'autres des télescopes rudimentaires et quelques fanatiques observateurs d'oiseaux – ou de fenêtres – de coûteuses jumelles de campagne. Le vaisseau se posa lentement dans la baie, noyé dans un nuage de vapeur.

Celle-ci se dissipa. On pouvait discerner que le navire flottait et qu'il était entouré de centaines de points argentés : des poissons morts ballottés dans l'eau sale. Un carré sombre se découpa dans le métal doré et de la ville monta le long cri collectif qui accompagne l'éclatement d'un bouquet de feu d'artifice. Un petit esquif, de forme curieuse et de très haut bord, émergea du vaisseau et s'élança sans bruit vers la Batterie, soulevant un grand éventail d'eau blanche pareil à une aile.

Les cinq hommes qui descendirent sur le rivage ressemblaient à tout le monde. Ils avaient le teint très cuivré, à l'exception d'un qui avait la peau jaune pâle ; c'était apparemment la seule différence qui existait entre eux. Ils portaient des costumes confortables, ajustés, qui rappelaient assez une armure légère, mais de la teinte d'une carapace de scarabée, et autour de leur visage, il y avait des auréoles bleu pâle à peine visibles dans la lumière du jour. Ils examinèrent calmement la ville, la foule, et échangèrent entre eux quelques paroles à mi-voix. L'un d'eux se pencha, ramassa l'esquif, le plia rapidement en un petit paquet et le fourra dans un sac qui pendait à sa ceinture.

Au cours de ces quelques minutes, dix-sept personnes moururent : les unes précipitées dans une bousculade à bas des toits bondés, d'autres piétinés dans les rues, quatre ou cinq de crise cardiaque, d'asphyxie ou de saisissement. Le bavardage de tous ces gens rassemblés faisait trembler les murs. Lentement,

les hommes venus du vaisseau spatial s'avancèrent dans South Street.

À ce moment, un bruit perçant de sirènes annonça les cars de police et plusieurs grandes limousines noires. Les questions de protocole avaient donné lieu à de hâtives discussions : les visiteurs devaient-ils être accueillis par le maire de New York, par un représentant du gouvernement des États-Unis ou par le secrétaire général des Nations Unies ? Finalement, ils étaient venus tous les trois. Le maire joua des coudes et, son chapeau plaqué sur la poitrine, essaya de saluer. La foule, débordant la police, se serra pour mieux voir les visiteurs.

Le délégué américain aux Nations Unies, qui était venu comme représentant du gouvernement des États-Unis, tendit la main avec un sourire plutôt forcé. Il commença :

« Permettez-moi de vous accueillir au nom de... »

Le maire lui coupa la parole.

« Messieurs, cette grande cité éprouve un immense plaisir à tendre la main de l'amitié... », puis il s'arrêta court, perdu dans sa propre syntaxe.

Un des visiteurs précéda de quelques pas ses compagnons. D'une voix claire, retentissante, il déclara dans un parfait anglais :

« Je vous remercie de vos sentiments et de votre accueil. Notre désir est d'aller à votre... heu... Centre. »

Il fit une pause et conféra un instant avec l'un des autres. « Le Centre des Nations Unies, reprit-il. C'est-à-dire là où sont représentés tous les gouvernements et tous les peuples de votre planète, n'est-ce pas ? »

Le secrétaire général, réprimant un sourire d'innocent triomphe, dit :

« J'aurai grand plaisir à vous y conduire. Voulez-vous monter dans ma voiture, je vous prie ? »

Les cinq visiteurs inclinèrent la tête. Leur chef répondit :

« Je suis d'accord. Mes compagnons préfèrent... hum... je ne sais pas comment le traduire... Ils nous suivront par leurs propres moyens. »

Sur ce, l'un d'eux sortit l'esquif, qu'il déplia rapidement. Il l'éstala sur le pavé et s'y installa. Les trois autres y montèrent à leur tour. Une délicate lueur rose apparut et le bateau s'éleva au niveau des fenêtres du premier étage. Un des visiteurs se pencha en souriant par-dessus bord, agita la main et cria quelque chose au chef. Celui-ci acquiesça d'un signe et dit au secrétaire général :

« Nous sommes prêts. Si nous partions ? »

Le secrétaire général, un peu abasourdi, rassembla ses esprits et, s'inclinant devant le visiteur, l'invita à prendre place dans la limousine découverte. Tandis qu'ils démarraient lentement à travers la foule qui s'écartait devant eux, il dit :

« Permettez-moi de vous poser une question. Pourquoi n'avez-vous pas volé jusqu'au rivage au lieu d'y venir en bateau ? »

Le visiteur le regarda avec curiosité. On voyait que ses yeux n'avaient pas de blanc, mais étaient ronds et opalins.

« Quand il y a de l'eau, pourquoi ne pas naviguer ? » dit-il.

Puis il ajouta : « Voler ? C'est ce que vous appelez voler ? Je croyais que voler signifiait reposer sur la surface de quelque élément, ou glisser avec lui. Mais voyez-vous, ils se... hum... propulsent eux-mêmes, en annulant la gravité. » Puis, se tournant à moitié sur son siège et fixant le regard de ses grands yeux chatoyants sur le secrétaire général, il reprit : « Voulez-vous dire que, si vous aviez été à notre place, vous auriez préféré survoler cette eau splendide ? »

Le secrétaire général, complètement décontenancé, garda le silence.

En approchant de la 14^e Rue, le secrétaire général dit :

« Nous sommes heureux de votre venue. C'est un grand jour pour la Terre.

— Vraiment ? répondit courtoisement le visiteur.

— Eh ! ce n'est pas tous les jours que nous avons des visiteurs d'une autre planète », déclara le secrétaire général avec un rire artificiel, jetant involontairement un coup d'œil en arrière vers le maire qui suivait dans sa voiture, le visage cramoisi et renfrogné.

« Ah ! oui, je comprends.

— Oui, d'une autre planète... À propos, d'où venez-vous ?

— Nous l'appelons Terre, répliqua le visiteur. C'est très loin d'ici. À bien des parsecs, diriez-vous. Elle fait partie d'une quantité de grandes Terres. Nous sommes une... mettons, Organisation de Nations Unies, si ce n'est qu'il s'agit de planètes. »

Il émit une sorte de trémolo aigu que le secrétaire général prit pour l'équivalent d'un rire.

« Oui, tout cela nous est très familier, dit le secrétaire général. Une Fédération de Planètes, technologie moderne, etc. Nos écrivains de science-fiction nous ont préparés à cela depuis des années. Et maintenant, c'est une réalité. Vous êtes venu, je suppose, nous offrir d'adhérer à votre Fédération ? »

Le visiteur cilla. C'était un clignement d'œil lent, qui venait plutôt de dessous l'œil que de dessus, le glissement pondéré, sans hâte, d'une sorte de membrane nictitante. Il exprimait l'étonnement et une surprise polie.

« Oh ! mon Dieu, non, rétorqua-t-il. Adhérer ? Pas du tout. L'une des premières conditions est d'assurer son propre transport. Votre civilisation n'est pas encore capable de lancer un vaisseau interplanétaire, et encore moins intergalactique. »

À ce moment précis, ils arrivaient au palais des Nations Unies et la conversation fut interrompue par la foule des délégués, fonctionnaires, sténographes, guides, gardes, touristes, qui les encercla en vague déferlante.

On eut quelque peine à les dégager. Les visiteurs de l'espace descendirent et replièrent leur véhicule. Le secrétaire général les fit entrer dans le palais et les conduisit dans la salle des assemblées générales qui fut vite envahie par les délégués et autres badauds. Les caméras de la presse et de la télévision furent braquées sur cet instant historique et les reporters firent courir leurs stylos sur

leurs blocs.

Lissant ses fins cheveux gris, le secrétaire général déclara :

« Nous qui, réunis ici, représentons toutes les nations de la Terre, nous vous saluons et vous accueillons, vous les visiteurs et représentants d'une autre planète. »

Les visiteurs inclinèrent légèrement la tête, sans rien dire. Ils avaient été installés sur l'estrade, derrière la tribune, d'où ils faisaient face à la salle.

Le délégué des États-Unis, qui se tapotait le bout des doigts, prit la parole.

« Je voudrais demander que les lettres de créance des visiteurs soient présentées à cette Organisation. C'est une pure formalité, évidemment, mais je pense que nous devons avoir quelque garantie que ces messieurs sont... hem... ce qu'ils disent être. »

Avant que le secrétaire général ait pu ouvrir la bouche, le délégué de l'Union soviétique s'était dressé et s'écriait :

« J'ai aussi une question à poser au... heu... au capitaine, ou chef des visiteurs. »

Celui-ci se leva et dit :

« Vous pouvez me désigner comme porte-parole plutôt que chef. Notre capitaine, en fait, est resté dans notre vaisseau.

— Ah ! oui. Eh bien, monsieur, comment se fait-il que vous vous adressiez à nous en anglais ? J'aimerais demander à cette Assemblée quelle garantie nous avons que ceci n'est pas simplement une mystification montée par certaines puissances ? »

Le porte-parole répliqua, dans un russe impeccable :

« En vérité, je suis à même de parler presque tous les dialectes de votre planète. Mais je ne peux pas m'adresser à vous simultanément en turc, grec, français, japonais, gaélique, syrien, etc. J'ai choisi de parler l'anglais parce que nos enquêteurs m'ont assuré qu'il est compris de la majorité de vos membres. Il n'est certainement pas difficile d'apprendre un langage humain pourvu qu'on sache s'y prendre. Et nous avons eu sur votre planète, depuis une vingtaine d'années, des chercheurs qui ont rassemblé des renseignements, accumulé des connaissances linguistiques, etc.

« Quant à nos lettres de créance... » Il fit une pause et examina gravement l'auditoire. « Pourquoi les demandez-vous ? Nous ne sommes pas des *représentants* auprès de votre Organisation dans le sens où vous avez employé ce terme. Peu nous importe que vous croyiez ou non que nous sommes ce que nous sommes.

— Je crains de ne pas comprendre, dit le délégué britannique, qui avait été le premier à se ressaisir. Ce monsieur veut-il dire qu'il n'a pas été envoyé par son gouvernement pour se mettre en rapport avec nous ? Dans ce cas, que signifie sa présence ici ? On m'a laissé entendre que sa première demande a été d'être conduit aux Nations Unies ?

— C'est exact, répondit le porte-parole. Quand une planète est suffisamment évoluée pour avoir une organisation centrale de gouvernement,

nous préférons passer par celle-ci pour plus de commodité et d'efficacité. »

Le secrétaire général dit, avec une certaine nervosité :

« Oui, mais il m'a semblé, d'après ce que vous avez dit dans la voiture, vous savez ? que vous ne comptiez pas nous proposer d'adhérer à votre Fédération. La question soulevée par le délégué du Royaume-Uni est donc pertinente.

— Si, intervint le délégué de la Bolivie en fronçant les sourcils, ceci est une déclaration de guerre, qu'il soit bien entendu que nous sommes prêts. »

Le porte-parole leva la main :

« Non, non. La guerre ? Certainement pas. Nous ne faisons pas la guerre. Je vais m'expliquer.

« Voyez-vous, messieurs, notre Fédération – comme vous l'appellez – a certaines lois. L'une d'elles est que, lorsqu'une planète parvient à un état que nous qualifions de, voyons, vous diriez « fédérable », et satisfait ainsi à certaines conditions, ses vaisseaux spatiaux sont alors contactés par des membres de notre organisation et nous leur offrons de nous donner leur adhésion.

« Il y a cependant d'autres cas. Nous enquêtons continuellement dans d'autres planètes habitées et quand nous trouvons qu'une section, un groupe ou une nation répond à certaines autres conditions – appelons-les des conditions pré-fédérables – nous sommes alors chargés d'offrir à ce groupe toute l'aide nécessaire pour lui permettre d'atteindre au niveau fédérable.

— Je comprends, dit le secrétaire général. De l'aide. Quelle forme prend cette aide ?

— Principalement des améliorations technologiques, répondit le porte-parole. Des choses que le groupe ne peut pas se procurer ou faire par lui-même. En fait, nous disons : « Dites-nous ce que vous voulez et ce dont vous avez besoin, et nous vous le donnerons. » Mais vous devez comprendre, messieurs, que notre loi veut que nous fassions cette offre, mais que l'acceptation est volontaire.

— Oui, monsieur, nous comprenons très bien cela, déclara le délégué des États-Unis avec un large sourire. Nous comprenons, et nous sommes très fiers et très humbles. »

Le délégué français intervint :

« Puis-je demander à monsieur le porte-parole de nous dire quelles sont ces conditions dont il nous a parlé... les conditions pré-fédérables ? »

Le porte-parole éleva entre les doigts de sa main droite un petit objet brillant d'où sortit une voix métallique.

« Un groupe, ou unité d'êtres humains, sera considéré comme en situation pré-fédérable quand il aura atteint le degré suivant de sagesse :

« Ces hommes doivent s'être intégrés à leur milieu sans que les modifications apportées à l'écologie de leur environnement le rendent impropre à d'autres êtres vivants.

« Ils doivent avoir créé des arts qui reflètent leur culture et soient partie

intégrante de leur organisation sociale, arts dont l'accomplissement ne dépende pas d'une motivation économique ou politique.

« Ils ne doivent pas supprimer une autre vie, sauf pour la protection directe de leur espèce, ou les besoins naturels de leur propre survivance.

« Ils doivent avoir établi un ordre social dans lequel aucun individu n'est affamé ou dépourvu d'abri, et dans lequel tous sont responsables du bien-être de chacun. »

La voix se tut et le porte-parole rangea son appareil.

Le délégué des États-Unis rompit le silence.

« Eh bien, monsieur, tout ce que vous avez dit se trouve inclus dans les principes que notre grande démocratie a essayé, au cours de l'histoire, de... »

Il s'interrompt devant le regard grave, pénétrant du visiteur.

Le porte-parole dit :

« Nous ne parlons pas de principes, mais de mise en pratique. Nos termes sont précis et n'admettent aucune interprétation.

— Je proteste, lança le délégué de l'Union soviétique. Les êtres civilisés doivent admettre les principes.

— Nous ne sommes pas civilisés, laissa tomber placidement le porte-parole.

— Mais les principes ne sont pas faciles à mettre en pratique quand l'hostilité vous environne, s'exclama le délégué du Pakistan.

— Je n'ai pas dit que c'était facile, rétorqua le porte-parole. Les principes ne sont que de bonnes intentions. Les affamés, les blessés, les morts n'ont que faire de bonnes intentions. »

Le délégué britannique, trop fier pour demander si la chasse au renard tombait dans la troisième catégorie, s'agitait avec gêne sur son siège. Le délégué des États-Unis, pensant à l'augmentation du nombre des chômeurs, tapait sur ses dents avec un crayon. Le délégué des Soviets, songeant aux décrets de l'État sur la nature de l'Art, boutonnait et déboutonnait son veston avec inquiétude. Personne ne disait mot.

Enfin, le secrétaire général prit la parole.

« Si vous insistez sur l'interprétation littérale et effective de vos stipulations, monsieur le porte-parole, je crains fort que vous ne trouviez pas une seule nation sur la Terre qui remplisse vos conditions.

— Oh ! mais c'est chose faite, dit sèchement le porte-parole. C'est pourquoi nous sommes ici. Dans un lieu nommé le désert de Kalahari, sur le continent africain, vit une population de petite taille que vous appelez « Bushmen » — ou hommes de la brousse. Ils répondent à toutes les conditions. »

Il y eut un moment de stupéfaction, puis un rugissement de protestation. Le secrétaire général martela furieusement sa table et finit par rétablir l'ordre.

Le délégué du Ghana s'écria :

« Je proteste !... Ces... Bushmen... ne sont que des sauvages ! »

Le porte-parole sourit. Il se tourna à moitié et dit quelque chose à ses amis,

don't certains émirent les bruits bizarres qui servaient de rires chez eux. Puis il dit :

« Des sauvages ? Mais cela implique qu'ils sont inférieurs et guère plus que des animaux. Quand des hommes en désignent d'autres par de tels noms, c'est qu'ils ne répondent pas aux exigences de nos articles 3 et 4. »

Le délégué du Canada, d'une froide voix nasale, déclara :

— J'avoue que je ne comprends pas que des gens parvenus aux niveaux intellectuel et technique élevés de nos amis d'outre-espace fassent abstraction du « Progrès. »

Il dit cela de telle façon qu'on voyait briller le P majuscule.

« Quelle contribution ont apportée les Bushmen à l'histoire ou au bien-être de l'Humanité ? En cinq cents ans, ils n'ont pas progressé, poursuivit-il.

— Je crains, dit le porte-parole, que vous ne confondiez *progrès* avec *changement*. Il est exact que vous vivez dans une communauté sociale qui a changé profondément au cours des cent dernières années. Mais avez-vous progressé ? Vos citoyens sont-ils tous heureux, entièrement développés, intellectuellement mûrs ?

— Je crois pouvoir dire, intervint le délégué des États-Unis, qu'avec notre système de libre entreprise, la grande majorité de nos habitants connaît la sécurité. Oui, monsieur, je crois qu'ils sont satisfaits et comblés. »

Le regard du porte-parole étincelait quand il le tourna vers l'orateur.

« Vous avez employé le mot *sécurité*. Pensez-vous que la sécurité soit essentielle pour un être mûr ? La sécurité est le dernier de ses besoins, car il sait que vivre, c'est être dans l'insécurité.

« Quant à vos autres expressions... est-ce que vos citoyens satisfaits ne se suicident jamais ? Est-ce qu'ils ne se livrent jamais à des actes de violence contre leurs employeurs ou contre l'État ? N'y a-t-il pas dans votre pays des Indiens à qui l'on a pris leurs terres et leurs biens, et qui vivent maintenant dans la maladie et la pauvreté ? N'y a-t-il pas des centaines de milliers d'hommes que la couleur de leur peau empêche de gagner convenablement leur vie, ou même de s'asseoir auprès d'hommes d'une autre couleur ? Pouvez-vous m'affirmer qu'ils sont satisfaits et comblés ? »

Le halo bleu pâle qui entourait son visage était devenu plus prononcé et semblait lancer des étincelles. Un de ses compagnons se pencha en avant et dit quelque chose avec vivacité. Le porte-parole resta silencieux une minute ou deux pendant lesquelles la teinte s'atténua. Puis il poursuivit :

« Vous estimez que le *progrès* consiste en procédés perfectionnés pour congeler les aliments, en moyens de transport plus confortables ou en méthodes nouvelles pour lutter contre les maladies. Ce n'est pas cela le *progrès*. Le *progrès*, c'est ce que vous faites avec les gens guéris, et où vous allez avec vos moyens de transport améliorés, et pourquoi vous y allez. Le *progrès*, c'est ce qui se passe dans votre cœur. La plupart d'entre vous sont bons, mais vous n'avez pas progressé d'un iota en cinq cents ans, ni même en mille. Si vous avez l'occasion d'un profit personnel, il n'y a pas un seul

d'entre vous qui hésiterait à raser des forêts, à détruire toute vie sauvage, à tuer un millier d'autres êtres humains et à tourner le dos pour ne pas voir les souffrances de ses concitoyens. »

Il parut soupirer et sa tête s'inclina. Avant qu'il ait eu le temps de reprendre la parole, un homme avait jailli du fond de la salle et, franchissant le cordon de police, s'élançait dans l'allée latérale en brandissant un pistolet.

« Antéchrist ! cria-t-il. Retourne chez le Diable ton maître, ô toi, puissance des ténèbres. »

Il fut désarmé avant d'avoir pu tirer, bien qu'il y ait eu des murmures approuvateurs dans divers endroits de la salle.

Le porte-parole dit :

« C'est vrai, j'avais oublié votre religion. On m'a dit qu'une grande majorité d'entre vous croit à l'amour, au pardon, à la charité, à l'humilité. Peut-être vaut-il mieux que nous n'en parlions pas.

« En tout cas, c'est assez discourir. Je prie les représentants des Bushmen de s'avancer. »

Il y eut un long silence embarrassé. Puis le secrétaire général, rougissant un peu, déclara :

« À mon grand regret, monsieur le porte-parole, je dois vous dire que ces « hommes de la brousse » ne sont pas représentés dans cette Assemblée.

— Non ? Et pourquoi ?

— Eh bien... hum... nous avons pour principe que seuls les pays mûrs pour la souveraineté peuvent avoir des délégués siégeant ici. Si vous y réfléchissez bien, poursuivit-il avec fermeté, ce sont les mêmes lois qui régissent votre Fédération.

— Les mêmes ? » répéta le porte-parole et de nouveau s'esquissa le lent mouvement de stupeur de la paupière translucide, qui se levait et s'abaissait devant ses yeux. « Vous pouvez les trouver similaires, si vous voulez. Je suppose que, si vous voyiez trois grands garçons brutaliser un plus petit, vous trouveriez cela pareil aux délibérations et aux décisions des adultes.

— Mais, intervint le secrétaire général, il n'est pas certain qu'on puisse considérer les Bushmen comme une nation. »

Le porte-parole hocha la tête.

« Je comprends. Vous voulez dire qu'ils ne sont ni assez nombreux, ni assez riches, ni placés d'une manière suffisamment stratégique. En ce cas, voulez-vous, je vous prie, donner les ordres nécessaires pour que des représentants de leur, pays soient envoyés ici pour nous voir. Je connais assez votre technologie pour demander que cela se fasse, disons, sous quarante-huit heures.

— Quarante-huit heures ? Le secrétaire général pâlit. Mais, mon cher monsieur, il faudra des jours rien que pour trouver ces gens-là.

— C'est une indignité. » Le délégué britannique s'était levé. « Au nom du gouvernement de Sa Majesté, nous ne pouvons pas prêter plus longtemps notre présence à cette mascarade... »

De nombreux autres délégués s'étaient dressés. Le porte-parole jeta un coup d'œil à ses compagnons. Celui qui avait la peau laiteuse se leva lentement et d'un air négligent pointa le doigt vers l'Assemblée. Il y eut un craquement sourd et l'air se remplit d'une odeur âcre, quoique assez agréable. Aussitôt, tous les appareils de radio et de télévision cessèrent de fonctionner, les lumières baissèrent et chacun dans la salle, et dans un rayon tout autour, fut privé de mouvement. Toute la circulation fut bloquée, tandis que les moteurs s'arrêtaient et que les gens étaient frappés de paralysie totale. Même les avions qui passaient par là se trouvèrent suspendus dans le ciel.

Le porte-parole déclara, sans aucune trace de colère dans la voix :

« Je regrette que nous soyons obligés d'employer ce qui semble un moyen de coercition. Cependant, notre expérience nous a appris que nos critères ne s'appliquent pas toujours aux peuples primitifs. Il ne sera fait de mal à personne. Mais je dois vous prévenir que, si nous sommes contraints d'aller chercher nous-mêmes les Hommes de la Brousse, si l'on nous refuse la coopération de cette Organisation, nous serons obligés de vous maintenir en état d'immobilité jusqu'à ce que nous ayons accompli notre mission, simplement afin d'éviter qu'on nous mette des bâtons dans les roues. Cela risque d'être beaucoup plus ennuyeux pour vous que pour nous. »

En fin de compte, bien entendu, on céda. Pour dire vrai, beaucoup de délégués songeaient déjà aux moyens de mettre la main sur les Bushmen, tandis que d'autres brûlaient seulement de curiosité de savoir quelle serait la manne cosmique dont les heureux aborigènes allaient être gratifiés.

Cependant, dès que leur immobilité forcée cessa et qu'ils eurent consenti à aider les visiteurs, des cabales commencèrent à s'ourdir dans divers endroits du palais.

Le délégué soviétique, en grande discussion avec la Yougoslavie et la Hongrie, fit remarquer qu'il serait nécessaire d'établir le principe du droit des petites nations à se gouverner elles-mêmes, et que cela nécessiterait une force importante, en cas de besoin, pour les protéger contre la mainmise des puissances colonialistes...

Le délégué américain, en grande discussion avec la Grande-Bretagne et le Brésil, souligna qu'il serait nécessaire d'établir le principe du droit des petites nations à se gouverner elles-mêmes, et que cela nécessiterait une force importante, en cas de besoin, pour les protéger contre la mainmise des puissances colonialistes...

Le délégué français allait de l'un à l'autre disant que, quant à lui, il ne songeait qu'à protéger le droit d'un petit pays à se gouverner lui-même, et que la France était toujours prête à jouer son rôle historique en empêchant l'exploitation des faibles et des impuissants par les puissants et les mal intentionnés.

On entendit le délégué australien murmurer qu'un argument solide pouvait être produit en faveur de la relation ethnique entre les Bushmen du Kalahari et ceux de l'arrière-pays australien.

Le délégué égyptien remarqua que c'était un fait bien connu que les Bushmen étaient arrivés originellement au Betchouanaland, venant du bassin du Nil. Le délégué israélien, riant sous cape, répliqua que, s'il en était ainsi, il y avait lieu de rappeler que les tenants et aboutissants de plusieurs des Tribus Perdues n'avaient jamais été établis de façon satisfaisante.

Entre-temps, les visiteurs n'avaient pas maintenu leur ultimatum de quarante-huit heures, qu'ils avaient étendu à une semaine, et une immense équipe de chercheurs partit à bord de centaines d'avions à réaction fournis par toutes les compagnies aériennes. Ils arrivèrent, en quelques heures, avec tout leur équipement, à Bulawayo, Serowe et Windhoek, d'où des nuées de jeeps et de camions partirent bientôt en éclaireurs. Le monde haletant suivait les nouvelles, diffusées par des stations mobiles de radio et de télévision, tandis qu'un filet gigantesque était étendu sur les deux tiers environ du désert de Kalahari, à l'intérieur duquel furent rabattus les doux petits habitants, stupéfaits et effrayés. Finalement, plus d'un millier d'aborigènes furent cernés au Lac Ngami et dans les marécages d'Okavango. Par l'entremise d'interprètes, on leur indiqua qu'il ne leur serait pas fait de mal, mais qu'ils devaient choisir des représentants pour aller voir des hommes d'un autre monde, dont ils recevraient de riches présents.

Il fallut près de huit heures de conversation assidue pour que les hommes de la brousse comprennent ce qu'on voulait d'eux. Quand ils eurent saisi, ils se rassemblèrent, riant et chuchotant, selon les clans et les villages, puis ils firent avancer leurs meilleurs hommes : chasseurs expérimentés, bons chanteurs et musiciens, vieux chefs sages et vaillants jeunes danseurs.

Ces hommes, réunis en groupe, se regardant timidement les uns les autres du coin de l'œil, discutèrent ensemble pendant un moment dans leur langage cliquetant et pépian, puis s'accroupirent sur le sol. Un seul, un homme très âgé nommé Tk'we, resta debout. Il avait le nez camus, de méchants petits yeux fendus en amande, un ventre proéminent, et sa peau avait la couleur du vieil ivoire, malmené par le temps.

Il dit :

« Oh ! grands hommes, nous sommes prêts à partir. »

Le chef de la mission des Nations Unies se frotta les mains.

« Très bien ! dit-il. Combien êtes-vous, mon vieux ? »

— Tous ceux que vous voyez ici, répliqua Tk'we. Sauf un très petit nombre de vieilles femmes, qui préfèrent rester ici. »

Le chef resta bouche bée. Il commença à compter machinalement. Il y avait exactement 1 038 Bushmen présents. Arrachant ses cheveux blonds frisés, le chef répondit que ce n'était pas démocratique, qu'ils devaient exercer leurs droits de procéder à une élection libre par scrutin secret, et choisir un comité plus restreint. C'était un jeune homme très consciencieux, diplômé de l'université de Toronto.

S'appuyant sur son arc, Tk'we déclara qu'un homme n'avait pas la chance de voir les dieux de ses propres yeux tous les jours et que, par conséquent, ils

voulaient tous venir. Il dit que ses compagnons ne comprenaient pas cette démocratie et qu'ils ne voulaient pas causer d'ennuis, mais que personne ne désirait faire de la peine aux autres. Il ajouta que, s'il saisissait bien cette question d'élection, cela signifiait qu'un homme en viendrait à dire que l'un devrait partir et beaucoup d'autres rester en arrière. Si tel était le cas, qui serait assez malappris et assez insensible pour refuser à ses voisins le droit de faire un voyage en avion pour aller voir les dieux eux-mêmes et recevoir leurs présents ?

De plus, poursuivit-il, pas un homme ne voudrait laisser derrière lui femmes et enfants sans personne pour s'occuper d'eux.

« D'ailleurs, dit-il de sa douce voix ironique et hachée, nous ne sommes jamais allés dans le monde, et certains d'entre nous seraient très effrayés. Mais si nous partons tous ensemble, nous nous encouragerons les uns les autres. »

Il conclut en disant que, si cet arrangement n'était pas satisfaisant, les siens seraient enchantés de renoncer à tout et de retourner à leurs paisibles habitudes dans le désert. Au revoir, et merci beaucoup.

Le chef de la mission se remémora le regard neutre et glacé du porte-parole, tout en pupille sans blanc d'œil, et le doigt tendu du compagnon du porte-parole, et il se demanda avec inquiétude quels étaient les autres procédés désagréables dont disposaient les visiteurs pour témoigner de leur mécontentement.

Et c'est ainsi que 1083 membres de la mission des Nations Unies durent céder leur place dans les avions et furent laissés en plan à Windhoek, Serowe et Bulawayo... car on avait prévu une délégation de trois ou quatre petits Bushmen. Et les hommes de la brousse montèrent dans les appareils qui les enlevèrent dans les cieux, accrochés les uns aux autres et rendus muets par une délicieuse terreur. Il se passa des mois avant que certains abandonnés de la mission rentrent chez eux !

« Dans un pandémonium indescriptible », suivant les termes poétiques du reporter de l'Associated Press, les Bushmen débarquèrent et furent conduits en car au palais des Nations Unies. Selon les directives du porte-parole, la salle des Assemblées générales fut évacuée, à l'exception du secrétaire général et de son interprète, un jeune et brillant étudiant bantou spécialisé dans les langues africaines. Les délégués furieux durent déménager dans d'autres salles de réunion d'où ils purent suivre les débats par télévision et observer les 1 083 hommes de la brousse qui, entassés dans les ailes et le long des murs, regardaient peureusement les incompréhensibles décorations murales, les agencements et les rangées circulaires de sièges. Toutefois, leurs enfants ravis, les yeux écarquillés, étaient assis ou debout sur les fauteuils.

Le porte-parole et ses compagnons leur faisaient face sur l'estrade. Un grand nombre de caisses pleines ou à claire-voie en bois étaient empilées contre le mur : les visiteurs de l'espace les avaient fait apporter dans la matinée. Le secrétaire général, qui ne cessait de s'éponger le front avec un

grand mouchoir, s'installa dans un fauteuil. Le porte-parole se leva et s'adressa aux Bushmen dans leur langue... ou plutôt dans leurs langues car il dut utiliser simultanément trois dialectes apparentés, mais légèrement dissemblables.

« Mes amis », dit-il, et il y eut un petit remue-ménage, puis un silence de mort, car les hommes de la brousse n'avaient pas l'habitude que les autres gens leur parlent de cette façon. « Nous sommes venus des étoiles pour nous entretenir avec vous. Nous savons la dure vie que vous menez, mais nous savons aussi comment vous vivez, simplement et joyeusement, affrontant chaque journée de votre mieux, circulant paisiblement au milieu des lions et des abeilles sauvages, ne faisant de mal à personne, mais prenant ce qui vous est nécessaire. Le moment est venu de nous dire ce dont vous avez le plus besoin, et ce que vous demanderez, nous vous le donnerons. »

Il y eut un silence, pendant lequel beaucoup tournèrent leur regard vers Tk'we. Finalement, le vieil homme se dirigea vers le devant de la salle, et s'arrêta sous la tribune. Il s'appuyait sur un bâton lisse, un pied levé de façon que sa plante repose contre son autre cuisse, et bien qu'il eût moins d'un mètre cinquante de haut, il parvenait à avoir une attitude très digne.

« Maître, dit-il, nous sommes satisfaits d'avoir volé dans le ciel, d'avoir vu ce grand *werf* avec sa haute tour et ses fenêtres étincelantes et des gens inconnus et de vous avoir contemplés, vous et les autres dieux, de nos propres yeux. Maintenant, tout ce que nous voulons, c'est retourner chez nous. »

Le porte-parole dit :

« Nous pouvons vous rendre plus riches que tous les autres hommes. Nous vous apprendrons à construire des *sherm*s comme celui où vous vous trouvez, à porter de splendides vêtements, à guérir toutes vos maladies, à voler vous-mêmes dans les airs, et à parler aux autres hommes de très loin. »

Tk'we tourna la tête et regarda longuement les autres derrière lui. Il haussa les épaules.

« Quant à moi, dit-il, je ne veux pas de ces choses. Si les dieux veulent me donner de la viande, je ne refuserai pas. Et aussi quelques médecines pour guérir les maux de mes os, ce serait très bien. Mais pourquoi voudrais-je voler, ou vivre dans un de ces grands *sherm*s ? Tout ce que je désire, c'est qu'on me laisse tranquille. »

Derrière lui, des centaines de voix douces murmurèrent discrètement :

« Oui, oui, c'est cela. De la viande et quelques médecines. N'oubliez pas le tabac. Peut-être un peu de thé, ce serait agréable. »

« Je pense que ce sont là les cadeaux que nous souhaitons, Maître, déclara Tk'we en souriant. Si vous nous donniez toutes les autres choses, alors nous ressemblerions peut-être pendant un peu de temps à de grands hommes. Mais les Bantous et les hommes blancs viendraient et se querelleraient avec nous, et ce serait la guerre, comme dans les temps d'autrefois, où de nombreux hommes de la brousse ont été tués et où nous avons été chassés dans le désert. »

« Voilà le fond de ma pensée, continua-t-il. J'ai été un bon chasseur et

j'adorais chasser. Et aussi, j'ai aimé coucher avec des femmes. Vous ne pouvez pas me rendre cela. Vous ne pouvez pas non plus le donner aux hommes jeunes, car ils l'ont déjà. Maintenant, j'aime avoir le ventre plein. Je me réjouis de voir les enfants jouer alentour et j'aime voir danser les jeunes gens. Parfois, quand j'ai le cœur lourd et plein de mélancolie, il me plaît de m'asseoir à l'écart pour jouer du *guashi* et chanter des chansons que j'ai inventées. Vous ne pouvez pas me donner tout cela, puisque je l'ai déjà.

« Qu'est-ce que les hommes peuvent désirer d'autre ? Personne n'en veut davantage. Si quelqu'un dit le contraire, ce n'est pas un homme, c'est encore un enfant qui, quoi qu'il ait, désire toujours autre chose et détourne ses yeux du sac de noix qu'il tient vers le sac de quelqu'un d'autre. Mais nous ne sommes pas tous des enfants. Par conséquent, donnez-nous les cadeaux promis et laissez-nous partir. »

Le porte-parole acquiesça de la tête. Il fit un signe à ses compagnons qui allèrent ouvrir les caisses. Ils les tirèrent au milieu des assistants et commencèrent à distribuer des paquets de lames de rasoir, des pipes, de solides couteaux de chasse, des boîtes de pansements de première urgence, de petites glaces, des paquets de tabac, du savon, du thé, du sucre en morceaux et du sel. Ils ouvrirent d'autres caisses et tendirent des jambons, des flèches de lard, des saucisses fumées et autres friandises. Chaque homme de la brousse reçut un petit sac de montagne pour y mettre ses cadeaux et même les enfants ne furent pas oubliés. Alors, avec force gestes de la main, sourires et saluts, ils sortirent de la salle et s'entassèrent dans les cars qui attendaient.

Après leur départ, le porte-parole et ses compagnons se rendirent sur la *plaza* devant le palais et déplièrent leur véhicule extensible. Les autres y montèrent, mais le porte-parole s'inclina devant le secrétaire général et, d'un geste amical inattendu, lui mit une main sur l'épaule.

« Veuillez bien donner des ordres, dit-il, pour qu'on évacue le terrain autour de notre vaisseau, car nous repartirons chez nous aussitôt que nous l'aurons rejoint. Veillez aussi, je vous prie, à ce que le grand nombre d'espions de tous vos pays membres soient avertis de se retirer. Je regrette qu'ils n'aient pas pu franchir le champ magnétique que nous avons établi autour du vaisseau, mais je crois que, de toute façon, ils n'auraient pas appris grand-chose. Adieu, et bonne chance. Il est possible qu'un jour vous parveniez tous au niveau des Bushmen... Il y a des choses plus étranges qui arrivent. En ce cas, nous reviendrions. »

Le secrétaire général soupira.

« Vous saviez qu'ils ne demanderaient rien, dit-il. Vos caisses étaient prêtes. Ou bien les avez-vous changées par quelque tour de passe-passe que je n'ai pas remarqué ?

— Nous le savions, dit le porte-parole.

— Mais... comment ?

— C'est justement ce qui fait qu'ils sont... hum... pré-fédérables.

— Mais nous, nous saurions comment utiliser vos présents ! s'écria le

secrétaire général. Grand Dieu ! songez à ce que nous pourrions faire... n'importe lequel d'entre nous... une de nos grandes nations... »

Le porte-parole regarda le secrétaire général avec commisération et sourit. À ce moment, il ressemblait tout à coup, et de manière étonnante, au vieux Tk'we.

« Dommage, n'est-ce pas ? » dit-il.

Après tout, il n'était lui-même qu'un être humain.

Traduit par Ariette ROSENBLUM.

Gifts of the gods.

© Mercury Press, Inc. 1962.

© Éditions Opta pour la traduction.

Damon KNIGHT : POUR SERVIR L'HOMME

Cette nouvelle qui commence – apparemment – presque comme la précédente est véritablement historique. Elle parut en français dans le premier numéro du premier Galaxie en 1953, et elle fit à ses premiers lecteurs (dont j'étais) l'effet d'un choc électrique. Elle résumait l'étrangeté, l'horreur et l'humour dont était capable un genre alors inconnu, la science-fiction. Elle annonçait, en fait, cette invasion littéraire.

LES Kanamites n'étaient pas jolis jolis, c'est vrai. Ils avaient quelque chose du cochon et quelque chose de l'homme, ce qui n'est pas une combinaison attirante. C'était un choc que de les voir pour la première fois, un handicap pour eux. Quand arrive des étoiles pour vous offrir un cadeau quelque chose qui a toute l'apparence d'un monstre, on aurait tendance à refuser.

Je ne sais pas à quoi nous espérions que ressembleraient des visiteurs interstellaires... ceux d'entre nous qui y pensaient, je veux dire. À des anges, peut-être, ou à quelque chose de trop étranger pour faire vraiment peur. Peut-être est-ce la raison pour laquelle nous avons été si horrifiés et dégoûtés quand ils ont atterri dans leurs vaisseaux immenses et que nous avons vu de quoi ils avaient l'air.

Les Kanamites étaient petits et très velus... des poils épais, hérissés, d'un brun gris, couvrant la totalité de leurs corps abominablement replets. Leur nez rappelait un groin, ils avaient de petits yeux et leurs mains épaisses ne comportaient que trois doigts. Ils portaient des harnais de cuir et des culottes courtes, le tout vert, mais je crois que les culottes étaient une concession à nos notions de décence publique. Les habits étaient à la mode du jour, avec des poches à fentes et une martingale dans le dos. En tout cas, les Kanamites avaient de l'humour.

Il y en avait trois à cette session de l'O.N.U. et, mon Dieu, je ne pourrais dire à quel point c'était bizarre de les voir au milieu d'une solennelle séance plénière... ces trois créatures porcines en harnais et culottes verts assises à la longue table devant le podium, entourées par l'arc compact des délégués de

toutes les nations. Ils étaient assis dans une posture rigide, observant chaque conférencier poliment. Leurs oreilles plates retombaient pardessus les écouteurs. Plus tard, je pense, ils apprirent toutes les langues humaines, mais à cette époque, ils ne savaient que le français et l'anglais.

Ils semblaient bien à leur aise... et ceci, en plus de leur humeur, est une chose qui me poussait à les apprécier. Je faisais partie de la minorité ; je ne pensais pas qu'ils cherchaient à nous posséder.

Le délégué de l'Argentine se leva et dit que son gouvernement était intéressé par la démonstration de l'énergie à bas prix que les Kanamites avaient faite lors de la session précédente, mais que le gouvernement argentin ne pourrait pas s'engager plus avant, en ce qui concernait sa politique future, sans un examen beaucoup plus approfondi.

C'est ce que disaient tous les délégués, mais je devais prêter toute mon attention au señor Valdes, parce qu'il avait tendance à postillonner et que sa diction était mauvaise. Je me tirai quand même de ma traduction, avec une ou deux hésitations momentanées seulement, puis je passai à la ligne polonais-anglais pour voir comment Gregori s'en sortait avec Janciewicz. Janciewicz était la croix que devait porter Gregori, tout comme Valdes était la mienne.

Janciewicz répéta les remarques précédentes avec quelques variantes idéologiques, puis le Secrétaire général donna la parole au délégué de la France, qui introduisit le docteur Denis Lévêque, le criminologiste, à la suite de quoi un amas d'équipement compliqué fut roulé dans la salle.

Le docteur Lévêque remarqua que la question qui hantait bien des esprits avait été exprimée de façon adéquate par le délégué de l'U.R.S.S. lors de la session précédente, quand il avait demandé : « Quel est le motif des Kanamites ? Quel est leur but en nous offrant des cadeaux sans précédents et en ne demandant rien en retour ? »

Le docteur poursuivit :

« À la demande de plusieurs délégués, et avec le plein accord de nos hôtes, les Kanamites, mes collègues et moi-même avons soumis les Kanamites à une succession de tests à l'aide de l'équipement que vous pouvez voir devant vous. Ces tests vont aujourd'hui être répétés. »

Un murmure courut dans la salle. Il y eut une fusillade de flashes, et une des caméras de télévision se déplaça pour cadrer le tableau de contrôle de l'équipement du médecin. Au même moment, le gigantesque écran de télévision, derrière le podium, s'illumina, et nous vîmes deux énormes cadrans dont les aiguilles pointaient sur le zéro, ainsi qu'une bande de papier enregistreur sur lequel reposait la pointe d'un style.

Les assistants du docteur assujettissaient des fils aux tempes d'un des Kanamites, enveloppaient un tube de caoutchouc recouvert de toile autour de son avant-bras et collaient quelque chose sur la paume de sa main droite.

Sur l'écran, nous vîmes le papier enregistreur se mettre en marche cependant que le style traçait une lente ligne en zigzag. Une des aiguilles se mit à sauter rythmiquement ; l'autre bondit et resta où elle était arrivée en

oscillant un peu.

« Ce sont là les instruments classiques pour vérifier la véracité d'une déclaration, dit le docteur Lévêque. Notre premier objet, puisque la physiologie des Kanamites nous est inconnue, a été de déterminer s'ils réagissent ou non à ces tests comme le font les êtres humains. Nous répéterons maintenant une des nombreuses expériences qui ont été faites dans le but de le découvrir. »

Il désigna le premier cadran.

« Cet appareil enregistre les battements du cœur du sujet. Celui-ci montre la conductivité électrique de la peau de sa paume, une mesure de transpiration qui augmente sous la tension. Et ceci... »

Il désignait l'appareil muni d'un style.

« ... ceci montre le dessin et l'intensité des ondes électriques émanant de son cerveau. On a montré, avec des sujets humains, que toutes ces lectures varient de façon marquante selon que le sujet dit ou non la vérité. »

Il saisit deux grands morceaux de carton, un rouge et l'autre noir. Le rouge était un carré d'environ un mètre de côté ; le noir un rectangle d'un mètre quinze de longueur. Il s'adressa au Kanama.

« Lequel est le plus long des deux ?

— Le rouge », dit le Kanama.

Les deux aiguilles bondirent brusquement, ainsi que la ligne du rouleau.

« Je répéterai ma question, dit le médecin. Lequel est le plus long des deux ?

— Le noir », dit la créature.

Cette fois-ci, les instruments gardèrent leur rythme normal.

« Comment êtes-vous venu sur cette planète ? demanda le docteur.

— À pied », répondit le Kanama.

À nouveau les instruments marquèrent le coup, et il y eut un frémissement contenu de rires dans la salle.

« Une nouvelle fois, dit le médecin. Comment êtes-vous venu sur cette planète ? »

— En astronef, dit le Kanama, et les instruments ne sursautèrent pas.

Le docteur fit de nouveau face aux délégués.

« Beaucoup d'expériences semblables ont été faites, dit-il, et mes collègues et moi-même sommes assurés que le mécanisme est efficace. À présent... »

Il se tourna vers le Kanama.

« ... je demanderai à notre hôte distingué de répondre à la question posée lors de la dernière session par le délégué de l'U.R.S.S.... à savoir : quel est le motif qui pousse les Kanamites à faire de si grands dons aux gens de la Terre ? »

Le Kanama se leva. S'exprimant cette fois en anglais, il déclara :

« Sur ma planète, nous avons un proverbe : « Il y a plus de mystères dans une pierre que dans le crâne d'un philosophe. » Les motifs des êtres

intelligents, bien qu'ils puissent quelquefois sembler obscurs, sont des choses toutes simples, comparées à la complexité de l'univers naturel. En conséquence, j'espère que les gens de la Terre me comprendront, et me croiront, lorsque je leur dirai que notre mission sur votre planète est simplement celle-ci : vous apporter la paix et l'abondance dont nous bénéficions nous-mêmes, et que nous avons par le passé apportées à d'autres races dans toute la galaxie. Lorsque votre monde ne connaîtra plus la faim, plus la guerre, plus les souffrances inutiles, ce sera là notre récompense. »

Et les aiguilles n'avaient pas bougé du tout.

Le délégué de l'Ukraine sauta sur ses pieds et demanda à avoir la parole, mais il était tard et le Secrétaire général suspendit la séance.

Je rencontrai Gregori en quittant la salle. Son visage était rouge d'excitation.

« Qui a eu l'idée de ce cirque ? demanda-t-il.

— Les tests m'ont paru authentiques, lui dis-je.

— Un cirque ! dit-il avec véhémence. Une farce de second ordre ! S'ils étaient authentiques, Peter, pourquoi aurait-on étouffé le débat ?

— On aura sûrement tout le temps d'en discuter demain.

— Demain, le docteur et ses instruments seront repartis pour Paris. Des tas de choses peuvent arriver avant demain. Au nom de la logique, mon vieux, qui ferait confiance à une chose qui a l'air d'avoir dévoré un bébé ? »

J'étais légèrement excédé. Je dis : « Es-tu sûr de n'être pas plus inquiet de leur politique que de leur apparence ?

— Bah », dit-il en s'en allant.

Le lendemain, des rapports parvinrent de laboratoires un peu partout dans le monde, où l'énergie des Kanamites était testée. Ils étaient follement enthousiastes. Moi, je ne connais rien à ces choses, mais il semblait que ces petites boîtes de métal pouvaient donner plus d'énergie électrique qu'une pile atomique, pour presque rien et presque éternellement. Et on ajoutait qu'elles étaient si bon marché à manufacturer que n'importe qui au monde pourrait en posséder une. Au début de l'après-midi, il y avait des rapports selon lesquels dix-sept pays s'étaient déjà lancés dans la construction d'usines pour les fabriquer.

Le jour suivant, les Kanamites se présentèrent avec les plans ainsi que des spécimens d'un machin qui accroîtrait la fertilité de n'importe quelle terre arable de 60 à 100 p. 100. Ce machin accélérerait la formation de nitrates dans le sol, ou quelque chose de ce genre. Il n'y avait plus dans les journaux que des histoires sur les Kanamites. Le surlendemain, ils lâchèrent leur bombe.

« Vous avez à présent, potentiellement, de l'énergie sans limite et des provisions accrues de nourriture », dit l'un d'entre eux.

Il montra de sa main à trois doigts un instrument qui reposait sur une table devant lui.

« Nous vous offrons un troisième présent, qui est au moins aussi important que les deux premiers. »

Il invita les hommes de la télévision à rouler leurs caméras pour un gros plan. Puis il saisit une grande feuille de carton recouverte de dessins et de lettres anglaises. Nous la vîmes sur le grand écran, derrière le podium ; c'était nettement lisible.

« On nous informe que cette émission est relayée dans votre monde entier, dit le Kanama. J'aimerais que tous ceux qui disposent d'un équipement pour prendre des photographies d'un écran de télévision l'utilisent à présent. »

Le Secrétaire général se pencha en avant et posa une brève question, mais le Kanama l'ignora.

« Cet appareil, dit-il, engendre un champ dans lequel aucun explosif, de quelque nature qu'il soit, ne peut détoner. »

Il y eut un silence incompréhensif.

Le Kanama reprit :

« On ne peut désormais plus le supprimer. Si une nation le possède, toutes doivent l'avoir. »

Et comme personne ne semblait comprendre, il expliqua brutalement :

« Il n'y aura plus de guerres. »

C'était la plus grande nouvelle du millénaire, et elle était parfaitement vraie. Il se trouva que les explosions dont le Kanama avait parlé comprenaient celles de l'essence et du Diesel. Ils avaient tout bonnement rendu impossible à qui que ce soit de monter ou d'équiper une armée moderne.

Nous aurions pu, bien entendu, en revenir à l'arc et à la flèche, mais cela n'aurait pas satisfait les militaires. De plus, il n'y aurait pas eu de raison pour faire la guerre. Chaque nation aurait bientôt tout ce qu'il lui fallait.

Nul ne pensa plus jamais aux expériences de détecteur de mensonge, ni ne demanda aux Kanamites ce qu'était leur politique. Gregori fut renvoyé ; il n'avait rien trouvé qui prouve ce qu'il soupçonnait.

Je quittai mon travail à l'O.N.U. quelques mois plus tard, parce que je prévoyais que l'organisation allait mourir de toute manière. Les travaux de l'O.N.U. augmentaient pour le moment, mais au bout d'une année environ il ne lui resterait plus rien à faire. Chaque nation terrestre était sur la voie de se suffire entièrement à elle-même ; il n'y aurait plus beaucoup de cas où un arbitrage serait nécessaire.

J'acceptai une situation de traducteur à l'Ambassade kanamite, et c'est là que je tombai de nouveau sur Gregori. Je fus heureux de le revoir, mais je ne pus imaginer ce qu'il faisait là.

« Je te croyais dans l'opposition, dis-je. Ne me raconte pas que tu es convaincu de la bonne foi des Kanamites. »

Il me regarda d'un air honteux.

« Ils ne sont en tout cas pas ce qu'ils semblent être », dit-il.

C'était la plus grande concession qu'il pouvait décentement faire, et je l'invitai au salon de l'Ambassade pour boire un verre. C'était un endroit très intime, et il me fit des confidences dès le deuxième daiquiri.

« Ils me fascinent, dit-il. Je les hais d'instinct, toujours – ceci n'a pas

changé – mais je peux faire la part des choses. Tu avais raison, évidemment ; ils ne nous veulent que du bien. Mais sais-tu, poursuivit-il en se penchant-par-dessus la table, qu'il n'a jamais été répondu à la question du délégué soviétique ? »

Je crains bien d'avoir ricané.

« Non, réellement, dit-il. Ils nous ont dit ce qu'ils voulaient faire... « vous apporter la paix et l'abondance dont nous bénéficions nous-mêmes », mais ils n'ont pas dit *pourquoi*.

— Pourquoi les missionnaires...

— Au diable les missionnaires ! dit-il, furieux. Les missionnaires ont un motif religieux. Si ces créatures ont une religion, elles ne l'ont pas mentionnée une seule fois. Qui plus est, on ne nous a pas envoyé un groupe missionnaire ; on a envoyé une délégation diplomatique... un groupe représente la volonté et la politique de leur population entière. À présent, qu'est-ce que peuvent gagner les Kanami tes, en tant que peuple ou nation, à notre bien-être ? »

Je lançai :

« La culture de...

— La culture des choux ! Non, c'est quelque chose de plus évident que ça, quelque chose d'obscur qui appartient à leur psychologie et pas à la nôtre. Mais fais-moi confiance, Peter, il n'existe rien qui ressemble à l'altruisme complètement désintéressé. D'une façon ou d'une autre, ils ont quelque chose à gagner.

— Et c'est pour ça que tu étais là, dis-je. Pour tenter de trouver ce que c'est.

— Tout juste. Je voulais faire partie d'un de ces groupes d'échange pour dix ans sur leur planète mère, mais je n'ai pas pu ; le quota était atteint une semaine après leur annonce. Ce que je fais est le mieux possible, après ça. J'apprends leur langue, et tu sais que la langue reflète les postulats de base des gens qui l'utilisent. Je maîtrise déjà pas mal le langage parlé. Il n'est pas difficile, en réalité, et il y a des indices là-dedans. Certaines expressions idiomatiques sont très semblables à celles de l'anglais. Je suis sûr de trouver la réponse à la fin.

— Bonne chance », dis-je en retournant à mon travail.

Je revis souvent Gregori à partir de là, et il me tint au courant de ses progrès. Il était tout excité un mois environ après notre première rencontre ; il disait qu'il s'était procuré un livre des Kanamites et était en train de le déchiffrer. Ils écrivaient avec des idéogrammes pires que ceux des Chinois, mais il était déterminé à aller au fond, même si cela devait lui prendre dix ans. Il voulait mon aide.

En fait, j'étais intéressé malgré moi, car je savais que ce serait un long travail. Nous passâmes plusieurs soirées ensemble, à travailler à partir des bulletins kanamites affichés et d'autres textes du même genre, et à l'aide du dictionnaire anglais-kanamite extrêmement succinct qu'ils avaient publié à l'usage des employés. Ma conscience me reprochait le livre volé, mais peu à

peu je m'absorbai dans le problème. Les langues sont mon domaine, après tout. Je ne pouvais m'empêcher d'être fasciné.

Nous avons pu traduire le titre en quelques semaines. C'était *Pour servir l'homme*, de toute évidence un manuel qu'on donnait aux nouveaux membres de l'Ambassade kanamite. Il arrivait de nouveaux Kanamites tout le temps maintenant, une cargaison par mois environ ; ils ouvraient toutes sortes de laboratoires de recherches, de cliniques, etc. S'il restait quelqu'un sur Terre, à part Gregori, pour se défier encore de ces gens, ce devait être quelque part en plein Tibet.

Il était ahurissant de voir les changements qui avaient été apportés en moins d'une année. Il n'y avait plus d'armée sur pied, plus de disette, plus de chômage. Quand on prenait un journal, ce n'était plus BOMBES H EN ORBITE qui explosait au regard ; les nouvelles étaient toujours bonnes. C'était difficile de s'y faire. Les Kanamites travaillaient sur la biochimie humaine, et on savait dans les milieux touchant l'Ambassade qu'ils étaient près d'annoncer des méthodes pour rendre notre espèce plus grande, plus forte et plus saine – une race de surhommes, pratiquement – et qu'ils avaient un traitement éventuel pour les maladies cardiaques et le cancer.

Je ne vis pas Gregori d'une quinzaine après que nous en eûmes fini avec le titre du livre ; j'avais pris des vacances tardives au Canada. Quand je revins, je fus frappé par un changement dans son attitude.

« Qu'est-ce qui ne va pas, Gregori ? demandai-je. Tu as l'air d'un vrai démon.

— Descends au salon. »

Je l'accompagnai, et il avala un scotch sec comme s'il en avait besoin.

« Allons, mon vieux, qu'est-ce qu'il se passe ? le pressai-je.

— Les Kanamites m'ont inscrit sur la liste des passagers pour le prochain astronef d'échange, dit-il. Toi aussi, sinon je ne t'aurais pas parlé.

— Eh bien, dis-je, mais...

— Ce ne sont pas des altruistes. »

J'essayai de le raisonner. Je montrai qu'ils avaient fait de la Terre un paradis, en comparaison de ce qu'il y avait auparavant. Il ne fit que secouer la tête.

Alors, je demandai :

« Dis-moi, qu'as-tu trouvé sur ces tests de détecteur de mensonge ?

— Une farce, répondit-il sans s'échauffer. Je l'ai dit à l'époque, idiot. Ils disaient la vérité, pourtant, sur ce qu'on leur demandait.

— Et le livre ? demandai-je, excédé. Qu'en est-il... *Pour servir l'homme* ? Ils ne l'ont pas écrit à notre intention. C'est là ce qu'ils nous veulent. Comment expliques-tu cela ?

— J'ai lu le premier paragraphe de ce livre, dit-il. Pourquoi crois-tu que je n'ai pas dormi depuis une semaine ?

« Alors ? » dis-je.

Il eut un sourire curieux, un peu contraint.

« C'est un livre de cuisine », dit-il.

Traduit par Pierre VERSINS.

To serve man.

© Damon Knight, 1950.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

Poul ANDERSON : LES ARRIÉRÉS

Une espèce étrangère qui envoie sur Terre une ambassade est nécessairement plus avancée que la nôtre. Elle détient nécessairement une foule de connaissances susceptibles de faire rêver nos plus grands savants aussi bien que l'homme de la rue. Et il n'est guère facile à l'espèce humaine de se voir cantonnée dans le rôle des arriérés. Même s'il lui faut se rendre à l'évidence...

ÉTANT enfant, il voulait être pilote de fusée – et quel enfant ne l'eût désiré à cette époque ? – mais il sut rapidement qu'il ne possédait pas les aptitudes requises. Par la suite, il opta pour la psychologie et passa même une licence avec mention. Puis, une chose en amenant une autre, Joe Husting se spécialisa dans l'abus de confiance. Ce n'était pas un métier désagréable : il y trouvait de l'excitation et de la variété lorsqu'il écumait New York, avant d'aller dilapider les résultats d'un beau coup en Floride, à Groenland Plage ou à Luna City.

Pour le moment, le bar ne contenait guère de pigeons possibles. Cependant il traînait sur sa bière et ne se sentait pas du tout pressé. Le printemps venait d'apparaître. La porte ouverte accueillait une douce brise, la pièce allongée était fraîche et sombre, quelques autres clients flânaient devant leurs consommations, et la TV marchait en sourdine. Paresseusement, à travers la fumée de sa cigarette, Joe Husting regardait le programme.

Les Galactiques, bien sûr. Leur astronef géant étincelait sur un fond de champs bruns, à cent milles de là. Vue plongeante... maintenant vue rapprochée, à travers le cordon de gardes des Nations Unies, puis à nouveau sur les milliers de curieux. Le speaker racontait qu'en ce moment le commandant de l'astronef était en conférence avec le Secrétaire général, et que les membres de l'équipage étaient en permission sur Terre. « Mesdames et Messieurs, ils sont amicaux. Je répète, purement amicaux. Ils ne feront aucun mal. Ils ont déjà échangé leur cargaison d'uranium 235 contre quelques milliards de nos dollars, et ils ont l'intention de dépenser ces dollars comme le ferait n'importe quel touriste amical. Cependant, le Secrétariat de l'O.N.U. et

le Président des États-Unis nous demandent de nous souvenir que ces gens viennent des étoiles. Ils sont civilisés depuis un million d'années. Ils ont des moyens que nous n'imaginons même pas. Quiconque ferait du mal à un Galactique, détruirait par la même occasion la plus grande... »

Husting laissa errer son esprit. Un grand événement, ça oui, peut-être le plus grand événement de toute l'Histoire. La Terre devenue une planète membre de la Fédération galactique ! Toutes les étoiles à notre disposition ! Il était heureux de vivre, en cette année où tout pouvait se produire... Hum. Tout d'abord, on pouvait faire fixer des cailloux en toc dans des montures fantaisie, et les bazarder comme véritables pierres de feu sacrées Tardéniennes, mais ce n'était qu'un commencement...

Il se rendit compte que le crissement sourd des électrocars et le martèlement des chaussures s'intensifiaient dans la rue. Un véritable rugissement d'excitation s'éleva à quelques centaines de mètre de là. Que diable... ? Il abandonna sa bière, rejoignit tranquillement la porte et regarda. Un type mal vêtu se précipitait vers la foule. Husting l'attrapa par un revers. « Qu'est-ce qu'il se passe, vieux ?

— Tu n'as pas entendu ? Des Galactiques. Une demi-douzaine. Ils ont atterri dans une rue par là-bas – ils ont une espèce de ceinture volante –, ils sont allés chez *Macy's* et ont acheté pour un million de dollars de marchandises ! Maintenant ils s'amènent par ici. Laisse-moi y aller ! »

Husting resta tranquille un moment, tirant sur sa cigarette ; il sentait un frisson courir le long de son échine. Des promeneurs venant des étoiles, une civilisation vieille d'un million d'années, et qui englobait toute la Voie lactée ! S'il pouvait voir réellement les Grands, ou peut-être même leur parler... ce serait un sacré truc à raconter à ses petits-enfants – s'il en avait un jour.

Cependant, il attendit que le bord extérieur de la foule l'atteignît, puis se fraya un chemin avec compétence et... sans scrupules. Il transpira quelques minutes avant de parvenir à la barrière.

Un champ de force invisible retenait les myriades new-yorkaises – sage précaution. Les foules les mieux intentionnées peuvent vous piétiner à mort.

C'étaient sept membres de l'équipage de l'astronef galactique. Ils étaient grands, puissants, aussi beaux qu'on pouvait l'imaginer : une race mélangée, cheveux sombres, lèvres pleines et fin nez aristocratique. En un million d'années, il était normal que toutes les races se fussent mêlées en une seule. Ils portaient des tuniques et des brodequins bleus étincelants, des ceintures métalliques arachnéennes, dans lesquelles brillaient des pointes lumineuses comme des étoiles – et des bijoux ! Ils avaient dû acheter tout ce que *Macy's* pouvait offrir de plus voyant, et avaient accroché ces parures à leur cou musculeux et à leur poignet épais. De la loutre et de l'hermine alourdissaient leurs épaules, une petite fortune en fourrures. L'un d'eux comptait laborieusement l'argent qui lui restait... de quoi étouffer un éléphant. Les autres souriaient, affables, aux Terriens qui grouillaient autour d'eux.

Joe Husting arc-bouta son étroite carcasse contre la pression qui menaçait de l'aplatir sur le champ de force. Soudain, il passa sa langue sur ses lèvres desséchées et son cœur se mit à battre violemment. Serait-ce possible – est-ce que *lui*, l'insignifiant, pourrait adresser la parole aux dieux descendus des étoiles ?

Ailleurs, dans l'immense bâtisse, les politiciens, les spécialistes et les gens en vue bourdonnaient comme un essaim qu'on vient de déranger. Ils auraient dû être en train de conférer avec les envoyés de la Mission galactique. Le seul moyen d'étudier un cas sans précédent est de former des comités et de passer six mois à établir un calendrier de conférences. Mais le Secrétaire général des Nations Unies jouissait de certaines prérogatives et ce coup-là, il s'en était servi. Une conférence privée, face à face avec le Commandant Hurdgo, pouvait réaliser en une demi-heure plus que tous les Conseils de la Terre en un an.

Il se pencha et avança une boîte de cigares.

« Je ne sais pas si je dois, ajouta-t-il. Le tabac ne convient peut-être pas à votre métabolisme ?

— Mon quoi ? » demanda son visiteur en souriant.

C'était un grand homme, qui commençait à bedonner quelque peu, et à qui ses tempes argentées donnaient un air distingué. Dans le fond, que les Galactiques se rasent le menton et coupent leurs cheveux à la manière des Terriens civilisés, il n'y avait pas de quoi s'étonner. C'était bien la mode la plus pratique.

« Je veux dire... nous fumons cette plante, mais c'est peut-être un poison pour vous, dit Larson. Après tout, vous venez d'une autre planète.

— Oh ! non, ça colle, répondit Hurdgo. Les mêmes plantes croissent sur toutes les planètes semblables à la Terre, ainsi que les mêmes gens et les mêmes animaux. Pas beaucoup de différences. Merci. » Il prit un cigare et le roula entre ses doigts. « Il sent bon.

— C'est ça qui m'étonne le plus, vous savez. Nous ne nous attendions pas à ce que la même évolution se produise par tout l'univers. Pourquoi ?

— Oh ! c'est comme ça, c'est tout. » Le Commandant Hurdgo mordit son cigare et cracha le morceau sur le tapis. « Évidemment ce n'est pas le cas sur les planètes d'un type différent, mais sur toutes celles du type de la Terre, c'est la même chose.

— Mais pourquoi ? Je veux dire, quelle évolution... Ce ne peut pas être une coïncidence. »

Hurdgo haussa les épaules.

« Je n'en sais rien. Moi je ne suis qu'un homme de l'espace, aux idées pratiques. Le reste, je ne m'en suis jamais soucié. »

Il mit le cigare entre ses lèvres, en approcha le chaton d'une bague très ornée. De la fumée succéda à la brève, mais puissante étincelle.

« Voilà un... un ustensile très ingénieux », dit Larson.

L'humilité, c'était la seule règle à adopter pour un simple Terrien. La Terre était nouvelle venue dans le cosmos, il fallait bien l'admettre. « Un quoi ?

— Votre anneau. Ce briquet.

— Oh ! ça. Oui. Il y a un petit machin à énergie atomique dedans. »

Hurdgo eut un geste magnanime.

« Nous vous enverrons des types pour vous montrer comment fabriquer tous nos trucs. On vous prêtera des machines jusqu'à ce que vos usines soient prêtes. On vous mettra à la page.

— C'est... vous êtes incroyablement généreux, dit Larson, heureux mais un peu incrédule.

— Bah, pour nous ce n'est pas grand-chose, et une fois que vous serez installés, nous pourrons faire du commerce avec vous. Plus il y a de planètes, mieux ça vaut, pour nous.

— Mais... excusez ces questions, monsieur, mais j'ai de lourdes responsabilités. Il faudrait nous indiquer les conditions légales pour appartenir à la Fédération galactique. Nous ne connaissons rien de vos lois, de vos coutumes, de vos...

— Pas grand-chose à vous apprendre, dit Hurdgo. Chaque planète peut très bien se protéger elle-même. Comment pensez-vous que nous puissions faire la police sur cinquante millions de planètes comme la vôtre ? Si vous avez des problèmes, vous pouvez les exposer au... heu... je ne sais pas comment vous appelleriez ça dans votre langue : un groupe d'experts, avec un ordinateur qui règle toutes ces questions. Ils vous font payer, bien sûr... pas un impôt galactique, simplement vous payez pour le service rendu, et le profit sert à financer des services gratuits, comme cette Mission que je dirige.

— Je vois, opina Larson. Un Conseil de Coordination.

— Oui. Quelque chose comme ça. »

Le Secrétaire général secoua la tête avec perplexité. Il s'était quelquefois demandé ce que deviendrait la civilisation dans un million d'années. Maintenant qu'il avait la réponse, il était frappé de stupeur. Dans une ultime simplicité, les Surhommes dédaignaient l'appareillage encombrant d'un Gouvernement interstellaire, libérés de toute contrainte à l'exception des règles de moralité du Surhomme, libres de cogiter leurs vastes pensées entre les étoiles.

Hurdgo regarda par la fenêtre les tours arrogantes de New York.

« La plus grande ville que j'aie jamais vue, remarqua-t-il, et pourtant j'ai visité un tas de planètes. Je ne vois pas comment vous pouvez la diriger. Cela doit être compliqué.

— C'est compliqué, en effet », sourit Larson avec une grimace.

Évidemment, les Galactiques avaient dépassé depuis longtemps le stade où une telle fourmilière humaine était nécessaire. Ils devaient avoir oublié l'art d'en diriger une, tout comme les compatriotes de Larson avaient oublié l'art de tailler le silex.

« Bon. Parlons encore affaires. » Hurdgo suçota son cigare et claqua les lèvres. « Voilà comment ça se passe. Il y a bien longtemps, nous avons trouvé que nous ne pouvions pas laisser les nouvelles planètes s'élancer à la conquête de l'espace sans prévenir qui que ce soit. Trop dangereux. Nous avons donc placé des détecteurs dans toute la Galaxie. Quand ces derniers repèrent des... comment appelez-vous ça ? – des vibrations, ils alertent le... heu... Conseil de Coordination, qui envoie un astronef chargé de contacter la nouvelle race et de lui expliquer la musique...

— Ah ! vraiment ? C'est ce que j'avais cru deviner. Nous venons d'inventer un moteur plus rapide que la lumière... très primitif évidemment comparé au vôtre. On était en train de l'expérimenter lorsque...

— C'est ça. Moi et mes gars, nous sommes donc chargés de vous examiner pour voir si tout va bien. Nous ne voulons pas de peuples guerriers susceptibles de se déchaîner, vous comprenez. Trop dangereux.

— Je vous assure...

— Oui, oui, mon vieux, c'est O.K. Vous avez une bonne organisation mondiale, efficace et puissante, et notre ordinateur nous apprend que vous ne faites plus la guerre. » Hurdgo fronça les sourcils. « Pourtant je dois admettre que vous avez quelques habitudes étranges. En réalité, je ne comprends pas tout ce que vous faites... vous paraissez avoir de drôles d'idées, contrairement à toutes les autres planètes. Mais ça ne fait rien. À chacun ses manières. Votre bulletin de santé est au poil.

— Admettons... » Larson parla très lentement. « Admettons que nous n'ayons pas été... approuvés – qu'est-ce qui se serait produit ? Vous nous auriez réformés ?

— Réformés ? Hein ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Nous aurions envoyé un astronef de Police et réduit en poussière toutes les planètes de ce système. Nous ne pouvons pas laisser vivre des gens qui pourraient provoquer une guerre. »

Une sueur se forma sous les bras de Larson et lui dégringola le long des côtes. Il se sentit la gorge sèche, *Des planètes entières...*

Mais en un million d'années, on apprenait évidemment à raisonner *sub specie aeternitatis*. Cinq milliards de Terriens auraient pu éliminer cinquante milliards de Galactiques avant d'être mis au pas. Ce n'était pas à lui de juger les Surhommes.

« Hé ! salut. »

Husting dut crier pour se faire entendre au-dessus du vacarme. Mais le plus rapproché des Galactiques l'aperçut et sourit.

« Salut », fit-il.

Incroyable ! Il avait répondu à Joe Husting comme à un ami. Pourquoi donc ? Peut-être l'aplomb de Joe lui avait-il plu. Ou peut-être personne n'avait-il osé parler le premier aux Galactiques.

Husting maudit sa langue d'avoir perdu sa volubilité coutumière :

« Heu... ça vous plaît, le pays ?

— Oui alors ! C'est la plus grande ville que je connaisse ! Et, par *draxna*, regarde ce que j'ai dégoté ! » Le Spacien souleva un collier de verre rutilant. « Ils vont en faire une bobine, quand je leur montrerai ça à la maison ! »

Quelqu'un poussa Husting contre la barrière ; il en eut le souffle coupé. Il haleta, essayant de se dégager.

« Hé ! coupe le courant. Le pauvre type est coincé. »

Un des Galactiques pressa un cabochon de sa ceinture. Doucement, mais inexorablement, le champ s'élargit, repoussant la foule... et Husting se retrouva à l'intérieur avec les sept visiteurs des étoiles.

« Ça va, vieux ? »

Des mains prévenantes le remirent sur pied.

« Je... oui, merci. Merci, ça va maintenant ! » Husting se redressa et sourit aux visages anxieux qui entouraient leur cercle. « Merci, les gars !

— Content d'avoir pu te rendre service. Je m'appelle Gilgrath. Appelle-moi Gil. » Des doigts puissants agrippèrent l'épaule de Joe Husting. « Et je te présente Bronni, Col et Jordo, et... »

Husting chuchota, un peu trop bas :

« Heureux de vous connaître. Je m'appelle Joe.

— Mais alors, ça marche, dit Gil avec enthousiasme. Je me demandais ce qui n'allait pas avec vous autres !

— Ce qui n'allait pas ? »

Hébété, Hasting secoua la tête, se demandant s'ils regardaient dans son cerveau, et s'ils lisaient en lui des pensées dont lui-même n'avait pas connaissance. De vagues souvenirs lui revinrent, par exemple celui d'Anubis aux yeux graves pesant le cœur d'un homme.

« Tu sais bien, dit Gil. Vous vous tenez tous à l'écart

— Oui, ajouta Bronni. Dans toutes les autres planètes que nous avons visitées, tout le monde s'approchait, disait bonjour, nous payait à boire et...

— Et les parties que nous avons faites, lui rappela Jordo.

— Oui. Tu te souviens de cette bamboula sur Alphaz ?

— Et ces filles ? fit Col en roulant des yeux avides.

— Vous avez un tas de jolies filles ici à New York, se plaignit Gil. Mais nous avons l'ordre de n'offenser personne. Dis donc, est-ce que je peux saluer une de ces mignonnes ? »

Husting était incapable de former la moindre pensée ; le réflexe de nombreuses années de pratique répondit pour lui, rapidement :

« Vous vous trompez. Nous avons simplement peur de vous parler. Nous pensions que vous ne vouliez peut-être pas être embêtés.

— Et nous, nous pensions que... ha ! ha ! » Gil se frappa la cuisse en éclatant de rire. « Ça c'est fort ! Ils ne veulent pas nous embêter et nous ne voulons pas les embêter !

— Que je sois *rixt* ! beugla Col. Qu'est-ce que vous dites de ça ?

— Mais alors, dans ce cas-là..., commença Jordo.

— Attendez, attendez ! » Husting agita les bras. C'était encore l'habitude qui le guidait. « Mettons-nous d'accord. Vous voulez « faire » la ville, non ?

— Bien sûr ! fit Col. On se sent plutôt seuls dans l'espace.

— Bon, écoutez, se mit à babiller Husting, vous n'arriverez jamais à vous débarrasser de cette foule et des reporters... (l'éclair d'un flash, le dix ou douzième depuis quelques instants, l'éblouit à nouveau) vous ne pourrez jamais vous amuser tant qu'on *saura* que vous êtes Galactiques.

— Mais sur Alphaz..., protesta Bronni.

— Ici, ce n'est pas Alphaz. J'ai une idée. Écoutez-moi. » Sept têtes brunes se penchèrent pour écouter son murmure pressé. « Pouvez-vous nous sortir d'ici ? Nous rendre invisibles et nous faire envoler, ou quelque chose comme ça ?

— Bien sûr, dit Gil. Eh... mais comment le sais-tu ?

— Ne t'en fais pas pour ça. Bon. Nous allons aller jusqu'à mon appartement, nous enverrons chercher des vêtements de Terriens pour vous, et... »

John Joseph O'Reilly, cardinal archevêque de New York, avait des amis dans les plus hautes sphères aussi bien que dans la pègre. Il n'éprouva aucun scrupule à faire agir des relations pour arranger une rencontre avec le Chapelain du vaisseau spatial. Ce qu'il apprendrait serait sans doute d'une importance vitale pour la foi. Le prêtre venu des étoiles arriva, invisible afin d'échapper aux curieux, et fut reçu dans le living-room.

De nouveau visible, Thyrkna se révéla être un personnage costaud, aux cheveux blancs, vêtu de l'uniforme traditionnel à jupe bleue. Il sourit et serra la main du Cardinal d'une manière tout à fait ordinaire. Au moins, pensa O'Reilly, ces Galactiques ont éliminé, en un million d'années, tout orgueil présomptueux.

« C'est pour moi un honneur de vous rencontrer, dit-il.

— Merci », acquiesça Thyrkna. Il examina la pièce. « C'est gentil chez vous.

— Veuillez donc vous asseoir. Puis-je vous offrir quelque chose à boire ?

— Mais bien sûr. »

O'Reilly sortit des verres et un carafon. Quoique modeste, le Cardinal se piquait d'être un connaisseur, et avait soigneusement choisi le porto. Il dégusta la gorgée rituelle. S'il y avait des saints, le saint de deuxième catégorie qui s'occupait de ces contingences avait très bien fait les choses ; ce porto était splendide. Il emplît le verre de son hôte, puis le sien.

Il sourit :

« Bienvenue sur Terre.

— Merci. » Le Galactique lampaa son verre en une gorgée. « Aaah ! Ça fait du bien ! »

Le Cardinal frémit, mais versa encore du porto. On ne pouvait demander à une autre civilisation d'avoir les mêmes goûts. Les Chinois aimaient les œufs

pourris et détestaient le fromage...

Il s'assit et croisa les jambes.

« Je ne sais quel titre vous donner, fit-il modestement.

— Titre ? Qu'est-ce que c'est ?

— Je veux dire, comment vous appellent vos ouailles ?

— Mes *ouailles* ? Oh ! vous voulez dire les gars à bord ? Simplement Thyrkna. Ça me suffit. »

Le visiteur finit son deuxième verre, et éructa. Bon, un Esquimau cultivé en ferait autant.

« Je crois qu'on a eu quelques difficultés à vous faire parvenir mon invitation, dit O'Reilly. Apparemment, vous ne saviez pas ce que signifie notre mot *chapelain*.

— Nous ne connaissons pas tous les mots de votre dialecte, admit Thyrkna. Voilà comment nous procédons. Quand nous approchons d'une nouvelle planète, nous écoutons sa radio, vous comprenez ?

— Oui. Du moins ce qui en parvient jusqu'à l'ionosphère. »

Thyrkna clignota des yeux.

« Eh ? Je ne connais pas tous les détails... il faudrait que vous voyiez un de nos tech... techniciens. N'importe comment, nous avons un appareil qui analyse les différents langages, en quelques heures. Puis cet appareil nous endort et nous apprend les langues. Quand nous nous réveillons, nous sommes prêts à descendre et à parler. »

Le Cardinal rit.

« Excusez-moi. Franchement, je me demandais pourquoi les gens de votre civilisation si incroyablement évoluée utilisaient nos pires dialectes des rues. Maintenant je comprends. J'ai bien peur que nos programmes ne soient pas d'un niveau très relevé. Ils sont conçus pour les goûts de la masse, le plus petit commun multiple... si vous me passez ces métaphores. Évidemment, vous... mais je puis vous assurer que nous ne sommes pas tous aussi vulgaires. Nous plaçons de grands espoirs dans l'avenir. Votre éducateur électronique, par exemple... ce qu'il pourrait faire pour élever le niveau culturel de l'homme de la rue dépasse l'imagination. »

Thyrkna avait l'air quelque peu abasourdi :

« Je n'ai jamais rencontré de gens comme vous autres, Terriens. Vous n'êtes jamais essoufflés ? »

O'Reilly crut sentir la réprimande. Chez les Grands Galactiques, un silence devait avoir autant de valeur qu'une centaine de mots ; il y avait une dignité d'un million d'années derrière eux.

« Je vous demande pardon, dit-il.

— Oh ! ce n'est rien. Je suppose qu'un tas de nos usages doivent vous sembler aussi drôles à vous. »

Thyrkna saisit la bouteille et se servit un autre verre.

« Je vous ai invité ici pour... il y a de nombreuses choses merveilleuses que vous pouvez me dire, mais j'aimerais surtout vous poser des questions

d'ordre religieux.

— Bien sûr, allez-y, fit Thyrkna aimablement.

— Mon Église spéculait depuis très longtemps à ce sujet. Le fait que vous êtes humains, vous aussi, quoique plus avancés que nous, est une confirmation miraculeuse de la volonté de Dieu. Mais j'aimerais connaître la forme précise de votre croyance en Lui ?

— Que voulez-vous dire ? » Thyrkna parut déconcerté. « Je suis... heu... quartier-maître. Une partie de mon travail, c'est de tuer les lapins... nous ne pouvons pas nous permettre de loger du bétail à bord. Je nourris les dieux, c'est tout.

— *Les dieux !* »

Le verre du Cardinal s'émietta sur le sol.

« Au fait, quels sont les noms de vos dieux ? » s'enquit Thyrkna. « Ce serait une bonne idée de leur tuer une vache ou deux pendant que nous sommes sur leur planète. Mieux vaut s'attirer leurs bonnes grâces.

— Mais... vous... des païens... » Thyrkna regarda la pendule.

« Dites-moi, vous avez la TV ? C'est presque l'heure de *La Vie secrète de John*. Vous avez quelques très bons programmes sur cette planète. »

Aux premières lueurs de l'aube, Joe Husting ouvrit un œil vitreux et le regretta aussitôt. L'appartement ressemblait à un chantier. Qu'est-ce qu'il s'était donc passé ?

Ah ! oui... ces filles qu'ils avaient ramassées... mais est-ce qu'ils avaient réellement vidé *tous* ces cadavres de bouteilles gisant sur le parquet ?

Il grogna et se tint la tête pour l'empêcher d'éclater. *Pourquoi* avait-il mélangé whisky et bière ?

Un tonnerre transperça ses tympan. Se tournant sur le sofa, il vit Gil émerger de la chambre. Le Spacien se tambourinait la poitrine en chantant un air appris durant la nuit : *Oh ! Roly Poly...*

« Arrête, veux-tu ? grogna Husting.

— Hein ? Vieux, t'as eu ton compte, j'ai l'impression. » Gil claqua de la langue avec sympathie. « Un instant. » Il prit un flacon dans sa ceinture. « Prends quelques gouttes de ça. Ça va te retaper. »

Husting réussit à l'avaler ; pendant quelques instants, il se crut transformé en un gigantesque incendie et en roue de loterie, puis...

... Il se sentit de nouveau lui-même. Comme s'il venait de dormir dix heures après une semaine sans une goutte d'alcool.

Gil retourna à la chambre et commença à houspiller ses compagnons pour les réveiller. Husting s'assit près de la fenêtre, réfléchissant à toute vitesse. Cette cure pour gueule de bois valait cent millions s'il pouvait en avoir les droits exclusifs.

Mais non, les Envoyés Techniciens allaient montrer aux Terriens comment la fabriquer, ainsi que les vaisseaux aériens géants, et les écrans invisibles, et tout le tremblement... Pourtant, il pourrait peut-être racheter aux Galactiques

le peu qu'ils avaient sur eux et le bazarder à cent dollars la goutte, avant que la Grande Mission s'amène.

Bronni entra, plein de gaieté :

« Tu sais, Joe, t'es un gars bien. Je n'avais pas pris autant de bon temps depuis Alphaz. Qu'est-ce qu'on fait maintenant, vieux ? Hein, vieux frère ? »

Il assénait de grandes claques entre les omoplates de Joe Husting.

« Je vais voir ce que je peux faire, dit le Terrien prudemment. Mais je suis très occupé, tu sais. J'ai quelques grosses affaires en vue.

— Je sais », fit Bronni. Il cligna de l'œil. « T'es assez fortiche. Comment diable as-tu pu te débarrasser de ce gorille dans la boîte de nuit ? Je croyais bien qu'il allait appeler les flics.

— Oh ! je lui ai graissé la patte ; dix dollars ; rien de bien difficile.

— Mince ! siffla Bronni avec admiration. Je n'ai jamais vu un gars manier les mots comme tu l'as fait hier ! »

Gil amena les autres Galactiques, et réclama son petit déjeuner. Husting les conduisit à l'ascenseur, puis dans la rue. Il ne parlait guère, ayant beaucoup à réfléchir. Ils étaient déjà installés devant un comptoir quand il dit enfin :

« Vous autres Spaciens vous devez être triés sur le volet pour naviguer. Il faut que vous soyez plus intelligents que la moyenne, non ?

— Ouais », fit Jordo.

Il fit un clin d'œil à la serveuse qui s'approchait.

« Un Spacien doit connaître un tas de trucs, dit Col. Les astronefs se dirigent pratiquement tout seuls, mais malgré tout on ne peut pas prendre des gourdes dans l'équipage.

— Je vois, murmura Husting. C'est bien ce que je pensais. »

Une formation universitaire facilite la compréhension, particulièrement à ceux qui ne sont pas aveuglés par les idées préconçues.

Soit l'exemple suivant : Newton avait découvert :

a) les trois lois du mouvement,

b) la loi de la gravitation,

c) le calcul différentiel,

d) les bases de la spectroscopie,

e) pas mal de choses sur l'acoustique, et

i) un tas d'autres choses, sans parler du temps qu'il avait consacré à une demi-douzaine de postes officiels et honorifiques. Un homme seul ! Et en tant que génie, il n'était pas tellement exceptionnel ; bien des Terriens doués avaient travaillé dans plusieurs domaines à la fois.

Et en outre... un intellect aussi développé n'était pas nécessaire. Les découvertes fondamentales, le feu, les outils, le langage, les vêtements et l'organisation sociale, avaient été faites par des hommes simiesques au cerveau brumeux. Simplement il s'était passé une longue période de temps entre chaque progrès.

En un million d'années, bien des choses pouvaient se produire. Newton

avait créé la physique moderne en l'espace d'une vie. Cent hommes moins doués auraient pu en mille ans, lentement et péniblement, accomplir la même chose.

Le quotient intellectuel de l'humanité terrienne était d'environ 100. Ses plus grands génies faisaient peut-être 200 ; ses arriérés, aussi stupides que possible sans toutefois avoir besoin des soins des institutions spécialisées, descendaient à 60. Ce n'était qu'un caprice de la mutation qui avait rendu le Terrien si intelligent ; en fait il n'avait jamais eu vraiment *besoin* de toutes ses possibilités.

Bon. Maintenant si le quotient intellectuel moyen des Galactiques était de 75, et que celui de leurs génies s'élevât à, mettons, 150...

La serveuse poussa un cri et sauta en l'air. Bronni sourit sans vergogne quand elle se retourna pour l'affronter.

Joe Husting l'apaisa. Après le petit déjeuner, il emmena avec lui les émissaires galactiques.

Un quart d'heure après, il leur avait vendu le pont de Brooklyn.

Traduit par P. J. IZABELLE.

Backwardness.

William TENN : LES ESCARGOTS DE BÉTELGEUSE

On a commencé de percevoir, grâce aux nouvelles précédentes, que tous les envahisseurs n'arrivaient pas avec le rayon de la mort entre les dents. Et qu'ils n'étaient même pas tous animés de mauvaises intentions. Difficile désormais de s'y retrouver, surtout lorsqu'ils s'avancent les tentacules chargés de cadeaux.

IL faut que tu leur expliques, mon vieil Alvarez. Tu sais comment les prendre. J'ai beau m'occuper de relations publiques, là, je déclare forfait. La seule chose qui compte, c'est qu'ils comprennent. Qu'ils comprennent tout, avec les implications et les complications à la clef. De quoi il retourne au juste.

Ça les fera peut-être bondir. Tant pis ! Qu'ils braillent ! Explique-leur avec tes mots à toi. Tu sais ce qu'il faut dire. Dis-leur tout. Jusqu'au bout.

Tu n'auras qu'à commencer par le jour où l'astronef s'est posé devant Baltimore. Et ça ne nous a même pas mis la puce à l'oreille ! De quoi en attraper une maladie ! Tu ne trouves pas, Alvarez ?

À deux pas du Capitole. Et on s'est dit que c'était un coup de pot !

Explique-leur pourquoi on a cru ça. Explique-leur que c'est cela qui a permis de garder la chose secrète. Que le paysan qui a téléphoné a été placé d'autorité en résidence surveillée dans des conditions tout ce qu'il y a de confortable et de luxueux. Que, quelques heures plus tard, la police militaire a établi un cordon impénétrable autour de l'endroit – pas loin de dix kilomètres carrés. Que le Congrès, convoqué d'urgence, a délibéré à huis clos. Explique-leur comment on a tenu la presse à l'écart.

Comment – et pourquoi – Trowson, mon ancien professeur de sociologie, a été appelé en consultation lorsqu'on a commencé à y voir un peu plus clair. Comment il a ouvert de grands yeux à la vue de tous ces galonnés et comment il a trouvé la solution.

La solution, c'était moi.

Raconte-leur comment on nous a prestement vidés, mon équipe et moi, de nos bureaux de New York, où nous nous faisions, bon an mal an, notre petit

million de dollars, comment une escorte du F.B.I. nous a expédiés à Baltimore par courrier aérien. Je vais être franc, Alvarez : même après que Trowson m'eut expliqué la situation, j'étais encore en boule. Le mystère dont s'enveloppe toujours le gouvernement me met mal à l'aise. Mais inutile de te préciser que, plus tard, je me suis félicité de cette discrétion.

J'étais tellement ébahi en voyant l'astronef que je n'ai même pas pensé à me passer la langue sur les lèvres quand le premier extraterrestre en est sorti avec un chuintement. Depuis tant d'années que les dessinateurs des suppléments illustrés du dimanche nous abreuyaient d'espèces de cigares aérodynamiques, ce ballon bariolé et rococo planté au beau milieu d'un champ de maïs du Maryland ressemblait davantage à un sujet de cheminée affligé de gigantisme qu'à un engin spatial. Rien qui évoquât de près ou de loin des tuyères.

« Et voici vos clients, me dit Trowson. Ce sont nos visiteurs. »

Ceux-ci se tenaient sur une plate-forme de métal au milieu d'un cercle où se coudoyaient les représentants les plus éminents de la chose publique. Le dessus du panier. Une sorte de tronc-verdâtre et visqueux mesurant dans les deux mètres soixante-dix et en forme de cône. Ça avait une base assez large et ça s'amincissait en haut. En guise de vêtements, une minuscule coquille rose et blanche. Deux tiges s'achevant par des yeux et qui se balançaient dans tous les sens, apparemment assez musclées pour vous étrangler un bonhomme en moins de deux. Et une bouche semblable à une gigantesque balafre qui béait chaque fois que la base sustentatrice frémissante de l'une ou l'autre créature faisait mine de se détacher de la plateforme.

« Des escargots, balbutiai-je. *Des escargots !*

— Plus exactement, des limaces, rectifia Trowson. En tout cas, des mollusques gastéropodes. » Il tapota le toupet de cheveux blancs qui se hérissait sur son crâne. « Mais cette coquille vestigiale et hélicoïdale est un souvenir évolutionnaire encore plus lointain que ce qui nous reste en fait de système pileux. Il s'agit d'une race plus ancienne – et plus intelligente – que la nôtre.

— Plus intelligente ? »

Il opina. « Quand nos ingénieurs ont manifesté leur curiosité, on les a fort courtoisement invités à visiter le vaisseau. En ressortant, ils avaient les yeux qui se croisaient les bras. »

Je commençais à me sentir mal à l'aise au point d'érailler le vernis d'un de mes ongles.

« Évidemment, ils sont tellement loin de nous, tellement différents...

— S'il n'y avait que cela ! Ils sont supérieurs, Dick. Ne l'oubliez pas, car c'est une donnée qui déterminera tout votre travail. La crème des spécialistes que nous avons pu rassembler en toute hâte est là, ils sont comme des indigènes des îles des mers du Sud essayant de comprendre ce que sont un fusil et une boussole en extrapolant à partir de ce qu'ils connaissent du harpon et des tempêtes. Ces créatures appartiennent à une civilisation galactique

composée de races au moins aussi avancées qu'elles. Nous sommes les péquenots arriérés d'un continent vierge de l'espace sur le point de s'ouvrir à l'exploration. Et peut-être à la colonisation et à l'exploitation, si nous ne faisons pas le poids. Il faut leur faire bonne impression. Et apprendre vite ! »

Un officiel, porte-documents sous le bras, se détacha majestueusement du petit groupe souriant qui entourait les extraterrestres et s'approcha de nous.

« Bigre ! C'est la réédition de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb ! » m'exclamai-je, toujours astucieux. Je réfléchis, mais mes idées n'étaient pas tellement claires. « Je ne comprends pas pourquoi l'armée est venue me chercher. Comment voulez-vous que je sois capable de lire des messages d'ingénieurs de... de... »

— De Bételgeuse. La neuvième planète de l'étoile du même nom. Non, Dick, le docteur Warbury est déjà là. Il ne leur a fallu que deux heures pour apprendre l'anglais une fois en sa présence, alors qu'il n'a pu identifier un seul de leurs vocables en trois jours. Et des gens comme Lopez et Mainzer sont en train de devenir fous : ils n'arrivent pas à localiser leur source d'énergie. Nous avons réuni les cerveaux les plus brillants pour recueillir des informations. C'est une autre tâche qui vous est impartie. Si nous avons besoin de vous, c'est parce que vous êtes un publicitaire de premier plan. Votre domaine, c'est le chapitre *bonne impression* du programme. »

Je repoussai sans ménagement l'officiel, qui me tirait par la manche.

« Le comité d'accueil, vous ne croyez pas que cela regarde plutôt le gouvernement ? »

— Non. Rappelez-vous ce que vous avez dit en les voyant : *Des escargots !* À votre avis, quelle sera la réaction du pays à l'idée d'escargots – d'escargots géants – contemplant avec dédain nos gratte-ciel, nos bombes atomiques, nos mathématiques de pointe ? Nous sommes une espèce de singes infatués d'eux-mêmes et nous avons encore peur du noir. »

La main de l'officiel me tapota l'épaule. « Fichez-moi la paix ! » fis-je avec agacement. La brise faisait claquer le costume de Trowson, qui était tout chiffonné : il avait dormi avec, et ses yeux étaient injectés de sang.

« C'est à des titres dans le genre DES MONSTRES VENUS DES PROFONDEURS DE L'ESPACE SONT PARMI NOUS que vous pensez, professeur ? – DES LIMACES QUI ONT UN COMPLEXE DE SUPÉRIORITÉ. DES LIMACES IMMONDES, plus vraisemblablement. C'est une chance qu'ils aient atterri dans cette région, et à une portée de pierre du Capitole, qui plus est. Dans quelques jours, il faudra convoquer un sommet mondial au niveau le plus élevé. Un peu plus tard, la nouvelle se répandra. Pas question que nos visiteurs se fassent lapider par des hordes superstitieuses, qu'ils soient en butte à une campagne de xénophobie ou à toute autre forme d'hystérie journalistique. Pas question que, en rentrant chez eux, ils racontent qu'ils se sont fait tirer dessus par un fanatique en bras de chemise hurlant : *Retournez d'où vous venez, espèces de fruits de mer !* Il faut leur donner l'impression que nous sommes une race aimable, intelligente et avec laquelle

on peut avoir des rapports à peu près corrects. »

J'acquiesçai : « Oui. Et, comme ça, ce seront des comptoirs commerciaux et non des garnisons qu'ils planteront sur la Terre. Mais qu'est-ce que je viens faire dans cette histoire ? »

Il m'envoya un coup de poing cordial dans les côtes.

« Mon cher Dick, vous vous occuperez de l'aspect relations publiques de cette affaire. À vous de *vendre* ces extraterrestres au peuple américain. »

L'officiel avait opéré un mouvement tournant et se trouvait maintenant en face de moi. Je le reconnus : c'était le sous-secrétaire d'État.

« Si vous voulez bien m'accompagner ? fit-il. Je voudrais vous présenter à nos distingués visiteurs. »

Je lui emboîtai le pas. Nos semelles crissèrent sur les tiges de maïs, puis résonnèrent sur la plateforme métallique. Nous étions maintenant face à face avec nos hôtes gastéropodes.

L'homme de la Chancellerie toussota poliment.

L'escargot le plus proche pointa un œil sur lui tandis que, de son second œil, il tapotait sur le flanc de son compagnon. Sa grosse tête gluante s'abaissa à notre niveau. La créature souleva une petite surface de son pied et prit la parole : « Serait-il possible que vous souhaitiez entrer en communication avec votre indigne serviteur, honoré seigneur ? »

On aurait dit une chambre à air crevée qu'on essaie de gonfler.

Le sous-secrétaire d'État me présenta et la créature braqua ses deux yeux sur moi. La partie de son faciès correspondant au menton tomba à mes pieds, où elle resta à se tortiller l'espace d'une seconde.

« Honoré seigneur, reprit l'extraterrestre, vous êtes notre pierre de touche, le trait d'union qui nous rattache à la grandeur de votre noble race. Nous rendons grâce à votre condescendance. »

Je bredouillai quelque chose de difficilement compréhensible et tendit, avec circonspection, la main à mon interlocuteur, qui posa un œil dans ma paume tandis que son second pédoncule oculaire se lovait autour de mon poignet. Ce fut un simple attouchement. Je maîtrisai le réflexe qui m'enjoignait d'essuyer ma main sur mon pantalon. Il faut dire que ces pédoncules étaient quelque peu gluants.

« Je ferai de mon mieux, répondis-je. Qui êtes-vous exactement ? Des ambassadeurs, en quelque sorte ? Ou peut-être simplement des explorateurs ?

— Notre indignité nous interdit de revendiquer quelque titre que ce soit. Cependant, nous sommes l'un et l'autre. Toute communication est, en fait, une ambassade. Et qui cherche à apprendre est un explorateur. »

Je songeai soudain au vieux dicton, bien de chez nous : À *sotte question, sotte réponse*, et je me demandais en même temps de quoi se nourrissent les escargots.

Le second extraterrestre se propulsa en avant et pointa l'un de ses pédoncules sur moi. « Vous pouvez compter sur notre totale obéissance, fit-il

avec humilité. Nous comprenons le caractère grandiose de votre fonction et nous souhaitons attirer dans toute la mesure du possible la sympathie de votre race admirable à l'égard des misérables créatures que nous sommes.

— Si vous restez dans les mêmes dispositions d'esprit, nous nous entendrons à merveille », répliquai-je.

C'était un plaisir que de travailler avec eux. Ils ne piquaient pas de crises et ne cabotinaient pas, ils n'exigeaient pas d'être photographiés sous leur bon profil, ils ne faisaient pas lourdement allusion à tel ou tel ouvrage précédemment publié, ils ne cherchaient pas à me faire avaler des biographies apocryphes prétendant qu'ils avaient été élevés chez les frères. Comme le faisaient la plupart de mes clients habituels.

D'un autre côté, la conversation n'était pas facile. Ils étaient dociles, d'accord, Mais, quand on leur posait une question, n'importe laquelle, c'était une autre paire de manches. Par exemple :

« Combien de temps votre voyage a-t-il duré ?

— Dans votre langage éloquent, l'expression *combien de temps* se rattache à un cadre de référence lié au concept de durée. J'hésite à discuter d'un problème aussi complexe avec quelqu'un d'aussi savant que vous. Eu égard aux vitesses entrant en ligne de compte, on ne peut répondre à cette question qu'en termes de relativité. Au cours de sa révolution orbitale, notre vile et indigne planète tantôt s'écarte de votre admirable système et tantôt s'en rapproche. Il importe de prendre également en considération la direction et la vitesse de notre étoile centrale par rapport à l'expansion cosmique de ce secteur du continuum. Si nous étions venus du Cygne, par exemple, ou du Bouvier, la réponse serait plus directe, en un sens. Ces corps célestes décrivent un arc continu au plan de l'écliptique et oblique par rapport à celui-ci, de sorte que... »

Autre question : « Votre régime est-il de nature démocratique ?

— Selon la riche étymologie qui est la vôtre, la démocratie est le gouvernement du peuple par le peuple. Notre terminologie grossière n'aurait pas été capable d'exprimer ce concept sous une forme aussi ramassée et émouvante. Certes, il faut se gouverner soi-même. Mais l'exercice du contrôle gouvernemental varie d'un individu à l'autre et, pour un individu donné, d'une période à l'autre. C'est là une vérité tellement évidente pour un esprit aussi perspicace que le vôtre que vous me pardonneriez, j'espère, d'énoncer de telles platitudes. Ce contrôle s'applique, naturellement, aux individus pris en tant que collectivité. Face à cette nécessité universelle, on constate chez les espèces civilisées une tendance à s'unir pour satisfaire à leurs besoins. Par voie de conséquence, faute de cette nécessité, l'effort concerté est moins indispensable. C'est vrai pour toutes les espèces, même la nôtre. En revanche... »

Tu m'as compris, Alvarez ? Je n'ai pas tardé à en avoir ras le bol. Et j'étais heureux de me lancer à corps perdu dans mon boulot.

Les autorités m'accordèrent un mois pour préparer le lancement de la campagne préliminaire. Au départ, il avait été décidé qu'on publierait la nouvelle au bout de quinze jours mais j'avais fait des pieds et des mains, je m'étais éraillé les cordes vocales pour faire comprendre au gouvernement qu'il fallait au moins cinq fois plus de temps. Alors, on m'avait accordé un mois.

Explique-leur bien cela, Alvarez. Il faut qu'ils se rendent compte exactement de la tâche qui m'était impartie. Je ne sais combien d'années de couvertures de magazines montrant des filles outrancièrement nubiles menacées en trichromie par des monstres divers et variés, de films d'horreur, de récits sur le thème de l'invasion de la Terre par des êtres venus de l'espace, de croque-mitaines dont les suppléments du dimanche faisaient leurs choux gras – telles étaient les ornières psychologiques auxquelles il fallait arracher les foules. Et je ne parle pas des frissons que suscitait la seule mention de « vers géants », la méfiance automatiquement provoquée par l'expression « créatures aux yeux pédoncules », de l'effroi superstitieux que faisaient naître des êtres ne possédant visiblement aucune place où pourrait se loger une âme.

Trowson m'aida à recruter l'équipe qui serait chargée de la rédaction des articles scientifiques et je trouvais les types capables de démarquer ceux-ci de façon satisfaisante. On détruisit les matrices pour faire place dans les revues à des spéculations en demi-teinte : jusqu'à quel point des races extraterrestres avaient-elles pu dépasser la race humaine ? Dans quelle mesure ces races avaient-elles pu acquérir une morale transcendant la nôtre ? Le Sermon sur la Montagne était-il applicable à des créatures imaginaires pourvues de sept têtes ? Des chaînes de journaux déversèrent des études sur « les humbles organismes sans lesquels nous n'aurions pas de jardin », sur « la course d'escargots, sport nouveau et spectaculaire » et autres homélies mettant l'accent sur « l'unité fondamentale propre à toutes les formes de vie ». À tel point que je commençais à me sentir dans mes petits souliers quand je faisais un repas végétarien. Je me rappelle qu'il y eut un boom sur les eaux minérales et les pilules vitaminées...

Et tout cela sans l'ombre d'une allusion à la réalité des faits. Un chroniqueur qui avait fait dans un écho une mystérieuse allusion à des soucoupes volantes dans lesquelles on aurait trouvé de la viande accepta de se laisser convaincre de renoncer à évoquer ce genre de sujet après une demi-heure de discussion animée dans une salle désaffectée du sommier d'un commissariat.

Le gros problème, c'était la télé. J'aurais vraisemblablement été obligé de déclarer forfait si je n'avais pas eu pour m'épauler rien moins que les ressources et l'autorité du gouvernement des États-Unis. Toujours est-il que, une semaine avant la date prévue pour le communiqué officiel, mon émission et les bandes dessinées étaient en chantier.

Quatorze des meilleurs producteurs américains – je crois même qu’il y en avait davantage – collaborèrent au projet, sans compter l’armée de dessinateurs et de professeurs de psychologie qui contribuèrent à l’élaboration de ravissantes maquettes. Celles-ci servirent à la réalisation des marionnettes de l’émission et je crois ne pas trop m’avancer en disant qu’aucune idole n’est jamais arrivée à la cheville de « Andy et Dandy ».

Les deux escargots imaginaires firent l’effet d’une épidémie. Du jour au lendemain, il n’y eut plus qu’un seul sujet de conversation : leur bouffonnerie anthropomorphe, leurs calembours discutables, et l’on s’adjurait réciproquement de ne surtout pas manquer l’épisode suivant (« Tu ne peux pas le rater, Steve, ça passe sur toutes les chaînes, juste après le dîner. »)

Andy et Dandy ne se limitaient pas au petit écran. Pour les filles, il y avait des poupées. Pour les garçons, il y avait des fétiches à accrocher aux scooters. Et, pour les ménagères, des décalcomanies à coller sur les verres.

Quand nous lâchâmes la presse, nous lui « suggérâmes » les titres à utiliser. Il y en avait dix, au choix, et le *New York Times* lui-même fut contraint de publier sur quatre colonnes une photo de la toute blonde Baby Ann Joyce en compagnie des escargots, sous la manchette : **LES VÉRITABLES ANDY ET DANDY SONT ARRIVÉS DE BÉTELGEUSE.**

Baby Ann avait été rappelée de toute urgence d’Hollywood pour poser. Elle était représentée debout, flanquée des deux extraterrestres, dont elle serrait les pédoncules oculaires dans ses petites menottes confiantes et potelées.

Les sobriquets furent un succès. Nos deux intellectuels visqueux tombant d’une lointaine étoile éclipsèrent largement le procès de certain jeune évangéliste accusé de bigamie.

Andy et Dandy furent reçus en grande pompe par la ville de New York, avec défilé et majorettes à la clef. Ils posèrent aimablement la première pierre de la future bibliothèque de l’université de Chicago. Les actualités immortalisèrent leur image un peu partout : au milieu des orangers de Floride, dans les champs de patates de l’Idaho, devant les brasseries de Milwaukee. Ils étaient merveilleusement coopératifs.

Je me demandais parfois quelle était leur opinion sur nous. Leurs mimiques faciales étaient inexistantes, ce qui n’était guère étonnant, puisqu’ils n’avaient pas de face. Quand ils descendaient Broadway sous les acclamations de la foule dans la voiture du maire, leurs pédoncules oculaires oscillaient de gauche à droite. Leur pseudopode gélatineux se tortillait périodiquement et un bruit de succion s’échappait de leur bouche. Mais, quand les photographes leur demandèrent de se tire-bouchonner autour du corps à peine vêtu de quelques jeunes beautés – cette fois, la télé retransmettait les festivités de Malibu Beach – Andy et Dandy obtempérèrent et se tortillèrent sans souffler mot. Je ne saurais en dire autant des jeunes beautés dévêtues.

Et, quand le lanceur de l'équipe gagnante du tournoi de base-ball leur offrit une batte dédicacée, ils déclarèrent d'une voix rauque dans les micros tandis que leurs coquilles roses miroitaient au soleil : « Nous sommes les fans les plus comblés de l'univers ! »

Dans le pays, c'était le délire.

« Mais nous ne pourrons pas les garder chez nous, prédit Trowson. Avez-vous lu le compte rendu du débat d'hier à l'assemblée générale des Nations Unies ? Nous avons été accusés de négocier un traité d'alliance secret avec des agresseurs non humains, en contradiction avec les intérêts de l'espèce. »

Je haussai les épaules. « Eh bien, qu'ils aillent à l'étranger ! Je ne pense pas que quelqu'un réussira à leur arracher les informations que nous n'avons pas pu obtenir d'eux. »

Le professeur Trowson prit sur son bureau un épais dossier et fit une grimace : on aurait dit qu'il avait la bouche bourrée de coton.

« Quatre mois d'interrogatoires minutieux ! maugréa-t-il. Quatre mois consacrés à des interviews menées par des sociologues éprouvés, chaque fois que les extraterrestres avaient un moment de libre, et ils n'en avaient guère, je vous le concède. Quatre mois de recherches attentives ! » Il reposa le dossier d'un air écœuré. Quelques feuillets s'en échappèrent. « Et nous en savons encore plus sur l'organisation sociale de l'Atlantide que sur celle de Bételgeuse IX ! »

Nous nous trouvions dans l'aile du Pentagone affectée à ce que les huiles lourdes avaient baptisé dans leur jargon extraordinaire le Projet Encyclopédie. Je traversai dans toute sa largeur le grand bureau inondé de soleil pour examiner le tout dernier organigramme fixé au mur. Un petit rectangle portant l'indication *sous-section : source d'énergie* était relié par une ligne droite à un autre rectangle, plus grand, dénommé *section : recherche sur les sciences physiques extraterrestres*. Dans le plus petit des deux rectangles étaient inscrits en fins caractères le nom d'un commandant d'infanterie, celui d'un caporal des services féminins auxiliaires de l'armée et ceux des docteurs Lopez, Vinthe et Mainzer.

« Où en sont-ils ? demandai-je à Trowson.

— Pas très loin, je le crains. » Le professeur poussa un soupir et se détourna. « C'est du moins ce que je déduis des glouglous de détresse que Mainzer exhalait en mangeant son potage, tout à l'heure. Vous savez que l'on a officiellement déconseillé aux chercheurs appartenant à des sous-sections différentes de parler de leurs travaux respectifs entre eux. Mais j'ai fait mes études avec Mainzer et je me rappelle qu'il exhalait les mêmes gargouillements en mangeant sa soupe au foyer universitaire à l'époque où il se trouvait arrêté dans ses travaux sur le moteur à réfraction solaire.

— Pensez-vous qu'Andy et Dandy craignent que nous soyons encore trop petits pour jouer avec les allumettes ? Ou que les espèces de singes que nous sommes sont trop repoussants pour être autorisés à circuler dans l'environnement esthétique et raffiné de leur civilisation ?

— Je n'en sais strictement rien, Dick. » Trowson se mit à farfouiller avec agacement dans ses notes sociologiques. « Dans une telle hypothèse, pourquoi nous laisseraient-ils examiner librement leur vaisseau ? Pourquoi répondraient-ils aussi sérieusement et aussi courtoisement à chacune de nos questions ? Ah ! Si seulement leurs réponses n'étaient pas aussi vagues ! Mais la pensée de ces créatures est si subtile et si artistique, si imbibée de poésie et de bonnes manières qu'il est impossible de trouver un sens mathématique, et même tout simplement verbal, à leurs explications prolixes et pleines de circonlocutions. Il y a des moments, quand je pense à leur politesse raffinée et à l'indifférence apparente qu'ils manifestent à l'endroit de la structure de leur propre société, et quand je mets en regard cet astronef qui fait penser à un de ces jades minuscules qu'il faut une vie entière pour sculpter... »

S'interrompant, il entreprit de feuilleter son dossier avec le même zèle qu'un flambeur examinant le jeu de quelqu'un d'autre.

« Peut-être n'avons-nous pas assez de données pour les comprendre, tout bêtement, lui suggérai-je.

— Eh oui ! On en revient toujours là. Warbury souligne l'extraordinaire développement de notre langue depuis l'apparition des vocabulaires techniques. Selon lui, ce processus, qui en est encore à ses débuts, affecte déjà notre démarche conceptuelle, aussi bien que notre terminologie. Naturellement, chez une race tellement en avance sur nous... Ah ! Si seulement nous pouvions découvrir chez eux une science ressemblant si peu que ce soit à l'une de nos disciplines ! »

À le voir ainsi désarmé, avec son regard attendrissant d'intellectuel triste, j'avais de la peine pour lui.

« Allons, professeur ! Ne vous laissez pas abattre ! Peut-être que lorsque nos deux crachouilleux reviendront de leur tournée vous aurez débrouillé ces sophismes et que nous aurons dépassé le stade du *Moi, ami. Vous, être venus de l'autre bout de la mer dans grand oiseau blanc avec beaucoup d'ailes* où nous sommes en train de nous enliser. »

Tu comprends, Alvarez ? Moi, pauvre petit publicitaire de quatre sous, j'avais presque mis le doigt dessus. J'aurais dû dire quelque chose. Réflexion faite, Trowson n'était pas le seul à débloquer. Warbury, lui aussi, y allait gaiement. Et Lopeze, et Vinthe et Mainzer. Je suivais le train.

Je pus me reposer un peu pendant qu'Andy et Dandy étaient à l'étranger. Mon boulot n'était pas entièrement terminé mais, question relations publiques, la machine tournait à plein régime et il me suffisait de jeter un coup d'œil de temps en temps. Pour l'essentiel, je demeurais étroitement en contact avec mes homologues dans divers autres pays, à qui, fort de mon expérience, je donnais des conseils sur l'art et la manière de *vendre* les visiteurs venus de Bételgeuse. Ils n'avaient qu'à adapter la technique aux phobies collectives et aux mythes populaires locaux en usage. Ils avaient plus de chance que moi puisque, au départ, j'ignorais quel serait le comportement de nos hôtes.

Rappelle-toi que, au début, je n'étais même pas sûr qu'il ne s'agissait pas d'escargots dressés.

Je me tenais au courant de leur périple par la presse. Je collais les photos de leur réception par le Mikado à côté de leurs aimables commentaires sur le Taj Mahal. Ils ne furent pas aussi gentils avec l'Akhund de Swat. Mais si l'on pense à ce que l'Akhund disait d'eux...

Partout, c'était la même chose : ils donnaient un peu plus qu'ils ne recevaient. Ainsi, quand on leur décerna sur la Place Rouge les décorations qui venaient d'être créées (Dandy reçut l'Ordre des Amis Extraterrestres du Proletariat Soviétique alors que, pour je ne sais quelle obscure raison, Andy était élevé à la dignité de Héros Interstellaire du Peuple Soviétique), ils se lancèrent dans un long dithyrambe sur la valeur scientifique du gouvernement communiste, qui leur valut des acclamations et des brassées de fleurs en Ukraine et en Pologne mais créa une certaine gêne aux États-Unis.

Toutefois, avant que je n'eusse eu à imposer des heures supplémentaires à mon équipe pour que soient diffusés de toute urgence des communiqués résumant les déclarations de mes escargots devant le Congrès siégeant toutes chambres réunies et les propos charmeurs et pleins de sentiments qu'ils avaient tenus à Valley Forge, mes deux zigotos étaient à Berne en train d'expliquer aux Suisses que seule la liberté d'entreprise avait été capable de produire le yodel, l'échappement Incabloc dans l'industrie horlogère et un si grandiose modèle de liberté. La démocratie helvétique était la doyenne de toutes les autres. Quelle merveille !

Quand Andy et Dandy furent reçus à Paris, ils étaient à nouveau les chouchous de l'Amérique, même si, ici et là, une gazette française maugréait contre l'événement qui fut l'apothéose de la visite. Cette fois encore, d'ailleurs, les mollusques désarmèrent les ronchons, encore que, sur le moment, je me demande si leur admiration pour la toute dernière sculpture abstraite de DeRoges était vraiment authentique.

Toujours est-il qu'ils achetèrent ce tortillon et qu'ils le payèrent rubis sur l'ongle. Toutefois, faute d'avoir des espèces, ils donnèrent en échange un gadget pas plus gros que le pouce capable de faire fondre le marbre et de lui conférer par simple contact les diaprures les plus subtiles. DeRoges, aux anges, jeta ses ciseaux aux orties mais une demi-douzaine de chercheurs français parmi les plus éminents eurent une dépression nerveuse après avoir vainement essayé pendant une semaine de comprendre les principes selon lesquels fonctionnait cet outil.

La presse américaine annonça l'événement en termes fracassants :

Andy et Dandy
paient rubis sur l'ongle
Les industriels de Bételgeuse
ont le sens de la valeur marchande

Nous sommes heureux de constater la saine morale commerciale que révèle la récente transaction effectuée par nos distingués visiteurs venus du vide élémentaire. Comprenant l'inexorabilité de la loi de l'offre et de la demande, ces représentants d'un système économique évolué refusent de s'abaisser à « mégoter ». Si certains membres de la race humaine acceptaient de méditer avec attention sur les implications réelles de...

Aussi, quand Andy et Dandy regagnèrent les États-Unis après avoir été présentés à la cour d'Angleterre, ils eurent droit aux manchettes des journaux, les remorqueurs hurlèrent de toutes leurs sirènes dans le port de New York et le propre adjoint du maire les accueillit sur le perron de l'Hôtel de Ville.

Bien que le public se fût désormais accoutumé à eux, peu ou prou, ils continuaient de faire la une des quotidiens. Un fabricant de produits d'entretien obtint d'eux une déclaration en faveur d'une pâte à reluire qui avait donné un éclat sans précédent à leurs petites coquilles. Avec la somme reçue en échange de ce témoignage de satisfaction, ils achetèrent dix orchidées extrêmement rares, qu'ils firent plastifier. Et il y eut le jour où...

Je ratai l'émission de télé lors de laquelle la chose fut annoncée car j'avais été revoir un vieux Chaplin – un de mes préférés – dans un cinéma de quartier. J'avoue n'avoir jamais apprécié, il faut bien le dire, l'hystérie ostentatoire qui présidait à la série *Personnalités de notre Temps*. Je ne savais pas que le réalisateur, Bill Bancroft, rêvait depuis longtemps d'avoir Andy et Dandy comme têtes d'affiche et j'ignorais qu'il était bien décidé à faire un malheur le jour où ils figureraient à son programme.

Les choses, une fois dépouillées de la confiture (à base d'effusions grandiloquentes) qui les tartinait, se présentèrent de la façon suivante :

Bancroft demande à ses invités s'ils n'ont pas hâte de retrouver épouses et marmaille. Andy lui explique patiemment – c'est peut-être la trente-quatrième fois qu'il répète le même refrain – que, étant hermaphrodites, ils n'ont pas de famille dans le sens humainement acceptable du terme. Bancroft l'interrompt alors pour s'enquérir de la nature des attaches qui sont les leurs. « Principalement le revitaliseur », rétorque poliment Andy.

Revitaliseur ? Qu'est-ce que c'est que ça, un revitaliseur ? Un appareil auquel il leur faut s'exposer tous les dix ans ou à peu près, fait Andy. Il y en a au moins un dans chaque ville importante de leur planète natale.

Bancroft lance un mauvais calembour, attend que les hurlements de joie du public s'apaisent et enchaîne : « Alors, ce revitaliseur, qu'est-ce qu'il fait au juste ? » Andy commence à expliquer avec prolixité que les revitaliseurs stimulent et revivifient le cytoplasme des cellules animales.

« Je vois, laisse tomber Bancroft de sa voix de fausset..., la pause qui rafraîchit tous les dix ans. Et qu'est-ce que ça donne comme résultat, ce rafraîchissement ?

— Disons que, comme cela, nous ne craignons ni le cancer ni aucune maladie dégénérative, répond Dandy sur un ton dégagé. En outre, en nous

soumettant toute notre existence au traitement revitaliseur, à intervalles réguliers, nous multiplions par cinq notre espérance de vie. Voilà à peu près ce que fait le revitaliseur.

— Oui, c'est à peu près ça », approuve Andy après quelques instants de réflexion.

Vous parlez d'une bombe ! Et de taille ! On tire des éditions spéciales dans toutes les langues, Scandinaves inclus. Cette nuit-là, les lumières brillent très tard au siège des Nations Unies, que ceinture la troupe sur vingt rangs de profondeur.

Quand Sadhu, le président de séance, demanda à Andy et à Dandy pourquoi ils n'avaient pas fait allusion plut tôt au revitaliseur, ils eurent l'équivalent escargotesque d'un haussement d'épaules et répondirent que personne ne leur avait jamais posé la question.

Sadhu s'éclaircit la gorge, balaya toutes les complications d'un geste de ses longues mains bistres, et déclara : « C'est désormais sans importance. Il faut absolument que nous ayons des revitaliseurs. »

Les deux extraterrestres mirent un certain temps à comprendre. Quand, finalement, il leur fallut se rendre à l'évidence et admettre le fait que la race humaine était littéralement transportée à l'idée que l'on pouvait vivre de deux à quatre siècles au lieu de cinquante ou soixante ans, ils se mirent à palabrer.

Hélas ! dirent-ils, ces machines n'étaient pas destinées à l'exportation. On en fabriquait juste assez pour subvenir aux besoins de la population. Ils se rendaient bien compte que nous aimerions en avoir, et nous méritions de posséder ces gadgets, c'était l'évidence même, mais il était impossible de faire venir une seule machine de Bételgeuse.

Sadhu ne prit pas la peine de consulter quiconque. « Qu'est-ce qui ferait plaisir à vos compatriotes ? s'informa-t-il. Que demanderaient-ils pour nous en fabriquer ? Nous serions disposés à payer à peu près n'importe quel prix, compte tenu des possibilités de notre planète. » Un tumulte de « oui ! » vibrants et polyglottes monta de la salle.

Andy et Dandy étaient pris de court et Sadhu les supplia de réfléchir à la question. Il les accompagna en personne à leur astronef, à présent installé à Central Park et dont l'approche était interdite. « Bonne nuit, messieurs, leur dit-il. Essayez de trouver une monnaie d'échange, je vous en prie. »

Les visiteurs restèrent près de six jours cloîtrés dans leur vaisseau pendant que le monde devenait presque fou d'impatience. Quand je pense au nombre d'ongles que deux milliards d'hommes se rongèrent pendant cette semaine...

« Vous vous rendez compte, Dick ? » me disait Trowson d'une voix mourante en arpentant son bureau comme s'il avait décidé une fois pour toutes d'aller jusqu'à Bételgeuse à pied. « Avec une vie cinq fois plus longue, nous serions encore des enfants. Tout ce que j'ai réalisé, tout ce que j'ai appris – et il en irait de même pour vous – ne serait qu'un début ! On pourrait mener cinq carrières – et songez à tout ce qu'on pourrait faire en ne s'en

tenant qu'à une seule ! »

J'opinaï. J'étais un peu ahuri. Je songeais à tous les livres que je pourrais lire, à tous ceux que je pourrais écrire si je n'en étais qu'au *b.a.-ba* de ma vie, si mon état actuel d'agent de publicité n'était qu'une étape initiale de mon existence. Je ne m'étais pas marié, je n'avais pas fondé de foyer. Faute de temps. Et, à quarante ans, j'étais enlisé dans mon ornière. Mais, en l'espace d'un siècle, on peut s'arracher à bien des ornières...

Au bout de six jours, les extraterrestres sortirent de leur conclave. Avec une proposition.

Ils pensaient être en mesure de convaincre leurs compatriotes de fabriquer des revitaliseurs à notre intention si... Le SI était de belle taille, en vérité.

Ils nous expliquèrent d'un air navré que leur planète connaissait une dramatique pénurie de minéraux radioactifs. D'autres races avaient découvert et annexé des mondes vierges riches en radium, en uranium et en thorium mais leur éthique interdisait aux naturels de Bételgeuse IX de se lancer dans des guerres d'agression dans un but d'expansion territoriale. Nous possédions, en revanche, quantité de minerais radioactifs que nous utilisions principalement pour des raisons militaires et pour la recherche biologique. Les premières étaient hautement indésirables et les revitaliseurs rendraient caduques les recherches biologiques.

Bref, donnant donnant : en échange des revitaliseurs, ils voulaient nos éléments radioactifs. En totalité, ajoutèrent-ils humblement.

C'est entendu, nous avons été un peu surpris. Stupéfaits, même. Mais il n'y eut même pas un embryon de protestation. Des quatre coins de la Terre, le même cri assourdissant retentit, repris en chœur : « Topons-là ! » Deux généraux par-ci, quelques hommes d'État bellicistes par-là, levèrent les bras au ciel d'un air sinistre mais ils furent destitués en deux temps trois mouvements. Un ou deux savants atomistes hurlèrent comme des putois : qu'allaient devenir les travaux sur la structure infra-atomique ? Mais les peuples de la Terre crièrent plus fort qu'eux. « Qu'est-ce que vous nous chantez avec vos recherches ? Vous rendez-vous compte de tout ce que vous pourrez trouver en vivant trois cents ans ? »

Du jour au lendemain, les Nations Unies se transformèrent en siège social d'une concession minière à l'échelle de la planète. Aux frontières nationales se substituèrent les gisements de pechblende et, avec les glaives, on forgea des pioches. À peu près tous ceux qui étaient nantis d'un bras en état de marche s'engageaient deux mois par an, quand ce n'était pas plus, comme terrassiers. La camaraderie flottait sur les ailes du vent.

Andy et Dandy nous prêtèrent fort aimablement leur concours. Ils dressèrent des cartes détaillées indiquant les zones où creuser, y compris dans des régions dont personne n'avait jamais soupçonné qu'elles contenaient des dépôts de minéraux radioactifs. Ils nous donnèrent des plans fantastiques mais parfaitement clairs de machines destinées à extraire le minerai des gisements

pauvres et, s'ils nous laissèrent dans l'ignorance de leurs principes de base, ils nous apprirent à nous en servir.

Ce n'était pas une plaisanterie : ils voulaient effectivement s'approprier la totalité de nos réserves.

Et, quand l'opération eut pris son régime de croisière, ils repartirent pour Bételgeuse afin d'honorer leur part du contrat.

Ces deux années furent les plus passionnantes de toute mon existence. Et tout le monde, dirai-je, éprouvait le même sentiment, n'est-ce pas, Alvarez ? Tous les hommes travaillaient au coude à coude et dans la joie, sachant que c'était pour la vie même qu'ils œuvraient. Je fis mon année de terrasse du côté du Grand Lac des Esclaves et je doute qu'un seul type de mon âge et de mon gabarit ait charrié autant de pechblende que moi.

Andy et Dandy revinrent à bord de deux gigantesques astronefs manœuvrés par un singulier équipage de robots molluscoïdes. Ceux-ci s'envoyaient tout le boulot pendant que les deux extraterrestres continuaient de faire du tourisme. Ils déchargèrent les revitaliseurs à l'aide d'étranges avions hélocoïdaux et embarquèrent les éléments radioactifs raffinés. Personne ne prêta la moindre attention à la technique qui leur permettait d'extraire instantanément le produit épuré à partir d'énormes masses de minerai brut : la seule chose qui nous intéressait, l'idée fixe qui nous obnubilait, c'étaient les revitaliseurs.

Ils marchaient. Et, pour l'écrasante majorité d'entre nous, c'était seulement cela qui comptait.

Ils marchaient ! Le cancer disparut. Les maladies cardio-vasculaires et rénales furent immédiatement jugulées. Dans le petit labo où on les étudiait, les insectes témoins dont la vie était limitée à quelques mois survécurent un an. Quant aux êtres humains... les médecins secouaient la tête avec émerveillement tellement il y avait de gens qui échappaient à l'issue fatale. Sur toute la surface du globe, dans la plupart des grands centres, de longues files s'étiraient patiemment devant les stations de revitalisation, qui étaient en train de se transformer rapidement en quelque chose d'autre.

« Des temples ! tonitruait Mainzer. Ils en font des temples ! Si un chercheur a l'audace de vouloir comprendre comment fonctionnent ces instruments, on le traite comme un fou dangereux surpris dans une crèche. Cela dit, que voulez-vous qu'on découvre dans ces moteurs ridiculement riquiquis ? Je ne me demande plus quelle source d'énergie ils utilisent, mais bien s'ils en ont une ! »

Trowson tenta de le calmer :

« Nous n'en sommes qu'au début et les revitaliseurs sont extrêmement précieux. Plus tard, l'attrait de la nouveauté s'émoussera et vous pourrez les étudier tout à loisir. Ne pourraient-ils pas utiliser l'énergie solaire ?

— Non », répondit Mainzer sur un ton catégorique en secouant sa tête massive avec énergie. « Sûrement pas. S'il s'agissait de l'énergie solaire, je

l'aurais identifiée, j'en suis certain. Tout comme je suis convaincu que l'énergie qui fait fonctionner leurs navires et celle qu'emploient ces... ces revitaliseurs n'ont aucun point commun. Pour ce qui est des astronefs, j'ai donné ma langue au chat mais je crois être capable d'étudier le mystère des revitaliseurs. Si seulement on me laissait les étudier ! Quels crétins ! Ils crèvent de frousse à l'idée que je pourrais en abîmer un et qu'ils soient obligés d'aller faire leur petite cure de jouvence dans une autre ville ! »

Nous lui tapotâmes l'épaule mais son inquiétude passait au-dessus de notre tête. Andy et Dandy prirent congé de nous cette semaine-là, après nous avoir prodigué leurs meilleurs vœux avec la courtoisie alambiquée qui les caractérisait. Les foules envoyèrent des baisers aux vaisseaux qui décollaient, chargés de minerais.

Six semaines après leur départ, les revitaliseurs tombaient en panne.

« Si j'en suis sûr ? » Trowson poussa un grognement de mépris à la vue de ma mine consternée. « Les statistiques le prouvent. Regardez la courbe de la mortalité : elle a repris son profil coutumier. Ou bien, interrogez n'importe quel médecin... enfin, un médecin disposé à rompre le serment qu'il a prêté aux Nations Unies. Quand cela se saura, il y aura des émeutes sanglantes, Dick.

— Mais pourquoi ? Avons-nous commis une erreur ? »

Il partit d'un éclat de rire qu'interrompit un effrayant cliquetis de dents, se leva et alla se planter devant la fenêtre, où il se perdit dans la contemplation du ciel grêlé d'étoiles. « Oui, nous avons commis une erreur : nous avons eu confiance. Exactement la même erreur qu'ont commise tous les primitifs qui sont entrés en contact avec une civilisation supérieure. Mainzer et Lopez ont démonté un revitaliseur. Cette fois, ils ont identifié la source d'énergie bien qu'il n'en restât qu'une trace infime. Savez-vous avec quoi il fonctionnait, mon petit Dick ? Avec des éléments radioactifs absolument purs. »

Il me fallut un moment pour comprendre toute la portée de cette déclaration. Alors, je m'assis avec d'innombrables précautions et proférai quelques sonorités tout à fait inédites avant de m'écrier d'une voix défaite :

« Vous voulez dire que c'était pour leurs propres revitaliseurs qu'ils voulaient notre minerais ? Pour leur propre usage ? Que tout ce qu'ils ont fait sur la Terre avait été minutieusement mis au point pour nous escroquer et que nous leur disions « merci » par-dessus le marché ? Voyons ! Avec la science supérieure qu'ils possèdent, ils pouvaient nous conquérir si ça leur chantait ! Ils auraient pu... »

— Mais non, Dick, fit-il sur un ton cinglant en se retournant et en levant les bras au ciel. Ils n'auraient pas pu. C'est une race décadente, agonisante. Ils n'auraient pas cherché à nous dominer par la force. Pas pour de hautes raisons

morales – cette phénoménale, cette ignoble filouterie le prouve – mais parce qu'ils n'ont ni assez d'énergie, ni assez de dynamisme, ni assez de volonté. Andy et Dandy ne sont probablement que les représentants d'une poignée de ces créatures possédant encore suffisamment de culot pour rouler des peuplades arriérées et s'approprier à leurs dépens cette denrée pour eux capitale : de quoi faire fonctionner les revitaliseurs faute desquels ils sont condamnés à mort. »

Je commençais à réaliser toutes les conséquences de la duperie dont nous avions été victimes. Moi, le type qui avait organisé avec succès la plus colossale opération de promotion publicitaire passée, présente et à venir... je voyais d'ici ce qu'allaient devenir mes relations avec le public pour peu que mon nom soit mêlé à cette catastrophe !

« Et, sans énergie atomique, pas d'exploration spatiale. »

Trowson eut un geste rageur. « Nous sommes tombés dans le panneau, Dick. Toute la race humaine s'est fait posséder. Je sais ce qui vous attend, mais songez à moi ! C'est sur moi que tout va retomber. C'est moi le responsable. Je suis le sociologue, n'est-ce pas ? Comment ai-je pu me laisser bernier ? Comment ? Ça aurait dû me crever les yeux ! Tout y était : leur indifférence à l'endroit de leur propre culture, leur esthétique hyper-intellectualisée, la complexité de leurs modes de pensée et d'expression, leur goût exagéré de l'étiquette. Tenez ! La première chose que nous avons vue : leur astronef. Il était beaucoup trop stylisé et surchargé de byzantinisme pour être le produit technologique d'une civilisation jeune et dynamique. Ce ne pouvait être qu'une race décadente, forcément. Sans compter qu'ils sont contraints de recharger leurs revitaliseurs en utilisant la méthode dont nous avons fait les frais. Ah ! Si nous avions leur science, que n'aurions-nous pas réussi à faire ! Quels substituts n'aurions-nous pas inventés ! Ces êtres sont les héritiers dévoyés et dépravés d'une race jadis ambitieuse dont les descendants sont devenus des voleurs à la tire ! »

Je m'enfonçai dans mes pensées moroses. « Nous sommes toujours des péquenots, des péquenots auxquels des charlatans tirés à quatre épingles venus de Bételgeuse ont refilé l'équivalent du pont de Brooklyn.

— Un ramassis de pauvres indigènes, renchérit-il, qui ont vendu leur île natale à des explorateurs européens en échange d'une poignée de verroterie. »

Mais, évidemment, nous nous trompions tous les deux, Alvarez. Ni Trowson ni moi-même ne tenions compte de Mainzer, de Lopez et des autres. Comme disait le premier, si cela s'était produit quelques années plus tôt, nous aurions été coincés. Mais l'humanité était entrée dans l'âge de l'atome un peu avant 1945 et les Mainzer, les Vinthe avaient fait des recherches nucléaires à l'époque où il y avait abondance d'éléments radioactifs sur la Terre. C'était un capital. Auquel il faut ajouter les outils dont nous disposions. Comme le cyclotron et le bêtatron. Et nous sommes – on voudra bien me passer l'expression – une race jeune et vigoureuse, Alvarez.

Il ne nous restait qu'une chose à faire : nous lancer dans les travaux de recherches nécessaires.

Et ils sont arrivés à leur terme. Avec un gouvernement mondial vraiment efficace, une population qui, outre qu'elle s'intéressait au problème au premier chef, venait d'avoir eu l'expérience de la coopération – et n'oublie pas quel stimulant l'éperonnait, Alvarez –, l'affaire était dans le sac. Tu es bien placé pour le savoir.

Nous avons élaboré des radioéléments artificiels et rechargé les revitaliseurs. Nous avons mis au point de nouveaux radioéléments de synthèse et nous avons maîtrisé la technique astronautique. Dans des délais relativement courts. Et ce n'était pas simplement le fait de réaliser un vaisseau spatial capable d'aller sur la Lune ou sur Mars qui nous intéressait. Nous voulions armer un navire interstellaire. Et nous le voulions si passionnément que nous l'avons, désormais.

Et voilà ! Maintenant, à toi de jouer, Alvarez. Tu n'as plus qu'à leur expliquer la situation exactement comme je te l'ai moi-même expliquée mais en ajoutant toutes les simagrées dont un Brésilien transplanté qui a derrière lui douze ans d'expérience de marchandage avec les Orientaux est capable d'enjoliver ses propos. Tu es l'homme qu'il nous faut. Moi, ce n'est pas dans mes cordes. C'est le seul langage que ces décadents peuvent comprendre. Alors, c'est la seule façon de leur parler. À toi de jouer, Alvarez. Fais-leur un dessin, à ces escargots visqueux, à ces limaces baveuses, à ces coquillages qui se prennent pour de petits malins. N'oublie pas de leur rappeler que le stock d'éléments radioactifs qu'ils nous ont piqué ne sera pas éternel. Ne néglige aucun détail.

Et puis, tu insisteras sur le fait que nous avons des éléments radioactifs artificiels, qu'ils possèdent de leur côté différentes choses qui nous intéressent et pas mal d'autres qui nous intéresseront quand nous saurons qu'elles existent.

Et tu leur diras aussi, Alvarez, que le pont de Brooklyn est un pont à péage et que, maintenant qu'ils nous l'ont vendu, on va venir toucher les dividendes.

Bételgeuse bridge.

© World Editions, Inc. 1951

© Éditions Opta, pour la traduction

William TENN : LE TOUT ET LA PARTIE

Une civilisation galactique avancée peut souhaiter protéger des primitifs – les Terriens – contre toute intrusion malintentionnée. Mais cela implique des principes et une organisation pour les faire respecter. Sur la relativité des conceptions de la décence et l'absurdité des systèmes bureaucratiques, voici une nouvelle ravageuse qui a fait rire toute la galaxie. Et pas seulement aux dépens des Terriens.

GALACTOGRAMME – ORIGINE : SERGENT STELLAIRE O-DIK-VEH, CHEF DU BUREAU DES PATROUILLES D'APPUI – 1001625. DESTINATAIRE : SERGENT HOYVEH-CHALT, G.Q.G. GALACTIQUE, VEGA XXI (INFORMATION DE SERVICE : MESSAGE NON OFFICIEL DE PERSONNE À PERSONNE TAXÉ AU TARIF HYPERSPATIAL NORMAL).

MON cher Hoy, je suis désolé d'avoir à nouveau à t'ennuyer, mais je suis dans un pétrin effroyable ! Cette fois encore, il ne s'agit pas de quelque chose que j'ai mal fait, mais de quelque chose que je n'ai pas bien fait – « une négligence de service patente », cornera certainement le Vieux. Et comme il sera autant dans le cirage que moi-même quand les prisonniers que j'ai expédiés par transport lumineuse lent arriveront (lorsqu'il lira le rapport que j'ai rédigé et qui lui parviendra en même temps, je vois d'ici ses douze bouches béer simultanément), mon seul espoir est que le message ultra-rapide que je t'envoie te sera délivré suffisamment tôt pour que tu puisses consulter les meilleurs juristes du Q.G. végien et trouver une solution.

Si on ne l'a pas trouvée au moment où le Vieux lira mon rapport, il sera encore plus furieux contre moi. Hélas ! j'ai l'inquiétant pressentiment que le Q.G. nagera autant que mes propres services. Dans ce cas, il est vraisemblable que le Vieux se rappellera ce qui est arrivé la dernière fois au bureau des Patrouilles d'Appui 1001625 – et alors, mon cher Hoy, il ne te restera plus qu'à dire adieu à ton cousin sporulaire !

C'est une sale histoire. Une très sale histoire. Et je pèse mes mots : je veux

dire *obscène*.

Comme tu dois déjà certainement t'en douter, cette fameuse planète, cette planète agaçante, cette planète humide appelée Sol III et que ses habitants nomment généralement Terre, est dans le coup. Ces sacrés bipèdes piailleurs me causent plus d'insomnies que n'importe quelle autre espèce de mon secteur. Suffisamment avancés sur le plan technique pour avoir presque atteint le stade 15 – déplacement interplanétaire – ils sont encore à des siècles de distance du stade généralement coexistant, le stade 15-A – contacts amicaux avec la civilisation galactique.

Ces Terriens sont en conséquence encore sous Surveillance Secrète ce qui signifie que je dois maintenir sur leur planète une équipe de quelque deux cents agents, tous enfermés dans une enveloppe protoplasmique grossière et inconfortable, afin de les empêcher, pauvres idiots qu'ils sont, de sauter avant d'atteindre leur maturité spirituelle.

Par-dessus le marché, ce système solaire ne comporte que neuf planètes et il m'est impossible d'installer mon P. C. permanent plus loin que la planète Pluton, un monde où l'hiver est supportable mais où l'été est d'une rigueur incroyable. Crois-moi, Hoy, quoi qu'en disent les officiers de l'arrière, l'existence d'un sergent stellaire n'est pas pavée de *gloor* et de *skubbet* !

Toutefois, je t'avouerai, pour être honnête, que, cette fois, mes ennuis ne sont pas nés sur Sol III. Depuis que, contre toute attente, les Terriens ont découvert, hélas ! la fission de l'atome – tu sais que cela m'a coûté une promotion – j'ai doublé le nombre de mes agents en leur donnant comme consigne rigoureuse de me signaler immédiatement le moindre progrès technique qu'ils seraient amenés à constater. Maintenant que je suis prévenu, je ne pense pas que ces humains soient désormais capables d'inventer quelque chose de plus avancé qu'une machine temporelle rudimentaire.

Non, cette fois, tout a commencé sur Rugh VI que les indigènes nomment Gtet. Si tu compulses un atlas, tu verras que Rugh est une étoile naine de couleur jaune et d'assez belle taille située à la périphérie de la galaxie. Quant à Gtet, c'est une planète tout ce qu'il y a d'insignifiant qui n'est parvenue que tout récemment au stade 19 – citoyenneté interstellaire au premier degré.

Les Gtetiens constituent une race amiboïde modifiée qui cultive de l'*ashkebac* d'excellente qualité qu'ils vendent à leurs voisins de Rugh IX et de Rugh XII. C'est une race hautement individualiste souffrant encore de nombreux traumatismes inhérents à la centralisation sociale. Bien qu'ils puissent se targuer de posséder depuis plusieurs siècles une civilisation développée, la plupart des Gtetiens considèrent la Loi non pas comme une règle de vie mais comme un obstacle qu'il convient de tourner. C'est là leur problème et leur plus grande joie. Ceux-là et mes bipèdes terriens... Ne trouves-tu pas que c'est vraiment une combinaison idéale ?

Il semble qu'un certain L'payer était l'un des pires trublions de Gtet. Il

avait commis à peu près tous les crimes connus, violé à peu près toutes les lois existantes. Même sur une planète où un quart bien tassé de la population subit régulièrement un traitement de rééducation pénale, L'payr était considéré comme un cas. « Tu es comme L'payr, mon vieux : tu ne sais pas quand il faut t'arrêter ! » est un dicton courant sur Gtet d'après ce que je me suis laissé dire.

Toujours est-il que L'payr en était arrivé au point où il lui fallait absolument s'arrêter. Il avait eu à répondre de deux mille trois cent quarante-deux crimes qualifiés. Or, d'après le droit gtetien, à partir du deux mille trois cent quarante-troisième crime, on est considéré comme récidiviste et passible, à ce titre, de la prison à vie. L'payr s'efforça vaillamment de se détourner de la vie publique et de se consacrer à la méditation et aux bonnes œuvres mais il était trop tard. Presque contre sa volonté – il insista sur ce point lorsque je l'ai interrogé – il ne songeait qu'aux forfaits et aux délits qu'il n'avait pas eu le temps de perpétrer.

C'est ainsi qu'un beau jour, en quelque sorte sans presque s'en rendre compte, accidentellement pourrait-on dire, il se rendit coupable d'un nouveau crime, d'un crime majeur. Mais c'était un crime si indiciblement abject, un tel attentat à la morale et au droit commun que la communauté tout entière se détourna de son auteur.

L'payr avait été surpris en train de vendre des images pornographiques à de jeunes Gtetiens !

L'indulgence dont pouvait bénéficier un personnage aussi célèbre céda la place à la colère et au mépris le plus complet. Même l'Association Gtétienne de Défense des Malchanceux Convaincus de leur Deux Millième Délit refusa de payer sa caution. Plus l'heure du procès approchait, plus la certitude grandissait que le compte de L'payr était bon. Il ne lui restait plus qu'un seul espoir : l'évasion.

C'est alors qu'il accomplit l'exploit le plus spectaculaire de sa carrière : il réussit à s'enfuir de l'oubliette hermétiquement scellée où la surveillance était assurée jour et nuit (il a toujours énergiquement refusé de me dire comment il s'y était pris) et à s'introduire dans l'enceinte du port spatial qui se trouvait à proximité de la prison. Là, il parvint à monter à bord de ce qui était l'orgueil de la flotte marchande gtétienne, un vaisseau interstellaire d'un modèle révolutionnaire équipé d'un propulseur hyperspatial à chambres jumelées.

Le bâtiment était vide. Il attendait l'équipage qui devait lui faire accomplir son voyage inaugural.

L'payr mit à profit les quelques heures de répit dont il disposa avant que le bruit de son évasion ne se répandît pour se familiariser avec les commandes, pour décoller et plonger dans l'hyperespace. Toutefois, il ignorait alors que le navire expérimental était muni d'un transmetteur grâce auquel la tour de contrôle était informée en permanence de sa localisation.

En conséquence, bien qu'il ne lui fût pas possible de se lancer aux trousses du fugitif, la police gtétienne savait toujours exactement où se trouvait ce

dernier. Une centaine de miliciens amiboïdes se jetèrent à sa poursuite dans des tacots démodés à propulsion classique, mais après avoir fouillé l'espace pendant un mois à une vitesse cent fois inférieure à celle de L'payr, ils renoncèrent et rentrèrent au port.

L'payr cherchait à se réfugier en un lieu primitif et insignifiant de la galaxie. Le secteur de Sol constituait une cachette idéale. Il se matérialisa dans l'espace normal entre la troisième et la quatrième planète. Mais il s'y prit très maladroitement (après tout, Hoy, les membres les plus éminents de sa race commencent à peine à entrevoir le principe de l'hyperpropulsion) et tout son carburant fut consumé pendant l'exécution de la manœuvre. Il parvint quand même à se poser sur la Terre.

L'atterrissage eut lieu de nuit, moteurs coupés, de sorte que personne n'en fut témoin. L'payr savait, les conditions régnant sur Terre étant ce qu'elles sont, que sa mobilité serait extrêmement réduite. Son seul espoir était d'obtenir l'assistance des indigènes. Il lui fallait choisir un endroit où les chances de contact individuel seraient maxima et où, en même temps, le risque d'une découverte accidentelle serait minimum. Il choisit un terrain vague dans les faubourgs de Chicago et se hâta de dissimuler son vaisseau.

Entre-temps, la police gtetienne m'avait alerté en tant qu'officier responsable de la Patrouille galactique. Elle m'indiqua la cachette de L'payr et demanda son extradition. Je répondis que, dans l'état actuel des choses, il m'était juridiquement impossible d'accéder à cette requête : en effet, aucun crime de caractère interstellaire n'avait été commis. Le vol du navire avait été exécuté sur la planète natale de L'payr : il n'avait pas eu lieu dans l'espace. Toutefois, si le fugitif enfreignait la loi galactique pendant qu'il se trouverait sur la Terre, s'il se rendait coupable d'une violation si infime qu'elle soit de l'ordre public...

« Qu'est-ce que vous racontez ? s'exclama le représentant de la police gtetienne. Si nous sommes bien informés, la Terre est sous Surveillance Secrète. Tout contact entre elle et une civilisation supérieure est illégal. Le fait que L'payr ait atterri à bord d'un vaisseau à propulsion hyperspatiale n'est-il pas un délit suffisant pour vous donner le droit de l'appréhender ?

— Ce n'est pas, en soi, un délit suffisant, répondis-je. Il y aurait contravention si un résident local avait vu le bâtiment et compris ce qu'il est. Pour autant que nous le sachions, cette condition n'est pas remplie. Et tant que L'payr restera caché, tant qu'il s'abstiendra de mettre les humains au courant de l'existence de notre civilisation et d'apporter quelque chose de neuf à la technologie terrienne, nous serons contraints de respecter son *habeas corpus* de citoyen galactique. Je ne dispose d'aucune base légale pour l'arrêter. »

Évidemment, les Gtetiens grognèrent (« Alors, à quoi servent les impôts stellaires que nous payons ? ») mais ils finirent par se rendre à mes raisons. Toutefois, ils m'avertirent que, tôt ou tard, les tendances criminelles de L'payr se manifesteraient.

Il était dans une impasse, soulignèrent-ils : pour se procurer le carburant nécessaire et quitter la Terre avant que ses provisions ne soient épuisées, il était obligé de commettre un délit. Alors, dès qu'il tomberait sous le coup de la loi et serait placé en état d'arrestation, ils exigeaient que suite soit donnée à leur demande d'extradition.

Ai-je besoin de te dire ce que j'éprouvais, mon cher Hoy ? Un criminel amiboïde, passé maître dans sa profession, doué d'une brillante imagination, en liberté sur une planète aussi culturellement instable que la Terre ! Je passai le mot à tous nos agents affectés au continent nord-américain et j'attendis en touchant du bois avec mes tentacules.

L'payr avait entendu la plus grande partie de cette conversation grâce à son récepteur de bord. Naturellement, la première chose qu'il fit fut de débrancher la balise directionnelle qui avait permis à la police gtetienne de le localiser. Ensuite, quand la nuit fut tombée, il gagna avec son vaisseau un autre quartier de la ville – ce dut être exténuant et incroyablement compliqué. Mais, cette fois encore, il passa inaperçu.

Il s'installa dans un îlot insalubre qui devait être détruit pour laisser place à de nouvelles constructions et était par conséquent pratiquement inhabité. Et il se mit à réfléchir à son problème.

Car, note-le bien, Hoy, il avait un problème.

Il ne voulait pas avoir d'ennuis avec la Patrouille mais s'il ne mettait pas rapidement ses pseudopodes sur une substantielle quantité de carburant, L'payr était un amiboïde mort. Mais il n'y avait pas que la question du carburant. Ses convertisseurs – qui, sur ce vaisseau gtetien assez rudimentaire, transformaient les résidus en air et en nourriture – ne tarderaient pas à s'arrêter s'ils n'étaient pas bientôt rechargés.

L'payr était pressé par le temps et ses ressources étaient quasiment nulles. Les spatioscaphes dont était équipé son navire – ils étaient assez ingénieux et on les avait conçus pour satisfaire aux besoins propres à un organisme dont le volume changeait constamment – étaient mal adaptés à une planète aussi primitive que la Terre. Leur efficacité laissait à désirer si on les utilisait pendant une longue période.

L'payr n'ignorait pas que mes services étaient au courant de son atterrissage et que nous attendions qu'il commette une infraction minime. Alors, nous lui sauterions dessus – et, après les formalités diplomatiques officielles, il réintégrerait Gtet : il n'était pas difficile pour une unité de la Patrouille de venir prendre livraison de lui. De toute évidence, il lui fallait renoncer à son plan originel : faire une descente sur un centre de marchandises humain et réunir le matériel qui lui était indispensable.

Il n'avait qu'un seul espoir : faire un troc. Il lui fallait trouver un Terrien et lui proposer quelque chose contre la quantité de carburant nécessaire pour que le vaisseau puisse rallier un coin perdu du cosmos moins surveillé par la police. Mais presque tout ce qu'il y avait à bord était essentiel au fonctionnement du vaisseau. En outre, L'payr devait se soumettre à un double

impératif : d'une part, ne rien dévoiler ni de l'existence ni de la nature de la civilisation galactique ; d'autre part, ne fournir aucun stimulant technologique aux habitants de la Terre.

D'après ses propres termes, L'payr tourna et retourna les données du problème jusqu'au moment où son noyau ne fut plus qu'une masse ravinée et crevassée. Il fouilla le bâtiment d'un bout à l'autre à maintes reprises mais tout ce qu'il trouva et qui put avoir quelque valeur pour un humain était ou trop utile ou trop révélateur. Au moment où il allait renoncer, il découvrit enfin ce qu'il voulait.

Il s'agissait tout simplement de l'instrument même de son dernier crime !

Il faut te dire, mon cher Hoy, que, en vertu du droit gétien, les pièces à conviction demeurent en possession de l'inculpé jusqu'au procès. La chose s'explique par des raisons fort compliquées – entre autres, le fait que, aux yeux de la loi, le détenu est considéré comme coupable jusqu'au moment où, grâce à tout un arsenal de mensonges, de falsifications et d'arguties, il parvient à convaincre un jury cynique composé de ses pairs, qui, et bien qu'il soit parfaitement convaincu du contraire, le déclare innocent. Comme c'est à l'inculpé qu'il appartient de faire la preuve de son innocence, il conserve par-devers lui les pièces à conviction. Et L'payr décida en examinant lesdites pièces que l'affaire était dans le sac.

Il ne lui restait plus qu'à trouver un client. Quelqu'un qui non seulement désirerait acheter ce qu'il avait à vendre mais qui aurait aussi du carburant. Or, les clients de ce genre étaient rares dans le quartier où L'payr avait établi sa base d'opération.

Appartenant au stade 19, les Gétien sont capables de pratiquer une forme extrêmement grossière de télépathie – sur des distances très faibles, bien sûr, et pendant des périodes relativement brèves. Aussi, sachant que mes agents avaient déjà commencé à le rechercher et que, lorsqu'ils l'auraient localisé, sa liberté d'action serait encore plus limitée, L'payr entreprit avec l'énergie du désespoir de sonder l'esprit de tous les Terriens qui se trouvaient dans un rayon de trois blocs.

Les jours passèrent. Il sautait d'un cerveau à l'autre comme un insecte enfermé dans un flacon à spécimen qui tente de trouver une issue. Il dut faire marcher ses convertisseurs d'abord à cinquante pour cent, puis à trente pour cent de leur capacité. Cela réduisit d'autant son ravitaillement et il commença à avoir faim. Du fait de son inactivité, ses vacuoles contractiles se recroquevillèrent au point de finir par atteindre le diamètre d'une tête d'épingle. Son endoplasme perdit sa turbidité, devint transparent et d'une minceur malsaine.

Mais un soir, alors qu'il était presque décidé à risquer le tout pour le tout et à voler le carburant qui lui faisait défaut, il capta les pensées d'un passant et, après un instant d'incrédulité, une joie délirante l'envahit. Non seulement cet humain pouvait lui procurer le carburant mais encore – et ce n'était pas le

moins important – c'était un amateur potentiel de littérature pornographique gétienne !

En d'autres termes, Mr. Osborne Blatch.

Ce Blatch, dont la profession était d'enseigner les Terriens adolescents, soutint tout au long des interrogatoires que je lui fis subir que, pour autant qu'il le sût, il n'y avait pas eu de force mentale exercée à son encontre. Il semble qu'il habitait un immeuble neuf de l'autre côté de l'îlot insalubre et avait coutume de faire un détour pour rentrer chez lui en raison de la présence des types humains inférieurs à tendances agressives qui infestaient le quartier. Ce soir-là, une réunion de professeurs l'avait retardé et il avait résolu, ce qui lui était d'ailleurs déjà arrivé une ou deux fois auparavant, de prendre un raccourci afin d'arriver à temps pour dîner. Sa thèse est que cette décision fut un libre choix de sa part.

Osborne Blatch déclare dans sa déposition qu'il marchait d'un pas rapide et désinvolte quand il lui sembla entendre une voix. Il précise que, dès le premier abord, c'est le verbe « sembler » qui lui vint à l'esprit car si la voix en question avait indiscutablement des inflexions et un timbre, elle était curieusement dépourvue de volume.

Cette voix disait : « Hé ! Approche voir, mon pote. »

Piqué de curiosité, Osborne Blatch se retourna et examina la façade délabrée à sa droite. Il ne restait que la partie inférieure de la porte d'entrée de l'immeuble qui se trouvait là autrefois. Tout le reste avait été rasé *et* il n'existait aucune cachette où un homme aurait pu se dissimuler.

Mais tandis qu'il inspectait les lieux, il entendit à nouveau la voix. C'était une voix grasseyante et chuchotante où il discernait un soupçon d'impatience. « Approche, mon pote. Amène-toi ! »

« Qu'est-ce que... euh... Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? » demanda-t-il avec circonspection et bonne éducation, en s'approchant de l'endroit d'où venait la voix. Il affirme que la rue brillamment éclairée derrière lui et la solidité du lourd parapluie démodé qu'il portait augmentaient son courage.

« Approche. J'ai quelque chose de chouette à te montrer. Viens voir ! »

Marchant avec précaution au milieu des monceaux de briques et de détrit, Mr. Blatch parvint devant une petite anfractuosité de la maçonnerie, qui béait à côté de l'ancienne porte. Et cette cavité recelait L'payr – ou, tout au moins, pour reprendre la description de l'intéressé, une sorte de petit globule de boue rougeâtre et visqueuse.

Il me faut ici préciser, mon cher Hoy – et les dépositions jointes en font foi – que Mr. Blatch n'identifia jamais cette enveloppe comme un vidoscaph, de même qu'il ne vit jamais le navire gétien que L'payr avait dissimulé parmi les gravats après lui avoir fait prendre son état hyperspatial afin qu'il échappât aux regards.

Bien que l'homme, qui était doué d'une bonne imagination et d'un esprit

solide, eût immédiatement compris que la créature devant laquelle il se trouvait était un extraterrestre, il lui manquait des indices d'ordre technique pour étayer cette conviction et aucun élément ne pouvait lui faire soupçonner ni la nature ni l'existence de notre civilisation galactique spécifique. Donc, il n'y avait, en l'espèce, aucune infraction punissable par la loi au statut interstellaire 2607193, amendements 126 à 509.

« Qu'avez-vous à me montrer ? » demanda poliment Mr. Blatch à la masse gélatineuse. Et puis-je vous demander d'où vous venez ? De Mars ? De Vénus ?

— Si tu veux mon avis, mon pote, t'aurais intérêt à pas te montrer trop curieux. Regarde. J'ai quelque chose qui t'intéressera. C'est égrillard. Drôlement égrillard ! »

Mr. Blatch, débarrassé de la peur de se faire agresser et dévaliser qui l'avait hanté jusque-là se remémora soudain un voyage à l'étranger qu'il avait fait un certain nombre d'années auparavant. Il se rappela certaines rues obscures de Paris où un petit Français au visage chafouin, affublé d'un chandail déchiré...

« De quoi s'agit-il ? » demanda-t-il.

Il y eut un silence pendant lequel L'payr enregistra les pensées nouvelles de son interlocuteur.

« J'ai quelque chose à faire voir à Monsieur, qui intéressera vraiment beaucoup Monsieur, reprit la voix avec un exécrationnel accent français. Si Monsieur voulait bien se rapprocher un petit peu... »

Apparemment, Monsieur se rendit à l'invite. Un pseudopode surgit alors de la masse rougeâtre, brandissant plusieurs objets plats et carrés, et la voix télépathique retentit à nouveau dans la tête de Mr. Blatch : « Voilà, M'sieur. Jolies photos. Photos cochonnes ! »

Encore qu'il fût quelque peu décontenancé, l'interpellé se borna à hausser les sourcils d'un air interrogateur et à répondre : « Tiens ? Bien, bien ! »

Il fit passer son parapluie sous son bras gauche et examina les images que lui présentait L'payr les unes après les autres. En reculant légèrement afin de bénéficier de l'éclairage de la rue.

Lorsque tu seras en possession des pièces à conviction, mon cher Hoy, tu te rendras compte toi-même de quoi il s'agissait : d'épreuves grossières destinées à flatter les désirs amiboïdiens les plus frustes. Peut-être as-tu entendu dire que les Gtetiens se reproduisent par simple fission asexuée, mais seulement en présence d'une solution saline, le chlorure de sodium étant relativement rare sur leur monde ?

La première photographie représentait une amibe nue, replète, ses vacuoles alimentaires distendues, étalée au fond d'une cuve métallique dans l'état de détente complète qui précède la phase de multiplication.

La seconde était semblable à la première, à ceci près qu'un filet d'eau salée avait commencé de couler le long de la paroi du récipient et que l'amibe

tendait vers lui quelques pseudopodes avec gourmandise. Pour ne rien laisser à l'imagination, un schéma de la molécule de chlorure de sodium était apposé en surimpression sur le coin supérieur droit du cliché.

La troisième photo montrait le Gtetien baignant avec extase dans la solution saline, son corps gonflé au maximum, hérissé de dizaines et de dizaines de pseudopodes frétilants. La chromatine avait commencé de se concentrer à l'équateur du noyau et de former les chromosomes. Pour une amibe, cette photo était sans conteste la plus excitante de toute la collection.

Dans la quatrième, on voyait le noyau s'étrangler et les deux jeux de chromosomes amorcer leur migration.

Dans la cinquième, la division était accomplie.

Les deux noyaux étaient en opposition polaire et le cytoplasme était en train de se contracter sur le plan médian. La sixième montrait les deux Gtetiens résultants émergeant de l'eau salée, languides, leurs désirs assouvis.

Pour te donner un exemple supplémentaire de la dépravation de L'payr, il me suffira de te répéter ce que m'a dit la police gtetienne : non seulement il colportait ce matériel parmi les amiboïdes mineurs mais encore les autorités croient qu'il a pris ces photos lui-même et que le modèle était son propre frère – ou devrais-je dire sa sœur ? L'individu issu, peut-être, de sa propre partition ! Cette affaire présente bien des aspects troublants.

Blatch rendit la dernière photo à L'payr et fit : « Oui... cette collection m'intéresse et je suis preneur. Combien ? »

Le Gtetien fit son prix – en l'occurrence les produits chimiques dont il avait besoin et que Blatch pouvait se procurer dans le laboratoire du collègue où il enseignait. Il expliqua au Terrien comment il voulait que ces ingrédients fussent préparés et lui recommanda de ne pas souffler mot de sa présence.

« Sinon, lorsque Monsieur reviendra demain soir, il n'y aura plus d'images. Je serai parti... »

Osborne Blatch n'eut, semble-t-il, guère de difficultés à obtenir et à préparer les produits demandés. Il affirme qu'il s'agissait, eu égard aux critères de sa communauté, d'une quantité minime de produits banals. Il ajoute que, de même qu'il l'avait toujours fait lorsqu'il avait eu à utiliser du matériel appartenant à l'école pour ses propres expériences, il remboursa le laboratoire sur ses deniers. Il admet toutefois qu'il espérait bien que l'amibe lui fournirait beaucoup plus que ces photos. Il espérait, une fois conclu un honnête accord commercial, apprendre de quelle partie du système solaire son visiteur était originaire, à quoi ressemblait son monde natal ainsi que d'autres détails similaires qui présentent un intérêt compréhensible pour une créature dont la civilisation se trouve aux dernières phases du Statut de Surveillance Secrète.

L'échange eut donc lieu mais L'payr abusa de la crédulité de son client. Il lui dit de revenir la nuit suivante : à ce moment-là, comme il aurait du temps, tous deux pourraient discuter à loisir de l'univers. Évidemment, dès que le

Terrien eut disparu avec les photographies, le Gteten chargea ses convertisseurs, opéra les remaniements subnucléaires de sa structure atomique qui s'imposaient et s'enfuit aussi vite qu'un *rilg* se ruant hors de Gowkuldady.

Pour autant que nous puissions le déterminer, Blatch accueillit philosophiquement cette déconvenue. Après tout, il avait les photos, n'est-ce pas ?

Quand mon officier opérationnel fut informé que L'payr avait quitté la Terre et filait en direction de l'amas M 13 d'Hercule sans avoir laissé de traces, technologiques ou autres, de son passage, nous fûmes tous soulagés d'un grand poids. Le dossier, classé PRIORITÉ ABSOLUE, glissa dans la catégorie AFFAIRES COURANTES.

Selon la pratique habituelle, je cessai de m'occuper directement de l'affaire que je confiai pour suites à donner à mon régent et représentant sur Terre, le caporal stellaire Pah-Chi-Luh. Le vaisseau de L'payr, qui s'éloignait rapidement, fut pris en charge par un rayon traceur et je pus à nouveau me consacrer tout entier à ma tâche fondamentale : retarder le développement du voyage interplanétaire jusqu'au moment où les diverses sociétés humaines auraient atteint le niveau de maturité requis.

Aussi, lorsque six mois terriens plus tard le scandale éclata, ce fut Pah-Chi-Luh qui prit les choses en main. Il ne se résolut à faire appel à moi que lorsque les complications furent devenues inextricables. Je sais que ce n'est pas une excuse : c'est moi qui suis en définitive responsable de tout ce qui se passe dans mon district. Mais, soit dit entre nous, mon cher cousin, je mentionne ces faits pour te montrer que je n'ai pas fait preuve d'une maladresse complète dans cette situation. Ton aide, de toi et du reste de la famille, lorsque le Vieux aura connaissance de l'affaire, ne sera pas simplement un acte de charité envers un parent monocéphale et simple d'esprit.

En réalité, nous étions, la plupart de mes collaborateurs et moi-même, préoccupés par un problème extrêmement complexe. Un mystique musulman résidant en Arabie Saoudite avait tenté d'effacer le vieux schisme opposant sa religion aux sectes shiite et sunnite en communiant avec l'esprit du gendre de Mahomet, Ali, patron des premiers, et d'Abou Bekr, beau-père du Prophète et fondateur de la dynastie sunnite. Le but de cette intervention médiumnique était de parvenir à une sorte de compromis au paradis entre les deux âmes ennemies, arbitrage qui permettrait de déterminer qui avait été le successeur légitime de Mahomet et le premier calife de La Mecque.

Rien n'est simple sur la Terre. Au cours de cette louable incursion dans l'au-delà, ce jeune mystique plein de zèle entra accidentellement en contact avec une civilisation d'intellects désincarnés de Ganymède, le plus grand des satellites de la planète Jupiter – une civilisation, il convient de le préciser, de stade 9. Tu te rends compte ! Ce fut une véritable révolution sur Ganymède comme en Arabie Saoudite. Les pèlerins affluaient avidement aux deux

extrémités de la chaîne télépathique, des miracles prodigieux avaient lieu chaque jour... C'était absolument catastrophique !

Nous faisons des heures supplémentaires, cherchant fébrilement à maintenir les choses dans leur simple cadre religieux, essayant d'interdire aux deux communautés de prendre conscience de l'existence d'êtres plus rationnels. L'axiome qui oriente tout le travail de la Patrouille est que rien n'accélère autant l'accession des peuples arriérés à la notion du voyage spatial que la certitude qu'ils ont des voisins célestes intelligents. Je serai franc : si Pah-Chi-Luh était venu me voir à ce moment-là pour me raconter que la pornographie gtetienne s'étalait dans les manuels scolaires terriens, je lui aurai probablement arraché toutes ses têtes les unes après les autres.

Pah-Chi-Luh avait découvert ces, manuels en exerçant ses fonctions d'enquêteur au titre d'une commission du Congrès des États-Unis. C'était sa couverture depuis une dizaine d'années et je dois dire que ce camouflage s'était révélé extrêmement précieux pour mener à bien diverses actions de retardement sur le continent nord-américain. Un livre de biologie à l'usage des écoles secondaires récemment publié avait bénéficié d'un accueil extrêmement favorable de la part des universitaires les plus éminents. Tout naturellement, la commission demanda communication d'un exemplaire de l'ouvrage et confia à son rapporteur le soin de l'examiner.

Le caporal Pah-Chi-Luh commença à le feuilleter et se trouva en présence des documents pornographiques dont il avait été question lors d'une conférence qui s'était tenue six mois plus tôt. Des documents pornographiques publiés en librairie et mis à la disposition de n'importe quel Terrien, tout particulièrement des Terriens mineurs ! Il me dit par la suite d'une voix brisée que, sur le moment, il n'avait vu qu'une chose : une réédition cynique du forfait abject que L'payr avait perpétré sur sa planète natale.

Il déclencha le système d'alerte galactique générale. La consigne était d'appréhender le Gtetien.

L'payr avait commencé une vie nouvelle comme producteur *d'ashkebac* sur un petit monde calme et civilisé à l'écart des grands axes de communication. S'attachant soigneusement à mener l'existence d'un citoyen respectueux des lois, ses affaires prospéraient et, au moment de son arrestation, il était devenu suffisamment conformiste – et, incidemment, assez gras – pour songer à fonder une famille respectable. Pas une grande famille : il envisageait de ne se diviser qu'une seule fois. Plus tard, si tout allait bien, il se résoudrait peut-être à l'éventualité d'une fission multiple.

Il fut indigné lorsqu'on l'arrêta et qu'on l'incarcéra sur Pluton pour y attendre l'arrivée de la Commission rogatoire gtetienne chargée de procéder aux formalités d'extradition.

« De quels droits vous permettez-vous de troubler l'existence d'un paisible artisan qui ne demande rien à personne, sinon de travailler tranquillement ? »

s'exclama-t-il avec chaleur. « J'exige d'être relâché immédiatement et sans conditions, j'exige des excuses et un dédommagement pour mon manque à gagner, ainsi que pour le *pretium doloris*. Vos supérieurs entendront parler de moi ! L'arrestation sans fondement d'un citoyen galactique – voilà qui peut aller loin !

— Sans aucun doute, répliqua le caporal stellaire Pah-Chi-Luh d'une voix égale. Mais la diffusion de la pornographie est quelque chose d'encore plus grave. Nous considérons qu'il s'agit là d'un crime équivalent à...

— Pornographie ? Quelle pornographie ? » Mon adjoint me dit qu'il regarda longtemps L'payr à travers le mur transparent de la cellule, s'émerveillant de l'effronterie du personnage. En même temps, il commençait à éprouver une vague inquiétude. C'était la première fois qu'il voyait un détenu convaincu d'un crime majeur manifester une aussi complète assurance.

« Vous savez très bien de quoi je parle. Tenez... Regardez vous-même. Il y a vingt mille livres semblables circulant sur tout le territoire des États-Unis et qui sont spécifiquement destinés aux adolescents humains. » Il dématérialisa le manuel de biologie et le fit passer de l'autre côté de la paroi.

L'payr considéra brièvement les photos. « Médiocre reproduction ! Ces humains ont encore une longue route à parcourir dans de nombreux domaines. Toutefois, ils témoignent d'une louable précocité technologique. Mais pourquoi me montrez-vous ce manuel ? Vous ne pensez quand même pas que j'y sois pour quelque chose ? »

Selon les dires de Pah-Chi-Luh, le Gtétien semblait profondément intrigué ; pourtant, il s'exprimait avec douceur et patience comme s'il essayait de démêler le galimatias hystérique d'un enfant frappé de crétinisme congénital.

« Vous le niez ?

— Mais, au nom du Cosmos, qu'y a-t-il à nier ? Laissez-moi voir. » Il ouvrit le livre à la page de titre. « Il s'agit apparemment d'un *Manuel de biologie élémentaire* ayant pour auteurs un certain Osborne Blatch et un certain Nicodemus Smith. Je pense que vous ne confondez pas et que vous ne me prenez ni pour Blatch ni pour Smith, n'est-ce pas ? Je m'appelle L'payr. Pas Osborne. L'payr. Pas même Nicodemus. L'payr. L'payr tout court. L'payr... ni plus ni moins. Je suis originaire de Gtét, qui est la sixième planète de...

Je connais parfaitement les coordonnées astrographiques de Gtét, dit sèchement Pah-Chi-Luh. Je sais également que vous étiez sur la Terre il y a de cela six mois terriens. Je sais encore que, à cette époque, vous avez conclu un marché avec cet Osborne Blatch qui vous a fourni le carburant nécessaire pour quitter sa planète en échange du lot de photos qui devaient plus tard servir à illustrer ce manuel. Comme vous pouvez vous en rendre compte, notre organisation occulte fonctionne très efficacement. Ce livre est désormais la pièce à conviction A.

C'est là une désignation fort ingénieuse, fit le Gtétien sur un ton admiratif.

Pièce à conviction A ! Vous avez choisi parmi tant d'autres l'expression qui convenait le mieux ! Mes compliments ! »

Il était dans son élément, vois-tu, Hoy, en discutant d'un point de droit abscons avec un fonctionnaire de police. Sa brillante carrière de criminel vivant en marge de la loi l'avait préparé à ce duel. Pah-Chi-Luh, en revanche, spécialisé depuis de longues années dans l'espionnage et la manipulation culturelle clandestine, était totalement pris au dépourvu par l'orgie d'arguties juridiques où il allait s'empêtrer. Mais il faut reconnaître que, dans ces circonstances, je ne m'en serais pas mieux tiré que lui. Et toi non plus. Et le Vieux non plus !

« Je me suis borné, souligna L'payr, à vendre une série d'études artistiques à un dénommé Osborne Blatch. Ce que ledit Blatch en a fait ensuite ne me concerne absolument pas. Supposons que je vende à un Terrien une arme autorisée en raison de sa nature techniquement rétrograde – disons une hache de silex ou un chaudron destiné à arroser d'huile bouillante l'envahisseur d'une cité fortifiée – et que ce Terrien se serve de l'arme en question pour massacrer un de ses primitifs congénères. Suis-je coupable ? Certainement pas aux termes des statuts actuels de la Fédération galactique, mon ami. Bien... À présent, que diriez-vous de me verser des dommages et intérêts pour le temps que vous m'avez fait perdre et les ennuis que vous m'avez causés, et de mettre à ma disposition un navire rapide afin que je puisse regagner le centre de mes activités ? »

La discussion se poursuivit ainsi interminablement. Elle tournait en rond. Des dizaines de fois, Pah-Chi-Luh se précipita frénétiquement sur la bibliothèque juridique de la base de Pluton : il en revenait en brandissant le texte d'un décret ou d'une ordonnance mais, invariablement, L'payr lui démontrait que, en vertu de la jurisprudence instituée par le Conseil suprême, il était blanc comme neige. Je puis d'ailleurs personnellement certifier que les Gtetiens paraissent avoir présente à la mémoire l'histoire intégrale du droit depuis les origines.

« Mais vous admettez quand même que vous avez vendu de la pornographie au Terrien Osborne Blatch ? finit par hurler le caporal stellaire.

Pornographie... pornographie..., murmura rêveusement L'payr. Comment définir la pornographie ? Comme quelque chose de basement lascif, d'obscène, de libidineux et de crapuleux ? C'est bien votre avis ?

— Évidemment.

— En ce cas, caporal, laissez-moi vous poser une question. Trouvez-vous ces photographies égrillardes et croustillantes ?

— Bien sûr que non ! Mais il se trouve que je ne suis pas un amiboïde gtetien.

— Osborne Blatch non plus », rétorqua doucement L'payr.

Je suis persuadé que le caporal Pah-Chi-Luh aurait trouvé un moyen de sortir de l'impasse si la commission rogatoire chargée de négocier

l'extradition du détenu n'était arrivée à bord d'une unité spéciale de la Patrouille. Le caporal Pah-Chi-Luh eut alors en face de lui six amiboïdes triés sur le volet et rompus aux finasseries juridiques les plus subtiles. La police de Rugh VI, qui avait eu maintes fois affaire avec L'payr devant les tribunaux gtetiens, n'avait rien voulu laisser au hasard et avait envoyé les juristes les plus qualifiés et les plus retors de la planète.

L'payr aurait pu être écrasé sous le nombre mais rappelle-toi, Hoy, mon bon ami, qu'il s'était préparé à cette confrontation depuis l'instant où il avait quitté la Terre. Et comme pour stimuler davantage encore son intelligence tortueuse et en tirer le maximum, il se trouvait que l'enjeu de la lutte était sa vie – ni plus ni moins. Si ses congénères amiboïdiens pouvaient mettre leurs pseudopodes sur lui, L'payr n'était plus qu'un protozoaire mort.

Pris entre L'payr et la commission gtetienne, le caporal Pah-Chi-Luh commençait à comprendre que tout n'est pas rose dans l'existence d'un représentant de la loi. Se heurtant tour à tour au prisonnier et aux juristes, il trébuchait au milieu des fondrières des opinions contraires, il tombait dans des gouffres de perplexité.

Les membres de la commission étaient bien décidés à ne pas repartir les pseudopodes vides. Pour parvenir à leurs fins, il leur fallait faire reconnaître la légalité de l'arrestation de L'payr ; alors, en tant que défenseurs prioritaires, il leur serait loisible d'exciper de leurs droits à réclamer le châtiment du coupable. Celui-ci, de son côté, était tout aussi résolu à démontrer que son arrestation par la Patrouille était arbitraire ; s'il réussissait à en apporter la preuve, non seulement mon service se serait trouvé dans une position inconfortable, mais encore il ne pouvait plus être extradé et devait être protégé contre ses compatriotes.

Finalement, exténué, les yeux vitreux et atteint d'une extinction de voix, le caporal Pah-Chi-Luh, vacillant sur ses tentacules, s'en fut trouver les commissaires pour les informer que, tout bien réfléchi, il considérait que L'payr ne s'était rendu coupable d'aucun crime lors de son passage sur la Terre.

« C'est absurde ! répliqua le porte-parole de la commission. Un crime a été commis. Il est notoire que du matériel pornographique a été mis en vente et colporté sur cette planète. »

Pah-Chi-Luh retourna auprès de L'payr et lui demanda piteusement ce qu'il pensait de cet argument. Tous les éléments constitutifs d'un délit criminel n'étaient-ils pas réunis ? fit-il d'une voix implorante.

« Il est vrai, répondit L'payr, songeur. Indiscutablement, ils ont raison : il se peut qu'un crime, qu'il reste à définir, ait été commis. Mais pas par moi. Osborne Blatch... »

Cette fois, le caporal stellaire Pah-Chi-Luh perdit les têtes.

Il envoya un message à la Terre ordonnant qu'Osborne Blatch fût appréhendé.

Heureusement pour tout le monde, y compris pour le Vieux, Pah-Chi-Luh n'alla pas jusqu'à délivrer un mandat d'arrêt : le Terrien fut simplement gardé à vue à titre de témoin matériel. Quand je pense où aurait pu nous mener l'arrestation sans fondement d'une créature originaire d'un monde sous statut de Surveillance Secrète, particulièrement s'agissant d'une affaire de cet ordre, j'ai l'impression, mon cher Hoy, que mon sang devient liquide.

Mais Pah-Chi-Luh fit une nouvelle bétise en enfermant Osborne Blatch dans une cellule voisine de celle de L'payr. Tu noteras, mon cher Hoy, que tout tournait en faveur de cet amiboïde – tout, y compris les impairs de mon jeune adjoint.

Lorsque Pah-Chi-Luh fit subir à Blatch son premier interrogatoire, le Terrien avait déjà été stylé par son compagnon de captivité.

« De la pornographie ? s'exclama-t-il en réponse à la première question du caporal. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Mr. Smith et moi-même travaillions depuis quelque temps déjà à un manuel de biologie élémentaire pour lequel nous espérions trouver des illustrations inédites. Nous voulions des images plus grandes et plus claires, immédiatement compréhensibles pour de jeunes esprits et notre désir était d'en finir avec les croquis confus que l'on retrouve éternellement dans les manuels depuis l'époque de Leewenhoek ou presque. La série de Mr. L'payr sur le cycle de reproduction de l'amibe fut un présent des dieux. En un sens, ces photographies ont constitué la première partie de notre ouvrage.

— Vous ne niez cependant pas que, au moment de la transaction, vous saviez que ces photos avaient un caractère pornographique ? poursuivit impitoyablement le caporal Pah-Chi-Luh. Et que, en toute connaissance de cause, vous les avez utilisées pour flatter la concupiscence des jeunes de votre race ?

— Pas du tout : pour les instruire ! corrigea le professeur. Je puis vous assurer qu'aucun étudiant ayant examiné les photos en question – qui, soit dit en passant, apparaissent comme des dessins dans notre texte – n'a éprouvé à leur spectacle une émotion érotique prématurée. Je reconnais que, lorsque je les ai achetées, j'ai eu l'impression très nette que le monsieur qui occupe la cellule voisine de la mienne et ses compatriotes considéraient que ces illustrations étaient plutôt olé olé...

— Et alors ?

— Mais c'était l'affaire de ce monsieur. Moi, cela ne me regardait pas. Après tout, si j'achète à une créature extraterrestre un objet manufacturé – disons une hache de silex ou un chaudron destiné à arroser d'huile bouillante les assaillants d'une cité fortifiée – et si je me sers de ces objets à des fins pacifiques et utiles – de la hache pour déterrer des oignons et du chaudron pour cuire ces oignons parce que j'ai envie d'une soupe à l'oignon – est-ce que j'accomplis un acte répréhensible ? En fait, notre manuel a été accueilli avec faveur ; les autorités pédagogiques et scientifiques du pays tout entier

n'ont pas tari d'éloges sur son compte. Désirez-vous avoir un aperçu de la critique ? Je crois que j'ai justement une ou deux coupures de presse sur moi. Voyons voir... Oui... Quelle chance ! Il se trouve qu'il y en a toute une série dans mes poches. Parfait, parfait, Je ne pensais pas être aussi riche ! Voici ce que je lis dans *L'Information pédagogique de la Prairie* : « Ce manuel, dense et d'une grande richesse d'information, fera date dans les annales de l'enseignement secondaire. Ses auteurs peuvent être fiers... »

C'est à ce moment que, en désespoir de cause, le caporal Pah-Chi-Luh m'appela à la rescousse.

Par chance, j'étais en mesure, l'affaire de l'Arabie Saoudite et de Ganymède ne présentant plus aucun danger, de consacrer à cette histoire toute mon attention. Eussé-je eu d'autres *schorps* à fouetter...

Après avoir usé de tous les moyens de diversion possibles, jusqu'à et y compris l'utilisation d'agents secrets déguisés en danseuses, nous avons finalement réussi à embringer notre jeune mystique dans une colossale querelle théologique à propos de la nature et des conséquences morales des miracles qu'il faisait. Les plus éminents docteurs de la foi de la région avaient rallié l'une ou l'autre thèse en présence et passaient leur temps à citer le Coran et les livres saints des Sunnites. La lutte était si chaude que le mystique en oublia ses desseins originaux et le contact mental avec Ganymède en fut définitivement rompu.

La question n'était pas close en ce qui concernait Ganymède : il semblait que les intellects désincarnés du lieu pourraient parvenir d'une façon ou d'une autre à une approximation de la vérité. Heureusement pour nous, là aussi, les choses avaient été considérées comme un phénomène d'ordre strictement religieux et, une fois le contact télépathique rompu, l'intellect qui était entré en communication avec l'humain et avait ainsi acquis un immense prestige se trouva totalement discrédité. L'opinion lui reprocha d'avoir sciemment et délibérément organisé un truquage en vue de créer un courant de scepticisme au sein de sa race. Un tribunal ecclésiastique condamna le malheureux télépathe à être corporalisé à vie.

C'est donc avec la satisfaction du devoir accompli que je me rendis à mon quartier général de Pluton à l'appel de Pah-Chi-Luh.

Inutile de préciser que mon allégresse se transforma rapidement en épouvante. Après que le caporal épuisé m'eut brossé le tableau de la situation, j'eus une conférence avec la commission gétetienne. Celle-ci, qui avait reçu des instructions de son gouvernement, nous menaçait d'un scandale à l'échelle de la galaxie si l'arrestation de L'payr n'était pas maintenue et si celui-ci ne leur était pas remis.

« Les détails les plus sacrés et les plus intimes de notre vie sexuelle

peuvent-ils être ainsi impunément étalés d'un bout à l'autre de l'univers ? s'écria rageusement le porte-parole de la commission. La pornographie est la pornographie. Un crime est un crime. L'intention criminelle est patente et l'acte criminel a été ouvertement perpétré. Nous exigeons que le prisonnier nous soit remis.

— Comment peut-il y avoir pornographie s'il n'y a pas lubricité ? demanda L'payr. Si un Chumblostien vend à un Gtetien une certaine quantité de *krrgllwss* – qui est un aliment pour les Chumblostiens mais dont nous nous servons pour notre part comme matériau de construction – comment ce produit sera-t-il taxé : comme denrée alimentaire ou comme matériel de construction ? Comme matériel de construction, sergent, vous ne l'ignorez pas. Je demande ma libération immédiate ! »

Mais ce fut Blatch qui me causa la surprise la plus désagréable. Il était assis dans sa cellule en train de sucer la poignée recourbée de son parapluie. Dès qu'il me vit, il s'exclama :

« Eu égard à la réglementation relative au traitement de toutes les races placées sous statut de Surveillance Secrète – et je ne me réfère pas seulement à la Convention Rigel-Sagittaire mais aussi aux statuts du troisième cycle cosmique ainsi qu'aux arrêts prononcés par le Conseil suprême dans le procès Khwomo contre Khwomo et le procès Farziplok contre Antarès XII – je demande à regagner mon habitat normal, la Terre, ainsi qu'à être dédommagé sur la base du barème élaboré par la Commission Nobri lors du dernier symposium de Vivadine. Je demande également...

— Vous avez apparemment acquis une connaissance approfondie du droit interstellaire, fis-je d'une voix lente.

— Oh ! oui, sergent... Oh ! oui ! Mr. L'payr m'a fort obligeamment expliqué quels étaient mes droits et il me semble que je puis prétendre à toute sorte de compensations. Votre culture galactique est des plus intéressantes, sergent. Elle passionnerait un grand nombre, un très grand nombre, de gens sur la Terre. Mais je ne demande pas mieux que de vous épargner l'embarras qu'une telle publicité risquerait de vous causer. Je ne doute pas que deux individus raisonnables comme nous le sommes, vous et moi, soient capables de trouver un terrain d'entente. »

Quand j'accusais L'payr d'avoir violé le secret galactique, il distendit son cytoplasme, ce qui était l'équivalent amiboïdien d'un haussement d'épaules.

« Je ne lui ai absolument rien révélé sur Terre, sergent. Toutes les informations que ce Terrestre a reçues – et je reconnais que le fait qu'il les ait reçues est grave et hautement illégal – sont parvenues à sa connaissance pendant qu'il se trouvait sous la responsabilité de vos propres services. Par ailleurs, accusé calomnieusement d'un crime infâme, d'un crime impensable, j'avais indubitablement le droit de préparer ma défense en parlant de mon affaire avec le seul témoin oculaire existant. J'irai plus loin encore, sergent : Mr. Blatch et moi-même étant en quelque sorte coaccusés, on ne saurait valablement objecter à ce que nous associions nos connaissances juridiques. »

Je regagnai mon bureau et mis le caporal Pah-Chi-Luh au courant de ces derniers développements.

« C'est un véritable marécage, soupira-t-il. Plus on se débat pour en sortir, plus on s'enfoncé. Et ce Terrestre ! Les Plutoniens qui l'ont escorté ont failli devenir fous. Il n'arrête pas de poser des questions sur tout et sur n'importe quoi : qu'est-ce que c'est que ceci ? Qu'est-ce que c'est que cela ? Comment ça marche ? Ou bien, il n'a pas assez chaud, l'atmosphère ne lui plaît pas, la nourriture est insipide... Et voilà que maintenant sa gorge le chatouille d'une façon anormale et il demande un gargarisme ! Il a besoin... »

— Donnez-lui tout ce qu'il veut dans les limites du raisonnable, répondis-je. Si cette créature meurt tandis qu'elle est sous notre responsabilité, nous nous en tirerons à bon compte, vous et moi, si l'on se contente de nous envoyer faire un tour dans le Trou Noir de la Constellation du Cygne ! Quant au reste... Écoutez-moi bien, caporal : je suis d'accord avec la commission gtetienne. Il faut qu'un crime ait été commis ! »

Le caporal stellaire Pah-Chi-Luh me regarda avec des yeux ronds.

« Vous... Vous voulez dire...

— Je veux dire que si un crime a été commis, l'arrestation de L'payr est légale et il doit être ramené sur Gtet. Comme cela, nous n'entendrons plus parler de lui et nous serons débarrassés de ces avocassiers de Gtetiens et de leurs grands mouvements de pseudopodes. Il ne nous restera plus qu'un seul problème à régler : le problème Osborne Blatch. Mais une fois que L'payr ne sera plus là pour le seconder, je pense que c'est un problème que nous arriverons à régler – d'une manière ou d'une autre. Seulement, caporal Pah-Chi-Luh, d'abord et avant tout, il y a la question du crime : il faut que L'payr ait commis un crime, un crime quelconque, le crime que vous voulez, pendant son séjour sur Terre. Je vous suggère d'installer votre lit dans la bibliothèque juridique. »

Peu après, Pah-Chi-Luh se rendit sur la Terre.

Maintenant, Hoy, je te prie de m'épargner tes commentaires moralisateurs ! Tu sais aussi bien que moi que les Patrouilles Lointaines se sont déjà livrées ici ou là à ce genre de pratique. Je ne les approuve pas plus que toi mais il y avait urgence. N'importe comment, ce maître criminel amiboïdien aurait dû être mis hors d'état de nuire depuis longtemps. C'était l'opinion générale. En fait, on peut dire que, sur le plan moral, j'étais entièrement dans mon droit.

Donc, comme je te le disais, Pah-Chi-Luh retourna sur la Terre déguisé, cette fois, en chef de fabrication. Il obtint un emploi dans la maison d'édition qui avait publié le fameux manuel de biologie. Les photographies originales étaient encore dans les archives. Le caporal, ayant judicieusement choisi son homme, réussit à donner l'idée à un technicien d'examiner les clichés et de faire analyser leur support.

Le matériau utilisé pour leur reproduction était du *frab*, un textile

synthétique très employé sur Gtét mais que l'humanité ne devait pas découvrir avant au moins trois siècles.

Du jour au lendemain, ou presque, toutes les Américaines se mirent à porter des combinaisons en *frab* – la grande nouveauté en matière de textile ! Et comme L'payr était en dernier ressort responsable de cette innovation technique illégale, il était enfin à notre merci !

Il se montra très sport.

« Ainsi s'achève une longue route, sergent, dit-il avec résignation. Je vous félicite. Le crime ne paie pas. Quand on enfreint la loi, on perd à tous les coups.

-Eh oui ! Il était temps que vous vous en rendiez compte. »

Je me mis en devoir de préparer les papiers pour l'extradition, libre de tout souci. Bien sûr, il y avait Blatch mais ce n'était qu'un humain. À tout prendre, ce n'était pas la première fois que je me trouvais mêlé à une douteuse opération de barbouzes et j'étais bien décidé à me débarrasser rapidement de cette créature.

Mais quand vint l'heure de remettre le détenu à ses congénères, je faillis tomber à la renverse. Dans la cellule, il n'y avait pas un mais deux L'payr ! Ils étaient plus petits, naturellement – la moitié de la taille de l'individu original pour être précis – mais il n'y avait pas à s'y tromper : c'étaient des L'payr.

Entre-temps, il s'était reproduit !

Comment ? Le gargarisme que le Terrien avait réclamé, Hoy ! C'avait été l'idée de L'payr, son ultime parade. Blatch le lui avait fait passer clandestinement et le Gtétien l'avait caché dans sa cellule afin de l'employer en dernier recours.

Ce gargarisme, Hoy, ce gargarisme était de l'eau salée !

Les Gtetiens m'informèrent que leur loi prévoyait une éventualité de ce genre. Mais qu'avais-je à faire du droit gtétien ?

« Un crime a été commis, répéta le porte-parole de la commission rogatoire. Il y a eu vente de matériel pornographique. Nous exigeons notre prisonnier. Tous les deux ! »

Osborne Blatch intervint :

« Conformément aux Statuts galactiques, paragraphes 6 009 371 à 6 106 514, j'exige ma libération immédiate et inconditionnelle, deux milliards de megawhars de la banque galactique à titre de dommages et intérêts, des excuses écrites...

— Il est probablement exact que notre ancêtre, L'payr, a commis toute sorte de péchés, fit en zézayant un des deux jeunes amiboïdes de la cellule voisine. Mais nous n'y sommes pour rien. L'payr a payé ses crimes : il est mort en couches. Nous sommes jeunes et innocents. La grande et puissante galaxie punira-t-elle de petits enfants tenus pour responsables des fautes de leur parent ? »

Qu'aurais-tu fait à ma place, Hoy ? J'ai embarqué tout le monde dans l'astronef : la commission rogatoire avec ses arguties juridiques, Osborne

Blatch et son parapluie, le manuel de biologie, la collection de photos pornographiques originales et deux jeunes amiboïdes encore tout couverts de rosée. Appelons-les L'payr prime et L'payr seconde. Quand ils arriveront, fais-en ce que tu en veux. Mais, surtout, ne me dis pas quoi !

Et si, avec l'aide des cerveaux les plus expérimentés du quartier général, tu peux trouver une solution avant que le Vieux n'ait une rupture de gloccistomorphe, Pah-Chi-Luh et moi te vouerons une reconnaissance éternelle.

Sinon... Eh bien, nos bagages sont bouclés. Il paraît que le Trou Noir de la constellation du Cygne constitue une expérience inestimable pour un agent de la Patrouille !

Si tu veux mon avis, Hoy, j'estime qu'à l'origine de tous nos ennuis, il y a l'entêtement de certaines créatures qui tiennent à perpétuer leur race en employant des méthodes folkloriques, au lieu de le faire décemment et hygiéniquement par voie de sporulation !

Traduit par Michel DEUTSCH.

Party of the two parts.

© Galaxy Publishing Co, 1954.

© Éditions Opta, pour la traduction.

Howard KOCH : LA GUERRE DES MONDES

Un texte historique : celui de l'émission mise en onde par Orson Welles, qui bouleversa l'Amérique en 1938. Bien qu'elle ait été clairement annoncée, dès la veille, comme une œuvre de fiction, elle sema la panique, provoqua des embouteillages monstres et même des suicides. Jamais les nouveaux médias n'avaient prouvé à ce point leur puissance. Orson Welles faillit être poursuivi en justice, mais il y gagna la célébrité. Fait sans précédent, une étude sociologique fut entièrement consacrée aux effets de cette émission et fit l'objet d'un livre. Bien des producteurs de radio ont rêvé de reproduire l'effet Guerre des Mondes, sans grand succès.

SPEAKER

Le *Columbia Broadcasting System* et les émetteurs affiliés présentent Orson Welles et le *Mercury Théâtre* dans une pièce radiophonique de Howard Koch inspirée du roman de H. G. Wells, *La Guerre des mondes*.

(Indicatif musical du Mercury Théâtre.)

SPEAKER

Et voici, chers auditeurs, la vedette de ces émissions, le directeur du *Mercury Théâtre*, Orson Welles...

ORSON WELLES

Nous savons maintenant que dans les premières années de ce vingtième siècle, notre monde était observé de près par des créatures d'une intelligence bien supérieure à celle de l'homme, et pourtant tout aussi mortelles que lui. Nous savons que, tandis qu'ils vquaient à leurs diverses occupations, les êtres humains étaient observés et analysés, d'aussi près peut-être que l'homme observe au microscope les créatures éphémères qui croissent et prospèrent dans une goutte d'eau. Imbus de suffisance, hommes et femmes allaient et venaient sur cette Terre, s'occupant de leurs petites affaires, assurés de leur domination sur ce petit fragment détaché du soleil, dont le hasard ou un dessein supérieur avait fait hériter l'humanité au sein de l'impénétrable mystère du Temps et de l'Espace. Et pourtant, par-delà les vastes abîmes de

l'espace, des esprits qui sont aux nôtres ce que nous sommes aux bêtes de la jungle, des intelligences sans bornes, froides et calculatrices, considéraient la terre d'un regard envieux et, lentement mais sûrement, préparaient notre perte. Enfin, dans la trente-huitième année du vingtième siècle, nous perdîmes nos illusions.

Le mois d'octobre approchait de sa fin. Les affaires avaient repris. La guerre était terminée. Les hommes s'étaient remis au travail. Le commerce allait mieux. Le soir de ce jour-là, le 30 octobre, trente-deux millions de personnes écoutaient la radio, selon les estimations de Crossley Service.

DEUXIÈME SPEAKER

... Températures sans grand changement pour les vingt-quatre heures à venir. On signale une légère perturbation atmosphérique d'origine indéterminée au-dessus de la Nouvelle-Ecosse ; en conséquence, une zone de basses pressions se déplacera rapidement au-dessus des États du nord-est des États-Unis, avec risques de pluie accompagnés de coups de vent force sept. Températures prévues : maximum 19 degrés, minimum 9 degrés. Ce bulletin météo vous a été présenté par les services de la météorologie nationale.

... Nous nous rendons maintenant au Meridian Room de l'hôtel Park Plaza, en plein centre du quartier des affaires de New York, où Ramôn Raquello et son orchestre vont jouer pour vous.

(Thème musical espagnol... arrêt en fondu.)

TROISIÈME SPEAKER

Bonsoir, mesdames, mesdemoiselles et messieurs. Du Meridian Room de l'hôtel Park Plaza, à New York City, nous vous proposons une soirée en musique avec Ramôn Raquello et son orchestre. Ramôn Raquello commence par un air tout droit venu d'Espagne, « La Cumparsita ».

(L'orchestre commence à jouer.)

DEUXIÈME SPEAKER

Mesdames et messieurs, nous interrompons notre programme de danse pour diffuser un communiqué spécial de l'agence Intercontinental Radio News. À dix-neuf heures quarante, le professeur Farrell, de l'observatoire de Mount Jennings, Chicago, Illinois, a signalé qu'il avait observé plusieurs explosions de gaz incandescent, se produisant à intervalles réguliers sur la planète Mars.

L'analyse spectroscopique a révélé que ce gaz est de l'hydrogène et se dirige vers la Terre à une vitesse extrêmement élevée. Le professeur Pierson, de l'observatoire de Princeton, a confirmé les observations de Farrell, et décrit le phénomène comme (*citation*) ressemblant à un jet de flammes bleues tirées par un canon (*fin de citation*). Nous rendons l'antenne à Ramôn Raquello, qui joue pour vous du Meridian Room de l'hôtel Park Plaza, en plein cœur de New York.

(Musique. L'orchestre finit le morceau. Applaudissements.)

Et maintenant, un thème toujours en vogue, le populaire « Stardust ». Ramôn Raquello et son orchestre...

(Musique.)

DEUXIÈME SPEAKER

Chers auditeurs, à la suite de l'information que nous vous avons donnée il y a quelques minutes dans notre communiqué spécial, les services météorologiques du Gouvernement fédéral ont demandé aux principaux observatoires du pays de surveiller les phénomènes se produisant sur la planète Mars. Compte tenu du caractère exceptionnel de l'événement, nous avons obtenu une interview avec le professeur Pierson, un de nos astronomes les plus réputés, qui a bien voulu nous donner son opinion sur ces phénomènes. Dans quelques minutes, nous allons gagner l'observatoire de Princeton, New Jersey. En attendant, un peu de musique, avec Ramôn Raquello et son orchestre.

(Musique...)

DEUXIÈME SPEAKER

Nous avons maintenant en ligne l'observatoire de Princeton, New Jersey, où notre commentateur Carl Phillips va s'entretenir avec le célèbre astronome Richard Pierson. À vous, Princeton.

(Chambre d'échos.)

PHILLIPS

Chers auditeurs, bonsoir. En ligne, Carl Phillips, qui vous parle de l'observatoire de Princeton. Je me trouve dans une vaste salle en demi-cercle, où règne l'obscurité la plus totale, à l'exception d'une fente oblongue pratiquée dans le plafond. Par cette ouverture, je peux voir un semis d'étoiles qui jettent une lueur blafarde sur le complexe mécanisme du grand télescope. L'espèce de tic-tac que vous entendez provient du mécanisme de pointage. Le professeur Pierson se trouve sur une petite plateforme, au-dessus de moi, l'œil vissé à l'oculaire du télescope géant. Je demande à l'avance aux auditeurs de bien vouloir excuser toute interruption pouvant se produire au cours de l'interview. Le professeur Pierson observe le ciel sans relâche, et peut de plus être interrompu par un appel téléphonique ou une communication urgente. Pendant toute cette période, il se maintient en effet en contact étroit avec les principaux observatoires astronomiques du monde... Êtes-vous prêt à répondre à nos questions, Professeur ?

PIERSON

Quand vous voudrez, Mr. Phillips.

PHILLIPS

Professeur Pierson, pourriez-vous dire à nos auditeurs ce que vous voyez exactement en observant la planète Mars dans votre télescope ?

PIERSON

Pour le moment, rien d'inhabituel, Mr. Phillips. Un disque rouge nageant dans une mer bleue. Le disque est traversé par des bandes horizontales. Elles sont très nettement visibles en ce moment, car Mars se trouve au point de son orbite le plus rapproché de la Terre... en opposition, comme nous disons.

PHILLIPS

Selon vous, Professeur, quelle est la signification de ces bandes ?

PIERSON

Je peux en tout cas vous assurer, Mr. Phillips, que ce ne sont pas des canaux, contrairement à la conjecture de ceux qui s'imaginent que la planète Mars est habitée. D'un point de vue scientifique, ces bandes, ou raies, sont simplement imputables aux conditions atmosphériques particulières à cette planète.

PHILLIPS

En tant que savant, vous êtes donc convaincu que la vie intelligente, telle que nous la connaissons, n'existe pas sur Mars ?

PIERSON

Je dirais qu'il n'y a pas une chance sur mille pour que ce soit le cas.

PHILLIPS

Comment expliquez-vous, alors, ces émissions de gaz régulièrement espacées qui ont été observées à la surface de la planète ?

PIERSON

Je n'ai aucune explication à proposer, Mr. Phillips.

PHILLIPS

À propos, Professeur, pourriez-vous dire à nos auditeurs à quelle distance Mars se trouve de la Terre ?

PIERSON

À environ soixante millions de kilomètres.

PHILLIPS

À une distance pareille, il ne devrait guère y avoir de danger... Excusez-moi un instant... On vient de remettre un message au professeur Pierson. Pendant qu'il en prend connaissance, permettez-moi de vous rappeler que

nous sommes en direct de l'observatoire de Princeton, New Jersey, où nous interviewons le professeur Pierson, astronome mondialement connu... Un moment, s'il vous plaît. Le professeur Pierson vient de me tendre le message qu'il vient de lire. Puis-je lire le message à nos auditeurs, Professeur ?

PIERSON

Certainement, Mr. Phillips.

PHILLIPS

Mesdames et messieurs, je vais vous lire le télégramme adressé au professeur Pierson par le docteur Gray, du Muséum d'histoire naturelle de New York. « 21 h 15, EST. Notre sismographe vient d'enregistrer une secousse de forte intensité, dont l'épicentre se situe dans un rayon de trente kilomètres autour de Princeton. Vous priions d'étudier le phénomène. Signé, Lloyd Gray, directeur des services astronomiques. »... Professeur Pierson, pensez-vous que ce nouvel événement puisse être en rapport avec les perturbations observées sur la planète Mars ?

PIERSON

Il y a fort peu de chances, Mr. Phillips. Il s'agit probablement d'une météorite de taille inhabituelle, et son arrivée en ce moment précis est une simple coïncidence. Toutefois, dès que la lumière du jour le permettra, nous conduirons des recherches dans les environs.

PHILLIPS

Merci beaucoup, Professeur. Chers auditeurs, je vous rappelle que nous étions en direct de l'observatoire de Princeton, où le professeur Pierson, astronome réputé, a bien voulu nous accorder une interview. Carl Phillips vous souhaite une bonne soirée et rend l'antenne à New York. À vous le studio.

(Fondu enchaîné, musique pour piano.)

DEUXIÈME SPEAKER

Mesdames et messieurs, voici le dernier bulletin d'informations d'Intercontinental Radio News. De Montréal, Canada, cette dépêche : Le professeur Morse, de l'université McGill, signale qu'il a observé un total de trois explosions sur la planète Mars, entre 19 h 45 et 21 h 20, EST. Cela confirme les rapports des observatoires américains. Plus près de chez nous, un flash spécial en provenance de Trenton, dans le New Jersey, signale qu'à 20 h 50, un objet incandescent de grande taille, que l'on croit être une météorite, est tombé sur une ferme des environs de Grovers Mill, New Jersey. Grovers Mill se trouve à trente-cinq kilomètres de Trenton. La lumière émise par l'objet était visible à plusieurs centaines de kilomètres à la ronde, et le bruit de l'impact fut perçu à Elisabeth, à quelque soixante-dix kilomètres au

nord.

Nous avons immédiatement envoyé sur place une unité mobile spéciale, et dès qu'il arrivera sur place de Princeton, où il se trouve actuellement, notre commentateur Carl Phillips vous tiendra au courant de la situation. En attendant, nous vous emmenons à l'hôtel Martinet, de Brooklyn, où Bobby Millette et son orchestre vous proposent un programme de musique de danse.

(Musique swing pendant environ vingt secondes... Arrêt brusque.)

DEUXIÈME SPEAKER

Nous pouvons maintenant établir la communication avec Grovers Mill, New Jersey.

(Bruits de foule... sirènes de police.)

PHILLIPS

Chers auditeurs, ici Carl Phillips, de nouveau en direct avec vous de la ferme de Wilmuth, près de Grovers Mill, New Jersey. Le professeur Pierson et moi-même avons parcouru les dix-huit kilomètres depuis Princeton en onze minutes. Eh bien, je... je ne sais pas très bien par où commencer pour vous décrire l'étrange spectacle qui s'offre à mes yeux, c'est comme une version moderne des *Mille et Une Nuits*. Nous venons d'arriver sur place, et je n'ai pas encore eu le temps de voir exactement ce qui se passe. Oui, ça doit être... Ça doit être... l'objet, juste devant moi, à moitié enterré dans un vaste entonnoir. Il a dû atterrir avec une force terrifiante. Le sol est couvert d'éclats de bois, sans doute un arbre que l'objet a fracassé dans sa descente. Ce que je peux voir de... l'objet lui-même ne ressemble vraiment pas à une météorite, du moins pas à celles que j'ai pu voir. C'est plutôt une sorte d'immense cylindre. Son diamètre est de... que diriez-vous, professeur Pierson ?

PIERSON *(off)*

Environ trente mètres.

PHILLIPS

Environ trente mètres... Le métal qui le recouvre est... j'avoue que je n'ai jamais rien vu de pareil. Il est d'un blanc jaunâtre. Un grand nombre de curieux essaient d'approcher de l'objet en dépit des efforts de la police pour les repousser. Certains d'entre eux m'empêchent de voir. Pourriez-vous vous écarter, s'il vous plaît ?

POLICIER

Allons, écarterez-vous. Reculez, reculez...

PHILLIPS

Tandis que la police repousse la foule, je vois arriver Mr. Wilmuth, propriétaire de la ferme. Il pourra peut-être nous fournir des précisions

intéressantes... Mr. Wilmuth, pourriez-vous décrire à nos auditeurs l'arrivée dans votre jardin de ce visiteur sortant de l'ordinaire ? Approchez-vous du micro, s'il vous plaît. Mesdames et messieurs, voici Mr. Wilmuth...

WILMUTH

J'écoutais la radio...

PHILLIPS

Plus fort et plus près du micro, s'il vous plaît.

WILMUTH

Excusez-moi...

PHILLIPS

Approchez-vous du micro, s'il vous plaît. Et parlez plus fort.

WILMUTH

Oui, m'sieur... Pendant que j'écoutais la radio, je m'étais un peu assoupi, vous comprenez ; le professeur, vous savez, il parlait de la planète Mars, alors, je dormais à moitié, et...

PHILLIPS

Bien, Mr. Wilmuth. Et ensuite, qu'est-il arrivé ?

WILMUTH

Comme je l'disais, j'écoutais la radio, mais d'une seule oreille, si on peut dire...

PHILLIPS

Oui, Mr. Wilmuth. Et alors, vous avez vu quelque chose ?

WILMUTH

Non, pas tout de suite. D'abord, j'ai entendu quelque chose.

PHILLIPS

Et qu'avez-vous entendu ?

WILMUTH

Une sorte de sifflement. Comme ça : ssssssss... On aurait dit une fusée de feu d'artifice.

PHILLIPS

Et ensuite ?

WILMUTH

J'ai r'gardé par la fenêtre, et j'aurais juré que j'étais endormi et que je rêvais.

PHILLIPS

Oui ?...

WILMUTH

J'ai vu une sorte de traînée verdâtre, et puis... badaboum ! Quelqu'chose est tombé dans mon jardin ! J'en ai été renversé de ma chaise.

PHILLIPS

Vous avez eu peur, Mr. Wilmuth ?

WILMUTH

Ben... j'suis pas sûr, non. Je crois qu'j'étais surtout exaspéré, vous comprenez.

PHILLIPS

Merci, Mr. Wilmuth. Merci beaucoup.

WILMUTH

Vous voulez que je continue à vous raconter ?

PHILLIPS

Non... merci, cela suffit, cela suffit largement.

Amis auditeurs, vous venez d'entendre Mr. Wilmuth, propriétaire de la ferme où cet objet est tombé. Je ne sais comment vous décrire l'atmosphère... le cadre... de cette scène fantastique. Des centaines de voitures sont garées derrière nous, dans un champ. La police a essayé d'établir un barrage de fortune à l'aide de cordes, mais cela ne sert à rien. Ils passent quand même. Les phares des voitures convergent sur l'entonnoir dans lequel l'objet est à moitié enfoui. Quelques courageux se sont aventurés tout près du bord. Leurs silhouettes se détachent sur le métal brillant.

(Léger bourdonnement.)

Un homme avance le bras pour toucher l'objet... Un policier tente de l'en dissuader. Il a réussi, l'homme n'insiste pas... Oui, et il y a tant de choses à voir et à dire que je ne vous en avais pas encore parlé, mais le bruit devient de plus en plus fort. Peut-être l'avez-vous déjà entendu sur votre poste. Écoutez bien... *(Long silence.)*... Vous entendez ? C'est un curieux bourdonnement qui semble provenir de l'intérieur de l'objet. Je vais approcher le micro. Voilà. Nous sommes maintenant à moins de sept mètres. Vous l'entendez maintenant ? Ah ! professeur Pierson !

PIERSON

Mr. Phillips ?

PHILLIPS

Pouvez-vous nous dire ce que signifie ce bruit qui semble venir de l'intérieur de l'objet ?

PIERSON

C'est peut-être le refroidissement inégal de la surface.

PHILLIPS

Pensez-vous toujours qu'il s'agit d'une météorite, Professeur ?

PIERSON

Je ne sais ce que je dois penser. L'enveloppe extérieure est manifestement extraterrestre... rien de comparable sur terre. En général, la friction de l'atmosphère terrestre creuse des trous dans les météorites. Cet objet est parfaitement lisse, et, comme vous pouvez le constater, de forme cylindrique.

PHILLIPS

Un instant ! Il se passe quelque chose ! C'est extraordinaire, c'est incroyable ! L'extrémité de l'objet commence à se détacher ! Le bout tourne sur lui-même, comme une vis ! Ça doit être creux à l'intérieur !

VOIX DIVERSES

Eh, ça bouge !

Regarde, le machin se dévisse !. Reculez ! Vous, là-bas, reculez ! Y'a peut-être des hommes dedans, qui essaient de sortir !

Le métal est chauffé au rouge, ils vont griller ! Allons, reculez-vous ! Faites reculer ces idiots !

(On entend soudain le bruit produit par la chute d'une lourde pièce de métal.)

VOIX

Ça y est ! c'est ouvert ! Attention, là-bas ! Reculez !

PHILLIPS

Amis auditeurs, c'est le spectacle le plus terrifiant que j'aie vu de ma vie... Attendez ! *Quelqu'un sort par le haut de l'objet.* Quelqu'un ou... quelque chose. Je vois deux disques lumineux qui regardent par le trou noir,... si ce sont des yeux. C'est peut-être un visage ? C'est peut-être...

(Cris d'épouvante dans la foule.)

PHILLIPS

Mon Dieu, quelque chose sort du trou béant, on dirait un serpent gris qui

se tortille. En voilà un autre, et encore un autre ! À mon avis, ce sont des tentacules. Ça y est, je vois le corps de la chose. Ça a la taille d'un ours, et ça brille, comme du cuir mouillé. Et le visage... c'est... c'est impossible à décrire. Il faut que je me fasse violence pour continuer à regarder. Les yeux sont noirs et brillent comme ceux d'un serpent. La bouche est en forme de V, avec de la salive qui coule de la fente, une fente sans lèvres, qui semble battre et frémir. Le monstre, si c'en est un, semble avoir du mal à bouger. Comme s'il était écrasé... par la gravité peut-être, je ne sais pas. La chose se dresse. La foule se recule. Ils s'enfuient, ils en ont assez vu. C'est vraiment l'expérience la plus extraordinaire... Je ne trouve plus mes mots... J'emporte le microphone avec moi tout en parlant... Je vais devoir interrompre cette description jusqu'à ce que j'aie établi une nouvelle position. Ne quittez pas l'écoute, s'il vous plaît. Je reprends l'antenne dans une minute...

(Fondu enchaîné ; musique de piano.)

DEUXIÈME SPEAKER

Nous vous faisons assister en direct à ce qui se passe à la ferme Wilmuth, à Grovers Mill, New Jersey. *(Piano.)*

Nous retrouvons maintenant Carl Phillips à Grovers Mill.

PHILLIPS

Chers auditeurs... Vous me recevez ? Amis auditeurs, je me suis installé sur un mur de pierre qui borde le jardin de Mr. Wilmuth. D'ici, j'ai une vue d'ensemble de tout ce qui se passe. Je vous donne un maximum de détails tant qu'il m'est possible de parler. Et tant que je peux voir. Un nouveau détachement de police vient d'arriver. Ils sont une trentaine, ils forment un cordon autour de l'entonnoir. Plus besoin de faire reculer la foule, maintenant. Les gens n'ont pas envie d'approcher. Le capitaine discute avec quelqu'un. Nous ne voyons pas très bien qui c'est... Ah ! oui, je pense qu'il s'agit du professeur Pierson. Oui, c'est bien lui. Ils se séparent. Le professeur va sur le côté, et semble étudier l'objet, tandis que le capitaine et deux policiers s'avancent ; ils tiennent quelque chose dans leurs mains... Oui, je le vois maintenant, c'est un mouchoir blanc attaché à un bâton. Ils agitent le drapeau blanc... si ces créatures comprennent ce que cela signifie... si elles comprennent quoi que ce soit ! *Attendez !* Il se passe quelque chose !

(Sifflement aigu suivi d'un bourdonnement d'intensité croissante.)

Une forme bossue sort du trou béant. Je peux distinguer un petit rayon lumineux, renvoyé par un miroir. Qu'est-ce que ça peut bien être ? Un jet de flammes jaillit du miroir, droit vers les hommes qui s'avancent. Il les frappe de plein fouet ! Mon Dieu ! ils prennent feu, ils brûlent !

(Cris et hurlements inhumains.)

Le champ entier a pris feu. *(Bruit d'explosion.)* Les bois... les granges... les réservoirs des voitures... cela s'étend de tous les côtés. Cela vient vers ici. C'est à une vingtaine de mètres sur ma droite...

(Bruit du microphone qui tombe, puis silence de mort.)

DEUXIÈME SPEAKER

Mesdames et messieurs, à cause de circonstances indépendantes de notre volonté, nous ne pouvons poursuivre le reportage en direct depuis Grovers Mill. Il semble y avoir des problèmes de transmission. Nous reprendrons cette émission dès que nous aurons pu rétablir la communication. En attendant, voici un communiqué qui vient de nous parvenir de San Diego, Californie. Prenant la parole au dîner de la Société d'Astronomie de Californie, le professeur Indellkoffer a émis l'opinion que les explosions observées sur Mars n'étaient rien d'autre que les manifestations d'importants phénomènes volcaniques à la surface de la planète. Nous reprenons notre intermède de musique pour piano.

(Piano... puis la musique est brusquement coupée.)

Mesdames et messieurs, on vient de me remettre un message téléphonique en provenance de Grovers Mill. Un instant... voilà. Au moins quarante personnes, dont six policiers, ont été tuées ; leurs corps, brûlés et défigurés au point de rendre toute identification impossible, se trouvent dans un champ situé à l'est du village de Grovers Mill. Vous allez maintenant entendre une déclaration du général de brigade Montgomery Smith, commandant de la milice de Trenton, New Jersey.

SMITH

Le gouverneur du New Jersey m'a chargé de proclamer la loi martiale dans les comtés de Mercer et de Middlesex, de Princeton à l'ouest jusqu'à Jamesburg à Test. Personne ne sera autorisé à pénétrer dans cette zone à moins d'être muni d'un laissez-passer spécial délivré par les autorités civiles ou militaires. Quatre compagnies de la milice d'État ont quitté Trenton pour Grovers Mill ; elles faciliteront l'évacuation des habitations situées dans la zone des opérations. Merci de votre attention.

SPEAKER

Vous venez d'entendre un communiqué du général Montgomery Smith, commandant de la milice d'État de Trenton. Nous recevons sans cesse de nouveaux détails sur la catastrophe de Grovers Mill. Après leur féroce attaque, les créatures inconnues ont regagné l'entonnoir, et ne se sont pas opposées aux efforts des sapeurs-pompiers pour récupérer les corps et éteindre les flammes. Tous les corps de sapeurs-pompiers du comté de Mercer luttent contre l'incendie qui menace la région entière.

Nous n'avons pu rétablir le contact avec notre unité mobile se trouvant sur place, mais espérons pouvoir le faire rapidement. En attendant, nous vous proposons... un instant, ne quittez pas l'écoute.

(Long silence.)

(Murmure :) Chers auditeurs, je viens juste d'apprendre que nous avons pu

établir le contact avec un témoin oculaire de la tragédie. Le professeur Pierson a été retrouvé dans une ferme des environs de Grovers Mill, où il a établi un poste d'observation de fortune. Ce distingué savant va pouvoir nous fournir une explication de cette calamité. Voici le professeur Pierson, que nous avons pu joindre par téléphone. Professeur...

PIERSON

Il m'est impossible de vous donner une opinion autorisée concernant les créatures arrivées à Grovers Mill dans ce cylindre de fusée – qu'il s'agisse de leur nature, de leur origine ou des buts qu'elles poursuivent sur Terre. En ce qui concerne leur arme de destruction, je puis toutefois avancer une hypothèse. Faute d'un meilleur terme, j'appellerai cette arme mystérieuse un rayon calorifique. Il n'est que trop évident que ces créatures possèdent des connaissances scientifiques bien en avance sur les nôtres. Je suppose personnellement qu'ils peuvent, par je ne sais trop quel moyen, produire une chaleur intense dans une enceinte pratiquement non conductrice. Ils projettent ensuite cette chaleur intense sous forme de rayons parallèles contre l'objectif choisi, et cela à l'aide d'un miroir parabolique de composition inconnue ; ce processus est somme toute assez proche de celui que nous utilisons dans les phares pour projeter un rayon de lumière. Voilà ma conjecture concernant la nature de ce rayon calorifique...

DEUXIÈME SPEAKER

Merci, professeur Pierson. Mesdames et messieurs, je vous donne lecture d'une dépêche en provenance de Trenton. Elle nous informe en peu de mots que le corps calciné de Carl Phillips a été identifié à l'hôpital de Trenton. Et voici une autre dépêche en provenance de Washington, D.C.

Le bureau du directeur de la Croix-Rouge nationale nous informe que dix unités d'intervention d'urgence ont été mises à la disposition du Q.G. de la milice d'État, établi aux abords de Grovers Mill, New Jersey. Et voici un communiqué de la police d'État de Princeton : les incendies qui faisaient rage à Grovers Mill et dans la région sont maintenant maîtrisés. Selon les rapports des éclaireurs, tout est calme aux abords du cratère, et aucun signe de vie n'est visible dans le cylindre... Attention, mesdames et messieurs, vous allez entendre une déclaration de notre vice-président Harry McDonald, chargé de coordonner les opérations.

MCDONALD

La milice de Trenton vient de nous demander de mettre à sa disposition l'ensemble de notre réseau de radiodiffusion. Compte tenu de la gravité de la situation, et estimant que la radio doit en toutes circonstances servir au mieux les intérêts du public, nous mettons donc nos installations au service de la milice d'État de Trenton.

SPEAKER

Nous établissons la communication avec le Q.G. de campagne de la milice d'État, aux environs de Grovers Mill, New Jersey.

CAPITAINE

Ici le capitaine Lansind, des Transmissions, délégué auprès de la milice d'État qui se trouve actuellement engagée dans des opérations militaires dans la région de Grovers Mill. Nous sommes entièrement maîtres de la situation créée, selon les témoignages, par la présence de certains individus de nature non identifiée.

L'objet cylindrique qui se trouve dans un cratère juste au-dessous de notre position est entouré de tous côtés par huit bataillons d'infanterie, ne disposant pas d'artillerie lourde, mais équipés d'armes légères et de mitrailleuses. Toute cause d'alarme, s'il y en eût jamais, est entièrement dénuée de fondement. Ces choses, quelle que soit leur nature, ne risquent même pas de sortir la tête de l'entonnoir où elles se sont réfugiées. Leur cachette est nettement visible à la lumière des phares. Quelles que soient les ressources qu'on leur attribue, ces créatures ne pourront pas tenir tête au feu nourri des mitrailleuses. De toute façon, cette petite manœuvre aura fait du bien aux troupes. Je vois leurs uniformes kaki chaque fois qu'ils passent devant les phares. Cela ressemble presque à une vraie guerre. Une petite fumée monte des bois bordant la rivière qui arrose Millstone. Sans doute un feu allumé par des campeurs. Nous allons bientôt voir un peu d'action. Une des compagnies se déploie sur le flanc gauche. Elle va attaquer, et en quelques minutes, tout sera terminé. Un instant !... Je vois quelque chose au sommet du cylindre. Non, ce n'était qu'une ombre. Les troupes sont arrivées en bordure de la ferme Wilmuth. Sept mille hommes armés contre un vieux tube de métal ! Attendez... non, ce n'était pas une ombre ! Ça bouge ! C'est en métal... une sorte de bouclier qui émerge du cylindre... cela monte de plus en plus... Mais... c'est monté sur pieds... oui, cela se dresse sur une sorte de support métallique. C'est plus haut que les arbres, maintenant, et les phares l'ont pris sous leurs feux... Attention !

DEUXIÈME SPEAKER

Mesdames et messieurs, j'ai une grave nouvelle à vous annoncer. Bien que cela puisse paraître incroyable, les observations scientifiques et les témoignages directs nous contraignent à supposer que les êtres étranges qui ont atterri cette nuit dans la campagne du New Jersey constituent l'avant-garde d'une armée d'invasion venue de la planète Mars. La bataille qui s'est déroulée cette nuit à Grovers Mill s'est soldée par l'une des plus cuisantes défaites jamais subie par une armée moderne. En deux mots : sept mille hommes armés de fusils et de mitrailleuses ont affronté une unique machine de guerre des envahisseurs martiens ; l'on a pu dénombrer cent vingt survivants. Les cadavres des autres sont éparpillés de Grovers Mill à

Plainsboro, mutilés et écrasés par les pieds de métal du monstre, ou calcinés par le rayon calorifique. Le monstre contrôle actuellement tout le centre du New Jersey, et a de fait coupé l'État en deux. Les lignes de communications entre la Pennsylvanie et l'océan Atlantique sont coupées. Les voies ferrées sont arrachées ; le service ferroviaire entre New York et Philadelphie est interrompu ; certains trains sont toutefois déroutés par Allentown et Phoenixville. Les routes vers le nord, le sud et l'ouest sont encombrées d'une circulation effrénée. La police et l'armée sont incapables de contrôler ce véritable exode. On estime que, dès demain matin, l'afflux de fugitifs aura fait doubler la population de Philadelphie, de Camden et de Trenton..

La loi martiale est en vigueur sur tout le territoire du New Jersey et sur la partie est de la Pennsylvanie... Nous allons passer l'antenne à Washington, pour une déclaration spéciale consacrée à cette catastrophe nationale... Vous allez entendre le ministre de l'Intérieur...

MINISTRE

Citoyennes, citoyens, je n'essaierai pas de cacher la gravité de la situation à laquelle notre pays doit faire face, ni l'inquiétude de votre gouvernement, dont le premier souci est de protéger la vie et les biens de la population. Toutefois, je tiens à vous demander instamment – et ceci s'adresse aux simples particuliers comme aux fonctionnaires de l'État – de garder votre calme et de n'agir qu'à bon escient. Heureusement, cet ennemi formidable reste cantonné dans une zone relativement peu étendue, et nous avons le ferme espoir que nos forces armées pourront l'y maintenir. Tout en plaçant notre confiance en Dieu, nous devons tous, et je dis bien : tous, continuer à faire notre devoir quotidien, de sorte que cet ennemi destructeur se trouve face à une nation unie, courageuse et qui consacre ses forces à préserver la suprématie de l'homme sur cette terre.

SPEAKER

Vous venez d'entendre une allocution du ministre de l'Intérieur, qui vous parlait en direct de Washington. Les dépêches s'empilent dans le studio, de plus en plus nombreuses. On nous informe que la partie centrale du New Jersey est coupée de toute communication radio, à cause de l'effet exercé par le rayon calorifique sur les lignes à haute tension et les appareils électriques. Selon un communiqué spécial de New York, des établissements scientifiques anglais, français et allemands ont envoyé des télégrammes pour offrir leur assistance. Les astronomes continuent à observer des flambées de gaz à intervalles réguliers sur la planète Mars ; la majorité d'entre eux estime que l'ennemi va être renforcé par de nouvelles fusées. Les tentatives pour contacter le professeur Pierson, de l'observatoire de Princeton, qui a pu observer des Martiens de près, sont jusqu'à présent demeurées vaines ; on craint qu'il n'ait perdu la vie au cours de la récente bataille. Une dépêche de Langham Field, Virginie : des avions de reconnaissance signalent trois

machines martiennes, visibles au-dessus de la cime des arbres ; elles se dirigent vers le nord, en direction de Somerville, tandis que la population fuit devant elles. Les envahisseurs avancent à la vitesse d'un train express, mais choisissent soigneusement leur itinéraire, et ne se servent pas du rayon calorifique ; ils semblent prendre garde à ne pas détruire les agglomérations et les cultures. Ils s'arrêtent toutefois pour arracher les lignes à haute tension, les ponts et les voies ferrées. Leur objectif semble être d'écraser toute résistance, de paralyser les communications et de désorganiser la structure de la société.

Une dépêche nous parvient de Basking Ridge, New Jersey : des chasseurs de rats laveurs ont découvert un second cylindre semblable au premier, dans un marécage situé à trente kilomètres de Morristown. Des pièces d'artillerie de campagne sont en route de Newark pour faire sauter cette seconde unité ennemie avant l'ouverture du cylindre et le déploiement de la machine de guerre. Elles vont prendre position sur les... contreforts de Watchung Mountains. Une autre dépêche de Langham Field, Virginie : les avions de reconnaissance signalent la présence de machines ennemies, au nombre de trois ; elles avancent vers le nord à une vitesse accrue, renversant des maisons et des arbres dans leur hâte évidente d'opérer la jonction avec leurs alliés se trouvant au sud de Morristown. Un opérateur du téléphone a également aperçu des machines à l'est de Middlesex, à environ quinze kilomètres de Plainfield. Un autre communiqué en provenance de la base aérienne de Winston, Long Island : une escadrille de bombardiers porteurs de puissantes bombes explosives vole vers le nord, à la poursuite de l'ennemi ; des avions de reconnaissance la précèdent. Ils poursuivent l'ennemi à vue. Un instant, ne quittez pas l'écoute... nous avons pu établir une communication spéciale avec les unités d'artillerie établies dans les villages de la région ; nous pouvons donc vous donner un reportage en direct de la zone menacée par l'ennemi. Nous nous trouvons avec la batterie de la 22^e artillerie de campagne, quelque part dans les Watchung Mountains.

OFFICIER

Distance de tir, trente-deux mètres.

ARTILLEUR

Trente-deux mètres.

OFFICIER

Projection, trente-neuf degrés.

ARTILLEUR

Trente-neuf degrés.

OFFICIER

Feu ! (*Tir de pièce de gros calibre... silence.*)

OBSERVATEUR

Cent trente mètres sur la droite, mon capitaine.

OFFICIER

Changez les coordonnées... trente et un mètres.

ARTILLEUR

Trente et un mètres.

OFFICIER

Projection... trente-sept degrés.

ARTILLEUR

Trente-sept degrés.

OFFICIER

Feu ! (*Tir de pièce de gros calibre... silence.*)

OBSERVATEUR

Touché, mon capitaine ! Nous avons eu le trépied de l'une des machines. Les autres se sont arrêtées. Elles essaient de le réparer.

OFFICIER

Vite ! Réglez votre tir ! Trente mètres !

ARTILLEUR

Trente mètres.

OFFICIER

Projection... vingt-sept degrés.

ARTILLEUR

Vingt-sept degrés.

OFFICIER

Feu ! (*Tir de pièce de gros calibre... silence.*)

OBSERVATEUR

Je n'ai pas pu voir l'impact, mon capitaine. Ils émettent de la fumée.

OFFICIER

Quel genre ?

OBSERVATEUR

De la fumée noire, mon capitaine. Elle vient vers ici. Elle reste collée au sol, et avance très vite.

OFFICIER

Mettez les masques à gaz.

(Silence.) Artilleur, réglez votre tir. Vingt-quatre mètres.

ARTILLEUR

Vingt-quatre mètres.

OFFICIER

Projection, vingt-quatre degrés.

ARTILLEUR

Vingt-quatre degrés.

OFFICIER

Feu ! *(Tir...)*

OBSERVATEUR

Je ne vois toujours rien, capitaine. La fumée approche.

OFFICIER

Réglez le tir. *(Tousse.)*

OBSERVATEUR

Vingt-trois mètres. *(Tousse.)*

OFFICIER

Vingt-trois mètres. *(Tousse.)*

ARTILLEUR

Vingt-trois mètres. *(Tousse.)*

OBSERVATEUR

Projection, vingt-deux degrés. *(Tousse.)*

OFFICIER

Vingt-deux degrés. *(Sa toux couvre ses mots.)*

(Toux... fondu enchaîné... bruit de moteur d'avion.)

COMMANDANT

Bombardier de l'Armée, V-8-43, à hauteur de Bayonne, New Jersey ; lieutenant Voght, commandant une escadrille de huit bombardiers. Rapport au commandant Fairfax, base de Langham... Sommes en vue des machines sur tripodes ennemies. Renforcées par trois machines venues du cylindre de Morristown... Nombre total, six. Une machine est partiellement endommagée. Probablement touchée par un obus de l'artillerie stationnée dans les Watchnung Mountains. Les canons semblent s'être tus. Une épaisse brume noire reste collée à la terre... très forte densité, nature inconnue. Aucun signe du rayon calorifique. L'ennemi bifurque maintenant vers l'est, il traverse le Passaic et aborde les marécages du Jersey. Une autre machine enjambe l'autoroute Pulaski. Leur objectif est visiblement la ville de New York. Les machines écrasent un transformateur à haute tension. Elles sont groupées, maintenant, et nous nous apprêtons à attaquer. Les avions décrivent des cercles en attendant de frapper l'ennemi. Dans mille mètres, nous serons au-dessus de la première machine. Huit cents mètres... six cents... quatre cents... deux cents... Elles réagissent ! Le bras géant s'est levé... Un éclair vert ! Ils nous arrosent de flammes ! Altitude six cents mètres. Les moteurs nous lâchent. Impossible de larguer les bombes. Il reste une dernière solution... nous jeter sur elles, avion et cargaison. Nous piquons vers la première. Le dernier moteur est mort ! Deux cents...

PREMIER OPÉRATEUR

ici Bayonne, New Jersey, j'appelle la base de Langham...

Ici Bayonne, New Jersey, j'appelle la base de Langham...

Allez-y, parlez... Allez-y, parlez...

DEUXIÈME OPÉRATEUR

Ici la base de Langham... j'écoute...

PREMIER OPÉRATEUR

Huit bombardiers engagés contre les machines ennemies dans les plaines du New Jersey. Moteurs mis hors service par rayons calorifiques. Tous écrasés. Une machine ennemie détruite. L'ennemi décharge maintenant une épaisse fumée noire en direction de...

TROISIÈME OPÉRATEUR

Ici Newark, New Jersey... Ici Newark, New Jersey-Attention, attention ! Une fumée noire toxique arrive des marais du Jersey. Elle a atteint le boulevard sud. Masques à gaz inefficaces. La population doit immédiatement gagner la campagne... Les automobiles devront prendre les nationales 7, 23, 24... Évitez les endroits encombrés... La fumée se répand maintenant le long de Raymond Avenue...

QUATRIÈME OPÉRATEUR

2X2L... appelle CQ... 2X2L... appelle CQ... 2X2L... appelle 8X3R...
Parlez, s'il vous plaît...

CINQUIÈME OPÉRATEUR

Ici 8X3R... je réponds à 2X2L.

QUATRIÈME OPÉRATEUR

Comment me recevez-vous ? Comment me recevez-vous ? Confirmez, s'il vous plaît. Où êtes-vous, 8X3R ? Que se passe-t-il, où êtes-vous ?

(Cloches sonnant le tocsin au-dessus d'une ville, lent decrescendo.)

SPEAKER

Je vous parle du toit de l'immeuble de la radiodiffusion, à New York City. Les cloches que vous entendez sonnent pour inviter les citadins à quitter la ville avant que les Martiens n'arrivent. Selon les dernières estimations, trois millions de personnes ont quitté la ville au cours des deux dernières heures ; le Hutchison River Parkway est toujours ouvert au trafic automobile. Évitez les ponts menant à Long Island... des kilomètres de bouchons. Toutes les communications avec la côte du New Jersey sont interrompues depuis maintenant dix minutes. Plus aucune défense. Notre armée est annihilée... l'artillerie, l'aviation, tout est écrasé. Ceci est peut-être notre dernière émission. Nous resterons à l'antenne jusqu'au dernier moment... Au-dessous de nous, dans la cathédrale, on célèbre un service religieux.

(Voix chantant une hymne.)

Je regarde en direction du pont. Toutes sortes d'embarcations surchargées de fuyards partent des docks...

(Sirènes de bateaux.)

Les rues sont complètement embouteillées. Le bruit de la foule est tel qu'on se croirait à la Saint-Sylvestre. Attendez... L'ennemi est en vue sur les falaises de l'Hudson. Cinq grandes machines...

La première traverse le fleuve. Je la vois d'ici. Elle traverse l'Hudson à gué comme un homme franchirait un ruisseau... On me tend une dépêche... Des cylindres martiens tombent dans tout le pays. On en signale un aux abords de Buffalo, un autre à Chicago, à Saint-Louis... Ils semblent régulièrement espacés, et arrivent à intervalles prévus... La première machine vient d'atteindre la rive. Elle s'arrête et observe la ville. Sa tête métallique, qui ressemble à une cagoule, est au niveau des gratte-ciel. Elle attend les autres. Elles se dressent comme une ligne de nouvelles tours en bordure des quartiers ouest... Elles lèvent leurs bras de métal. C'est la fin. Elles vomissent de la fumée... une épaisse fumée noire, qui s'étend sur la ville. Dans la rue, les gens l'ont vue. Ils s'enfuient vers l'East River... par milliers, formant une foule dense, courant comme des rats. La fumée s'étend de plus en plus vite. Elle a atteint Times Square, au cœur de Manhattan. Les gens essaient de lui échapper, mais cela ne sert à rien. Ils tombent comme des mouches.

Maintenant, la fumée traverse la Sixième Avenue... la Cinquième Avenue... elle n'est plus qu'à cent mètres... quinze mètres...

QUATRIÈME OPÉRATEUR

2X2L appelle CQ...

2X2L appelle CQ...

2X2L appelle CQ... New York ?

Est-ce que quelqu'un me reçoit ?

Est-ce que quelqu'un...

2X2L

SPEAKER

Vous écoutez la diffusion en direct par C.B.S. d'une réalisation d'Orson Welles et du Mercury Théâtre, d'après une adaptation originale de *La Guerre des mondes* de H. G. Wells. Nous retrouvons Orson Welles et le Mercury Théâtre après un court intermède.

Vous êtes à l'écoute du Columbia... Broadcasting System.

(Musique.)

PIERSON

Tout en couchant ces notes sur le papier, je suis obsédé par la pensée que je suis peut-être le dernier homme sur Terre. Je me suis caché dans cette maison vide, aux environs de Grovers Mill – petit îlot de lumière coupé du reste du monde par un rideau d'épaisse fumée noire. Il me semble que tout ce qui s'est passé avant l'arrivée de ces créatures monstrueuses fait partie d'une autre existence... d'une vie sans lien de continuité avec l'existence furtive de l'épave solitaire qui trace ces mots au dos de quelques communications astronomiques portant la signature de Richard Pierson. Je regarde mes mains noircies, mes souliers déchirés, mes vêtements en loques, et j'essaie de les relier à un professeur vivant à Princeton, et qui, dans la nuit du 30 octobre, vit dans son télescope un éclat de lumière orangée sur une lointaine planète. Ma femme, mes collègues, mes étudiants, mes livres, mon observatoire, mon... mon univers... où sont-ils passés ? Ont-ils même jamais existé ? Suis-je Richard Pierson ? Quel jour sommes-nous ? Les jours existent-ils, en l'absence de calendriers ? Le temps s'écoule-t-il toujours, alors qu'il n'y a plus de mains humaines pour remonter les horloges ?... En notant les événements de ma vie quotidienne, je me dis que je préserve l'histoire de l'humanité dans ce petit livre à la reliure noire, dont l'objet primitif était de consigner les mouvements des étoiles... Mais pour écrire, il faut vivre, et pour vivre, il faut manger... J'ai trouvé du pain moisi à la cuisine, et aussi une orange pas trop pourrie, que j'ai pu avaler. J'observe les environs par la fenêtre. Parfois, j'aperçois un Martien émergeant de la fumée noire. La fumée tient toujours la maison prisonnière de ses replis noirs... Et puis un jour, j'entends un sifflement, et je vois soudain un Martien monté sur sa machine,

qui arrose la fumée avec un jet de vapeur, comme pour la dissiper. Tapi dans un coin, je l'observe, tandis que ses gigantesques pieds de métal s'approchent de la maison à la toucher. Épuisé par la peur, je m'endors... C'est le matin. Le soleil entre à flots par la fenêtre. Le noir nuage de gaz s'est dissipé ; les prés brûlés qui s'étendent vers le nord pourraient faire croire qu'une tempête de neige noire s'est abattue sur eux. Je me risque hors de la maison. Je gagne la route. Pas de circulation. Ici et là, l'épave d'une voiture, squelette noirci d'où s'échappent des bagages. Je me mets en route vers le nord. Je ne sais pourquoi, il me paraît moins dangereux de courir après ces monstres que de les fuir. Je suis constamment aux aguets ; j'ai vu les Martiens se nourrir... Si l'une de leurs machines apparaît au-dessus de la cime des arbres, je suis prêt à me jeter à plat ventre. Je trouve un châtaignier. Octobre, les fruits sont mûrs. J'en emplis mes poches. Il faut se maintenir en vie. Deux jours durant, je traverse un monde désolé, me dirigeant toujours plus ou moins vers le nord... J'ai finalement rencontré une créature vivante. Un petit écureuil roux perché sur un hêtre. Je le regarde, émerveillé. Il me regarde aussi. J'ai la conviction que nous partageons la même émotion... la joie de voir un autre être vivant. Je continue vers le nord. Vu des vaches mortes dans un pré marécageux. Au-delà, les ruines calcinées d'une laiterie. Le silo semble monter la garde sur ce désert inculte, pareil à un phare abandonné par la mer. Le silo est surmonté d'une girouette. Sa flèche indique le nord.

Le lendemain, j'approche d'une ville vaguement familière, mais étrangement rapetissée, nivelée, comme si un géant avait décapité les bâtiments les plus élevés d'un geste capricieux de sa main. J'atteins les quartiers périphériques... c'est bien Newark, dans l'ensemble intacte, mais rabaissée par la fantaisie des Martiens victorieux. J'ai soudain la curieuse impression que l'on m'observe, et j'aperçois effectivement une forme tapie dans une entrée. Je fais un pas dans cette direction, et la forme se lève : c'est un homme. Un homme, armé d'un grand couteau.

ÉTRANGER

Halte !... D'où venez-vous ?

PIERSON

Je viens... de bien des endroits. Il y a longtemps, j'étais à Princeton.

ÉTRANGER

Princeton, hein ? Mais c'est près de Grovers Mill !

PIERSON

Oui.

ÉTRANGER

Grovers Mill... *(Rit comme si c'était une excellente plaisanterie.)* Il n'y a rien à manger, ici. C'est mon territoire... Toute cette partie de la ville,

jusqu'au fleuve. Il n'y a à manger que pour un seul... Dans quelle direction allez-vous ?

PIERSON

Je ne sais pas. Je cherche... je crois que je cherche des gens.

ÉTRANGER (*Inquiet :*)

Qu'est-ce que c'était ? Vous n'avez rien entendu ?

PIERSON

Ce n'était qu'un oiseau... (*Avec émerveillement :*)

Un oiseau vivant !

ÉTRANGER

On finit par apprendre que les oiseaux ont des ombres, ces temps-ci... Dites, on est bien exposés, en pleine rue. Si on allait parler dans l'entrée de cette maison ?

PIERSON

Avez-vous vu des Martiens ?

ÉTRANGER

Ils sont tous à New York. La nuit, le ciel est tout éclairé par leurs lumières. Comme si la ville était encore habitée. Mais le jour, on ne les voit pas. Il y a une petite semaine, deux d'entre eux ont emporté un volumineux objet de l'aéroport. Je crois qu'ils apprennent à piloter.

PIERSON

À piloter !

ÉTRANGER

Ouais, à piloter.

PIERSON

Alors, c'en est fini de l'humanité. Il reste encore vous et moi, étranger. Deux survivants.

ÉTRANGER

Oh ! ils se sont bien installés ; ils ont réussi à détruire le plus grand pays du monde. Et leurs étoiles vertes continuent sans doute à tomber quelque part toutes les nuits. Ils ont perdu, une seule machine. Il n'y a rien à faire. Rien. Nous sommes foutus.

PIERSON

Que faisiez-vous ? Vous êtes en uniforme.

ÉTRANGER

Ce qui en reste... J'étais dans la milice – dans la garde nationale... Elle est bien bonne ! Il n'y a pas eu davantage de guerre qu'il ne peut y en avoir entre des hommes et des fourmis.

PIERSON

Et nous sommes des fourmis comestibles... J'ai pu m'en rendre compte. Que vont-ils faire de nous ?

ÉTRANGER

J'y ai bien réfléchi. Pour le moment, les Martiens sont arrivés à leurs fins. Il suffit qu'ils avancent de quelques kilomètres pour mettre des foules entières en fuite. Mais ils ne vont pas continuer comme ça. Ils vont commencer à nous attraper systématiquement – ils sélectionneront les meilleurs et les mettront dans des cages et tout ça. Vous allez voir ce qui nous attend. Jusqu'à présent, ce n'était qu'un début !

PIERSON

Qu'un début !

ÉTRANGER

Qu'un début, oui. Tout ce qui est arrivé, c'est parce que nous n'avons pas eu assez de bon sens pour nous tenir tranquilles : l'armée qui les a embêtés avec des canons et tout ça, les foules qui s'enfuyaient, prises de panique. Au lieu de perdre la tête et de faire n'importe quoi, nous devons agir en tenant compte de la situation telle qu'elle est. Les villes, les nations, la civilisation, le progrès... fini, tout ça !

PIERSON

À quoi bon vivre, dans ce cas ?

ÉTRANGER

Oh ! il n'y aura plus de concerts avant un bon million d'années, je suppose, ni de petits dîners intimes au restaurant. Si c'est ce genre de distraction que vous cherchez, je crois bien que la partie est terminée.

PIERSON

Que reste-t-il, alors ?

ÉTRANGER

La vie... voilà ce qui reste ! Je veux vivre. Et vous aussi ! Nous n'allons pas nous laisser exterminer. Je n'ai pas l'intention d'être pris, domestiqué et

engraissé comme un bœuf.

PIERSON

Que comptez-vous faire ?

ÉTRANGER

Continuer à vivre... sous leurs pieds. J'ai un plan. Nous les hommes, tels qu'on était, c'est fini. Nous avons plein de choses à apprendre avant d'avoir une chance. Et pendant que nous apprendrons, il faudra vivre, et rester libres. J'ai vraiment réfléchi à tout, voyez.

PIERSON

Racontez-moi la suite.

ÉTRANGER

Eh bien, on n'est pas tous faits pour vivre comme des bêtes sauvages, parce que ça sera ça, pas de doute. C'est pour ça que je vous ai bien observé. Tous ces petits bureaucrates qui vivaient dans ces maisons – ils ne feraient pas l'affaire. Ils n'ont pas ce qu'il faut pour ça. Tout ce qu'ils savent faire, c'est se précipiter au travail. Je les ai vus par centaines, courant comme des dératés pour attraper leur train de banlieue le matin, de peur de se faire vider s'ils arrivent en retard, et courant pareil le soir, de peur de rentrer en retard pour le dîner. Avec une assurance sur la vie et un peu d'argent de côté en cas de coup dur. Et le dimanche, s'inquiétant pour leur âme éternelle. Pour ces gars-là, l'arrivée des Martiens est providentielle. De belles cages bien spacieuses, une nourriture abondante, des soins attentifs, pas de soucis. Après une semaine ou deux à battre la campagne avec l'estomac dans les talons, ils seront trop heureux de se faire prendre.

PIERSON

Vous avez vraiment réfléchi au problème, je vois.

ÉTRANGER

Et comment ! Mais ce n'est pas tout. Les Martiens vont apprivoiser certains d'entre eux, et leur apprendre à faire des tours amusants. Qui sait ? Ils verseront peut-être une larme sur le petit préféré qui a grandi et qu'il a fallu tuer. Peut-être aussi en dresseront-ils d'autres à nous pourchasser.

PIERSON

Non, ça, c'est impossible. Aucun être humain...

ÉTRANGER

Mais si, je vous assure. Il existe des hommes qui ne demandent que ça. Si jamais j'en rencontre un...

PIERSON

En attendant, vous et moi et les autres comme nous... où allons-nous vivre lorsque les Martiens seront les maîtres de la Terre ?

ÉTRANGER

J'ai pensé à tout. Nous allons vivre sous terre. Sans doute dans les égouts. Il y en a des kilomètres et des kilomètres dans le sous-sol de New York. Les principaux sont assez grands pour qu'on puisse tous y tenir. Et puis, il y a les caves, les chambres fortes et les entrepôts souterrains, les tunnels du chemin de fer et du métro. Vous commencez à voir, hein ? Et nous allons former un groupe d'hommes forts et décidés. Les faiblards, on n'en veut pas.

PIERSON

Et vous aviez pensé à moi ?

ÉTRANGER

Je vous ai donné une chance, non ?

PIERSON

D'accord, d'accord. Continuez.

ÉTRANGER

Il faudra s'installer un lieu sûr où on pourra rester, vous comprenez, et y amener tous les livres qu'on pourra trouver – des livres scientifiques. C'est là que les hommes comme vous entrent en scène, vu ? Nous allons piller les musées, et nous allons même espionner les Martiens. Il n'y aura peut-être pas tellement de choses à apprendre avant que... Tenez, essayez d'imaginer ça : quatre ou cinq de leurs machines de guerre se mettent soudain en mouvement, leurs rayons calorifiques braqués à gauche et à droite, oui, et pas un seul Martien dedans ! Pas un seul Martien ! Mais des *hommes* – des hommes qui auront appris à s'en servir. Cela arrivera peut-être même de notre vivant. Ouah ! Imaginez si vous aviez une de ces chouettes machines avec le rayon prêt à entrer en action ! On le braquerait sur les Martiens, on le braquerait sur les hommes. On les mettrait tous à genoux devant nous !

PIERSON

C'est cela, votre plan ?

ÉTRANGER

Vous, moi et quelques autres, on serait les maîtres du monde !

PIERSON

Je vois.

ÉTRANGER

Eh, qu'est-ce qu'il y a ? Où allez-vous ?

PIERSON

Pas dans votre monde... Au revoir, étranger.

PIERSON

Après avoir quitté le soldat, je marchai longtemps et finis par arriver au Holland Tunnel. Je pénétrai dans le souterrain silencieux, à la fois inquiet et impatient de connaître le sort de la métropole qui s'étendait de l'autre côté de l'Hudson. Après être sorti du tunnel avec la plus grande prudence, j'ai commencé à remonter Canal Street.

J'atteignis la Quatorzième Rue ; il y avait de nouveau de la poussière noire, et je vis plusieurs cadavres. Une odeur nauséabonde montait des caves de certaines maisons. Je continuai à monter vers les Trentième et Quarantième Rues, et finis par me retrouver, seul, dans Times Square. Un grand chien efflanqué arriva en courant par la Septième Avenue, tenant dans sa gueule un morceau de viande marron foncé, poursuivi par une meute de roquets affamés. Il décrivit un vaste cercle pour m'éviter, comme s'il craignait que moi aussi, je n'essaie de lui arracher sa proie. Je m'engageai dans Broadway, là où cette étrange poudre était la plus épaisse, passant devant les vitrines muettes étalant leur marchandise devant les trottoirs désertés, devant le théâtre du Capitole, sombre et silencieux, devant un stand de tir, où une rangée de fusils muets était pointée sur une ligne de canards de bois immobiles. Près de Columbus Circle, je remarquai les modèles de voitures 1939 dans un hall d'exposition s'ouvrant sur des rues vides. Au-dessus du gratte-ciel de la General Motors, une bande d'oiseaux noirs tournait en cercle dans le ciel. Je pressai le pas. Soudain, dans la direction de Central Park, j'aperçus la cagoule d'une machine martienne, resplendissant au soleil de cette fin d'après-midi. Pris d'une inspiration aussi subite que folle, je traversai Columbus Circle en négligeant toute prudence, et entrai dans le parc. Je montai sur la petite colline qui se trouve derrière le lac de la Soixantième Rue. De là, je pus voir, formant une rangée silencieuse le long du Mail, dix-neuf de ces Titans de métal, aux cagoules vides d'occupants, aux longs bras de fer pendant à leurs côtés, inertes. Je cherchai en vain du regard les monstres qui en sont les maîtres.

Soudain, mon regard fut attiré par l'immense troupeau d'oiseaux noirs qui planait juste au-dessus de moi. Décrivant un dernier cercle, ils se posèrent. Ce fut alors que je vis les Martiens, raides et sans vie, auxquels les oiseaux affamés arrachaient des lambeaux de chair brunâtre.

Plus tard, lorsque leurs corps furent examinés en laboratoire, il s'avéra qu'ils avaient succombé aux bactéries pathogènes et de putréfaction contre lesquelles leur organisme n'avait pas de défenses... tués, alors que toutes les armes des hommes s'étaient révélées vaines, par les plus humbles des

créatures que Dieu, dans sa sagesse, a mis sur cette terre.

Avant l'arrivée subite du cylindre, l'opinion générale était que la vie n'existait nulle part dans les abîmes de l'espace, sinon sur l'insignifiante surface de notre minuscule sphère. Maintenant, nos yeux se sont ouverts. Mon esprit a conjuré une vision imprécise et merveilleuse de la vie, se répandant lentement dans les profondeurs inanimées de l'espace intersidéral, à partir de la petite pépinière de notre système solaire. Mais ce rêve est bien éloigné. Peut-être aussi, la destruction des Martiens ne nous a-t-elle donné qu'un répit. Peut-être est-ce à eux, et non à nous, qu'appartient l'avenir.

Comme il me semble étrange d'écrire dans mon paisible cabinet de travail de Princeton le dernier chapitre de cette chronique commencée dans une ferme abandonnée de Grovers Mill. Et comme il est étrange, aussi, de voir par ma fenêtre les tours de l'université, aux contours adoucis et bleuis par la brume d'avril. Et de voir des enfants jouer dans la rue, des étudiants se promener sur les pelouses, où la jeune herbe de printemps efface les dernières cicatrices noires de la terre meurtrie. Étrange, de regarder les curieux entrer dans le musée où sont exposées les pièces d'une machine de guerre martienne. Surtout lorsque je me souviens du moment où je la vis pour la première fois, dure et brillante, silencieuse et menaçante, à l'aube de ce grand dernier jour.

(Musique.)

Mesdames et messieurs, vous écoutez Orson Welles, qui sort de son personnage pour vous assurer que cette Guerre des Mondes n'est rien de plus qu'un programme spécial qui vous est offert à l'occasion des fêtes. C'était pour le Mercury Théâtre une façon de s'envelopper d'un drap et de jaillir d'un buisson en criant « hou ! ».

Nous n'aurions jamais eu le temps d'enduire toutes vos fenêtres de savon ni de voler toutes vos grilles de jardin d'ici demain soir... à défaut, nous avons fait de notre mieux. Nous avons annihilé le monde en direct pour vous, et détruit de fond en comble le Columbia Broadcasting System. J'espère que vous serez soulagés d'apprendre que ce n'était pas pour de bon et que ces deux institutions fonctionnent toujours. Bonsoir à tous, donc, et s'il vous plaît, pendant un jour ou deux, n'oubliez pas la terrible leçon que vous avez apprise ce soir. Ces envahisseurs ricanants et visqueux venaient tout droit du pays des contes de fées, et si l'on sonne à votre porte et qu'il n'y a personne, ce n'était pas un Martien... mais un poisson d'avril !

Traduit par Frank STRASCHITZ.

War of the Worlds.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

Philip K. DICK : LE PÈRE TRUQUÉ

Jusqu'ici, on n'a vu que des invasions en masse, ou encore, comme dans Le tout et la partie, des administrations étrangères plaquées sur notre monde ignorant. C'est à une invasion de l'intérieur, plus subtile et en un sens beaucoup plus terrifiante, que nous invite à assister Philip K. Dick. Pour les amateurs de cinéma, relevons que cette nouvelle est à peu près contemporaine du roman de Jack Finney, The body snatchers, qui a inspiré le film fort malencontreusement baptisé L'Invasion des profanateurs de sépultures !

LE dîner est servi, annonça Mrs. Walton. Va chercher ton père et dis-lui de se laver les mains. Même remarque en ce qui te concerne, mon bonhomme. » Elle transporta un plat fumant jusqu'à la table de la cuisine soigneusement mise. « Tu le trouveras au garage. »

Charles hésita. Il n'avait que dix ans ; le problème avec lequel il était aux prises eût confondu un savant d'université.

« Je... commença-t-il d'une voix incertaine, avant de s'interrompre.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? » June Walton avait discerné le malaise perçant sous l'intonation de son fils, et son cœur maternel tressaillait d'une soudaine inquiétude. « Est-ce que ton père ne serait pas au garage ? Pour l'amour du ciel, il s'y trouvait il y a une minute, en train d'aiguiser le sécateur... j'espère qu'il n'est pas allé voir les Anderson, non ? Je lui ai dit que le dîner était pratiquement prêt !

— Il *est* au garage, déclara Charles.

— Eh bien ?

— Il... il parle tout seul.

— Tout seul ? Ma foi, cela ne lui arrive jamais. Je suppose que ça ne l'empêchera pas de venir ? Va lui dire. »

Charles resta immobile.

« Mais qu'est-ce que tu as ? Vas-y ! »

L'enfant prit une inspiration et se lança désespérément :

« Je ne sais pas *lequel* prévenir... Ils sont tous les deux pareils. »

De surprise, June Walton faillit laisser choir la casserole qu'elle tenait en

main. « Si ça t'amuse... », entama-t-elle sévèrement.

À ce moment son mari entra dans la cuisine, en soufflant et en se frottant les mains.

« Ah ! ah ! s'écria-t-il d'un air enjoué. Des côtelettes d'agneau... hum... » Il reniflait l'air.

« Des biftecks..., corrigea June.

« Ted, reprit-elle, que faisais-tu ? »

Ted Walton s'assit à table. « J'ai aiguisé le sécateur comme un rasoir. Avis aux amateurs qui voudront y toucher ! »

C'était un homme d'aspect agréable, portant la trentaine ; épais cheveux blonds, bras musclés, mains habiles, visage franc et regard vif.

« J'ai une de ces faims ! Sale journée, au bureau. Toujours, le vendredi... » Il se tourna vers Charles. « Assieds-toi et commençons. »

Mrs. Walton servit les légumes et se mit lentement sur son siège.

« Ted, fit-elle, as-tu quelque chose en tête ? »

— En tête ? » Il la regarda, les paupières clignantes. « Mon Dieu, rien de particulier. Le traintrain habituel. Pourquoi cela ? »

Mal à l'aise, June dévisagea son fils. Celui-ci se tenait droit et rigide, les mains crispées, la figure dénuée d'expression et blanche comme de la craie. Il n'avait touché à rien. Il avait écarté sa chaise le plus possible de la place de son père. Ses lèvres bougeaient, sans émettre aucun son.

Elle se pencha doucement vers lui.

« Qu'est-ce qu'il y a ? » murmura-t-elle.

La voix de Charles était à peine audible :

« *L'autre...* c'est *l'autre* qui est venu... »

— Que veux-tu dire, mon chéri ? enchaîna June Walton à haute voix. Quel autre ? »

Ted sursauta. Une expression singulière traversa ses traits. Elle s'évanouit instantanément, mais le temps d'un éclair le visage familial de Ted Walton avait disparu, une lueur froide l'avait illuminé d'un éclat étranger, ses yeux s'étaient voilés d'une taie décolorée – il n'y avait plus eu qu'une masse de chair inerte et terne.

Puis à nouveau, ce fut le bureaucrate placide soupant en famille à la fin de sa journée de labeur. Il riait, mangeait et se versait à boire en parlant de choses et d'autres comme tous les soirs...

Mais ce soir-là, il y avait quelque chose d'anormal, quelque chose de terrible.

Les mains de Charles se mirent à trembler. Il répéta : « *L'autre* », dans un murmure sourd, puis, se levant brusquement, quitta la table et se terra dans un coin. « Va-t'en ! hurla-t-il. Va-t'en ! »

— Hein ? gronda dangereusement Ted. Qu'est-ce qui te prend ? » Il indiqua la place vide. « Tu vas me faire le plaisir de revenir à table. Ta mère n'a pas fait à manger pour des prunes. »

Charles tourna le dos et s'enfuit hors de la cuisine. On l'entendit monter

les escaliers en courant jusqu'à sa chambre.

« Mais que diable... ? » s'exclama June Walton, bouche bée.

Ted continua de manger d'un air furieux.

« Ce gamin veut une leçon, il l'aura, grinça-t-il. Nous aurons une petite conversation lui et moi, après le dîner... »

Charles s'accroupit sur le palier, aux aguets. Dans l'escalier, montait le père truqué. Toujours plus près, toujours plus près...

« Charles ! Charles ! prononçait le père truqué. Tu es là-haut ? »

Charles courut sans bruit jusqu'à sa chambre et en referma la porte, le cœur battant.

Le père truqué atteignait le palier. Dans une seconde – Charles se rua à la fenêtre, fou de terreur. Les pas s'arrêtèrent, « il » tritura le bouton.

Charles leva la vitre et enjamba la fenêtre. La plate-bande un étage plus bas le reçut ; il chancela en suffoquant, puis bondit sur ses pieds et courut droit devant lui, loin de la lumière de la fenêtre, tache jaune diminuant dans les ténèbres... Et il atteignit le garage, masse plus sombre contre le ciel.

Il reprit haleine, sortit sa lampe de poche conservée sur lui, ouvrit précautionneusement la porte...

Personne. Rien que la voiture à sa place. À gauche, l'établi de son père. Marteaux et scies au mur. Dans un coin, tondeuse à gazon, râteau, pelle et houe. Un bidon d'essence. Par terre, une grande tache d'huile et des touffes de mauvaises herbes grasses et noires dans le feu mouvant de la lampe de poche.

Derrière la porte, il y avait un tonneau rempli de débris. Au sommet, des piles de vieux journaux détrempés. Une forte odeur de moisi en émana quand Charles commença à les ôter. Des araignées tombèrent sur le sol où elles s'éparpillèrent ; il les écrasa du pied. Puis il regarda.

La vision le fit hurler. Il sauta en arrière. La lampe lui échappa et tomba, plongeant le garage dans les ténèbres. Il se força à s'agenouiller et, pendant d'horribles secondes, la chercha à tâtons parmi les araignées et les herbes huileuses. Quand il l'eut trouvée, il réussit à en diriger de nouveau convenablement le rayon vers le fond du tonneau, le fond qu'il avait mis au jour en écartant les piles de journaux.

Là, parmi les feuilles mortes, les boîtes de carton et les vieux rideaux du grenier... Cela ne ressemblait plus que très peu à son père – mais assez pour qu'il le reconnût. Il eut une nausée et ferma les yeux, puis il regarda encore. Au fond du tonneau, se trouvaient les restes de son père – de son *vrai* père. Les bouts que le père truqué n'avait pas utilisés. Les bouts qu'il avait mis au rebut.

Il prit le râteau et le passa dessus. C'était sec. Cela craquait et s'émiettait au contact de l'instrument. C'était comme une peau de serpent après la mue, écailleuse, rigide et tombant en poussière au toucher. *Une peau vide*. Les organes internes n'étaient plus là – la part importante. Rien ne restait que cette

peau fragile comme du verre, en un petit tas au milieu des détritux. Tout ce qu'avait laissé le père truqué. Il avait « mangé » le reste. Pris la substance de son père – et sa place.

Un bruit au dehors.

Il jeta le râteau et se précipita vers la porte. Le père truqué marchait dans l'allée, en direction du garage. Ses chaussures heurtaient le gravier ; il avançait à une allure incertaine.

« Charles ! appela la voix avec colère. Tu es là ? Attends un peu que je te trouve ! »

La silhouette de sa mère se détachait sur le porche éclairé de la maison.

« Ted, ne lui fais pas de mal. C'est quelque chose qui l'a bouleversé.

— Je ne vais pas lui faire de mal », grinça le père truqué. Il s'arrêta pour allumer son briquet. « Je te l'ai dit, nous aurons simplement un petit entretien tous les deux. Il a besoin d'apprendre les bonnes manières... »

Charles se glissa hors du garage. Son ombre mouvante passa un instant dans le champ de la lueur du briquet. Avec un grondement, le père truqué se porta en avant.

« Viens ici ! »

Charles partit en courant. Il connaissait mieux le terrain que « l'autre » ; « il » en savait beaucoup, « il » avait acquis des informations nombreuses en absorbant la substance de son père, mais Charles, lui, le connaissait comme personne. Il atteignit la clôture, la passa, aboutit chez les voisins, traversa leur jardin, contourna leur maison et déboucha dans la rue.

Tapi dans l'ombre, il écouta, retenant sa respiration. Le père truqué ne l'avait pas suivi. Peut-être était-il sorti de leur jardin et venait-il par le trottoir ? Il ne fallait pas rester sur place s'il voulait lui échapper. Il regarda à droite et à gauche, s'assurant qu'« il » ne le guettait pas, puis repartit au pas de course.

« Qu'est-ce que tu veux ? » demanda avec agressivité Tony Peretti.

Tony avait quatorze ans. Il était trapu et musclé. Les gosses du voisinage le craignaient.

« Il faut que tu m'aides », balbutia Charles.

Tony leva la tête avec ennui de son livre. À voix étouffée, entrecoupée, Charles lui raconta ce qui s'était passé.

« Tu veux blaguer ?

— Non ! Non ! Je te jure ! Viens voir, je te montrerai...

— Ouais, c'est ça... »

Tony décrocha sa carabine et le suivit nonchalamment. Ils ne parlèrent pas en chemin. L'esprit hébété de Charles était un trou noir.

Ils s'introduisirent par-derrière dans le jardin. Tout était silencieux. La porte de la maison était fermée.

Ils glissèrent un œil par la fenêtre du salon. Mrs. Walton cousait, l'air absent et troublé. En face d'elle, se tenait le père truqué. Dans le fauteuil du

père de Charles, un journal à la main. Avec l'attitude exacte de son modèle.
« Il » avait acquis beaucoup de renseignements.

« C'est lui, quoi ! Tu me fais marcher ! » prononça Tony.

Charles l'emmena au garage. Tony plongea dans la poubelle et empoigna la dépouille écailleuse et sèche. Il la tint à bout de bras, et elle se déroula comme du parchemin jusqu'à révéler l'entière silhouette du père de Charles. Elle était mince, ambrée, presque transparente.

« C'est *l'autre* qui a pris tout le reste ! » sanglota Charles.

Tony, blême, rejeta la chose dans la poubelle.

« Tu dis que tu les as vus *tous les deux ensemble* ?

— En train de parler. Tout pareils. Je me suis sauvé à la maison. Et puis « il » l'a tué, il s'est rempli de lui et il est venu en faisant semblant d'être lui... » Charles hoqueta, à bout.

Tony réfléchit.

« Ça me dit quelque chose, fit-il soudain. Il faut qu'on opère intelligemment. Tu n'as pas peur ?

— Non, réussit à murmurer Charles.

— Il faut qu'on le tue. » Tony éleva sa carabine. « Peut-être que ce n'est pas assez puissant pour lui. Mais viens. »

Ils sortirent et regagnèrent leur poste à la fenêtre du salon. Mrs. Walton s'était mise debout et parlait anxieusement. Le père truqué avait jeté son journal. Ils discutaient. Le bruit des voix filtrait.

« Bon Dieu ! criait le père truqué. Tu ne vas pas faire cette stupidité !

— Laisse-moi seulement téléphoner à l'hôpital.

— Il est à traîner dans la rue, rien d'autre.

— Jamais si tard. Et jamais il ne désobéit. Il était bouleversé, il avait peur de toi... » Elle le dévisagea. « Tu étais si bizarre. » Elle quitta la pièce.

« Je vais voir chez les voisins. »

Le père truqué surveilla son départ. Et alors quelque chose d'atroce se passa. Charles haleta et Tony eut un grognement de stupeur.

Aussitôt Mrs. Walton hors de la pièce, le père truqué s'était affaissé en arrière dans le fauteuil, le corps mou, la bouche grande ouverte, les yeux fixes et vides d'expression, et sa tête était tombée vers sa poitrine comme celle d'une poupée de chiffons.

Tony s'éloigna de la fenêtre.

« C'est comme si on avait coupé le contact. C'est ce que je pensais.

— Quoi donc ?

— Il est contrôlé de l'extérieur.

— Où ça ? fit Charles horrifié.

— Quelque part dans les parages. Il faut trouver où.

— Demandons à Bobby Daniels, continua Charles péniblement. Il retrouve tout.

— Le petit nègre ? D'accord, si tu le dis. On va chercher la *chose* qui l'a fabriqué et qui le fait marcher... »

« Cherchons autour du garage, déclara Tony au mince garçon noir accroupi près de lui dans l'ombre. C'est là que tout a commencé. »

Des fleurs poussaient aux abords du garage, et une aire plantée de bambous et parsemée de débris s'étendait derrière. La lune s'était levée et laissait suinter son jour froid.

Bobby acquiesça de toutes ses dents. Il avait une dizaine d'années, comme Charles.

Ils se mirent à l'œuvre. Bobby manœuvrait avec une inconcevable vélocité. Son petit corps étroit, tache vague perpétuellement en mouvement, se faufilait parmi les fleurs, contournait les quartiers de roc, rampait à la surface du sol ; ses mains expertes fouillaient dans les feuilles et les plantes, parcouraient les mauvaises herbes, suivaient les tiges. Aucun pouce de terrain ne restait inexploré.

Charles allait lentement. Il se sentait épuisé, le corps gourde, comme plongé dans un impossible cauchemar. Seule la terreur qui le tenaillait lui tenait lieu de force vitale.

« J'ai trouvé ! » s'écria enfin la petite voix aiguë de Bobby.

Ils l'entourèrent, les yeux fixés au sol éclairé par la lampe de Charles.

Bobby avait soulevé une énorme pierre. Dans la terre humide et pourrissante ainsi découverte, la lumière allumait des reflets métalliques sur une bête plate pareille un peu à une fourmi monstrueuse. Une bête rouge brique, le corps scindé en articulations, les pattes recourbées et interminables, qui creusait frénétiquement le sol sous elle. Sa queue acérée se démenait avec fureur tandis qu'elle s'enfonçait dans le tunnel qu'elle se pratiquait.

Tony courut au garage chercher le râteau. Il s'en servit pour immobiliser la bête par la queue.

« Vite. La carabine ! »

Bobby épaula et visa. Le premier coup sectionna la queue à demi. La bête se tordit et se contorsionna ; plusieurs de ses pattes se brisèrent. Elle avait quelque trente centimètres de longueur, telle un gigantesque mille-pattes. Elle cherchait désespérément à se frayer sa voie souterraine.

« Tire encore », ordonna Tony.

Sous le second coup de feu, la bête se cabra, siffla de rage, piétina sur place comme si le sable glissait sous elle. Sa tête s'agitait en tout sens ; elle la tordit pour venir mordre le râteau qui la plaquait au sol. Ses petits yeux noirs enfoncés et sinistres irradiaient la haine. Un moment, elle tenta en vain de lutter contre le râteau. Puis soudain, sans transition, elle fut secouée d'une convulsion frénétique qui fit sursauter et reculer ses adversaires apeurés.

Un bourdonnement perçant scia le cerveau de Charles. Le fredonnement rauque et lourd d'une nuée de voix métalliques grinçant à la fois en sourdine. Une force immense le bouscula. Il trébucha, la tête assourdie. Les autres faisaient de même, pâles et tremblants.

« Si elle ne meurt pas avec la carabine, souffla Tony, on peut la noyer, ou

la brûler, ou lui enfoncer une aiguille dans la tête... Il y a sûrement un moyen ! »

Il raffermir sa prise sur le râteau ; la bête continuait de se débattre.

Charles arracha la carabine des mains de Bobby. « Je veux la tuer ! » hurla-t-il.

Il chargea l'arme et la dirigea vers la bête. Celle-ci cingla l'air ; la rumeur martelée du champ de force qu'elle produisait lui explosa aux oreilles. Il se cramponna à la carabine. Il fit pression sur la détente...

« Très bien, Charles. Viens avec moi. »

C'était la voix du père truqué.

Des doigts puissants l'empoignèrent, le paralysant. Il lutta inutilement et lâcha la carabine. Le père truqué donna une bourrade à Tony qui sauta de côté. La bête, délivrée, se démena triomphalement pour s'enfoncer dans son trou.

« Tu dois être fou, Charles, débita le père truqué. Qu'est-ce qui t'a pris ? Ta mère est dans tous ses états. »

« Il » s'était tenu là, caché dans l'ombre, à les guetter... Sa voix monocorde grondait à son oreille, horrible parodie de celle de son père, tandis qu'« il » l'entraînait vers le garage. « Il » lui soufflait au visage une haleine humide et glaciale qui sentait la terre pourrie.

« Reste tranquille, disait la voix. Laisse-toi faire. C'est pour ton bien, Charles.

— Tu l'as trouvé ? (La voix anxieuse de sa mère, provenant de la maison.)

— Oui, je l'ai trouvé.

— Que vas-tu faire ?

— Nous allons avoir un petit règlement de comptes. Dans le garage. » Un faible sourire dépourvu d'émotion joua mécaniquement sur les lèvres, au clair de lune. « Retourne au salon, June. Je m'occuperai de lui. Tu ne sais pas le punir. »

La porte de derrière finit par se refermer. Sur les lieux de la lutte, Tony se baissa pour ramasser la carabine. Instantanément, le père truqué se figea.

« Rentrez chez vous, vous autres », grinça-t-il.

Tony restait indécis, l'arme à la main.

« Allez-vous-en », répéta le père truqué. Lentement, il se dirigea vers Tony, une main tendue vers lui, tirant Charles de l'autre. « Donne-moi ça avant de t'en aller. Je te conseille de me le donner sinon... »

Tony lui tira dans l'œil.

Le père truqué grogna et passa la main sur son œil crevé. Puis il bondit sur Tony et lui arracha la carabine. Il la brisa en la projetant à terre.

Charles, libéré de son étreinte, s'élança à l'aveuglette. Le père truqué lui barrait le chemin de la maison. Déjà, il se rapprochait, forme noire se mouvant précautionneusement. Charles battit en retraite. Où se cacher ?...

Les bambous.

Il s'y jeta, et les grosses tiges desséchées se refermèrent derrière lui avec un léger froissement. La lueur du briquet dansa non loin de là dans l'ombre.

« Charles, disait la voix, je sais que tu es quelque part par là. Il est inutile de te cacher. Tu fais empirer les choses. »

Le cœur tressautant, Charles demeura tapi au milieu des bambous. Les détritits s'amoncelaient près de lui. Ferraille, boîtes, papiers, bouteilles, vieux vêtements, rebuts, pourriture...

Et aussi quelque chose d'autre.

Une forme. Une forme immobile, muette, qui poussait au sommet du tas d'ordures comme quelque géant champignon nocturne. Un cylindre blanc, une masse pulpeuse qui scintillait comme humide au clair de lune. Un énorme cocon formé d'une substance cotonneuse. Vaguement, se distinguaient des bras et des jambes, ainsi qu'une tête indistincte et à demi formée. Il n'y avait pas même l'amorce d'un visage. Et Charles cependant pouvait dire ce que c'était.

L'embryon d'une mère truquée.

Croissant en secret, à l'abri des bambous, au creux des détritits humides. À côté du garage.

Une larve blanche et molle, encore sirupeuse. Mais le soleil l'assécherait, la chaufferait, durcirait sa croûte, lui communiquerait des forces. La *chose* émergerait alors de son cocon, et un jour, lorsque sa mère s'approcherait du garage...

Plus loin, il discerna alors d'autres embryons, petites excroissances blanches. Ceux-là avaient été récemment pondus par la bête. Ils accédaient juste à l'existence. Et il pouvait voir aussi L'endroit où avait poussé le père truqué et d'où il s'était détaché une fois venu à maturité.

Charles eut la nausée ; il rampa à travers les bambous, pour s'éloigner de la pourriture et des larves blêmes, puis soudain recula.

Encore une autre, qu'il n'avait pas vue. Mais elle n'était pas blanche. Elle était déjà devenue sombre. La pulpe humide et cotonneuse avait disparu. La larve était parvenue à terme. Elle était *prête*. Malade d'horreur, Charles l'observa comme fasciné. Il vit un tressautement la parcourir comme une masse de chair molle. Lentement, elle remuait. Les bras mal façonnés s'agitaient faiblement dans l'ombre. Une odeur fade se répandait.

C'était le « Charles » truqué...

Charles hurla.

Les bambous derrière lui s'écartèrent ; la main du père truqué se referma comme un étau autour de son poignet.

« Ne bouge pas, fit-il. Tu es allé juste là où il fallait. »

De sa main libre, il arracha les derniers débris de cocon qui emmaillotaient l'embryon.

« Je l'aiderai. Il est encore un peu faible. »

L'embryon vacilla, chancela, pataugeant à gestes balourds. Le père truqué lui présenta Charles. L'enfant essaya désespérément de se débattre, mais la

poigne du père truqué le clouait au sol. L'embryon se mit en marche. Sa figure était réduite à une cavité buccale qui s'ouvrait et se fermait. Il s'approcha de Charles. Son bras rugueux s'allongea... Il y eut un hurlement.

Charles tomba. À côté de lui, le père truqué qui venait de le lâcher continuait à hurler et à se trémousser convulsivement. Il fit irruption hors des bambous, tournant sur lui-même, le corps secoué par saccades, tiraillé de spasmes. Puis il vint s'écraser contre le mur du garage, les membres contractés, avant de rouler par terre avec un bruit mou. Il continua de gémir et de geindre, en essayant de ramper comme un scarabée privé de l'usage de ses pattes. Graduellement, son agitation diminua. Dans les bambous, l'embryon gisait comme un amas, le corps flasque, avec sa tête sans visage.

Enfin les soubresauts du père truqué s'arrêtèrent, et il n'y eut plus que le bruissement des bambous dans le vent de la nuit.

Charles sortit des bambous et retrouva dans l'allée Tony et Bobby, qui s'avançaient prudemment.

« Qu'est-ce que vous avez fait ? » chuchota-t-il.

Bobby montra le baril de pétrole qu'ils avaient trouvé dans le garage.

« Chez mes parents en Virginie, on s'en servait pour les moustiques.

— On a vidé le pétrole dans le tunnel fait par la bête, expliqua Tony d'une voix mal assurée. Et on a mis le feu. »

Bobby, précautionneusement, tâta du pied la dépouille intacte et contorsionnée du père truqué.

« Il est mort presque en même temps que la bête.

— Les autres aussi, alors ? » fit Charles.

Ils allèrent dans les bambous. L'embryon gisant ne bougea pas quand Tony lui enfonça un bâton dans le corps.

« Pour tous les autres, autant être sûr..., dit-il avec un sourire féroce. Va chercher le pétrole. »

Bobby s'éloigna.

« Cette bête..., souffla Charles.

— Tu cherches d'où elle venait ? Peut-être de la terre, peut-être qu'elle a dormi très très longtemps et qu'elle s'est réveillée... Peut-être qu'elle vient d'ailleurs.

— Tu veux dire de la planète Mars ?

— Je ne sais pas... » Tony regarda autour de lui. « Il vaut mieux qu'on ne le sache jamais. »

Il fit demi-tour.

« Viens chercher les allumettes. » Déjà il s'éloignait ; Charles se hâta de le suivre. Ils marchèrent sans parler au clair de lune.

Traduit par Alain DORÉMIEUX.

The father thing.

Gregory BENFORD : LES MIROIRS DE LA MER

Jusqu'à la nouvelle précédente, les envahisseurs étaient intelligibles. C'est-à-dire que leurs intentions, leurs modes d'organisation, d'attaque et d'occupation reproduisaient à peu près, en les amplifiant, les caractéristiques habituelles des invasions humaines. Mais l'invasion peut s'imposer aussi comme une réalité opaque, à la manière des phénomènes naturels qu'il faut péniblement déchiffrer. L'envahisseur redevient alors d'abord l'étranger. Et celui-ci, en chassant l'homme de son environnement naturel, va l'amener à changer à son tour.

WARREN se demandait depuis combien de temps ils dérivaien. Trente-sept jours, d'après les entailles régulières qu'ils avaient faites sur la grosse branche. Rosa les avait toutes vérifiées avec lui. Chaque jour à midi, ils taillaient l'encoche rituelle avec son couteau de poche usé et la retenaient soigneusement après l'avoir faite, de manière à ne pas la confondre avec une autre et croire qu'il l'avait faite la veille.

« Qu'est-ce que tu regardes ? » demanda Rosa en clignant des yeux sous le petit auvent.

— Je les compte, répondit Warren.

— Trente-sept », dit-elle, et il comprit au son de sa voix qu'elle ne le croyait pas non plus. L'ordre, la beauté des nombres, la structure des choses... cela ne signifiait rien ici. Après tous ces jours qu'ils avaient passés, comment auraient-ils pu compter juste ?

Un jour ou deux avaient dû leur échapper. D'ailleurs n'avait-il pas rêvé pendant ses jours de délire qu'il sciait la branche pour forcer les jours à passer, qu'il sciait jusqu'à ce que son genou dérape sur la sueur et qu'il s'évanouisse ? Il n'arrivait pas à se souvenir.

« Retourne dormir, dit-il. Je vais rentrer. Je croyais avoir entendu quelque chose. »

Elle s'assit et écouta le clapot étouffé des vagues contre le fond du radeau. Il n'y avait que le murmure de la mer et de temps en temps un tintement métallique lorsque leurs boîtes de conserve se déployaient sur le pont. Au

bout d'un moment, elle se rallongea et ferma ses yeux noirs pour échapper à l'éclat jaune et cru de l'après-midi tropical.

Warren regarda de nouveau la branche arrimée au radeau. Trente-sept jours depuis que le *Manamix* avait coulé. Trente-sept intervalles de lumière aveuglante, de faim, de peur, de soif.

L'eau se mit à clapoter et ils entendirent un choc sourd sous le radeau. Rosa se redressa. Warren lui fit signe de garder le silence et attendit. Les planches et les troncs mal joints grincèrent en jouant l'un contre l'autre, puis de nouveau le coup sourd.

Ils gagnèrent machinalement leurs postes. Elle s'assit à califourchon sur un tronc près du bord, arracha son chemisier blanc et le plongea dans l'eau. Warren alla chercher son bâton, inséra le ruban de caoutchouc dans les fentes pratiquées aux deux extrémités et y ajusta une longue flèche grossière. La flèche était faite avec une traverse de plus de deux centimètres d'épaisseur qui provenait du canot de sauvetage du *Manamix*. Elle était légèrement effilée et armée à son bout d'un long clou de fer.

Il plissa les yeux pour s'abriter de la lumière et observa le creux peu profond des vagues pour essayer de juger de l'inclinaison du pont. De nouveau le coup sourd. Warren était à peu près certain à présent qu'il s'agissait d'un Essaimeur et non d'un des grands poissons. Il y avait quelque chose de particulier dans le bruit que faisait leur tête lorsqu'elle sondait le dessous du radeau à la recherche d'une faille.

Soudain, un remous dans l'eau lui fit tourner la tête. Rosa agitait sa blouse en cadence sous l'eau et derrière ses seins décharnés, il vit la mer se plisser et se soulever légèrement sous l'effet de nouveaux courants qui remontaient à la surface.

C'était là leur erreur tactique, celle qu'ils commettaient à chaque fois. L'instinct leur disait de regarder d'abord, d'estimer la cible. L'Essaimeur repassa en glissant au milieu des ombres bleues sous le radeau, puis se renversant, il revint pour la passe finale. Warren se raidit et pointa sa flèche. Rosa avait dû apercevoir la forme sombre un instant plus tôt. Elle retira le chemisier de l'eau d'un coup sec, et l'Essaimeur dans un brusque et dernier élan essaya de l'attraper.

« Haeae ! » cria Rosa. Le nez de l'Essaimeur troua la surface, un sourire sur sa large bouche mince aux coins relevés, ses yeux blanc nacré braqués sur l'infini.

Warren laissa partir la flèche et la suivit automatiquement en se jetant à quatre pattes. L'Essaimeur l'avait reçue sous les ouïes et le clou s'était profondément enfoncé dans les replis de chair verte et glissante.

Rosa tira sur le filin qui retenait la flèche. « Doucement ! dit-il en plongeant sa poitrine dans l'eau. Ne le sors pas. »

La flèche suffisait à étourdir l'Essaimeur mais sans plus. Dans un instant, il allait se débattre et casserait le filin. Warren se pencha à plat ventre au-dessus de l'eau et tendit le bras. Il saisit un aileron ventral d'une main puis un

deuxième. L'Essaimeur était agité de soubresauts. Warren se retourna sur lui-même et s'écorchant la hanche sur le bois, il souleva le corps et le tira en partie sur le radeau.

Rosa saisit un aileron et souleva l'Essaimeur, puis elle le retourna sur le flanc et avec un pied le fit rouler hors de l'eau. Il se mit alors à arquer le dos et à se contorsionner pour trouver un point d'appui et se propulser par-dessus bord. Ses yeux étaient exorbités et les minces ouïes laissaient échapper un râle audible en s'ouvrant et en se refermant spasmodiquement.

« Dépêche-toi ! » cria Rosa. Warren avait sorti son couteau et tanguait au-dessus de l'Essaimeur, cherchant le bon angle d'attaque. L'Essaimeur lui échappa et glissa vers l'eau. Au moment où il se retournait, le couteau s'abattit et s'enfonça dans les chairs tendres de son flanc, remontant vers l'épine dorsale. Warren tira sur le couteau, trancha la chair sur toute la longueur du corps et sentit l'Essaimeur se convulser sous la violente douleur. Puis celui-ci se raidit et mourut dans un dernier soubresaut.

Rosa poussait des gémissements syncopés en le tenant par un de ses ailerons. Warren fit un pas en arrière, gardant son équilibre malgré la houle, et la poussa du coude.

Elle le regarda avec des yeux vides, resta un moment sans bouger puis elle entra précipitamment sous la feuille de contreplaqué qui formait le toit de l'auvent. Il la suivit des yeux avec un vague dégoût.

La même chose s'était passée la dernière fois où ils en avaient tué un, mais cette fois-ci, elle semblait plus lointaine, plus difficile à atteindre. C'était comme si les Essaimeurs la ramenaient à un stade antérieur de sa vie, à son enfance. Elle ne pouvait supporter de tuer que si cela faisait partie d'un rituel, d'un plan d'action réglé d'avance qui, s'il était parfaitement suivi, lui permettait d'échapper totalement à la réalité de l'événement.

Des substances liquides commençaient de s'écouler du corps de l'Essaimeur qui roulait sur le pont. Warren se maudit pour sa lenteur et alla prendre les boîtes de conserve. Il appuya alors l'Essaimeur contre un tronc à l'endroit où le bordage du canot de sauvetage démoli rejoignait ce tronc et formait un creux. Il coinça ensuite les boîtes de conserve contre le corps de l'Essaimeur là où la plus grande partie du jus s'écoulait, et il retint le corps pour contrer le roulis du radeau.

La peau verte était glissante comme celle d'un phoque. Les ailerons ventraux et dorsaux pendaient maintenant qu'il était mort, mais ils aidaient l'Essaimeur à se diriger sous l'eau à une allure incroyable. À quelques détails près, il ressemblait à tous les autres poissons. Un peu grand peut-être, approximativement un mètre vingt de long.

Sa tête pourtant le trahissait. Elle n'allait pas en s'effilant obliquement, mais au contraire la boîte crânienne y formait une grosse proéminence. Le front massif ressemblait à celui des dauphins et le visage avait cet air curieusement ramassé commun à certains grands poissons. Cependant, la bouche mince, les grands yeux et la mâchoire en avant étaient étrangers à la

planète. La Terre n'avait jamais élaboré de semblable combinaison.

« Regarde ! » lança Rosa. Warren regarda dans la direction qu'elle indiquait au milieu des montagnes et des vallées d'eau en mouvement. Un cylindre gris flottait à dix mètres du radeau.

Quelques dernières gouttes s'écoulaient des glandes lymphatiques de l'Essaieur et Warren se dit que pour en obtenir davantage il faudrait qu'ils s'y mettent tous les deux, qu'ils tailladent et scient la peau épaisse et musculeuse, puis qu'ils pressent la chair pour en extraire le jus. Mais cela ne valait pas vraiment la peine, pas au point de forcer Rosa à coopérer.

Il arrima les boîtes et retourna l'Essaieur sur le flanc. Des embruns lui éclaboussèrent le visage. Entièrement absorbé par la surveillance du cylindre, il effectua le travail machinalement pour ce qui lui sembla être la millième fois, bien qu'en réalité, ce dût être à peu près la vingtième. Presque un par jour, songea-t-il.

« Repêche-le », lui ordonna-t-il en revenant au milieu du radeau. Rosa le regarda craintivement depuis l'auvent, sans comprendre.

Il renifla, exaspéré. Peut-être fallait-il la gifler pour, la réveiller comme la dernière fois. Mais le cylindre, lui, dérivait lentement et s'éloignait.

Il s'avança en souplesse vers la branche d'arbre et entreprit de la détacher. Ses doigts étaient tout gonflés à force d'être continuellement plongés dans l'eau et les lambeaux d'écorce lui glissaient des mains.

Il réussit au bout d'un moment à la détacher et se rendit à croupetons vers le bord du radeau le plus proche du cylindre. Il remarqua machinalement qu'aucun clapotis ne troublait la surface, qu'aucune forme verte ne filait en dessous d'eux dans les profondeurs.

Tout semblait tranquille, comme les fois précédentes. Si les Écumeurs lui tendaient un piège, ils mettaient du temps à le faire fonctionner.

Il s'arrêta à trente centimètres du bord et essaya de trouver son équilibre malgré la houle. Le tube gris dansait paresseusement dans le creux d'une vague et il s'éloigna un peu plus.

Warren respira profondément, cambra instinctivement ses orteils pour avoir un meilleur équilibre, et se penchant en avant pour contrer l'inclinaison du pont il tendit les bras jusqu'à ce que ses muscles l'abandonnent. La branche était trop courte d'un bon mètre. Il ne parvint pas à attraper le tube.

Il reprit son équilibre, se reposa un peu et recommença.

Toujours trop court. Et en plus la distance avait augmenté de quelque trente centimètres.

Warren ferma les yeux pour se protéger de la douloureuse et aveuglante clarté de l'après-midi et sentit les muscles de ses jambes faiblir. Il ne fallait pas qu'il se laisse aller.

S'il se laissait aller, même une seule fois, il serait entraîné dans les mêmes dédales profonds où Rosa errait. Non, il fallait qu'il tienne bon.

Warren renonça et retourna sous l'auvent. Il réalisa alors à quel point il avait voulu avoir ce tube, à quel point il avait espéré en trouver un autre.

Peut-être aurait-il été capable de le comprendre, celui-ci. Le deuxième avait marqué un véritable progrès sur le premier. Il y avait eu trois mots anglais dedans. Alors dans le troisième....

« Ah ! ah ! » grogna Rosa, en le poussant du coude. Elle gesticulait furieusement et griffait l'air autour d'elle. Warren tourna vivement la tête et regarda vers l'endroit où il avait vu le tube. Une silhouette bleu noir bondit alors hors de l'eau, juste à côté de celui-ci. Elle était un peu plus grande qu'un Essaimier et sautait allègrement au-dessus de l'écume verte d'une vague.

Avant même que Warren n'ait eu le temps de bouger et de reconnaître l'Écumeur, ce dernier replongea près du tube et disparut. Un instant plus tard, il rejaillit dans une trombe d'écume, attrapa le tube et le jeta en l'air d'un souple mouvement de la tête.

Warren tira la branche à lui, mais l'Écumeur avait fait demi-tour avec une soudaineté impressionnante et s'éloignait à toute vitesse. Il plongea dans le flanc d'une vague semblable à du marbre vert et la traversa. Au bout d'un court moment, il disparut dans le relief constamment en mouvement du Pacifique Sud.

Rosa poussa un cri hébété mais Warren ne fit pas attention à elle et se précipita à quatre pattes vers le bord du radeau. Le tube n'était plus qu'à quelques mètres et il le repêcha rapidement, notant au passage que la femme s'était tapie sous l'auvent et parlait toute seule.

Il ramena le cylindre au milieu du radeau. Il était lisse et fait dans une matière organique. Le manipulant précautionneusement, il l'examina pour voir s'il était différent des autres. ‘

Le tube s'ouvrit facilement en laissant échapper un petit'pop'mouillé. La même feuille roulée se trouvait à l'intérieur. Il l'étala sur le pont.

CONSQUE KOPF AMN SOLID. DA OLEN SMALL
YOUTH SCHLECT UNS. DERINGER CHANGE DA
UNS B WSW. SAGEN ARBEIT BEI MOUTH
CIRCLE STEIN NONGO.

Warren étudia longuement la mince feuille semblable à du parchemin. Pour un Écumeur, venir si près du radeau représentait un acte d'une témérité incroyable.

Ils devaient commencer à désespérer. Quelle que fut la nature de ce qu'ils voulaient lui faire savoir, il ne devait plus leur rester beaucoup de temps.

Celui-ci serait le dernier message, il le savait. Secouant la tête et pleurant presque de dépit, il se rendit compte qu'il n'était pas plus intelligible que le premier.

Quand il se réveilla dans l'eau, le *Manamix* était en train de sombrer. Les longs doigts des éclairs tropicaux se recourbaient sous les nuages noirs, et il put voir que le bateau faisait eau rapidement à tribord.

Il se balançait régulièrement comme un gigantesque animal terrestre pris dans les interminables filets des Essaimeurs. Les longs cordons verts léchaient les flancs du navire et traversaient le pont. Il s'agissait de filins souples et solides constitués de chaînes de molécules organiques que les milliers d'Essaimeurs, rassemblés à présent autour de l'étrave, dévidaient des poches qu'ils avaient sous le ventre. Les biologistes pensaient que les cordons devaient avoir une utilité dans leur processus de reproduction, mais pourquoi étaient-ils aussi longs, nul ne le savait. Ces cordons, ainsi que les trous que des Essaimeurs suicidaires, par groupes de trois ou quatre, avaient déjà percé dans la coque, suffisaient à faire couler n'importe quel bateau de petit tonnage.

Le *Manamix* faisait eau dangereusement. Warren savait bien que les avions n'auraient jamais le temps d'arriver jusque-là, à huit cents kilomètres de la côte ouest de l'Amérique du Sud, avec la terrible tempête qui faisait rage. Ils n'arriveraient jamais à temps pour jeter, comme avait dit le capitaine, les boîtes de poison qui pourraient arrêter les Essaimeurs. Le *Manamix* avait épuisé depuis longtemps sa provision de produits chimiques, et à présent, le bateau se couchait dans la houle, les lumières du bord s'éteignaient et des gens criaient.

L'image s'imprima dans son esprit. Le *Manamix*, paralysé, bascula et s'enfonça dans les ténèbres de sa tombe dans un dernier clignotement orange de ses feux de position. Des éclairs crépitèrent et se reflétèrent sur les milliers de miroirs brisés de la mer. Ensuite vint un goût âpre de sel, le froid mordant, une rafale de pluie qui l'aveugla. Puis il y eut le choc sourd du canot de sauvetage lorsqu'il heurta une caisse qui flottait près de lui ; il se mit alors à bouger et à se battre contre le courant.

Le reste était impersonnel, comme si tout cela était arrivé à quelqu'un d'autre. Il se hissa dans le canot et se mit à payer pour s'éloigner du *Manamix* et des Essaimeurs. Il aperçut Rosa dans l'obscurité et parvint à la tirer dans le canot. C'était une journaliste qu'il avait rencontrée à bord du *Manamix*.

Elle faisait un reportage sur les Essaimeurs pour le compte d'une agence de presse et désirait être du voyage le long de la côte de l'Amérique du Sud, espérant qu'ils en rencontreraient. Ces créatures venues de l'espace avaient pratiquement chassé l'homme des océans depuis un an, et le *Manamix* faisait partie des rares cargos de ligne qui naviguaient encore dans le Pacifique. Elle avait essayé de lui soutirer quelques opinions sur le sujet en prenant un verre, mais il était ingénieur et n'en savait pas plus qu'elle sur l'arrivée sur Terre des Essaimeurs.

Ils dérivèrent toute la nuit. Ils restèrent couchés tous les deux au fond du canot en essayant de ne pas faire de bruit, car si les Essaimeurs trouvaient le canot et pensaient qu'il était occupé, leurs fronts osseux enfonceraient la coque en un rien de temps.

Pourtant le canot sombra sans l'aide des Essaimeurs. Il avait dû s'abîmer en tombant du pont du *Manamix*. La fuite que Warren avait découverte

pendant la nuit était devenue un flot régulier quand l'aube tiède se leva sur eux.

Dans les premières clartés du jour, ils aperçurent d'autres débris du *Manamix* qui flottaient à proximité du canot. Il y avait aussi des arbres déracinés qui avaient dû être emportés et jetés à la mer par la tempête qui s'était abattue sur le *Manamix* au moment même où les Essaimeurs étaient passés à l'attaque.

Warren se mit à l'eau au péril de sa vie pour aller les récupérer. Il savait que les Essaimeurs étaient cruels et dénués d'intelligence. Il avait lu un article qui disait qu'ils formaient l'espèce la moins évoluée tandis que les Écumeurs constituaient une minorité plus avancée. Les Essaimeurs n'avaient manifestement pas pu construire les vaisseaux qui étaient descendus dans l'atmosphère terrestre et avaientensemencé les océans cinq ans auparavant.

Mais, évolués ou non, ils le tueraient immédiatement s'ils le trouvaient dans l'eau.

Pendant trois jours de dur labeur, ils payèrent et récupérèrent ce qu'ils trouvaient, coupant, construisant, arrimant. Ils démolirent le canot de sauvetage et s'en servirent pour étayer et ponter les troncs et le bois de charpente qu'ils avaient pu récupérer. Un rouleau de câble leur servit à arrimer. Une grille en métal réduite en morceaux leur fournit des clous convenables.

Rosa résista très bien, au début. Ils ne virent jamais d'autres survivants du *Manamix*. D'après ses connaissances élémentaires de navigation, Warren conclut qu'ils déviaient pratiquement plein ouest ; et que s'ils réussissaient à tenir le coup, une patrouille de recherche finirait bien par les retrouver.

Une nuit, se sentant curieusement libéré de son passé, il prit Rosa avec une force et une assurance qui le surprirent lui-même. Il était certain de s'en sortir vivant.

Il utilisa une partie des vivres du canot de sauvetage comme appât et attrapa quelques poissons. Après différents essais, il réussit à construire un arc et une flèche suffisamment précis pour tirer sur les poissons en surface, mais cependant, la ligne et l'appât restaient plus rapides.

Leur réserve d'eau commença de s'épuiser. Rosa conservait leurs provisions sous l'abri de contre-plaqué, mais au bout du septième jour, il s'aperçut qu'il n'y avait presque plus d'eau. Elle avait bu nettement plus que sa part.

« Il le fallait, dit-elle en reculant devant lui. Je n'en peux plus d'être là. J'ai tellement soif. Et le soleil, il est trop chaud, j'en... »

Il la frappa plusieurs fois, lui donnant des coups secs et brutaux du tranchant de la main. Il n'en retira cependant aucune satisfaction. Elle avait pris leur eau et il n'y en avait plus. Au bout d'une heure d'abattement, il recommença à réfléchir tandis que Rosa se terrait loin de lui à l'autre bout du radeau.

Il sentait en lui un étrange détachement qui remontait à la surface lorsqu'il

essayait de trouver une solution au problème. Il trouvait une espèce de repos dans la démarche calme et méthodique de son esprit.

Il s'accroupit sur une planche plate et se balança en accompagnant instinctivement la houle, mais à l'intérieur, là où il vivait, le monde n'était pas fait que du gargouillis et du déferlement des vagues, de la brûlure salée du vent et de l'eau de mer. À l'intérieur, il y avait les livres et les schémas. Mieux que cela, il y avait les morceaux épars de choses qu'il avait apprises et l'occasion se présentait maintenant de les rassembler.

La chimie. Warren fabriqua un appareil à distiller avec deux boîtes de conserve. Il fit une petite entaille dans le bouchon en caoutchouc d'une bouteille d'eau et la descendit dans la mer au bout d'un long fil de pêche.

Il se souvenait vaguement – ou bien était-ce le produit de son imagination – que l'eau était plus froide vers le fond. S'il en ramenait une certaine quantité dans une boîte hermétique plongée à six mètres sous la surface et s'il la plaçait ensuite dans une deuxième boîte exposée au soleil, elle se mettrait à fumer comme un seau à Champagne. La vapeur se condenserait alors que les parois de la première boîte sous la forme de gouttelettes d'humidité dépourvue de sel.

Il essaya maintes et maintes fois. Ça ne marcha jamais. Cependant il essayait, il réfléchissait, il ne se laissait pas aller. C'était l'essentiel.

Au bout du neuvième jour, ils n'eurent plus d'eau. Rosa pleura et le traita de noms répugnants. Elle se mordit l'épaule au cours d'une crise mais ne sembla même pas s'en apercevoir.

Le jour suivant, la mer fut plus agitée. Des vagues déferlaient sur le pont et les trempaient sans arrêt si bien qu'ils ne pouvaient ni dormir ni même se reposer. En fin d'après-midi, Warren aperçut de minuscules hippocampes, à peu près de la taille d'une pièce de dix *cents*, nageant dans l'écume qui balayait le pont du radeau. Il les observa longuement et essaya de se souvenir de ce qu'il avait appris en biologie.

Il savait parfaitement que s'ils se mettaient à boire quoi que ce soit ayant une haute teneur en sel, la fin surviendrait avec une rapidité foudroyante. Il fallait pourtant qu'ils tentent leur chance.

À force de paroles et de coups, Warren finit par convaincre la femme de l'aider à ramasser une poignée de ces hippocampes. Il en mit quelques-uns sur sa langue avec une certaine hésitation et attendit qu'ils fondent. Ils avaient un goût qui rappelait le poisson mais semblaient être moins salés que l'eau de mer. Une poignée entière de ceux-ci les rafraîchit et leur fit du bien à tous les deux, et ils en ramassèrent fébrilement avant que la nuit ne tombe.

Le onzième jour fut insupportable.

Warren, assis, les yeux fermés, explorait soigneusement les galeries lumineuses et rationnelles de son esprit. La tentation de boire de l'eau de mer l'envahissait comme une gangrène et débordait sur l'espace propre et net où il essayait de vivre.

Pour se convaincre lui-même, il fallait qu'il repasse continuellement dans

sa tête cet enchaînement logique :

S'il buvait de l'eau de mer, il absorberait une certaine quantité de sel en solution. Son corps, cependant, n'avait besoin que d'une très petite quantité de ce sel et il fallait qu'il se débarrasse de ce qu'il avait absorbé en plus de cette infime quantité nécessaire. Le travail d'élimination de ce sel en trop est accompli par les reins qui filtrent tous les déchets contenus dans le sang sous forme d'urine.

Et pour cela les reins ont besoin d'eau. Au moins un demi-litre par jour.

Il en fit une rengaine qu'il se répéta interminablement. Les vagues dansaient et se soulevaient devant ses yeux. Les vivres déshydratés pesaient comme un poids mort sur son estomac. Il se concentra sur la rengaine.

Boire un demi-litre d'eau de mer par jour. Cela donne environ trente centimètres cube d'eau fraîche.

Or, les reins ont besoins de plus de trente centimètres cube pour filtrer le sel qui se trouve dans un demi-litre.

Les reins réagissent. Ils prennent l'eau dans les tissus du corps.

Le corps se déshydrate. La langue devient noire.

Nausées. Fièvre. Mort.

Plus tard, Warren se dit qu'il avait dû rester assis là presque toute la journée, se récitant à lui-même ce raisonnement, le réduisant à quelques mots clefs, le rendant parfait.

Un choc sourd sous le radeau le tira de ses pensées. Rosa sursauta. Warren comprit immédiatement ce que c'était. Un Essaimeur les avait retrouvés.

Il se mit en mouvement sans gestes brusques et se concentra. Un nouveau problème se présentait.

Le choc se répéta, se déplaçant sous le radeau.

Il était différent des petits coups farceurs des dauphins.

L'Essaimeur troua la surface à cinq mètres du radeau, se retourna sur le dos et les reluqua de son œil globuleux. Rosa leva les bras en l'air de terreur ; l'Essaimeur qui s'apprêtait à replonger s'arrêta alors et tourna autour du radeau en suivant les mouvements désordonnés de Rosa.

Calmement, Warren décocha sa flèche.

Hisser la créature blessée sur le radeau, taper dessus avec un bâton jusqu'à ce qu'elle ne bouge plus, la dépecer et regarder le liquide jaune pâle et très fluide suinter de sa chair et goutter dans les boîtes de conserve – il fit cela tout seul, travaillant avec une intense concentration, oubliant complètement Rosa. Il ne l'entendit même pas s'approcher en trébuchant et gémissant au moment où il portait une des boîtes de conserve à ses lèvres.

Un bref instant, il sentit le goût frais et légèrement acre du liquide dans sa bouche. Elle fit alors tomber la boîte de ses mains et elle alla rouler sur le pont, renversant le précieux liquide sur les planches.

Son coup de poing la fit tomber à genoux. « Mais pourquoi ? Qu'est-ce... »

— Pas bien, bégaya-t-elle. Affreux, mauvais. » Elle secoua la tête et cligna des yeux. « Ils ne sont pas... pas normaux. Dois pas manger...

— Tu veux boire ou pas ?

— Nan... ouais, mais pas ça. Un peu, peut-être, je... »

Il la regarda durement et elle s'éloigna. Le précieux liquide s'écoulait de l'Essaieur et tombait sur les planches du pont, et Warren se précipita pour installer les boîtes en dessous. Il but la première boîte, puis la deuxième. Rosa était assise de l'autre côté du radeau et pleurnichait.

La troisième boîte, il la posa à mi-chemin entre eux deux et au bout d'un moment Rosa s'approcha et la but lentement. Le goût était douceâtre, peu salé et étrangement comparable à de la bière éventée.

Après cela, ils parvinrent à un accord tacite. Rosa l'aiderait à attirer les Essaieurs s'ils s'approchaient du radeau, mais elle n'aurait pas – c'était plus fort qu'elle – à les dépecer et à extraire les poches de liquide des ailerons ainsi que le sang et les yeux. Ce serait à Warren de le faire.

Tandis que Rosa restait assise, perdue dans ses rêves au milieu de leur île rectangulaire, chantonnant toute seule et se repliant de plus en plus sur elle-même dans son propre refuge, loin du soleil et du sel, Warren, lui, travaillait et réfléchissait.

Il examina le corps des Essaieurs, repéra les endroits tendres et pulpeux où une flèche était susceptible de s'enfoncer, étudia leur système respiratoire et le fragile faisceau de muscles qui le commandait. Chaque jour, désormais, ils entendaient le choc violent d'un Essaieur sous le radeau et à chaque fois, il finissait par faire surface et se faisait tuer.

Les Essaieurs semblaient ne posséder aucun des instincts cruels et méfiants de rapace qui caractérisaient les Essaims proches des côtes. Les Essaieurs solitaires qui se trouvaient dans les parages servaient probablement d'éclaireurs à leurs bandes qui ravageaient les océans, et ne devaient pas être entraînés ou élevés pour l'attaque.

Warren fit des expériences, s'entraîna, essaya de nouvelles techniques. Il coupa du tissu et en fit des petits sacs pour y mettre les parties les plus juteuses de la carcasse d'un Essaieur et les mâcha jusqu'à ce qu'il ait extrait la dernière goutte de liquide chaud et trouble. Cela faillit d'ailleurs le rendre malade, et au bout de plusieurs jours, lorsque les réserves d'eau de son corps furent reconstituées, il essora des morceaux de chair et obtint pratiquement la même quantité.

Le vingtième jour, Rosa repéra la capsule. Son cri réveilla Warren qui somnolait irrégulièrement sous l'auvent.

Au loin, le premier Écumeur qu'ils voyaient s'éloignait à toute vitesse. Les Écumeurs représentaient une énigme pour les biologistes qui étudiaient ces extraterrestres. Il n'y en avait pas beaucoup et ils agissaient indépendamment des Essaieurs. Un ou deux d'entre eux seulement avaient été tués pendant le premier mois où les extraterrestres s'étaient reproduits à une allure vertigineuse à travers les océans. Depuis lors, les silhouettes bleues et élancées restaient à bonne distance des armes ordinaires.

Ils ne commandaient cependant pas aux Essaieurs non plus. Des

Écumeurs s'étaient fait attaquer par des Essaimeurs, et ce à portée de vue de plusieurs bateaux. Ils manœuvraient intelligemment et se battaient bien, mais ils ne possédaient pas l'épaisse protubérance osseuse frontale des Essaimeurs et ne faisaient pas preuve de la même férocité aveugle que ces derniers.

Warren repêcha le tube gris et le tourna et le retourna entre ses mains. La surface lisse faite d'une substance organique ressemblant à de la matière plastique était manifestement fabriquée par une machine – ou bien ? Se pouvait-il qu'elle fut produite naturellement aussi parfaitement et avec une telle symétrie ? Les vaisseaux venus de l'espace qui avaient largué des œufs dans les océans terrestres étaient assurément le produit d'une civilisation industrialisée. Pourtant, comment les Essaimeurs ou les Écumeurs avaient-ils pu les fabriquer sans organe préhensile ?

La mince feuille lisse qu'il contenait était indéchiffrable :

SECHTON XXMENPU DE AN SW BY W ABLE
SAGON MXXII VESSE L ANSAGEN MANNIA
WIR UNS ? ? FTH ASDMN0 5B ERTY EARTHN
PROFUILEN. CO KALLEN KNOPTFT.

Warren l'examina et retourna interminablement les combinaisons de lettres dans sa tête. Il ne s'agissait pas d'un code car certains des mots étaient nettement de l'anglais ou bien une langue proche de l'allemand.

VESSEL devait signifier vaisseaux. Et ANSAGEN – voulait-il dire annoncer ? Warren regretta de n'avoir pas un meilleur souvenir des cours de langue qu'il avait suivis à l'université.

Le message était rédigé en caractère d'imprimerie clairs et impersonnels, identiques à ceux d'un journal et imprimés sur la feuille sans qu'aucun relief n'apparaisse au verso. Il s'agissait probablement d'un procédé photographique.

Cela lui procura un sujet sur lequel se concentrer pendant les longues et brûlantes journées d'attente passées à essayer d'oublier l'irritation que provoquait le sel dans sa barbe et sur tout son corps et à écouter le murmure des vagues et l'incessante mélopée chevrotante que Rosa s'était mise à chanter.

Elle poussait désormais des cris aigus de terreur chaque fois qu'un Essaimeur approchait, mais Warren pensait que dans une certaine mesure elle savait bien qu'ils ne risquaient pas vraiment grand-chose tant que le radeau ne s'approchait pas d'un Essaim. Les Essaimeurs éclaireurs les avaient bien vus mais apparemment, ils n'arrivaient pas à se souvenir assez bien de la position du radeau pour revenir avec une meute de leurs congénères et les attaquer.

D'ailleurs, les Essaimeurs venaient de plus en plus fréquemment désormais. Ils en attrapaient deux et parfois trois par jour.

Le deuxième message vint alimenter l'obsession de rationalité qui le consumait. Une fois encore, il y eut un mouvement furtif sous l'eau suivi d'un

long corps bleu qui déposa le tube près du radeau, et cela juste après la capture d'un Essaimeur comme si les Écumeurs avaient profité de la diversion.

GEFAHRLICH GROSS SOLID MNXXL % 8
ANAXLE ». UNS. NORMEN 286 W !! SCATTER
PORTLINE LILAPA XEROT.

Warren regretta de ne rien avoir pour écrire, ne fût-ce que pour retenir les interminables permutations de lettres qu'il essayait de faire dans les messages. GEFAHRLICH : danger, dangereux ? GROSS : gros, grand. UNS : encore une fois, NOUS en allemand.

Il essaya d'écrire avec son ongle sur les rouleaux de feuilles, mais rien ne marquait sur celles-ci. Si seulement il y avait eu un moyen de communiquer avec eux, de leur poser des questions, il aurait pu se faire une idée de ce que les Écumeurs voulaient.

Négociateur ? Comment pourrait-il reconnaître un signe témoignant d'intentions pacifiques ?

Au fond de son esprit, Warren se mit à élaborer des théories pour expliquer ces messages. Il lui arrivait de désespérer devant l'étrangeté de ceux-ci, mais ces tendances-là devenaient de plus en plus faciles à maîtriser.

Il réalisait sans l'admettre vraiment que s'absorber ainsi entièrement dans des projets, des observations et dans la beauté glacée du raisonnement, constituait pour lui une diversion aussi bienfaisante que la mélodie primitive de Rosa. Les messages étaient donc indispensables à son équilibre.

Il s'accroupit et scruta le troisième message avec des yeux rougis et fatigués pendant de longues et pénibles minutes. Du temps, il lui fallait du temps.

« Hé ! Wa-Warren ! » cria Rosa. Il suivit son geste des yeux.

Un petit point apparaissait à l'horizon. Il dansait au milieu des vagues déchiquetées, ballotté comme un bouchon, mais il était bel et bien là.

« Terre », annonça Warren avec un profond soupir.

Rosa écarquilla les yeux et elle laissa échapper un rire aigu et hoquetant à travers ses lèvres tirées. « Terre ! Terre ! » hurla-t-elle en se lançant dans une gigue effrénée malgré ses pieds calleux.

Warren cligna des yeux et s'efforça d'accommoder. Il estima la force du courant et mesura l'angle que le point faisait avec leur cap. Ils pourraient l'atteindre à la tombée de la nuit, peut-être même avant. Il prit son bâton et commença de faire tomber les morceaux de bois qui soutenaient l'auvent de contre-plaqué. Il s'agenouilla ensuite au milieu du radeau, prit des mesures avec ses mains et ses doigts, et se mit à construire un ensemble de supports pour tenir un mât.

Ce travail ne lui prit pas longtemps. Il lui fallut utiliser tous les clous qui

lui restaient pour fixer une embase assez lâche sur le pont, mais la grande feuille de contre-plaqué s'adapta facilement sur le mât qu'il mit debout dans l'embase. En enfilant des câbles dans les trous percés dans la feuille de contre-plaqué, il put attacher celle-ci après le mât et en passant des lignes de pêche dans les coins de la feuille il s'arrangea pour pouvoir la manœuvrer de l'arrière du radeau. Cela leur faisait une voile passable.

Il alla chercher un gouvernail de fortune qu'il avait bricolé des semaines auparavant et l'installa dans le logement qu'il avait laborieusement creusé à l'arrière du radeau. C'était peu efficace et malcommode, mais avec ça il pouvait donner un léger mouvement de côté au radeau et se diriger vers l'île, du moins l'espérait-il.

Il fallait que ce soit une île. Leurs chances d'en rencontrer une autre étaient pratiquement nulles. La chance de pouvoir remettre les pieds sur la terre ferme...

Warren mit ses mains devant ses yeux pour se protéger de l'éclat jaune et aveuglant de l'après-midi. La terre ferme. Fini le perpétuel balancement du pont qui lui soulevait le cœur. Du solide.

SOLID.

Se pouvait-il que les Écumeurs aient voulu parler de l'île ? GEFAHRLICH GROSS SOLID. Grande île dangereuse. SCATTER. Partir ? *To scatter* voulait dire en anglais rebondir. Éviter l'île ?

Warren sourit tout seul. Il y avait donc une explication. Une sorte de beauté, une sorte d'ordre qui allait le tirer de ce radeau infect.

Il tira lentement sur les lignes de pêche et donna de l'inclinaison à la feuille de contre-plaqué pour qu'elle prenne le vent. Le gouvernail grinça dans son logement quand il le régla et le coinça avec une cale en bois.

L'île se rapprochait et il aperçut une arête montagneuse qui la traversait en son milieu. Elle ne lui parut pas très élevée. Il fit un calcul mental et en conclut qu'ils l'atteindraient plus tôt qu'il ne l'avait espéré. Le vent se levait également.

Rosa se promenait sur le radeau, chantonnant toute seule et mangeant les boîtes de vivres qui leur restaient. Warren sentit une flambée de colère monter en lui. Elle mangeait sans respecter son tour.

Elle paraissait calme depuis qu'elle avait aperçu la terre. Elle passa près de lui, leva la tête avec un sourire extatique et lui dit : « Okay ? » Warren hocha la tête.

Okay. Ils atteindraient l'île. Pourtant il n'était pas satisfait, pas encore. Il dirigeait le radeau de manière à ce qu'ils puissent longer la côte sud et y jeter un coup d'œil avant de débarquer.

Sud ? Que disait...

WSW. Ouest-sud-ouest, uns B wsw.

Nous sommes WSW ?

Sur la partie ouest-sud-ouest de l'île ? Nous... les Écumeurs.

Il s'aperçut que Rosa s'était accroupie à l'avant du radeau, ce qui le faisait

légèrement piquer du nez dans la houle bleu vert qui déferlait sur le pont en soulevant des giclées d'embruns qui grésillaient en retombant sur les planches. Elle savait pertinemment que ce n'était pas bon pour le radeau de se tenir comme ça. Cela les ralentissait.

Mais il ne lui dit rien. Il avait besoin de ce temps. Les Écumeurs étaient tout ce qui lui restait au monde et ils avaient essayé de lui faire comprendre quelque chose.

Ils étaient différents. Ils n'avaient pas d'Essaims, ils n'attaquaient pas. Leur corps était plus élancé et leur boîte crânienne plus importante.

Une idée floue traversa l'esprit de Warren, une hypothèse à moitié formulée. Tout cela faisait-il partie d'une espèce de conflit dans lequel les Essaims, hors de contrôle, attaquaient les continents en essayant de les isoler tandis que les Écumeurs essayaient de les en empêcher ? Un peu comme une lutte de vitesse entre deux factions politiques. L'île grossissait à vue d'œil et une masse sombre attira l'attention de Warren. Elle entourait toute l'île au ras de l'eau, faisant une ligne brune sur laquelle le ressac s'écrasait en soulevant des gerbes d'écume blanche qui réfléchissaient la lumière.

Des récifs. Il serait plus difficile d'atteindre l'île. Il faudrait qu'il s'en approche avec le radeau et qu'il les contourne en espérant trouver un chenal pour pouvoir pénétrer dans la lagune. C'était cela ou bien s'écraser contre les récifs qui entouraient l'île.

CIRCLE STEIN NONGO. STEIN voulait dire : rocher ! N'ENTREZ PAS DANS LE CERCLE.

Warren repoussa la barre à fond.

Tout était écrit. Les Écumeurs lui expliquaient tout, ils le guidaient.

Rosa poussa un grognement et se retourna vers lui. Elle avait remarqué le changement de direction du radeau. Il fit comme s'il ne la voyait pas et tira sur les lignes pour que la voile de contre-plaqué prenne mieux le vent.

Tout était écrit ! SMALL YOUTH SCHLECT UNS. Les Écumeurs avaient mal orthographié SCHLECHT qui signifiait mal ou mauvais en allemand. LES PETITS JEUNES NOUS FONT DU MAL. Les Essaimeurs représentaient-ils un stade moins avancé de leur évolution ? À peine sortis de l'œuf, primitifs, et rendus sauvages par un environnement différent de celui de leur monde à eux ?

LES ESSAIMEURS SONT MAUVAIS POUR NOUS. NOUS :

Les Écumeurs.

Rosa vint vers lui d'un pas mal assuré et l'île lui sembla grossir.

« Quoi ? Terre ! On va là-bas ! »

Il plissa les yeux et la peau incrustée de sel qui les entourait se rida. Il regarda Rosa en face mais son visage avait changé, il était devenu bizarre. Il ne connaissait pas cette femme, elle ne représentait rien pour lui.

Elle s'approcha encore et il la frappa. Elle se mit à geindre et s'assit sur le pont en le regardant craintivement, complètement abasourdie.

Il l'ignora complètement, se sentant transporté de joie et très calme en

même temps. Il estima les petits changements du vent et fit route sur la barrière brune qui se dressait devant eux. Les récifs se dessinaient clairement à présent. Et...

Il vit quelque chose remuer sur la plage.

Même à cette distance, il le voyait nettement. De longs corps verts remontaient lentement vers la terre ferme. Ils rampaient péniblement en se traînant dans le sable mais quelques-uns d'entre eux avaient déjà atteint la frange verte de la végétation.

Des Essaimeurs. Un Essaim qui apprenait à ramper sur le sol et s'entraînait sur une île déserte du Pacifique. Des Essaimeurs qui arrivaient au stade suivant de leur évolution.

L'île fut soudain toute proche et Rosa le bourra de faibles coups en poussant des cris perçants. Lui était resté immobile, figé, essayant de réfléchir, de comprendre.

« Cinglé ? Cinglé ? On va crever ici.

— Quoi », dit-il distraitemment. Le radeau virait de bord mais ils passeraient près des récifs.

« Tu as la frousse ! Tu as peur des rochers. » Elle le regardait avec de grands yeux complètement exorbités. « Pas un *homme* ne...

— Ferme-la. » Ils filaient vers l'île et le courant augmentait.

« Nan... nan, je me tairai pas. Donne-moi. » Elle regarda fébrilement autour d'elle. « J'irai à la nage. »

Elle parcourut le pont à quatre pattes, essayant de soulever les planches du pont. Au bout d'un moment, elle trouva une grande planche et tenta de l'arracher.

Warren inspira profondément et sentit un grand calme lui gonfler la poitrine. Il ferait une dernière chose pour elle, et après cela il pourrait être seul.

Il s'approcha de la femme qui se démenait, trouva le bon angle et détacha la planche dans un grincement de clous. Elle la lui arracha des mains.

Ils longeaient les récifs à présent et Warren distingua nettement les silhouettes sur la plage. Ils avaient d'épaisses nageoires tronquées sur les côtés, qui remuaient lentement sur le sable. Ils rampaient comme des tortues.

Non, la solution ne se trouvait pas sur la terre ferme. Les Essaimeurs se trouvaient sur la terre ferme désormais. Ils finiraient par la conquérir comme ils avaient conquis les océans. Un homme qui s'accrochait à la terre ferme était foutu. Non, la solution...

Warren se retourna et regarda vers le large. Le bord de la planète dessinait une ligne irrégulière dans le crépuscule. Un grand arc interrompu çà et là par quelques nuages. Propre, libre, WSW.

Rosa se jeta par-dessus bord dans un grand éclaboussement. Il y avait un étroit chenal entre les récifs à moins de cinquante mètres et elle se mit à nager dans cette direction, flottant partiellement grâce à la planche.

Warren surveilla instinctivement la surface de l'eau, mais aucune

silhouette ne la suivit. Si l'Essaim n'était pas trop grand à cet endroit, elle pourrait peut-être atteindre la plage avant qu'ils la remarquent.

Il estima du regard le chemin qu'elle allait probablement suivre et calcula la distance qui lui restait à parcourir. Il était heureux de pouvoir de nouveau calculer. Rosa n'atteindrait pas la plage avant plusieurs minutes.

Il était pourtant difficile de la suivre du regard car l'obscurité tombait rapidement. Sous l'effet du vent, la mer se brisait en de multiples petites facettes luisantes qui réfléchissaient sur les nuages la lumière orange et terne du coucher de soleil. Comme un océan de miroirs.

Il se pencha au-dessus de l'eau. Des miroirs. Et que voyait-il dedans ?

« Pas un *homme...* », avait-elle dit. Peut-être que non. Peut-être était-il désormais devenu autre chose. Les Écumeurs pourraient lui répondre.

Il sentit le raidissement des lignes dans sa main et corrigea légèrement sa course pour amortir une embardée du radeau.

Il gagnait de la vitesse. Quand le faible cri troua le crépuscule derrière lui, il ne se retourna pas.

Traduit par Bernard RAISON.

And the sea likes mirrors.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

Terry CARR : LES COULEURS DE LA PEUR

L'invasion peut se poursuivre jusqu'à l'encerclement du dernier refuge. Et le mystère impénétrable des étrangers peut amener les humains survivants à sombrer dans le mysticisme tant la tentation est forte de prêter au vainqueur des vertus particulières. Ne serait-ce que pour rendre supportable la défaite !

LES couleurs explosaient dans le ciel comme des rêves. Il y en avait tout autour de nous, au-dessus de nos têtes, au-dessus de la ville et de la plaine en contrebas. Nous n'entendions aucun bruit à cause de nos écrans protecteurs, mais ces explosions de jaune, de pourpre et de bleu et leurs traînées retombant dans l'air de la nuit... on ne pouvait les regarder sans les entendre en soi.

Le son des couleurs qui explosent est un cri de terreur.

« Cinq nuits d'affilée, dit Karl. Je ne comprends pas. »

Il était assis au fond de la chambre, du côté opposé au mur sur lequel nous observions le ciel ; il disait ne pas supporter d'être plus près. L'appartement de Karl était encore plus petit que le nôtre et il n'était pas habitué à la taille des hologrammes projetés sur notre mur.

« Ils essaient de pénétrer, fit Jean. Ça fait des mois et des mois qu'ils essaient. C'est pathétique.

— Ces salauds ! fit Karl. Salauds ! »

Je déplaçai ma chaise afin de pouvoir le voir par-dessus mon épaule. Karl était petit et mince et son visage anguleux s'éclairait de reflets verts et or lorsque les couleurs-fantômes explosaient dans la pénombre de la pièce ; il ressemblait à un arlequin.

« Si tu traitais un Threnn de salaud, je me demande s'il comprendrait de quoi tu parles, fis-je. En supposant que tu arrives à parler à l'un d'eux. »

Jean était en train de rassembler la vaisselle du dîner dans le collecteur ; un léger chuintement se fit entendre et le tout fut aspiré. Jean était brune et débordante d'énergie, mais son visage de gamin était tendu et anxieux à présent. « Quelle importance, s'ils comprennent ou non ce qu'ils sont, fit-elle avec véhémence. Tu peux bien les appeler comme tu veux. »

Je commençai de dire quelque chose mais des explosions simultanées de

couleurs détournèrent mon attention. La pièce fut éclairée presque comme en plein jour et mon regard se reporta sur le mur. Une, puis deux explosions se succédèrent sous mes yeux et leur éclat se dissipa dans les airs. Mes pensées changèrent de cours.

« On pourrait presque les trouver beaux, dis-je.

— Beaux ? » Jean s'interrompit, les yeux braqués sur moi.

« Visuellement seulement, dis-je. Mais depuis toujours il y a eu un rapport étroit entre la beauté et la douleur... »

Karl se récria : « Oh ! bon Dieu, Stephen, tu ne vas pas recommencer à philosopher. »

Il ne me regardait pas, et ne quittait pas le mur des yeux comme si un de ses sens était accaparé par ce qui se passait au-dehors et qu'il ne se servait que des quatre autres dans la pièce. Il était contracté sur son siège bien que s'efforçant d'être à l'aise. Pour se calmer il avait croisé les jambes, mais son pied s'agitait en petites saccades nerveuses.

« Ils ne sont pas beaux, fit Jean. Ni visuellement ni autrement.

— Les gens se mettent à philosopher pour ne pas avoir à réagir émotionnellement aux choses, fit Karl. Ça t'arrive constamment, Stephen. »

Les explosions des couleurs et des ombres tournaient autour de nous dans la chambre.

« Non, ce n'est pas une vue aussi intellectuelle que vous le pensez, dis-je ; si vous parvenez à dissocier les couleurs des Threnn de l'idée de mort, alors vous pouvez les trouver vraiment beaux. »

Dans la pénombre je vis les yeux de Karl s'écarter un peu ; il semblait ébloui ce soir par l'intensité des couleurs et bien que son regard immobile restât braqué sur le mur, il dit très posément : « Ils ne sont pas beaux, ils font du mal.

— C'est vrai, fit Jean. Ils transforment les gens en absurdes tableaux de néon puis ils les emmènent dans la ville pour les faire exploser devant nous. Ce sont des monstres.

— Oui, bien sûr », fis-je, m'ôtant de la tête l'idée de la beauté. Je tendis la main vers Jean et elle vint s'asseoir sur le fauteuil à côté de moi.

« On pourrait regarder autre chose, fis-je.

— Qu'est-ce qu'il y a d'autre à regarder ? demanda-t-elle.

— La station de Londres émet encore ; il y a peut-être encore quelqu'un là-bas. »

Jean secoua la tête : « Non, ce n'est que la station... automatique. Ça fait des mois qu'il n'y a plus personne de vivant là-bas. »

Du fond de la chambre Karl dit : « Pourquoi ne pas voir ce que donnent les caméras placées hors des murs ? Il y a peut-être quelque chose de plus intéressant plus près du sol.

— Avons-nous vraiment envie de voir ce qui se passe au-dehors ? » demandai-je. Les couleurs continuaient d'exploser dans l'épaisseur du mur, et dans la pénombre nos visages s'illuminaient étrangement.

« J'espère qu'il n'y a personne là-bas dehors, fit Jean. Stephen, passons sur l'enceinte extérieure pour voir si tout va bien. »

Je pressai quelques boutons sur l'accoudoir de mon fauteuil et le mur se changea en une plaine désertique s'étendant dans la nuit. Il n'y avait pratiquement aucun relief et rien à voir sinon quelques outils abandonnés que quelqu'un avait dû lâcher quand les Threnn l'avait pris et que personne n'avait eu le courage d'essayer de rapporter. À part ça il n'y avait que de la rocaille et de la poussière, et des ombres éclaboussant le sol de taches de couleur.

« Je ne vois personne, fit Jean. Et toi, Stephen ? Karl ?

— Non, il n'y a personne, dis-je.

— Passe voir sur une autre caméra », dit Karl. Je poussai d'autres boutons et le mur se changea en une région montagneuse, au nord. Il y avait là de véritables ombres noires contrastant avec les couleurs dans le ciel car la plupart des Threnn et des autres lumières – victimes immolées qui n'avaient presque plus rien d'humain – demeuraient au-dessus de la plaine ; ils arrivaient de la plaine tous les soirs, comme une aube factice, après la tombée de la nuit. Je plongeai mon regard dans l'obscurité, et pour la première fois je ressentis la froide morsure de la vraie peur ; et je reconnus ce qu'elle était en fait : une peur enfantine du noir. Lorsqu'on a peur de l'obscurité c'est parce qu'on imagine que les choses peuvent vous grimper dessus sans être vues ; pourtant les lumières ne peuvent pas se cacher dans l'obscurité. Toujours est-il que la peur n'est pas une chose rationnelle.

Nous connaissions Karl depuis quelques mois seulement. Il travaillait avec Jean dans son laboratoire d'électronique. Il ne s'était fait aucun ami là-bas – beaucoup d'entre nous étaient devenus moins sociables à présent, repliés comme nous l'étions sur notre peur – mais Jean avec son infatigable énergie avait réussi à le faire sortir de sa coquille, et nous étions tous devenus amis. Karl jouait bien aux échecs. Il venait dîner une ou deux fois par semaine et nous bavardions de tout et de rien ; mais généralement nous en revenions à parler des Threnn.

Karl était obsédé par eux ; il se tourmentait et se lançait constamment dans des théories. Il mettait en avant le fait que Moscou avait été parmi les premières grandes villes à succomber aux Threnn, et ne cessait d'évoquer les expériences de parapsychologie conduites par les Russes depuis le siècle précédent. Il disait : « Ils n'ont jamais eu assez de discipline scientifique dans leurs travaux. Ils ne s'intéressaient qu'à faire de nouvelles découvertes : télépathie, augmentation de l'énergie psychique. Du travail bâclé tout ça ; ils n'ont jamais été soigneux ; et voyez ce qui est arrivé. »

Je n'étais convaincu de rien quant aux origines des Threnn ; je n'étais même pas sûr qu'ils fussent des êtres vivants comme tout le monde le croyait. Quand ces lumières s'étaient mises à attaquer nos villes, fondant sur les gens pour les capturer et les transformer en boules de lumière à leur image, nous

crûmes à une nouvelle et étrange forme de vie venue s'emparer de notre monde. Mais nous ne savions en fait que très peu de chose sur cet ennemi et les suppositions hasardeuses allaient bon train.

Les esprits mystiques virent d'abord les Threnn comme étant des anges de Dieu ou d'un niveau d'être supérieur, venus nous délivrer des tourments de notre monde de souffrance. Mais cet espoir se mua vite en terreur lorsqu'un nombre croissant de gens fut pris et dévoré vivant par des boules de lumière aveuglante et sans substance. Bientôt les esprits crédules dirent que ces créatures étaient des suppôts de Satan ; les rites d'exorcisme se multiplièrent et partout des assemblées priaient pour la délivrance. À certains endroits, on offrit même des sacrifices humains aux Threnn.

Tout cela en vain. Des prêtres furent surpris en pleine homélie ; Églises et sectes furent absorbées en masse.

Les bombes, les balles, les lasers, les gaz, on essaya tout ; et rien de tout cela n'affecta un tant soit peu les Threnn. Quand enfin nous découvrîmes que les fréquences vibratoires parvenaient à les chasser, nos villes étaient déjà à moitié détruites. Nous installâmes rapidement des réseaux vibratoires autour d'elles mais nous nous aperçûmes que les Threnn arrivaient à se faufiler à travers la moindre brèche de ces écrans. Nous travaillâmes frénétiquement pour les améliorer alors qu'augmentait sans cesse le nombre des disparus. Des villes entières furent vidées de toute vie humaine ; les vives couleurs des Threnn envahissaient ville après ville et n'en repartaient qu'une fois que les rues et les bâtiments étaient déserts et silencieux comme la mort.

Mais nous bâtîmes une autre ville, une dernière cité pour assurer la défense de l'humanité, adossée aux terrifiantes Rocheuses et protégée par un impénétrable réseau d'écrans. Et ceux d'entre nous qui le purent vinrent là. Nous habitions dans des appartements construits à la hâte, pas plus grands que des cellules de prison – mais enfin nous étions en sécurité et nous nous en félicitions.

« Je crois que je ne vois rien là non plus, fit Karl, le regard plongé dans l'obscurité de l'holomur. Mais même s'il y avait quelqu'un là dehors, il serait dans l'ombre. Vous voyez quelqu'un ? »

— Non, fit Jean, observant l'obscurité avec appréhension.

— Changeons encore », dis-je et je pressai les boutons.

À l'extérieur, nous vîmes les replats des parois de la montagne qui s'élevaient comme des marches géantes. La ville était adossée tout contre le versant ouest des montagnes qui se découpaient au-dessus de nous. Il faisait très sombre là-bas et apparemment aucune couleur vive ne dérivait derrière la ville. Je dus attendre que mes yeux s'habituent à l'obscurité pour discerner les détails des hautes parois et du chemin qui montait aux niveaux supérieurs et que personne ne pratiquait une fois la nuit tombée.

Le silence régnait, chacun de nous épiait l'obscurité.

« Il y a quelqu'un là-bas, fit Karl. Là... près des marches. » Peut-être le

montrait-il du doigt mais il faisait aussi sombre dedans que dehors.

J'explorai des yeux les ténèbres autour du chemin. Il était difficile de voir quoi que ce soit, mais soudain un mouvement attira mon attention : un homme se trouvait là, tapi dans l'escalier, à mi-hauteur du premier palier.

Une fois que je l'eus repéré, je fus surpris de constater à quel point je le voyais bien. Il était jeune, c'était peut-être même un adolescent. Son regard était tourné vers les lumières dans le ciel au-dessus de la ville et l'expression de son visage était si ouverte, si ingénue qu'il aurait pu avoir des années de plus tout en ayant l'air aussi jeune. Ce n'était même pas vraiment de la peur bien qu'on en discernât encore les traces. Il avait été en proie à la terreur tout récemment, mais il avait dépassé ce stade à présent. Les yeux fixés sur les couleurs dans le ciel nocturne, il semblait avoir abandonné la lutte. Je pensai : *Il attend.*

Karl quitta son siège et, passant devant moi, alla directement à l'holomur. Il regarda de près l'homme ou l'adolescent, et dit : « Pourquoi ne s'enfuit-il pas ?

— Que fait-il donc là ? dit Jean. Il devrait être à l'intérieur. Pourquoi les gens continuent-ils de sortir ?

— Je ne pense pas qu'il ait peur, fis-je. Regardez-le. »

L'adolescent, ou l'homme, ne bougeait pas. Il était tapi là dans l'escalier, caché seulement par l'obscurité.

Tous, nous regardions cette expression ouverte qu'il avait et, peu à peu, son visage nous apparut plus nettement, s'éclairant d'un reflet doré. Ce n'est que très tardivement, me sembla-t-il, que je réalisai qu'une lumière venait vers lui de quelque part derrière nous. Je sursautai et faillis me retourner ; mais nous étions à l'intérieur et ceci n'était qu'une image du dehors et rien de plus.

« Oh ! non, s'exclama Jean. Oh ! non, Stephen, tu vois ? Il y a une lumière, c'est un Threnn...

— Je sais, je le vois. Passons à autre chose.

— Autre chose ? Non, tu n'as pas le droit !

— Tu veux vraiment voir ça ? fis-je.

— Laisse, fit Karl. Je n'ai encore jamais vu ça de près. »

L'adolescent – c'était bien un adolescent, nous le voyions désormais – ne bougea pas en voyant la lumière venir sur lui. Il ne bougea pas du tout. Il attendait simplement.

Puis le Threnn fut sur lui, globe éblouissant de lumière dorée qui sembla tomber d'en haut instantanément. La lumière faisait le quart de la taille du garçon, mais quand elle le toucha elle se mit à grossir, elle s'immobilisa autour de sa tête, puis lui entoura le torse, descendit vers les jambes et finalement lui enveloppa tout le corps. Pendant un court moment encore, nous le vîmes à l'intérieur ; il avait l'air follement surpris et ouvrait la bouche comme pour rire et peut-être riait-il mais nous ne pouvions rien entendre. Puis la lumière l'enveloppa entièrement et il sembla se fondre en elle.

Il était devenu lumière et rien d'autre : un globe géant de lumière inhumaine qui s'éleva dans les airs et disparut dans les hauteurs, ne laissant que des ombres errantes derrière lui.

« Je n'y comprends rien, dit Karl. Il n'a même pas eu peur. » Il posa son café, la main encore tremblante. Jean avait rallumé toutes les lampes dans la chambre et la lumière était presque aveuglante. Le mur était éteint, le rideau tiré devant.

« Il était complètement fou, s'écria Jean. Vous vous rappelez son visage, l'air qu'il avait ? Complètement... Il ne s'est pas rendu compte de ce qui lui arrivait.

— Que veulent-ils donc de nous ? fit Karl. Nous ne sommes bientôt plus qu'une poignée. Pour l'amour du Ciel, il y a cent ans nous étions trop nombreux, et le monde était surpeuplé. Aujourd'hui nous sommes la seule ville encore en vie sur terre. »

Je pensai à San Francisco, à Moscou, à Johannesburg, à New York, à Tokyo... et à Rome. Rome avait été une des premières à succomber, et je me rappelais la scène sur la place Saint-Pierre quand cent mille âmes avaient été enveloppées par les lumières, avaient fondu dans les couleurs et s'étaient évanouies dans le ciel... par vingtaines, par centaines à la fois, jusqu'à ce que la place ait été complètement déserte. Pendant trois semaines après cela, nous avions capté l'émetteur de Rome et regardé cette image vide, espérant découvrir un signe de vie... mais il n'y en avait eu aucun, rien sinon l'obscurité déserte devant l'antique basilique. L'absence même des couleurs des Threnn nous faisait comprendre que la ville était déserte : ils ne cherchaient même pas les survivants. Finalement l'émetteur était tombé en panne et il n'y eut plus rien à voir.

Toutes étaient tombées de cette façon, les cités, les villes, les bases militaires impuissantes et frustrées. Seule notre ville bâtie à même le flanc des Rocheuses – cité nouvelle et imprenable construite en fonction de la défense et utilisant toute notre technologie moderne – seule notre ville était encore en vie. Nos écrans tenaient bon ; les Threnn ne pouvaient plus nous atteindre.

Mais certains d'entre nous allaient à eux, sortaient et se faisaient prendre.

En buvant mon café, je repensai aux lumières qui avaient emporté l'adolescent ; il m'était arrivé de les trouver belles, mais d'en voir une *consumer* quelqu'un comme ça...

« Au début, ça ressemblait à une auréole, dis-je. Vous vous rappelez ? Quand la lumière a commencé de descendre sur sa tête. »

— Jean eut un frisson : « Stephen, arrête...

— Excuse-moi, ça m'avait frappé...

— Une auréole, mon Dieu ! s'exclama Karl. Il ne s'agissait pas d'un ange venu chercher ce garçon pour l'emmener dans les cieux... c'était un Threnn. Tu as vu ce qui est arrivé à ce garçon ?

— Oui, je l'ai vu. Il est mort. Mais tu sais, il n'a pas eu l'air de souffrir ni

d'avoir peur et c'est le cas pour beaucoup d'entre eux. »

Les yeux de Karl me foudroyèrent avec une telle intensité que je frémis. « Alors ils sont fous ; ce sont des détraqués suicidaires, Stephen, voilà tout. Pourquoi iraient-ils dehors, sinon ? »

Son regard allait de moi à Jean et je compris qu'il voulait qu'on lui réponde, qu'on lui réponde quelque chose.

« Ils sont fous, bien sûr », dis-je. Je me levai pour ramener l'éclairage à sa douce intensité habituelle, redonnant à la pièce un air sécurisant et paisible, et Jean s'affaira nerveusement, compostant une commande de dessert tranquilisant. Mais Karl resta assis là où il était, fixant en silence l'holmur caché par le rideau.

Plus tard, après que Karl fut rentré chez lui, silencieux et visiblement ébranlé, je dis à Jean : « Ce n'est peut-être pas très bon pour nous qu'il vienne si souvent. Il faut toujours qu'il regarde les hologrammes et ça le rend malade. Ce soir, il avait l'air plus abattu que jamais. Et à toi non plus ça ne fait pas de bien d'être avec lui quand il est comme ça. »

Elle me regarda, étonnée : « Ça ne me fait pas de bien ? mais qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu attrapes sa peur, fis-je. Regarde-toi, tu trembles encore comme une feuille. »

Elle soupira et essaya ostensiblement de se relaxer. « Ce n'est pas à cause de Karl », dit-elle. J'acquiesçai : « Mais il n'arrange rien, pas vrai ?

— Stephen, il a peur, comme tout le monde ! Regarde-nous, un petit millier de personnes s'efforçant à grand peine de rester en vie dans une ville qui est une vraie prison ! C'est la fin du monde et tu penses qu'il ne devrait pas avoir peur ?

— Non, ce n'est pas cela, fis-je. Bien sûr, tu as peur ; moi aussi. Mais nous devons garder le sens de la mesure...

— De la *mesure* ? Oh ! Seigneur, parfois je me dis que c'est *toi* qui es fou ! » Elle se dirigea à grands pas vers le canapé-lit et se mit à l'ouvrir pour la nuit avec une ardeur rageuse. Elle se retourna vers moi et me dit : « Tu sais, je ne crois pas que tu aies peur d'eux du tout, toi. Doux Jésus ! tu les trouves *beaux*. » Elle rit doucement, puis frissonna. « Beaux. Oh ! ils sont si mignons que ça te donne envie de les embrasser, pas vrai ? »

Plantée devant moi, elle me dévisageait de ses yeux sombres où brillait la colère. Mais de nous deux c'était moi le plus rationnel, alors je m'assis à la table et attendis que sa colère s'apaise. Une ou deux fois, elle ouvrit la bouche pour m'invectiver à nouveau, mais elle se ravisa. Puis au bout de quelques minutes, elle s'assit sur le lit et se mit à trembler.

J'allai près d'elle, la pris par les épaules en silence jusqu'à ce que je la sente se calmer. Je l'embrassai dans le cou et lui dis : « Toi aussi je te trouve mignonne, tu sais.

— Ne plaisante pas avec ça, fit-elle doucement, et ne jette pas la faute sur

ce pauvre Karl si j'ai peur. Ces créatures me terrifient, qu'il soit là ou non.

— D'accord, fis-je, d'accord. »

Pourtant nous regardâmes l'holomur tous seuls le soir suivant. Je ne voulais pas le regarder, j'aurais aimé lire un livre, ou regarder un film enregistré, ou jouer aux échecs jusqu'à minuit. Je voulais repousser les Threnn de mes pensées, prendre un peu de distance afin de maîtriser ma propre angoisse. Ce fut Jean qui alluma l'holomur et s'assit nerveusement devant. Ainsi donc nous le regardâmes.

C'était la même chose que le soir précédent, la même chose que toutes nos soirées désormais. Dans le ciel, les lumières dérivaien, jetant des éclairs de couleur bleue, pourpre et or. Certaines étaient d'un blanc parfait qui aveuglait. En dessous, la plaine autour de la ville était déserte et hantée par les ombres.

« Jean, c'est vraiment morbide », fis-je, mais elle se contenta de hausser les épaules.

Elle changea d'image et la pièce fut inondée d'une lumière verte au moment même où un homme-Threnn explosait sous nos yeux. Il me fallut un moment pour accommoder, et dans ma tête j'entendis s'évanouir le cri de cette créature. Je souhaitai un instant pouvoir l'entendre plus nettement et cette pensée m'effraya. Quand je fus capable enfin de distinguer ce que montrait l'hologramme, je m'aperçus qu'il s'agissait de la vue ouest : le rempart des montagnes et les escaliers qui menaient aux niveaux supérieurs. Après cette dernière explosion de lumière, l'obscurité se fit sur l'image et dans notre chambre.

Le téléphone sonna.

Le bruit parut si fort dans le silence de la chambre qu'on eût dit une autre explosion venue d'un endroit inattendu. Je sursautai, le cœur battant, puis je vis Jean enfonce le bouton à côté d'elle et dire : « Allô ! »

La voix de Karl sortit du haut-parleur au-dessus de nous.

« Jean, je vais y aller.

— Karl, c'est toi ? » Le son des voix était aigre dans l'obscurité. Un rayonnement rouge et or explosa quelque part dans le ciel, se reflétant en couleurs douces sur l'escalier.

« Oui, c'est Karl. Je vais aller dehors.

Dehors, où ça ? fit Jean.

En dehors de la ville. Je vais sortir de la ville et je voulais que vous le sachiez. »

Je bondis : « Karl, Karl, c'est Stephen. Écoute-moi... »

— Je voulais vous dire ça, fit Karl. Et je veux vous dire encore une chose. »

Jean hurla : « Karl, non, ne fais... »

J'entendis le déclic du téléphone.

« Attends ! s'écria Jean, et de nouveau : Attends, Karl ! » Mais la ligne était coupée. Jean tritura les boutons, il y eut des déclics, puis le

bourdonnement prolongé de la tonalité se fit entendre.

Je m'élançai vers la porte : « Je peux le rattraper avant qu'il ne sorte, fis-je. Je l'attacherai s'il le faut.

— Non », dit Jean. Elle montra l'holomur du doigt. « Il passe déjà la porte. »

Sur l'hologramme, je vis une tache de lumière blême alors que Karl franchissait la porte en se déplaçant avec aisance, avec un calme que je ne lui avais jamais vu. Il laissa la porte se rabattre derrière lui et s'enfonça dans l'obscurité.

« Il a appelé d'un poste qui se trouve près de l'enceinte, fis-je impuissant. Il ne voulait pas qu'on l'arrête. »

Karl se trouvait à présent sur une étendue de terrain découvert, se tenant à proximité de l'escalier où il serait en vue des hordes de Threnn qui peuplaient le ciel au-dessus de la ville et de la plaine à l'est. Déjà il me semblait voir la scène s'éclairer à l'approche des Threnn.

Karl était immobile, les bras étendus. Il souriait et ses yeux étaient dirigés vers les lumières convergentes dans le ciel.

Jean se leva d'un bond et courut vers l'holomur. Elle hurla : « Karl, non ! » et se mit à cogner sur l'écran à toute force comme si elle eût voulu passer au travers et ramener Karl.

Une lumière argentée descendit d'au-dessus de lui. Karl leva les yeux vers le Threnn ; nous distinguions son visage de plus en plus nettement au fur et à mesure que la créature se rapprochait ; il y avait des larmes sur son visage mais son expression reflétait simplement la joie. La créature descendit dans notre champ de vision et sembla atteindre Karl presque instantanément, s'attachant à lui, lui recouvrant la tête, les épaules, enflant. Karl rejeta la tête en arrière et se mit à rire alors que la lumière argentée l'enveloppait entièrement. L'éclat était insoutenable et Karl disparut à l'intérieur. Il devint lumière lui-même ; il ne fut plus qu'une boule d'argent palpitante puis il s'éleva rapidement dans le ciel et disparut.

Devant nous, l'escalier vide retomba peu à peu dans l'obscurité alors que Karl ou ce qu'avait été Karl s'éloignait. Finalement la scène fut à nouveau déserte et sans vie et les ombres redevinrent noires.

Jean était debout, appuyée contre l'holomur ; le seul bruit que j'entendais dans la pièce était celui de sa respiration rauque et irrégulière ; elle pleurait.

Je traversai la pièce tant bien que mal et éteignis l'hologramme ; la lumière revint dans la chambre. La tête me tournait ; j'avais du mal à saisir ce qui s'était passé tout en sachant trop bien ce qui venait d'arriver.

« Pas Karl, fit Jean doucement. Non. »

Je me dirigeai vers elle, voulant la prendre dans mes bras mais elle s'esquiva et se mit à tourner en rond dans la chambre, en proie à une grande agitation. « J'aurais pu croire ça de n'importe qui sauf de lui, dit-elle. Il avait peur d'eux, si peur ! » Elle eut un haut-le-corps.

Notre chambre me parut étonnamment normale après l'intensité du spectacle du dehors : des lumières douces dans un petit studio. Je lui dis : « Ça se passe comme ça parfois ; les gens qui ont le plus peur de quelque chose sont parfois ceux qui sont le plus attirés par elle. »

Et tout à coup, Jean explosa : « Arrête ça, arrête ! tu es tellement rationnel à propos de tout ! Ce n'est pas un puzzle pour intellectuel, c'est *horrible*. »

Elle me dévisagea furieusement puis se recroquevilla dans un fauteuil, essayant de se rouler en boule. « S'il te plaît, arrête ça », murmura-t-elle.

J'aurais bien voulu pouvoir.

Traduit par Bernard RAISON.

The colors of fear.

Théodore STURGEON :

LE SINGE VERT

Un des thèmes qui ont fait les beaux jours des histoires d'envahisseurs peut se résumer par la formule : « Ils sont parmi nous ». Thème paranoïaque par excellence que l'on a déjà frôlé dans Le père truqué, de Philip K. Dick. Ils sont parmi nous et l'on ne peut déceler leur présence qu'à un détail infime. Pas si infime que ça, mais néanmoins d'habitude caché, dans la nouvelle qu'on va lire.

ELLE était infirmière qualifiée ; elle avait pris sa retraite à 24 ans pour épouser un grand type, 1,97 m, grand manitou dans un organisme d'État. Il ne rentrait qu'aux week-ends. Son nom était Fritz Rhys. Il comprenait très bien les malades, les désaxés, les gens « différents ». Les comprendre, c'était son métier.

Un soir, il sortit prendre l'air avec sa femme, Alma, jusqu'au petit parc bordant la rivière. Il y avait un jet d'eau, et un banc d'où l'on pouvait regarder les lumières jouer sur l'eau et sur les plates-bandes ; et ce soir-là, il y avait aussi une bande de jeunes malotrus, au nombre de huit, qui tabassaient quelqu'un à mort de l'autre côté de la rambarde. Fritz Rhys comprit aussitôt ce qui se passait, et en trois grands bonds fut dans la mêlée. Il empoigna un morceau de manche à balai avant qu'un des gosses ait pu l'enfoncer dans la victime ; à ce moment ils s'aperçurent tous de sa présence et s'enfuirent, évitant Alma comme si elle était dangereuse, elle aussi.

Alma accourut auprès de Fritz agenouillé et l'aïda à retourner l'homme. Elle prit le mouchoir de Fritz, épongea le sang et les dents brisées dans la bouche inerte, et fit tout ce que les infirmières qualifiées ont appris à faire.

« Quelque chose de cassé ? »

Elle fit « oui ».

« Son bras. Peut-être aussi des blessures internes. Il faudrait appeler une ambulance.

— Allons chez nous, ce sera plus rapide. Hé ! bonhomme. Ça va mieux maintenant. Debout. »

Et lorsque l'homme ouvrit les yeux, Fritz l'avait déjà mis sur pied.

Ils le portèrent à moitié, par l'escalier et la passerelle qui traversait le Boulevard – et Fritz avait raison, ils l'amènèrent chez eux en quarante minutes de moins qu'il n'eût fallu pour obtenir une ambulance.

Elle allait téléphoner, mais il l'arrêta.

« Nous pouvons nous en occuper. Trouve un pyjama. » Il examina le blessé accroché à son bras puissant. « Donne-lui un des tiens. Ça n'a pas d'importance. »

Ils le lavèrent et soignèrent son bras. Ce n'était pas trop abîmé. Des contusions sur les côtes et les fesses, et le visage bien sûr, mais il s'en tirait à bon compte.

« Donne-lui une semaine et un bon dentiste, et tu ne sauras même plus ce qui s'est passé.

— Oh ! si.

— Ah ! oui... », dit Fritz. Elle dit :

« Pourquoi crois-tu *qu'ils* ont fait ça ?

— Parce qu'il n'était pas comme eux. Comme le singe vert que ses congénères mettent en charpie.

— Oh ! » fit-elle, et ils laissèrent l'homme endormi et allèrent se coucher. À cinq heures du matin, Fritz se leva sans bruit et s'habilla ; elle ne se réveilla que lorsqu'il posa la valise près du lit et se pencha pour l'embrasser avant de partir.

Elle lui rendit son baiser, puis soudain s'éveilla tout à fait et dit :

« Fritz ! Tu... tu ne vas pas t'en aller comme d'habitude ? »

Il voulut savoir pourquoi il ne partirait pas, et elle indiqua la chambre d'amis.

« Me laisser avec... »

Il rit.

« Crois-moi, chérie, tu n'as rien à craindre.

— Mais il... je... oh ! Fritz !

— Si quelque chose arrivait, tu peux me téléphoner.

— À *Washington* ? » Elle s'assit et s'enveloppa dans les draps. « Pourquoi ne pas l'envoyer dans un hôpital où... »

Il avait par moments une manière d'être patient qui était presque insultante.

« Parce que je veux causer avec lui, l'aider, quand il ira mieux, et tu sais ce que sont les hôpitaux. Simplement, occupe-toi bien de lui et dis-lui de ne pas partir avant que j'aie pu bavarder avec lui. » Puis il ajouta, d'une façon si douce qu'elle sut qu'elle devait se taire : « Et n'en parlons plus, n'est-ce pas ? » Alors elle ne dit plus rien et il partit à Washington.

Le pyjama était petit pour l'homme, mais pas trop et de plus il avait à peu près l'âge d'Alma. (Fritz était sensiblement plus âgé.) Il avait un nom qu'elle se prit à aimer prononcer, et de petites mains fortes. Tout le lundi, il resta quelque peu abattu et ne parla guère, remerciant simplement d'un sourire pour le lait de poule, le bouillon, le bassin, et ainsi de suite. Le mardi, il put se lever

et marcher. Ses vêtements étant revenus de la teinturerie et réparés, il les mit et ils passèrent la journée à parler, assis l'un en face de l'autre. Alma lisait d'habitude beaucoup : elle lui fit la lecture. Elle passa aussi beaucoup de musique sur l'électrophone. Tout ce qu'elle aimait, il l'aimait encore plus. Le mercredi, elle le mena chez le dentiste, une fois le matin pour faire limer les chicots et prendre le moulage, et à nouveau l'après-midi pour faire poser les jaquettes provisoires en plastique. À ce moment l'enflure de la lèvre était entièrement résorbée, et une fois les dents fixées, elle se mit à regarder très souvent *sa* bouche. *Ses* cheveux brillaient au soleil et elle pensa qu'ils devaient aussi briller dans l'obscurité. Il ne répondit pas quand elle lui demanda d'où il venait. — Peut-être étaient-ils trop occupés à rire cet après-midi-là. Ils riaient beaucoup tous deux. — En tout cas il venait d'un lieu où il n'y avait pas de spaghetti. Elle l'emmena dîner dans un restaurant italien et dut lui apprendre à les enrouler sur sa fourchette. Cela les amusa énormément et il en mangea beaucoup.

Le mercredi soir — tard —, elle appela son mari.

« Alma ! Qu'y a-t-il ? Tu te sens bien ? »

Elle ne répondit qu'après qu'il eut prononcé son nom deux fois encore puis elle dit, à voix basse :

« Oui, Fritz. Je me sens bien. Fritz, *j'ai peur !*

— De quoi ? »

Elle ne dit rien, mais il put l'entendre essayer de parler.

« Est-ce le... quel est son nom, au fait ?

— Loulyo.

— Julio ? »

Elle chanta presque : « Loulyo.

— Bon. Qu'a-t-il fait ?

— Rien...

— Bon. As-tu peur de quelque chose qu'il pourrait faire ?

— Oh ! *non*.

— Tu as raison. Je l'avais compris avant de partir, sinon je ne l'aurais pas gardé. Bon : il n'a rien fait, et tu es sûre qu'il ne fera rien, et j'en suis sûr aussi, alors... pourquoi m'appeler en pleine nuit ? »

Elle ne dit rien. « Alma ?

— Fritz, fit-elle rapidement d'une voix rauque. Rentre à la maison. Rentre tout de suite.

— Ne fais pas la petite fille !

— *Vos trois minutes sont écoulées. Signalez lorsque vous aurez fini, s'il vous plaît.*

— Oui, mademoiselle.

— Alma ! Tu m'appelles d'une cabine ? Pourquoi n'es-tu pas chez nous ?

— Je ne pourrais pas supporter qu'il m'entende, chuchota-t-elle. Au revoir, Fritz. » Il voulait peut-être lui parler encore, mais elle raccrocha et rentra à la maison.

Le jeudi, elle fit venir la voiture du garage, emballa un repas froid, et ils allèrent à la plage. Il faisait trop froid pour se baigner, mais ils s'assirent sur le sable presque toute la journée et ils parlèrent. Et ils chantèrent un peu. « J'ai peur », dit-elle encore, mais le disant en elle-même. À un moment, ils parlèrent de Fritz. Elle lui demanda pourquoi les gosses l'avaient maltraité : il l'ignorait. Elle annonça que Fritz le savait.

« Il dit que vous êtes un singe vert », et elle expliqua : « Il dit que si l'on prend un singe dans la jungle, et qu'on le peigne en vert, tous les autres singes le mettront en pièces parce qu'il est différent. Pas dangereux, mais différent.

— Différent comment ? » demanda Loulyo.

Elle avait bien des réponses, mais qui ne regardaient qu'elle, et elle ne les mentionna pas. Elle se contenta de répéter que Fritz savait. « Il va vous aider. »

Il la regarda :

« Il doit être très bon. »

Elle y réfléchit et dit :

« Il est très compréhensif.

— Que fait-il à Washington ?

— Il est expert au programme de réhabilitation.

— Réhabilitation de quoi ?

— Des gens.

— Oh !... J'ai hâte d'être à samedi. »

Alors elle lui dit : « Je t'aime. » Il se tourna vers elle : elle était assise, les yeux ronds, et se mordait les phalanges de la main gauche au point que son alliance lui faisait mal.

« Vous ne savez pas ce que vous dites.

— Je ne voulais pas le dire. »

Après quoi, et la journée du vendredi, ils restèrent ensemble, mais comme les fils de votre cordon de lampe, sans se toucher. Ils allèrent au zoo, où Loulyo regarda les animaux, aussi excité qu'un enfant ; sauf les singes, que sa vue calma et qui s'éloignèrent d'eux rapidement. Plus la journée avançait, plus ils se taisaient ; au dîner ils ne dirent presque rien, et après, ils évitèrent même de se regarder. Au plus noir de la nuit, elle alla jusqu'à la chambre de Loulyo, ouvrit la porte, la referma derrière elle. Elle n'alluma pas. Elle dit : « Je m'en fous... » et répéta : « Je m'en fous... » et pleura tout bas.

Loulyo était seul dans l'appartement lorsque Fritz arriva.

« Partie faire des courses, répondit-il à la question du colosse. Bonjour, Mr. Rhys. Je suis heureux de vous voir.

— Appelez-moi Fritz, dit ce dernier. Vous paraissez en meilleur état. Alma a été bonne pour vous ? »

Loulyo sourit : la pièce en fut illuminée.

« Quel est votre nom, déjà ? Julio ? Ah ! oui... Loulyo, je me souviens. Eh bien, mon vieux Lou, on va avoir une petite conversation. Asseyez-vous et

laissez-moi vous regarder. » Il le regarda longtemps puis grogna et, satisfait, opina de la tête. « Vous avez honte de vous-même ?

— Qu... ? Honte ? Heu... non, je ne pense pas.

— Bravo ! Ainsi notre conversation ne sera même pas longue. Et pour la raccourcir encore, je veux que vous sachiez une chose dès maintenant : je sais ce que vous êtes. Vous n'avez pas à vous en cacher, et cela ne m'importe pas le moins du monde, et je n'essaierai pas de vous forcer. Vu ?

— Vous savez ? »

Fritz éclata d'un grand rire.

« Ne vous en faites pas *tant*, Loulou ! Tous ceux que vous rencontrez ne voient pas ce que moi je vois. C'est mon métier de voir ces choses et de les comprendre. »

Loulyo s'agita nerveusement.

« De quelles choses parlez-vous donc ?

— La forme de vos mains. Votre façon de marcher, de vous asseoir, de montrer vos sentiments ; le son de votre voix, et des tas d'autres choses. De petites choses, dont une, ou deux, ou même six réunies ne signifieraient rien. Mais toutes ensemble... j'ai pigé, je vous comprends. Je ne demande rien, je constate. Et je m'en *moque*. Mais simplement je puis vous dire quelle conduite observer pour éviter d'être roué de coups à nouveau. Ça vous intéresse, oui ou non ? »

Loulyo arborait un air franchement stupéfait. Fritz se leva, ôta sa veste, la jeta au coin du divan, releva ses manches de chemise et retomba dans le fauteuil, aussitôt détendu. Il commença à parler comme un homme qui *aime* parler, et qui sait quoi dire parce qu'il l'a déjà dit maintes fois, qui sait qu'il a raison, et qui sait qu'il le dit bien.

« Beaucoup de personnes passent toute leur vie parmi leurs semblables, sans jamais soupçonner cette simple chose en ce qui concerne *les gens* : les humains cessent d'être humains lorsqu'ils s'assemblent, et un groupe est un monstre. Si vous prenez un groupe en tant qu'entité vivante, pour obtenir son Q.I. moyen, prenez la moyenne d'intelligence des gens qui le composent, et divisez-la par le nombre de personnes. Si bien qu'un groupe de cinquante personnes a un peu moins d'intelligence qu'un ver de terre. Aucune personne ne pourrait s'abaisser à son niveau de cruauté ou de manque de principes. Le groupe pense que tout ce qui est différent est dangereux, et pense se protéger en déchirant en pièces tout ce qui est différent. La différence considérée comme dangereuse varie avec les époques. Des hommes ont été assassinés par la foule pour avoir porté la barbe... d'autres pour ne l'avoir pas portée. Pour avoir dit dans l'ordre une série de mots que la foule croyait être en désordre. Pour avoir ou n'avoir pas eu tel ou tel vêtement, tel ou tel tatouage, ou tel morceau de peau.

C'est... affreux, dit Loulyo.

C'est... affreux », répéta Fritz avec une mimique très fidèle et tout à fait insultante, puis il partit de son gros rire et dit à Loulyo de ne pas se fâcher.

« Vous venez de me donner un argument, mais attendez que j'y arrive. » Il reprit sa position et continua son discours. « De toutes les différences « dangereuses » qui excitent la foule, celle qui la frappe le plus fort, le plus vite et le plus sauvagement est l'anomalie sexuelle. Il incombe à tout être humain de savoir à quel sexe il appartient et de s'y tenir le plus visiblement possible, aussi longtemps qu'il vit. Jusqu'au moindre détail, les hommes s'habillent comme des hommes, et les femmes comme des femmes, et que Dieu leur vienne en aide s'ils franchissent *la ligne*. Un homme doit paraître un homme et agir en conséquence. Ce n'est pas un droit. C'est un devoir. Sinon, gare à lui.

« La seule grande différence entre les gens de votre espèce et les gens normaux, c'est qu'ils doivent prouver leur sexe, et que vous ne le pouvez pas. Et j'insiste ; vous ne le *pouvez* absolument pas, en public. Entre vous, vous pouvez caqueter et piailler et glousser tant que vous voudrez, mais *ailleurs* ne vous laissez pas reconnaître. Il vaudrait mieux ne rien faire du tout.

— Eh, un instant ! s'écria Loulyo. En quoi tout cela me concerne-t-il ? »

Fritz ouvrit de grands yeux, puis les ferma et s'enfonça dans les coussins. D'une voix très basse, il dit :

« Voyons, voyons. Vous n'allez pas m'interrompre maintenant et me faire recommencer depuis le début.

— Mais je voudrais simplement savoir ce qui vous fait croire...

— Asseyez-vous, et fermez-la ! beugla Fritz, et il était capable de l'y obliger. Voulez-vous, oui ou non, savoir comment vous comporter avec les autres sans risquer de faire défoncer votre visage de fille à coups de pied ? »

Loulyo, pâle, ne bougea pas pendant un moment ; la fureur bridait ses yeux brillants. Ce fut comme si la question de Fritz ne l'avait pas atteint immédiatement, mais le pénétrait lentement. Lentement il se rassit.

« Continuez. »

Fritz approuva d'un hochement de tête.

« Je n'aime pas les mauvais menteurs, Loulou, et vous étiez sur le point de me servir le *seul* mensonge dont vous ne pouviez pas vous tirer. Pas devant quelqu'un qui vous connaît... Passons. Voici mon conseil : comportez-vous comme un homme. Pas un homme quelconque, pas seulement un être humain, mais un mâle... Pour ce faire, inutile de jouer au rugby ou d'avoir des poils sur la poitrine ou de séduire chaque femme que vous rencontrez sous prétexte que c'est une femelle. Il vous suffit de pratiquer un sport (ou d'en discuter d'abondance comme si vous le faisiez) et de rouler des yeux quand passe une fille. Si un coucher de soleil vous émeut au point que vous *deviez* l'exprimer, faites-le, mais avec un grognement et un mot grossier. Si une musique vous plaît, dites : « Ce Beethoven, un rude caïd. » Traitez toujours les autres d'un air bourru, comme si vous étiez fâché envers quelque chose et prêt à leur tomber dessus. (Je dis bien *fâché*, Louie, pas vexé ou piqué.) Et n'approchez pas de femmes. Leur intuition vous *découvrira* neuf fois sur dix. La dixième fois, l'une d'elles vous tomberait dans les bras, et le résultat serait marrant...

— J'ai l'impression, dit Loulyo au bout d'un moment, que vous haïssez les êtres humains.

— Je les comprends, c'est tout. Pensez-vous que je vous hais ?

— Vous le devriez peut-être. Je ne suis pas ce que vous pensez. »

Fritz Rhys secoua la tête, et jura lentement.

« Parfait. Portez votre masque transparent si ça vous arrange. Je me moque pas mal de vous ou de ce que vous faites. Continuez à agir comme auparavant, et à l'ultime seconde où *ils* vous écrabouilleront la tête, vous admettrez que j'avais raison.

— Je suis heureux que vous ayez dit cela. C'est ce que je cherchais à savoir en venant ici », dit finalement Loulyo.

Au bruit de la clef dans la serrure, Fritz bondit et courut à la porte. C'était Alma. Fritz prit ses paquets et l'embrassa. Pendant qu'il l'embrassait, elle regardait derrière lui vers le living-room et vers Loulyo, et dès que Fritz eut terminé elle alla se mettre dans l'embrasure de la porte. Fritz resta en arrière, l'examinant. Loulyo leva lentement la tête, la vit, tressaillit, puis sourit piteusement.

Fritz s'avança, la saisit par l'épaule et la fit tourner, car il *fallait* qu'il voie tout de suite le visage d'Alma. Quand il le vit, il se mordit doucement la lèvre inférieure et dit : « Oh ! », puis il retourna à son fauteuil. C'était quelqu'un qui comprenait vraiment vite.

Tout yeux pour Loulyo, Alma ignorait Fritz.

« Qu'est-ce qu'il vous disait ? »

Il ne répondit pas. Il regarda le tapis. Fritz sauta sur ses pieds et éructa :

« Alors. Allez-vous le dire à la dame ?

— Pourquoi ?

— Promettez-moi que vous lui direz, sans omettre un seul mot, et alors je la laisserai prendre la voiture et vous emmener hors de la ville. Vous n'êtes pas citoyen ? Non. Eh bien, je crois que vous vous devez ça l'un à l'autre. Qu'en dites-vous, Loulou ?

— Fritz ! Es-tu devenu f...

— Il vaudrait mieux que tu le persuades d'agir ainsi, chérie. C'est ta dernière chance de le voir en tête-à-tête. »

Loulyo regarda l'hercule. Fritz sourit et dit :

« Sans oublier un *seul* mot, hein ? Je l'interrogerai à son retour et c'est elle qui trinquera si vous n'avez pas *tout* dit. Alma, essaie de ne pas rester plus de deux, trois heures. D'accord ?

— Bon. Venez », fit-elle avec raideur, et ils sortirent. Fritz alla prendre une bière et revint s'affaler dans le fauteuil, buvant et riant en se grattant la poitrine.

Dans la voiture, il dit simplement : « À la sortie de la ville, après le pont », puis il tomba dans un silence qui dura jusqu'aux postes de péage. Ils prirent vers le nord ; et enfin il se mit à parler. Il lui dit *tout*. Elle ne répondit pas

jusqu'à ce qu'il eût entièrement fini ; puis :

« Comment as-tu pu le laisser suggérer une chose aussi infecte ? »

Il rit avec amertume.

« Le laisser ?... Quand il dit avoir compris quelque chose... il a tout dit. »

Elle ne pouvait rien répliquer : elle savait bien que c'était vrai. Il ajouta : « Mais je crois que je suis un singe vert malgré tout. Eh bien... je devrais lui être reconnaissant. Il m'a appris où peut se cacher ma race... et ce qu'il faut faire pour donner le change lorsque nous sommes au-dehors. J'étais sur le point d'abandonner.

— Que veux-tu dire ? »

Il ne répondit pas, mais au contraire détourna la tête. Il semblait épier le bord de la route à sa droite. Subitement :

« Là, dit-il. Arrête ici. »

Interloquée, elle quitta la chaussée et arrêta la voiture. Il y avait une nouvelle autoroute après le pont et, pendant des kilomètres, elle était parallèle à la vieille route. Entre les deux routes se trouvait une bande de terrain inutilisable, ravagé par les bulldozers, broussailleux et désert. Elle regarda le terrain, puis lui ; et l'expression du visage de Loulyo l'empêcha encore de parler. La figure de Loulyo était empreinte de tristesse, de regret et d'autre chose... une espèce de rire mélancolique. Il dit : « Je rentre chez moi, maintenant. »

Elle regarda ses propres mains sur le volant et soudain ne les vit plus. Il lui toucha le bras et dit doucement : « Il ne faut pas être triste, Alma. Ça ne pouvait pas aller. Rien n'aurait pu faire que ça aille. Ça t'aurait tuée. Essaie de revenir à ton mari. Il est mieux équipé que moi. Moi je ne le suis pas, pas du tout.

— Tais-toi, dit-elle tout bas. Tais-toi, tais-toi. »

Loulyo soupira profondément, passa les bras autour d'elle et l'embrassa, rudement, doucement, complètement, visage, bouche, oreilles, cou, caressant avidement son corps en même temps. Elle s'accrocha à lui et pleura. Il desserra l'étreinte d'Alma, lui pressa quelque chose dans la main, et sauta hors de la voiture, traversa en courant l'épaulement, enjamba le mur et disparut. Ce n'était qu'une murette. Il ne disparut pas derrière quelque chose, ni *dans* quelque chose, ni au loin. Il disparut, c'est tout. Elle l'appela deux fois puis sortit et courut au mur. Rien – des herbes, le sol bouleversé, un arbuste ou deux. Elle se tordit les mains et prit conscience de l'objet qu'il lui avait donné. C'était un disque transparent, assez semblable à la simple lentille d'une torche électrique. Elle le retourna plusieurs fois puis, impulsivement, regarda au travers.

Alors elle vit Loulyo accroupi dans... dans une sorte de machine.

Elle vit s'envoler la machine, et lorsqu'elle eut disparu, son disque de verre aussi cessa d'exister, si bien qu'il ne lui resta plus rien de Loulyo. Pendant quelques instants, elle crut qu'elle n'y survivrait jamais. Et finalement arriva ce que connaissent tous ceux qui ont souffert : quoi que vous

ayez perdu, les poumons et le cœur continuent de fonctionner, et tout autour de vous, les oiseaux volent, les autos roulent, les gens gagnent de l'argent et vendent leur âme et attrapent un ulcère et sont heureux et se font couper les cheveux comme d'habitude.

Lorsqu'elle eut fini de franchir ce stade, la soirée était bien avancée. Elle était toute faible et hébétée mais elle pouvait reprendre le volant ; ce qu'elle fit avec précaution, et bientôt elle put recommencer à penser, ce qu'elle fit avec autant de précaution, et lorsqu'elle arriva à la maison, son « *hello !* » étudié à l'avance fut parfait d'aisance.

Fritz Rhys, avec sa chemise aux manches relevées, sortit de son fauteuil. Il était énorme et compréhensif, semblable à un déferlement de muscles et de gentillesse. Il lui prit la main, rit doucement et l'amena au divan. Elle s'enfonça dans les coussins du fond et ne bougea plus, attendant qu'il disposât d'elle comme il l'entendrait. Il s'assit près d'elle au bord de la couche, penché en avant pour s'interposer entre le monde et elle, son poing et son avant-bras épais posés sur la tablette près du divan ; il l'entoura de son bras inoccupé.

« Alma... », murmura-t-il, puis il attendit, attendit, jusqu'à ce qu'enfin elle rencontrât ses yeux.

« Je ne suis pas en rogne, reprit-il. Crois-moi, chérie, je suis content que tu puisses... aimer... quelqu'un à ce point. Cela veut simplement dire que tu es vivante et... compatissante et... que tu es Alma. » Il rit encore de ce rire calme. « Bien sûr j'admets que j'ai été heureux qu'il se soit avéré être un... une de ces filles manquées. Je ne sais pas ce que je ferais si jamais tu éprouvais la même chose pour un homme véritable. »

Les yeux d'Alma avaient été fixés sur les siens sans arrêt ; et alors elle les déplaça, faisant descendre son regard sur le lourd avant-bras étendu sur la tablette de bois poli. Elle l'examina avec une fascination grandissante tandis qu'il poursuivait. « Ainsi c'est l'esprit statistique – c'est-à-dire moi – qui marque un point sur l'intuition féminine, laquelle t'a laissé tomber en quelque sorte. Qu'est-ce que tu regardes ainsi ? »

Elle regardait l'avant-bras. Presque en dépit d'elle-même, elle avança la main pour le toucher. Elle ne répondait pas. Il dit : « Cela aurait pu être pire. Imagine la vie avec un type comme ça, soulé de poésie et de rêves étincelants, et juste au moment... ah ! pourquoi continuer ? Ce serait impossible.

— Ce fut impossible », dit-elle d'une voix sourde. Elle posa la main sur l'avant-bras, leva la tête et le vit qui l'examinait ; elle retira hâtivement la main. Elle n'arrivait pas à détacher les yeux de son bras. Elle commença à sourire en regardant ce bras. Fritz était puissant, son avant-bras mesurait quarante-trois centimètres de long et quatorze d'épaisseur. « Tout à fait impossible, murmura-t-elle, et c'est là la dimension du problème. » *Presque exactement sa dimension*, pensa-t-elle sauvagement.

« Très bien, fit-il avec jovialité. Et maintenant je t'accorde quarante-huit heures pour oublier et ensuite nous... »

Sa voix s'évanouit faiblement lorsqu'il vit cette sauvagerie paraître sur le

visage d'Alma et se transformer en rire, en flots, en flèches, en envolées, en perles, en salves de rire.

« Alma ! »

Elle cessa instantanément de rire, mais ses lèvres restèrent plissées et ses yeux brillants.

« Tu ferais mieux de retourner à la chasse aux singes verts, dit-elle d'une âpre voix neutre. Maintenant que tu leur as donné une tête de pont.

— *Quoi ?*

— Il y a vraiment en toi quelque chose de terriblement petit, Fritz Rhys », dit-elle, et le rire reprit, de plus en plus fort, et il ne put l'apaiser par son calme, ni par ses cris, et il ne put plus le supporter. Il s'habilla et fit sa valise et il déclara du seuil, dans l'éclat et le fracas du rire :

« Je ne te comprends pas. Je ne te comprends pas du tout. » Et il retourna à Washington.

Traduit par P. J. IZABELLE.

Affair with a green monkey.

Margaret SAINT-CLAIR : LA MÉZON DE L'ORREURE

Peut-on exploiter les envahisseurs ? Ou encore, où des envahisseurs pourraient-ils le plus efficacement se cacher dans les stades préparatoires de l'invasion ? Dans une nouvelle, j'ai naguère suggéré que les jardins zoologiques, où l'on voit toutes sortes d'animaux improbables, feraient parfaitement l'affaire à condition de disposer de quelques complicités humaines.

Margaret Saint-Clair exploite ici une situation voisine.

LE teint de Dickson-Hawes avait viré au verdâtre. Il rabattit en hâte le volet qui donnait sur l'orifice. Mais ce fut d'un ton presque naturel qu'il dit : « J'ai bien peur que ce ne soit quelque peu intellectuel, Freeman. Cela me rappelle ce poème de Yeats... *Quelle bête monstrueuse, son temps à nouveau venu, se traîne vers Bethléem pour y voir le jour ?* Mais les gens qui fréquentent les galeries des horreurs en quête de distractions ne sont pas des intellectuels. Cela ne leur ferait pas le même effet qu'à moi. » Il gloussa nerveusement.

Le visage maussade de Freeman ne manifesta aucune émotion. « J'avais le sentiment que ce numéro était réussi, répondit-il, obstiné. Je n'aurais pas mis si longtemps à le mettre au point si je n'avais été persuadé d'éveiller votre intérêt. Je suis plus doué pour la recherche. J'aurais gagné beaucoup plus d'argent si j'avais travaillé à l'un des projets du gouvernement.

— Vous n'aviez guère le choix, n'est-ce pas ? répondit Dickson-Hawes d'un ton badin. Un passé politique constitue un handicap, à moins d'être prêt à affronter les risques de poursuite pour faux témoignage.

— Je suis aussi loyal que quiconque ! Au cours des dernières années, je ne désirais qu'une chose : gagner un peu d'argent. Mais j'ai toujours été poursuivi par la malchance.

— Hum... » Dickson-Hawes s'épongea discrètement le front. « Pour en revenir à votre petit numéro, je ne nie pas qu'il présente certains attraits. Cette idée d'un ventre monstrueux, seul au bord de la mer, qui s'enfle lentement et... » Il étouffa une sorte de toux dans les plis de son mouchoir. « Mais c'est vraiment trop poétique, je le crains. Je n'en ai pas l'emploi, mon vieux. »

Les deux hommes s'écartèrent de l'orifice masqué par le volet. « Alors, vous ne prendrez que ma *Scène du Printemps* ? dit Freeman.

— De tout ce que j'ai vu, oui. C'est assez horrible, mais pas trop. N'auriez-vous rien d'autre ? » La voix de Dickson-Hawes témoignait d'un certain empressement, mais à cet empressement se mêlaient d'autres nuances : une certaine répugnance peut-être, et la crainte d'éprouver de la terreur.

Freeman malaxait sa lèvre inférieure entre ses doigts. « Il y a bien le Puits, dit-il au bout d'un moment. Il demande encore quelques retouches, mais... je crois que vous pourriez y jeter un coup d'œil.

— J'en serais ravi ! dit chaleureusement Dickson-Hawes. Vous comprenez, je l'espère, que mon entreprise implique une importante mise de fonds.

— Sans doute. Vous avez vraiment réussi à réunir des capitaux ? À deux reprises, déjà, vous pensiez avoir intéressé de gros commanditaires. Mais chaque fois vous avez échoué. Je commençais à me décourager.

— Cette fois, c'est différent. L'argent est déjà à mon compte, sans parler des sommes que j'investis de ma propre poche. Nous avons l'intention de monter une chaîne de galeries des horreurs qui s'étendra d'une côte à l'autre. Elles trouveront leur place dans toutes les kermesses, parcs d'attractions et lieux de plaisir.

— Parfait. Eh bien, venez avec moi. »

Ils suivirent le couloir jusqu'à une autre porte. Freeman ouvrit la serrure. « À propos, dit-il, je vous serais reconnaissant de parler à voix basse. Une partie du mécanisme est... très sensible, très délicate.

— Bien entendu. C'est tout naturel. »

Ils entrèrent. À leur droite s'élevait une vieille maison de brique, pas tout à fait en ruine. Sur la gauche, un bouquet d'arbres noirâtres se découpait sur le ciel. Juste devant eux se dressait la margelle d'un vieux puits de pierre envahi par la mousse. Tout autour, le sol était luisant d'humidité.

Dickson-Hawes émit un reniflement approbateur. « Je dois dire que vous avez merveilleusement soigné les détails. On se croirait vraiment dans un décor naturel. Cela sent même la grenouille et l'humidité.

— Merci, répondit Freeman avec un petit sourire acide.

— Qu'advient-il ensuite ?

— Plongez votre regard à l'intérieur du puits. »

Dickson-Hawes s'approcha de la margelle d'une démarche quelque peu incertaine. Il se pencha sur le rebord. Du fond du puits lui parvint un gargouillement et le bruit d'éclaboussements.

Dickson-Hawes recula précipitamment. Maintenant, son visage n'était plus tout à fait verdâtre ; il était blême. « Grand dieu ! Quel monstre ! souffla-t-il. Comment avez-vous fait ?

— C'est un mouvement d'horlogerie, répondit Freeman. Une fois remonté, il peut se tortiller pendant trente-six heures. L'eau m'interdit d'utiliser des batteries. Cette lueur verdâtre dans les yeux est obtenue à l'aide

de prismes. Quant à la fourrure, c'est la même que celle que l'on trouve dans les manteaux de qualité, mais en plus long. Je crois que cela s'appelle du plasti-vison.

— Que se passerait-il si je demeurais penché sur la margelle ? Ou si je lui jetais des cailloux ?

Il vous sauterait à la figure. »

Dickson-Hawes parut déçu. « Rien d'autre ?

— Le ciel s'assombrirait et des bruits sortiraient de la maison. N'est-ce pas suffisant ? »

Dickson-Hawes toussota. « Il faudrait corser un peu la chose. Placer une balustrade électrifiée autour de la margelle et rendre les abords du puits glissants, de façon à contraindre les clients à s'appuyer à la balustrade. Installer des souffleries pour retrousser les robes des filles. Et, bien entendu, diminuer considérablement l'éclairage pour permettre aux couples de se bécoter lorsque les filles prendront peur. Mais c'est un joli petit numéro, Freeman, très joli, vraiment. Je suis presque sûr de pouvoir l'employer. Oui, je pense que votre Puits figurera dignement dans nos galeries des horreurs. »

La voix de Dickson-Hawes s'était élevée en prononçant les derniers mots. On entendit l'eau rejaillir au fond du puits. Freeman paraissait inquiet.

« Je vous avais recommandé de parler à voix basse, dit-il. Les cloisons sont très minces. Lorsque vous parlez fort, on vous entend de partout. Ce n'est pas très sain pour... les mécanismes.

— Désolé.

— J'aimerais que la chose ne se reproduise pas... Cela dit, je ne pense pas qu'il soit très indiqué pour les clients de se bécoter à l'intérieur. L'endroit est mal choisi pour cela. S'ils en ont envie, qu'ils le fassent ailleurs, dans le corridor par exemple.

— Mon vieux, vous n'avez pas idée de ce que peuvent faire les gens dans les recoins obscurs d'une galerie des horreurs. L'ambiance semble les émoustiller. Mais vous avez peut-être raison. Cela pourrait détruire l'illusion que de leur permettre de se livrer à leurs petits ébats. Nous ferons notre possible pour que ça se passe à l'extérieur.

— Très bien. Combien m'offrez-vous pour ce numéro ?

— Notre conseiller juridique se chargera de discuter ces détails », répondit Dickson-Hawes. Il lança à l'adresse de Freeman un sourire chargé d'une cordialité étudiée. « Je vous assure qu'il mettra sur pied un contrat satisfaisant. Je ne puis prendre de décision avant d'avoir étudié la question des brevets et des licences de construction.

— Je ne pense pas que mon Puits puisse faire l'objet d'un brevet, dit Freeman. Il y a des détails de la machinerie que je suis le seul à comprendre. Je devrai installer moi-même chaque numéro dans votre chaîne de galeries des horreurs. Il faudrait prévoir dans le contrat une clause fixant le taux de mes indemnités journalières et de mes frais de transport.

— Je suis certain que nous aboutirons à un accord avantageux pour les deux parties.

— Euh... sortons d'ici. Il fait trop humide pour causer. »

Ils retournèrent dans le couloir. Freeman ferma la porte à clef. « Avez-vous autre chose à me montrer ? » demanda Dickson-Hawes. Freeman détourna les yeux. « Non. »

« Voyons, mon vieux, pas de cachotteries. Je vous l'ai déjà dit, il y a de gros capitaux en jeu.

— Quel genre de chose voulez-vous ?

— De l'horrible, bien entendu. Mais un horrible pas aussi poétique que l'attraction qui se trouve derrière le volet. Là, c'est un peu trop. Je voudrais peut-être un peu plus d'action. Un numéro qui demande une plus grande participation de la part du client. Le Puits et la Scène du Printemps ont tous les deux un caractère plutôt statique.

— Euh... »

Ils suivirent le couloir. Freeman dit lentement : « Je travaille depuis quelque temps sur un projet. Il y a bien de l'action et le client y participe. Mais tout n'est pas au point. Je n'ai pas eu le temps d'y travailler assez.

— Eh bien, mon vieux, voyons cela quand même !

— Pas si fort ! Parlez à voix basse, sinon je ne peux vous mener à l'intérieur. » Freeman s'exprimait lui-même dans un murmure. « Voilà, nous y sommes. »

Ils venaient de s'arrêter devant une porte beaucoup plus massive que celle qui permettait d'accéder au Puits. Elle était munie sur son pourtour entier d'un large bourrelet de caoutchouc, et assujettie à sa partie supérieure comme à sa base par deux loquets cadénassés. Au sommet de la porte, trois ou quatre trous servaient apparemment à l'aération.

« Cette porte doit cacher une attraction palpitante, remarqua Dickson-Hawes.

— Oui. » Freeman tira un trousseau de clefs de sa poche, cherchant celle qui s'adaptait aux cadenas. Dickson-Hawes jeta autour de lui un regard connaisseur.

« Quelqu'un est venu écrire sur votre mur, observa-t-il. Pas fort en orthographe, le particulier ! »

Freeman leva la tête et ses yeux suivirent la direction indiquée par son compagnon. Sur le mur opposé à la porte, immédiatement au-dessous du plafond, quelqu'un avait écrit au moyen d'une encre noirâtre : MÉZON DE L'ORREURE.

Ces mots mal orthographiés produisirent sur Freeman un effet remarquable. Il laissa choir le trousseau de clefs qui tomba avec fracas sur le sol, et lorsqu'il se redressa après l'avoir ramassé, il avait les mains tremblantes.

« J'ai changé d'avis, dit-il en remettant le trousseau dans sa poche. Décidément la malchance me poursuit. »

Dickson-Hawes s'appuya le dos au mur.

« D'où tirez-vous vos idées, Freeman ?

— De toutes sortes de sources. Je lis beaucoup, je tire parti de ce qu'on me dit, de ce que je vois... Il y a aussi le hasard. » Les deux hommes parlaient à voix basse.

« Vos créations sont extraordinaires. Et vos réalisations mécaniques... Je n'arrive pas à comprendre comment vous parvenez à de tels résultats avec de simples machineries. »

Freeman eut un mince sourire. « J'ai toujours été très doué pour la mécanique. Et plus encore pour tout ce qui concerne la radio et les dispositifs de signalisation, les relais, les problèmes de communication. Je suis capable de communiquer avec n'importe quoi. J'ai débuté quand j'étais encore enfant. »

Un silence suivit cette profession de foi. Dickson-Hawes demeurait adossé au mur. Fin observateur, Freeman remarqua qu'un tic très léger faisait frémir périodiquement sa paupière gauche.

« Combien m'offrez-vous pour le Puits ? » dit enfin Freeman.

Dickson-Hawes ferma les yeux et les rouvrit presque aussitôt. Peut-être pensait-il que si un contrat verbal est aussi strict qu'un contrat écrit, il est difficile de prouver l'existence d'un contrat verbal conclu en l'absence de témoins.

« Cinq mille dollars comptant et une participation aux bénéfices, calculée sur le chiffre des entrées pendant les trois premières années. »

Suivit un silence encore plus long. Le visage de Freeman se détendit à l'énoncé d'une somme définie. « Dans quel état sont vos nerfs ? J'ai tellement besoin d'argent. »

Le visage de l'autre s'était figé. On eût dit que Freeman l'avait touché en un point vulnérable.

« L'état de mes nerfs est excellent, je suppose, répondit-il d'une voix soigneusement contrôlée. J'ai vu pas mal de choses pendant la guerre. »

La cupidité, mêlée à une autre émotion non identifiée, vint se refléter dans les prunelles de Freeman. Il ressortit son trousseau de clefs. « Écoutez, il ne faut pas faire le moindre bruit. Pas de cris ou autres manifestations de ce genre, quelle que soit la scène à laquelle vous assisterez. La machinerie est d'une extrême délicatesse. Il y a des tas d'imperfections que je n'ai pas encore eu le temps d'éliminer. Plus tard, le numéro se présentera sous un jour beaucoup moins hallucinant. Je conserverai l'idée de base qui sera tout aussi passionnante, mais j'adoucirai le ton général.

— Je comprends. »

Freeman le regarda en fronçant les sourcils. « Surtout pas de bruit, recommanda-t-il une nouvelle fois. Souvenez-vous que rien de ce que vous

allez voir n'est réel. » Il introduisit une clef dans le premier des cadenas qui assuraient la fermeture de la porte massive.

Le second cadenas était un peu dur et résista quelque temps avant que Freeman pût en venir à bout. Il réussit enfin à ouvrir la porte. Les deux hommes la franchirent. Et ils se retrouvèrent en plein air.

Il n'y a pas d'autre moyen de décrire la scène : ils se trouvaient en plein air. Si l'illusion était convaincante dans le Puits, ici elle était parfaite. Ils se tenaient sur une sorte d'îlot de sécurité au bord d'une autoroute à huit pistes sur laquelle déferlait un flot incessant de voitures. C'était le moment du jour où, bien que la visibilité soit meilleure qu'à midi, certains conducteurs nerveux allument leurs feux de position. Outre les deux hommes, l'îlot de sécurité était occupé par une limousine flambant neuve, de couleur aubergine.

Dickson-Hawes tourna vers son compagnon un visage ahuri.

« Freeman, murmura-t-il, vous avez *fabriqué* tout cela ? »

Pour la première fois, Freeman sourit. « Pas mal, hein ? » répondit-il dans un souffle. Il ouvrit la portière de la voiture et se glissa derrière le volant. « Montez. Nous allons faire un tour. Et souvenez-vous : pas de bruit. »

L'autre obéit. Freeman mit le moteur en route – un moteur très silencieux – et observa la route, guettant le moment propice pour quitter le bas-côté et s'y élancer à son tour. Profitant d'une trouée dans le flot de véhicules, il appuya sur l'accélérateur. Le paysage commença à se déplacer de chaque côté des deux hommes.

Certaines voitures les doublaient. Ils en dépassaient d'autres. Dickson-Hawes cherchait des yeux le compteur de vitesse et n'en trouvait pas trace. Un garage, un panneau-réclame, une station-service défilèrent sur la droite. Le garage portait un écriteau : RÉPARATION DE PNEUS. La station-service était équipée de pompes coniques. Les tomates sur le panneau-réclame étaient écarlates et vertes.

Dickson-Hawes respirait à petits coups. « Freeman... où sommes-nous ? »

Une fois de plus, son compagnon sourit. « Vous éprouvez l'impression que j'ai voulu donner, répliqua-t-il dans un murmure satisfait. Au début, le client se croit sur une autoroute ordinaire avec des automobilistes ordinaires se hâtant vers leur repas du soir. Puis il commence à remarquer toute une série de différences subtiles. Tout est légèrement désaxé, ce qui ajoute à la sensation de malaise.

— Sans doute, mais... Quel est le but de tout ceci ? Qu'essayons-nous de faire ?

— De rentrer chez nous pour le repas du soir, comme les autres.

— À quel moment commence la... euh... difficulté ?

— Voyez-vous cette voiture sur la piste extérieure ? » Les deux hommes conversaient toujours à voix basse. « La noire, profilée en obus, toute petite et qui marche comme l'éclair ?

— Oui.

— Ne la quittez pas des yeux. »

La voiture noire allait, effectivement, à un train d'enfer. Elle rejoignit une limousine bleue, la distança légèrement et commença à se rabattre sur elle. La limousine bleue tenta de distancer la voiture noire, mais sans succès. Pourtant, s'il voulait éviter l'accident, le conducteur devait reprendre la tête.

Pendant un certain temps, les deux voitures foncèrent de front. La voiture noire accéléra légèrement en serrant sa voisine plus agressivement que jamais. Soudain, elle obliqua brusquement devant la limousine et s'arrêta.

On entendit le hurlement frénétique des freins de la limousine. Lorsqu'elle s'immobilisa, son aile gauche touchait presque la voiture en forme d'obus. Les carrosseries étaient si proches que l'occupant de la limousine ne pouvait ouvrir sa portière.

Freeman avait ralenti, sans doute pour permettre à Dickson-Hawes de ne rien perdre du spectacle.

Pendant quelques instants, rien ne se produisit. Mais l'attente ne dura guère. Soudain, deux – était-ce plutôt trois ? – longs bras, extrêmement minces, surgirent de la voiture noire et se mirent à palper la glace de portière de la limousine. Celle-ci fut bientôt abaissée, de force. Les bras s'introduisirent dans la voiture.

De cette dernière s'éleva bientôt une explosion de cris perçants, pareils aux clameurs affolées d'une volaille sur le point d'être décapitée. Les cris ne s'étaient pas encore éteints quand les bras ressortirent avec un...

La lumière régnant sur la scène ne dissimulait rien. Les trois bras interminables ramenaient un bras humain arraché du tronc.

Ils jetèrent leur butin à l'intérieur de la voiture noire, avant de reprendre leur exploration.

Cette fois, le teint de Dickson-Hawes n'avait tourné ni au vert ni au blême, mais au gris moucheté. Ses lèvres s'étaient arrondies autour de ses dents, formant une ellipse oblongue. Il était parfaitement évident que, s'il ne criait pas, c'est que sa gorge nouée ne laissait filtrer aucun son...

Freeman jeta un regard rapide à son passager. Son attention se concentrait sur son rétroviseur. Un pli d'anxiété ridait son front.

Les cris provenant de la limousine s'étaient tus. Au moment où Freeman parvint à la hauteur des deux voitures arrêtées, Dickson-Hawes se couvrit le visage de ses mains. Puis, quand elles furent dépassées, il demanda dans un chuchotement entrecoupé : « Y en a-t-il d'autres ? Je veux dire, des voitures noires ?

— Oui. L'une d'elles s'approche de nous en ce moment. »

La tête de Dickson-Hawes pivota vers l'arrière. Une seconde voiture noire fonçait vers eux parmi le flot des véhicules. Cependant, elle était encore à bonne distance.

Dickson-Hawes se passa la langue sur les lèvres.

« Est-ce nous qu'elle poursuit ?

— Je le pense.

— Mais pourquoi ? Pourquoi... nous ?

— Cela fait partie du jeu. Sinon, où serait l'horreur ? Tenez bon. Je vais essayer de la semer. »

Freeman appuya sur l'accélérateur. La limousine aubergine bondit en avant. C'était une voiture très rapide et Freeman était de toute évidence un conducteur expert, doté de nerfs d'acier. Ils se glissaient parmi les voitures, profitant de la moindre place libre, frôlant les ailes des autres véhicules, zigzaguant follement d'une piste à l'autre, navette tissant des arabesques de vitesse et d'évasion.

Mais la voiture noire gagnait du terrain. Aucune acrobatie. La trajectoire rigoureuse d'une balle de fusil. Et pourtant, elle était plus proche d'instant en instant.

Dickson-Hawes poussa une sorte de gémissement.

« Pas de bruit ! souffla furieusement Freeman. Rien de tel pour les amener sur nous. *En avant !* »

Il écrasa l'accélérateur au plancher. La voiture bondit et fit un crochet. Du phare de la voiture à leur gauche, s'échappa un tintement de verre brisé, raboté au passage par la limousine. Dickson-Hawes gémit mais s'aperçut qu'ils avaient gagné plusieurs longueurs. Momentanément, la voiture noire avait perdu du terrain.

Ils brûlèrent successivement deux feux rouges. Le bolide noir en fit autant. Déjà, il les rattrapait. Plus près, toujours plus près. Plus vite, toujours plus vite.

Dickson-Hawes s'était affaissé sur son siège, la tête inclinée sur la poitrine. Le bolide noir apparut à leur hauteur, prêt à se rabattre.

Freeman poussa un rugissement. Délibérément, il coupa la route aux poursuivants. L'espace d'une seconde, le bolide céda du terrain.

« Bande de salauds ! » grommela farouchement Freeman.

La voiture noire les doubla comme une lanière de fouet. La limousine fit un rapide crochet. Les chapeaux de roues grincèrent sur les bandes latérales en ciment. La voiture aubergine oscilla comme un homme ivre. Les freins crissèrent. Dickson-Hawes, qui avait ouvert les yeux involontairement en prévision du choc, s'aperçut qu'ils s'étaient garés sur un îlot de sécurité : sûrement celui d'où ils avaient pris le départ.

Le bolide noir poursuivit sa route rugissante.

« Je les hais, dit Freeman avec une grimace. Ces ordures de Vooms. Si je pouvais... Mais peu importe. Nous nous en sommes tirés. Sains et saufs. Nous sommes chez nous. »

Dickson-Hawes ne fit pas un mouvement. « C'est fini », dit Freeman. Il ouvrit la portière de la voiture et obligea son compagnon à sortir. Il dut le

soutenir pour le conduire jusqu'à la porte par laquelle ils avaient pénétré sur l'autoroute. C'était toujours l'heure entre chien et loup où les conducteurs nerveux allument leurs feux de position.

Freeman fit passer Dickson-Hawes par la porte. Il la referma aussitôt et ajusta les cadenas sur les loquets. Ils se retrouvaient dans le couloir sur le mur duquel quelqu'un avait écrit MÉZON DE L'ORREURE.

Freeman poussa un profond soupir. « Eh bien, cela s'est passé beaucoup mieux que je n'aurais cru. J'avais peur que vous ne vous mettiez à pousser des hurlements. Je pensais bien que c'était votre genre. Mais je crois que le charme a opéré.

— Comment ?

— Je veux dire que la chance a l'air d'avoir enfin tourné. Que pensez-vous de ce numéro ? »

Dickson-Hawes avala péniblement sa salive, mais ne put répondre.

Freeman examina son visage. « Venez boire un verre dans mon bureau. Vous paraissez en avoir besoin. À ce moment-là, vous pourrez me dire ce que vous pensez de mon attraction. »

Le bureau se trouvait sur la façade de la maison. On y accédait par deux marches en contrebas.

Dickson-Hawes se laissa choir dans le fauteuil que Freeman lui avança. Il engloutit avidement le whisky de qualité douteuse que lui servait son hôte.

Après le second verre, il se trouva suffisamment remis de ses émotions pour demander : « Était-ce réel ou non, Freeman ?

— Bien sûr que non, se hâta de répondre l'autre.

— J'aurais juré le contraire, répondit Dickson-Hawes. Ce bras arraché... » Il frissonna.

« Une bonne imitation, répondit Freeman avec la même promptitude. Vous n'avez pas vu le sang, n'est-ce pas ? Naturellement. C'était un bras artificiel.

— Je l'espère bien. Je n'arrive toujours pas à comprendre comment vous avez pu *fabriquer* tout ce que nous avons vu. On fait beaucoup de choses avec des appareils mécaniques, mais il y a tout de même des limites. Je boirais volontiers un autre verre. »

Freeman lui versa une nouvelle rasade. « Que pensez-vous de cette attraction ? »

La couleur revenait aux joues de Dickson-Hawes. « C'est l'expérience la plus horrible que j'aie jamais connue. »

Freeman sourit. « Excellent. Les gens adorent qu'on leur fasse peur. C'est pourquoi les *scenic railways* connaissent une telle faveur.

Pas à ce point, tout de même. J'imagine mal les gens se précipitant sur les *scenic railways* s'ils voyaient les wagonnets se fracasser tout autour d'eux et les cadavres joncher la piste. Il faudra que vous m'adoucissiez cela considérablement. Considérablement !

— Mais ça vous a plu malgré tout ?

— Dans l'ensemble, oui. C'est une idée unique. Mais il faudra l'édulcorer d'au moins 75 p. 100. »

Freeman fit la grimace. « C'est faisable. Mais j'attendrai une commande ferme de votre part avant de me livrer à une transformation aussi radicale.

— Hum.

— Il existe d'autres établissements qui seraient susceptibles de m'acheter cette attraction, vous savez, dit Freeman avec quelque agressivité. Jenkins, de l'Amalgamated, pourrait fort bien s'y intéresser. Ou encore Silberstein. »

Jenkins a levé le pied il y a deux mois avec six mille dollars appartenant à l'Amalgamated. Personne ne l'a revu depuis. Quant à Silberstein, on l'a trouvé errant dans les rues en proie à une sorte de délire. Vous ne le saviez pas ? Il se trouve maintenant dans une maison de santé. Je ne pense pas que vous ayez beaucoup de chances de leur vendre quoi que ce soit, ni à l'un ni à l'autre. »

Freeman soupira, mais ne fit aucune tentative pour mettre en doute l'authenticité de ces navrantes nouvelles. « J'attendrai une commande ferme de votre part avant d'entreprendre des modifications importantes, répéta-t-il d'un ton buté.

— Eh bien... » La peur et le whisky avaient privé Dickson-Hawes d'une partie de sa prudence habituelle. « Nous pourrions vous verser cinquante dollars par semaine pendant deux mois, le temps que vous fassiez les transformations, à titre d'avance sur vos pourcentages. Si le résultat final ne nous convenait pas, ces avances vous demeureraient acquises.

— C'est de l'escroquerie. Des apprentis mécaniciens gagnent davantage. Donnez-moi soixante-cinq dollars.

— J'ai horreur des marchandages. Soixante dollars et n'en parlons plus. »

Freeman haussa les épaules avec lassitude. « Écrivons cela noir sur blanc. Je vais rédiger une brève note sur les termes du contrat et vous pourrez la signer.

— Entendu. »

Freeman se pencha au-dessus du bureau et fouilla dans un tiroir. À un certain moment, il s'immobilisa et parut tendre l'oreille. Il ouvrit un autre tiroir.

« Je croyais avoir du papier... Oui, le voici. » Il alluma la lampe de bureau et commença à écrire.

Dickson-Hawes se renversa sur son fauteuil en buvant le whisky de Freeman. Il appuya sa tête contre le mur et se mit à fredonner *Lili Marlène* d'une voix bruyante et affreusement fausse.

La plume de Freeman courait sur le papier. « Voilà », dit-il enfin. Il souriait. « Oui. Je... »

On entendit un craquement explosif, un bruit de lattes et de fragments de plâtre qui s'effondrent. Freeman leva les yeux de son contrat non signé, juste à temps pour voir le dernier de ses clients – irrévocablement le dernier – disparaître entre les longs bras noirs des Vooms.

C'était la première fois qu'ils avaient crevé les cloisons pour s'emparer d'une victime, mais ces cloisons étaient bien minces et leur chasse infructueuse sur l'autoroute les avait excités bien plus que Freeman ne l'avait pensé. Il fallait bien qu'il y eût une première fois pour une entité quelle qu'elle soit, même lorsqu'il s'agissait d'un Voom.

Dix bonnes minutes s'écoulèrent. Les hurlements de Dickson-Hawes s'éteignirent. Le troisième épisode s'était terminé de façon aussi désastreuse que les deux autres. Il n'existait plus un seul directeur de parc d'attractions, sur tout le territoire des États-Unis, dont Freeman pût espérer tirer un *cent* en échange de sa galerie des horreurs. Il était coulé, fini, lessivé.

Freeman demeura assis devant son bureau, immobile. Tout le ressentiment suscité en lui par la malchance qui avait été son lot au cours de l'existence – les pourcentages impayés, les grands projets avortés, les escrocs de bas étage tels que Dickson-Hawes, les misérables victimes qui hurlaient lorsque les Vooms étaient à leurs trousses – tous ces griefs s'étaient conjugués pour former en lui une rage paralysante.

À la fin, il poussa un soupir tremblant. Il se dirigea vers la bibliothèque et en tira un volume dont il feuilleta quelques pages. Puis il prit un second livre, un troisième.

Il hocha la tête. Une lueur de folie vengeresse brilla dans ses yeux. Quelques modifications secondaires dans les circuits, et c'était tout. Il savait que les autres entités plus puissantes se trouvaient là. Il suffisait de modifier les relais de signalisation pour entrer en contact avec eux.

Freeman replaça le livre sur l'étagère. Il hésita un instant, puis marcha vers la porte. Il allait sans plus tarder entreprendre la modification des circuits. Et, en cours de travail, il échafauderait les plans d'une galerie des horreurs qu'il se proposait d'édifier avec l'aide des nouvelles entités.

L'entreprise serait dangereuse. Et après ? Onéreuse... Il trouverait bien de l'argent quelque part. Mais il allait leur régler leur compte. Il construirait pour ces sales bêtes une galerie des horreurs qui leur ferait regretter d'avoir jamais vu le jour :

Une galerie des horreurs pour Vooms.

Horror howce.

Tous droits réservés.

© Éditions Opta, pour la traduction.

Théodore STURGEON :

L'ŒUF D'OR

Jusqu'ici, la plupart des envahisseurs que nous avons croisés poursuivaient des fins de conquête territoriale. Mais il peut arriver qu'il s'agisse d'un visiteur plus soucieux de se distraire que d'asservir et qui se laisse progressivement conquérir par l'humanité.

EN un temps où le temps n'avait encore que la moitié de son âge actuel, à une distance inconcevable, dans une dimension inconnaissable, il naquit.

Il quitta son monde si longtemps avant d'arriver sur Terre que lui-même ne savait pas combien de temps il avait passé dans l'espace. Il avait passé si longtemps sur ce monde que lui-même ne savait pas ce qu'il était avant que sa science transforme sa race.

Bien que nous ne puissions jamais savoir en quel point de l'espace se trouvait son monde, nous savons que c'était dans un système de deux puissants soleils, l'un bleu et l'autre jaune. Sa planète avait une atmosphère, et une civilisation, et une science qui allait bien au-delà des visions les plus profondes de l'humanité. Il ne parlait guère de sa planète car il la haïssait.

Trop parfaite. Par les sciences, ses pareils, en réglant les courants de l'éther, pourvoyaient à leur nourriture, à leur bien-être, à leurs déplacements, à leur instruction et à tous leurs besoins. Pendant des siècles, il y eut des membres de la communauté voués à l'entretien des machines, mais avec le temps ils disparurent, n'étant plus nécessaires. Il n'y avait pas de luttes, pas de désagréments, pas de maladies. Il n'y avait donc pas d'horizons à conquérir, pas de buts, pas de stimulants, et finalement pas de réalisations possibles, sauf une : la race elle-même, et ses métamorphoses éventuelles.

Pas à pas, cela fut fait. Les membres n'étaient plus nécessaires : ils s'atrophiaient au cours d'une vie paresseuse et prolongée ; ils furent remplacés, repensés ou oubliés. Et, la mort d'un habitant se faisant plus rare, plus rare encore se fit le surgissement d'une nouvelle vie. C'était une race vigoureuse, une race puissante, une race hautement civilisée ; et une race stérile.

L'évolution vers toujours plus de raffinement se poursuivit sans cesse au

fil des âges à l'occasion d'éclairs d'initiative intermittents : élimination du superflu, réalisation de tout ce qu'on pouvait concevoir comme désirable ; enfin, tout ce qui resta fut quelques milliers de brillants ovoïdes d'or, enveloppes aérodynamiques et fonctionnelles de superesprits pleins de beauté et d'ennui. On pouvait appeler ça vivre : ces êtres pouvaient, s'ils le voulaient et comme ils le voulaient, se mouvoir à travers l'air, le temps et l'espace ; tout était fait pour eux automatiquement ; chacun pouvait se dispenser de l'aide des autres, et se refusait à les aider. C'étaient des cerveaux, revêtus d'une armure que rien ne pouvait détruire, sinon la chaleur des plus puissants soleils ou les forces super-cosmiques que chacun pouvait déclencher à volonté.

Mais ils n'avaient pas de volonté. Ils n'avaient rien. Ils restaient en petits groupes à converser de choses que nous ne pouvons imaginer, ou s'étendaient sur les plaines de leur monde et vivaient renfermés sur eux-mêmes, jusqu'à ce que quelques millénaires vite passés les ensevelissent sans qu'ils s'en soucient sous les décombres et la rocaille. Certains demandaient qu'on les tue, et on les tuait. Certains étaient assassinés par d'autres pour quelques chicanes dans d'abstruses discussions philosophiques. Certains se précipitaient au cœur du soleil bleu, tant ils avaient faim de sensations nouvelles, sachant qu'ils y trouveraient des affres éphémères. La plupart se contentaient de végéter. L'un d'eux s'en alla.

Il s'immobilisa, par un moyen connu de lui, s'immobilisa dans l'espace, laissant son monde, son système solaire, son coin de l'univers s'éloigner de lui et le libérer. Puis il partit en voyage.

Il se rendit en maints endroits et de maintes façons, au gré de ses caprices. Parfois il s'étirait le long de la courbe de l'espace courbe, jusqu'à ce que ses extrémités fussent diamétralement opposées ; puis il se contractait en une ligne droite, se reformant à d'innombrables millions d'années-lumière du point de départ de son extension ; et sa vitesse alors était, bien entendu, le cube de celle de la lumière. Et quelquefois il tombait de son niveau dans le temps au niveau inférieur, puis restait immobile et pensif pendant un cycle, jusqu'à ce qu'il soit ramené au niveau supérieur ; et c'est ainsi qu'il découvrit la nature du temps, qui est une bande hélicoïdale qui tourne toujours et ne se déplace jamais dans son super-espace. Et quelquefois il se déplaçait lentement, en dérivant d'une attraction gravitationnelle à une autre, dans sa quête indifférente de l'insolite. C'est dans une de ces périodes qu'il atteignit la Terre.

C'est une oie qui le découvrit, gisant dans des buissons au bord d'une route de campagne, en train d'observer froidement la terre et d'analyser ses éléments ; l'oie était typique, aveuglément fière de sa bêtise traditionnelle. Il ne lui prêta aucune attention quand elle s'approcha et becqueta sa coquille avec curiosité. Mais quand elle le retourna avec son bec, il la trouva impolie : il se saisit d'elle dans un lacet de radiations paralysantes, explora rapidement sa cervelle minuscule pour y lire un moyen de l'ennuyer, puis se mit à lui arracher les plumes de la queue pour voir ses réactions. Elles furent bruyantes.

Or, il se trouvait que Christopher Innés suivait cette route de campagne, ramenant la petite du catéchisme du dimanche. Chris était un mortel aigri et cynique : comme il est normal à son âge, il venait d'apprendre que le fait d'atteindre douze ans et d'être un garçon conférait une supériorité ; il était sur le point d'entrer dans l'adolescence et de s'apercevoir que les choses étaient bien différentes. « La petite », c'était sa sœur de cinq ans, envers laquelle il se montrait jaloux et protecteur. Elle avait des idées stupides. Elle disait :

« Mais c'est ce qu'on m'a dit à l'école la semaine dernière, Chris, alors ça doit être comme ça, na ! Le prince est entré dans le palais, et tout le monde dormait, et puis il est allé dans sa chambre à elle, *et* elle dormait aussi, mais il l'a embrassée, et elle s'est réveillée, et puis tout le monde...

— Oh ! ferme ta fontanelle ! fit Chris, qui avait entendu dire que la fontanelle des bébés se ferme quand ils grandissent, mais ne savait pas ce que c'était. Tu gobes tout ce qu'on te dit. Le vieux père Becker m'a dit une fois que je pouvais attraper un oiseau en lui mettant du sel sur la queue, et puis il m'a foutu une raclée pour avoir chargé une canardière de sel gemme et avoir descendu trois de ses Rhode Island rouges. Les gens vous racontent des salades pour pouvoir vous taper dessus après.

— M'en fiche, dit la petite en faisant la moue. Ma maîtresse, elle me taperait pas dessus parce que je la croirais.

— Si c'est pas elle, ce sera quelqu'un d'autre, gronda Chris. Qu'est-ce que c'est que tout ce potin ? On dirait un canard pris dans un piège à renard. On va voir ? »

Chris prit le temps de ramasser un bâton au cas où il aurait besoin d'un levier pour ouvrir un piège, et la petite prit les devants. Quand il la rejoignit, il la trouva en train de sauter et de battre des mains en gloussant : « J'te l'avais bien dit ! j'te l'avais bien dit », ce qui est la chose la plus vexante qu'une femme puisse dire à un homme.

« Tu m'avais bien dit *quoi* ? » demanda-t-il. Elle lui montra du doigt une grosse oie blanche qui, les pattes plantées en terre et tout le corps tendu en avant, s'efforçait vainement d'échapper à des liens invisibles ; derrière elle gisait un ovoïde brillant. Sous les yeux des enfants, une plume se détacha de son point d'attache et vint en rejoindre deux autres par terre.

« 'pristi ! laissa échapper Chris.

— On me l'a racontée aussi, cette histoire-là ! gloussa la petite. L'histoire de l'oie qui avait pondu un œuf d'or. Oh ! Chris, si on peut ramener cette oie à la maison et la garder, on sera riches, et je pourrai avoir un poney et des centaines de poupées et...

— Sapristi ! » répéta Chris, en ramassant prudemment l'œuf d'or. Alors, l'oie fut libérée brusquement, et ses pattes plantées au sol la projetèrent la tête la première à terre, où elle resta à demi assommée, à cacarder désespérément. Avec l'habileté des jeunes campagnards, la petite lui saisit les deux pattes ensemble et la prit dans ses bras.

« Nous sommes riches ! » siffla Chris, puis il se mit à rire. Mais il se

rappela ce qu'il avait affirmé, et fronça les sourcils : « Bah ! elle a pas pondu d'œuf. C'est quelqu'un qui l'a perdu, et c'te fichue oie l'a juste trouvé là.

— C'est l'oie aux œufs d'or ! C'est elle ! » glapit la petite.

Chris cracha sur l'œuf et le frotta avec sa manche. « Sûr qu'il est joli ! » dit-il, surtout pour lui-même, et il le jeta en l'air. Le pauvre garçon resta sans doute deux bonnes minutes bouche bée et mains tendues, car l'œuf ne retomba jamais. Il disparut.

Quant à l'oie, ils découvrirent plus tard que c'était un jars. Ni l'un ni l'autre ne s'en remit jamais tout à fait.

« Il pourrait être intéressant, se disait le Cerveau en armure, planant dans la stratosphère, d'être un bipède comme ça pour quelque temps. Je crois que je vais essayer ça. Je me demande lesquels sont les plus intelligents – ceux à plumes ou ceux sans plumes ? » Il médita un instant sur cette subtile distinction, puis se souvint que le garçonnet s'était armé d'un bâton, ce que l'oie n'avait pas fait. « Ils sont un peu gauches, se dit-il en haussant mentalement les épaules. Je serai l'un de ceux-là. »

Il se laissa tomber comme un plomb vers la Terre, freina sa chute au dernier moment et, rasant la surface, fila jusqu'à une petite ville. Un mouvement dans une petite ruelle attira son regard : un homme y braquait son arme sur quelqu'un qui était de l'autre côté de la rue. Sans être vu, l'être venu de l'espace passa entre eux en un éclair, et sa trajectoire coupa celle de la balle. Celle-ci percuta son flanc lisse, et n'y fit pas la moindre marque, ni ne le fit dévier d'un millième de degré, avant de retomber en tournant sur elle-même sur la chaussée, un mètre plus bas. Celui qui avait failli être la victime continua son chemin indemne, tandis que l'homme de la ruelle jurait et rentrait chez lui pour démonter son arme avec étonnement : il n'avait jamais encore manqué un coup comme ça !

Juste à la sortie de la ville, le Cerveau trouva ce qu'il cherchait : un champ sous la surface duquel il y avait une grosse masse de roche sans faille. Il s'immobilisa dans le champ et disparut, s'enfonçant verticalement à travers gazon, terre et granit comme si c'était de l'eau ; et en quelques minutes il s'était creusé une grande salle souterraine dans le rocher, avec des murs à arcs, un plafond voûté et un sol égal et poli. Suspendu un instant à mi-hauteur, il analysa la composition chimique exacte de la contrée environnante, en émettant de délicats faisceaux à haute fréquence et en les réglant par fractions pour déceler des différences de vibrations moléculaires. La présence d'un certain harmonique subtil à une fréquence donnée lui indiquait l'emplacement des éléments dont il avait besoin. Il lui en fallait peu : ces bipèdes n'étaient guère complexes.

« Un prototype ! se disait-il. Il faut que je puisse travailler à partir d'un modèle. Ces créatures doivent se différencier les unes des autres de certaines façons. »

Il s'éleva à travers le plafond de sa salle et retourna à la ville, où il trouva

un coin plein d'activité et se cacha sous un toit pour observer les passants.

« Ceux-là, les plus petits, doivent être les mâles, méditait-il, ceux qui se pavanent ou se faufilent, et apparemment ne font guère de travail, et se vêtent de façon aussi criarde, et accentuent si ridiculement la couleur de leur orifice buccal. Et les plus grands, plus musclés, doivent être les femelles. Que c'est morne ! »

Il émit un faisceau qui lui transmettait les ondes mentales. Il contacta l'esprit d'un jeune homme qui soupirait après une accorte blonde marchant juste devant lui. C'était un jeune homme timide et hésitant, mais aussi passionné, et la bataille qu'il livrait en lui-même, entre ses inclinations et ses doutes, faillit faire tomber l'extraterrestre de sous le toit.

« Fichtre ! songea l'ovoïde doré, une anomalie émotionnelle ! Et il semble que je commettais une légère erreur quant aux deux sexes. Comme c'est bizarre ! »

« Je serai un mâle », décida-t-il en fin de compte.

Fort sagement, il se mit en quête d'une demoiselle qui souffrît de toutes les *oses* et les *ites* dont parlent les réclames, ainsi que d'un complexe d'infériorité, d'acné, d'oignons et de surdité musicale, sachant que sa conception de l'homme idéal serait vraiment remarquable. Implantant doucement les vrilles de son esprit dans celui de la jeune fille, il l'incita à rêver tout en marchant à l'homme de ses rêves, et il classa soigneusement tous les points essentiels, ne négligeant que la passion prodiguée par le prince charmant à la malheureuse créature sevrée. Perdue dans le rêve qu'il avait fait naître, elle se mit sur le chemin d'une voiture, et fut assez gravement blessée, ce qui fut une bonne chose, car plus tard elle épousa le conducteur.

Le Cerveau retourna en h te à son laboratoire, emportant précieusement dans son esprit l'image, tout en muscles, en suavité, en urbanité, en raffinement et en considération, d'un demi-dieu ; et il commença à assembler ses appareils.

Il faut bien voir que le Cerveau n'avait pas de forces à proprement parler, mais seulement un pouvoir de direction. Le mécanicien d'un train de vingt wagons serait fou de songer seulement à lancer un tel train sur les rails à deux cents kilomètres à l'heure s'il lui fallait le faire lui-même avec ses propres forces physiques. Mais avec ses leviers de direction la chose est facile. Quant au Cerveau, ses pouvoirs de direction étaient aussi faibles par rapport aux résultats que l'est le bras d'un homme par rapport aux deux mille chevaux fournis par une locomotive. Mais le Cerveau connaissait la vraie nature de l'espace : non le vide, mais une masse de forces en équilibre.

Pressez deux crayons l'un contre l'autre, bout à bout. Tant que la pression est égale et équilibrée, l'effet est le même que si les crayons reposaient simplement l'un contre l'autre par leurs bouts. Mais faites agir une force infime sur le point où les crayons se touchent : ils rompent brutalement leur alignement. Ils fournissent une résultante puissante, sans commune mesure avec la poussée qui a rompu leur équilibre, et on risque de se briser le doigt.

La résultante est perpendiculaire aux forces égales primitives ; elle fait son chemin, puis les forces reviennent en équilibre ensemble, doigts ou pas.

Nous vivons dans un univers élastique ; le déséquilibre momentané est négligeable, puisqu'il s'amortit à l'infini. C'est un tel contrôle que le Cerveau venu de l'espace exerçait. Les diverses formes d'énergie, quelles qu'elles soient et sans exception, se laissaient diriger par lui, sans limite de degré. La résultante d'une petite rupture d'équilibre pouvait être utilisée pour en rompre un autre, et ainsi de suite, en une chaîne qui pouvait être étendue *ad infinitum*. Heureusement, le Cerveau savait éviter les erreurs !

Il assembla ses appareils avec rapidité et efficacité : une longue table, des récipients et de petits bacs d'éléments simples, une machine hautement complexe avec des projecteurs et des réflecteurs capables d'exploiter toute radiation pouvant apparaître sur un spectre circulaire, pour combiner et traiter les matériaux de base. Cette machine n'avait ni commutateurs ni voyants ni cadrans. Elle était construite pour accomplir une certaine tâche, et dès qu'elle fut achevée elle commença à fonctionner. Quand le travail fut fait, elle s'arrêta. C'était la sorte de machines dont la perfection avait causé la ruine de la civilisation du Cerveau, comme sans doute de beaucoup d'autres dans le passé, et certainement dans l'avenir.

À la surface de la table apparut une ombre. Des cellules apparurent l'une après l'autre à mesure que les mélanges de carbone, de magnésium et de calcium étaient composés et projetés par la machine. Un squelette humain fut achevé presque d'un seul coup – enfin, un squelette presque humain. Les détails superflus impatientaient le Cerveau, et s'il y avait moins de vertèbres, que les côtes fussent plus nombreuses et plus fines, et, plus tard, que fussent omis l'appendice, les amygdales, les sinus et les abducteurs *minimi digiti*, c'était seulement dans l'intérêt de la logique. La chair se forma sur le squelette, une fibre parfaite après l'autre. Les vaisseaux sanguins étaient plats, leurs intérieurs scellés l'un à l'autre, jusqu'à ce que le corps soit assez achevé pour que commence la distribution du sang. La créature « naquit » avec un estomac plein ; ses fonctions commencèrent longtemps avant qu'elle soit assez achevée pour que le Cerveau s'y installe.

Pendant qu'elle se formait, le Cerveau reposait dans un coin de la salle, en train d'y réfléchir. Il savait comment elle était construite, et avait su accomplir cette construction. Maintenant, il cherchait les raisons de cette disposition particulière et en calculait les fonctions. L'ouïe, la vue grâce à la lumière, la communication au moyen de tissus vibratiles, le degré de télépathie, les organes de l'équilibre, les réflexes mentaux et physiques possibles et probables, toutes ces données élémentaires furent minutieusement analysées et enregistrées dans cet insondable cerveau. Il ne lui était pas nécessaire d'examiner le corps lui-même, ni même de le regarder : il en avait fait le plan, et il serait conforme à son plan. S'il désirait en étudier une partie quelconque avant qu'elle ne se forme, il disposait de sa mémoire.

Enfin le corps se trouva complet. C'était un être jeune, fort et noble. Il

gisait là, respirant profondément et lentement, et au-dessous de son large front intellectuel ses yeux brillaient de la pâle lueur de l'imbécillité. Le cœur battait avec vigueur, et un petit spasme se manifesta dans sa cuisse gauche, puis disparut avec l'ajustement des cellules les unes aux autres. Les cheveux étaient lustrés et noirs, et étaient plantés en un triangle très net au milieu du front. La raie correspondait à la séparation des deux parties de la tête, car le sommet du crâne était un couvercle à charnières, maintenant béant. La matière blanche du cerveau était entièrement formée et réarrangée pour faire place au créateur en armure de métal.

Il flotta jusqu'au haut bout de la table et s'installa à l'intérieur du crâne ouvert. Au bout d'un moment, ce dernier se referma avec un claquement sec. Le jeune homme – car c'en était un maintenant – resta longtemps au repos, pendant que le Cerveau contrôlait les différentes sensations : température, pression, équilibre et vue. Lentement, le bras droit se leva et s'abassa, puis le gauche, puis les deux jambes se soulevèrent ensemble et passèrent par-dessus le bord de la table, et le jeune homme fut sur son séant. Il secoua la tête et regarda autour de lui d'un œil qui s'éclaircissait rapidement, tourna la tête avec une certaine raideur, et se mit sur pied. Ses genoux fléchirent légèrement ; il se raccrocha convulsivement à la table, sans plier les doigts, n'y ayant pas encore songé. Sa bouche s'ouvrit et se ferma, et il passa la langue sur l'intérieur de la bouche, les lèvres et les dents.

« Quelle façon malcommode de se déplacer ! » se dit-il, en déplaçant à titre d'essai son poids d'une jambe à l'autre. En faisant des flexions sur les bras, il sautilla sur place prudemment.

« Agh ! fit-il d'une voix hésitante. A-a-a-gh-ha-agh ! » Il s'écoutait, enchanté de cette nouvelle façon de s'exprimer. « Ka. Pa. Ta. Sa. Ha. Ga. La. Ra », fit-il, pour expérimenter les possibilités des dentales, des gutturales, des sifflantes, des palatales, des labiales, isolées et combinées. « Hou-ou-ou-î-î-î-î ! » hulula-t-il, pour essayer les sons continus passant du bas au haut de l'échelle.

D'un pas mal assuré, il atteignit le mur et, s'y appuyant d'une main, il se mit à aller et venir dans la salle. Bientôt il put marcher seul, sans soutien ; puis il alla de plus en plus vite, et fit de nombreux tours au pas de course en poussant d'étranges hululements. Ça le dégoûta un peu de s'apercevoir que l'activité violente faisait battre son cœur plus vite et rendait sa respiration plus pénible. Bien frêles, ces bipèdes ! Il s'assit sur la table, haletant, et se mit à essayer ses sens du goût et du toucher, sa mémoire musculaire, audio-orale et visuelle.

Chauncey Thomas était un aristocrate. Personne ne l'avait jamais vu en pantalons rapiécés ni en chaussures éculées. Mais c'est ce qui allait arriver, songeait-il avec amertume, s'il ne trouvait pas bien vite quelque chose à dérober. « Nom de Guieu ! grommelait-il, tout c'que j'demande c'est trois r'pas par jour, d'bons habits, une maison et d'quoi viv', et rien avoir à fich'.

Ouais ! Et on vient m'dire que ch'peux avoir tout ça en travaillant ! Ça vaut pas l'coup ! Ça vaut vraiment pas l'coup ! »

Il avait de bonnes raisons d'être amer, se disait-il : non seulement on lui avait fait dégringoler trois étages dans les escaliers de l'immeuble le plus chic de la ville rien que parce qu'il dormait sur le palier, mais encore on le fourrait en prison pour ça ! Et en prison, il avait pu se reposer ? Ça risquait pas ! On l'avait fait trimer. Badigeonner les cellules au blanc de chaux. C'était quand même pas normal. Après ça, on l'avait chassé de la ville comme un clochard. Quelle injustice ! C'était la neuvième fois qu'on lui collait une contravention : et puis après ? « Il faut qu'j'me dégote une aut'ville », conclut-il. Il gardait à l'esprit la remarque du shérif : la prochaine fois, avait-il dit, on lui collerait un meurtre sur le dos, même s'il lui fallait pour ça descendre un de ses propres adjoints.

Lentement, de mauvais gré, Chauncey dirigea ses pas vers l'autoroute de Springfield et s'éloigna de la ville. La nuit, tombée depuis deux heures, était très chaude. Chauncey s'avancait d'une allure traînante, les mains dans les poches, avec la rancœur d'un incompris. Un léger mouvement dans les ombres qui bordaient la route lui échappa ; il ne se rendit pas compte de la présence de quiconque avant de se trouver saisi par le fond de son pantalon et suspendu de façon fort déplaisante à une poigne puissante.

« J'ai rien fait ! » piailla-t-il immédiatement, recourant à un propos qui était devenu chez lui un réflexe. « On va discuter d'ça calmement, hein mon gars ? Allez, va ! t'as rien contre moi. Tu... ouaïe ! »

Le flux verbal débité par Chauncey devint inarticulé quand il eut réussi, en se tortillant dans ses vêtements trop grands, à apercevoir son ravisseur. Voir un géant musclé d'au moins un mètre quatre-vingt-quinze qui le tenait à bout de bras et fixait sur lui des yeux ténébreux et insondables, c'en fut trop pour Chauncey Thomas : il s'effondra et se mit à gémir.

Le dieu nu fit tourner en l'air le clochard et le rattrapa par la ceinture. Il tirailla avec curiosité la veste usée, baissa le bras et arracha un morceau de cuir sur le côté d'une chaussure de sport trop grande comme si elle était faite de papier-buvard, étudia minutieusement et le jeta de côté.

« Lâche-moi ! piaulait Chauncey. Boudi ! chef, je f'sais rien, je t'jure. J'vais à Springfield, j'trouverai un boulot ou quèqu'chose, chef ! » Ces mots lui brûlaient la bouche, mais dans une situation aussi critique il fallait bien dire quelque chose.

« Gha ! » grogna le géant, en le laissant tomber la tête la première au milieu de la route.

Chauncey se remit sur pied tant bien que mal et déguerpit. Le géant le regarda faire sans bouger, et Chauncey ralentit, fit demi-tour et revint, sous l'effet d'une suggestion hypnotique puissante émanant de ce grand corps net. Debout devant ce nouveau-né, tremblant comme devant un dieu, Chauncey aurait donné n'importe quoi pour être ailleurs, même mort, même en prison.

« Q-q-qui êtes-vous ? » balbutia-t-il.

L'autre capta les yeux fuyants de Chauncey de son propre regard profond. L'esprit perturbé du clochard fut apaisé ; il cligna deux fois des yeux et s'affaissa sur les genoux au bord de la route, les yeux toujours fixés au-dessus de lui sur le visage impénétrable de cet homme effrayant et fascinant. Quelque chose sembla se faufiler dans l'esprit de Chauncey et s'y glisser partout. C'était terrifiant, mais non désagréable. Il avait l'impression d'être obligé de se livrer à fond : tous ses souvenirs étaient fouillés, toutes ses connaissances de la société, des coutumes, des traditions et de l'histoire humaine. Des choses qu'il croyait avoir oubliées, qu'il voulait oublier, surgissaient et étaient examinées. En quelques minutes, le géant eut une connaissance de la conduite et du langage humain aussi complète que Chauncey Thomas en avait jamais eue.

Il recula d'un pas, et Chauncey s'effondra à terre, le souffle coupé. Il se sentait vidé.

« Debout, la cloche ! » dit le colosse, dans le langage même de Chauncey.

Chauncey se leva : on ne pouvait se méprendre sur le ton autoritaire de cette voix sonore. Dans une attitude craintive et obséquieuse, il gémit : « Quéqu'vous allez faire de moi, chef ? J'ai pas...

— Ta gueule ! dit l'autre, j'veis pas t'fair'de mal. »

Chauncey leva les yeux vers le visage impassible : « Bon, ben... j'crois qu'j'veis m'mettre en route.

— Hé ! reste un peu là. T'as peur de quoi ?

— Ben... rien... Mais qui c'est-y qu'vous êtes ?

— J'suis Elron, dit le géant, utilisant les premières syllabes harmonieuses qui lui venaient à l'esprit.

— Ah ! Et vos habits, où c'qu'y sont ? Vous v's êtes fait dépouiller ?

— Nan. C'est-à-dire si. Attends-moi un peu. J'crois qu'je peux... »

Elron bondit par-dessus la haie, ne voulant pas trop surprendre le petit trimardeur. Dans son esprit il s'était emparé de la représentation mentale de ce que Chauncey considérait comme une mise élégante : un costume écossais avec un gilet à carreaux et des chaussures jaunes, un col à manger de la tarte et un chapeau à faire boire un cheval dedans. Elron se glissa jusqu'à son laboratoire souterrain, décapota le projecteur complexe qui lui avait servi à se faire un corps, et opéra quelques réglages rapides. Au bout d'un instant, il rejoignit Chauncey habillé de pied en cap selon les goûts vestimentaires très spectaculaires de Chauncey.

« Cré bonsoir ! » siffla ce dernier.

Ils suivirent la route ensemble, Chauncey interloqué et Elron pensif. Quelques voitures les dépassèrent ; Chauncey, machinalement et sans grand espoir, leur fit à chacune un signe du pouce bien rodé. Ils furent fort surpris tous deux quand un luxueux cabriolet s'arrêta d'un grand coup de frein juste après les avoir dépassés. La porte s'ouvrit à la volée ; Chauncey se faufila devant Elron, et faisait mine de monter lorsque Elron l'attrapa par la peau du cou et le tira en arrière.

« Dans le spider, cloporte ! gronda-t-il.

— J'ai jamais d'veine, moi ! » murmura Chauncey en obéissant. Il avait vu qui conduisait. Elle était jolie.

« Où allez-vous ? demanda-t-elle pendant qu'Elron fermait la portière.

— Springfield », répondit-il, se souvenant, d'après les propos de Chauncey, que cette ville était sur cette route. Il regarda la toute dernière de ses connaissances : elle était aussi parfaite dans la miniature que lui était parfait dans le colossal, et elle conduisait la voiture avec un art admirable. Ses yeux étaient d'un brun profond, assortis à ses cheveux. D'après les critères humains, Elron jugea qu'elle était très agréable à regarder.

« Je vais vous y conduire, dit-elle.

— Merci, patronne ! »

Elle tourna vivement les yeux vers lui. « Qu'est-ce qu'il y a, bébé ? demanda-t-il.

— Oh ! rien. Ne m'appellez pas bébé.

— Bon, bon, d'accord. »

À nouveau elle lui jeta un regard rapide : « Vous cherchez à... me faire marcher ?

— À propos de quoi ?

— Vous avez l'air... Oh ! je ne sais pas.

— Allez, crache le morceau, frangine !

— Oh ! pour ainsi dire... enfin, pas du genre à dire *bébé* aux jeunes filles.

— Ah ! fit-il. C't-à-dire... tu... vous l'iriez d'une aut' façon, quoi ! » Le vocabulaire limité de Chauncey lui posait des problèmes.

« En quelque sorte, oui. Qu'allez-vous faire à Springfield ?

— Juste me baguenauder, j'pense. Voir à quoi ça ressemble, une grande ville.

— Ne me dites pas que vous n'avez jamais été en ville !

— Écoutez, hein ! coupa-t-il, recourant pour dissimuler sa méprise à l'un des procédés favoris de Chauncey, ça vous dérange pas, si ? Qu'est-ce que ça peut vous fiche ?

— Oh ! excusez-moi », dit-elle avec aigreur.

Il perçut une tension dans le silence qui suivit.

« V's êtes vexée ? »

Elle lui adressa un regard et un reniflement de mépris.

Piqué par ce blocage futile, il lui cria : « Arrêtez-vous ici.

— *Quoi ?* » demanda-t-elle, furieuse.

Il se pencha en avant et capta son regard : « *Arrêtez-vous ici !* »

Elle coupa l'allumage, et la puissante voiture ralentit doucement et fit halte. Elron la saisit par l'épaule et l'obligea à se tourner vers lui. Elle tenta de résister, mais n'eut pas le temps.

Des vrilles mentales se faufilèrent dans son cerveau, fouillant ses souvenirs, ses goûts, ses opinions et croyances, son vocabulaire. Il apprit ainsi qu'il était vulgaire d'appeler une femme *bébé*, et que les gens civilisés ne

portent pas de chapeau de cow-boy avec un col cassé. Il préféra quelque peu le langage qu'elle utilisait aux rudes approximations de Chauncey. Il apprit ce qu'était la musique ; il apprit beaucoup de choses sur l'argent, sujet auquel, fort curieusement, Chauncey ne pensait presque jamais. Il apprit quelque chose sur la jeune Fille elle-même : elle s'appelait Ariadne Drew, elle possédait une grande fortune sans avoir eu la peine de la gagner, elle avait tellement l'habitude d'être traitée selon son rang que cela ne l'inquiétait nullement, par exemple, de prendre des auto-stoppeurs sur la route.

Il relâcha sa prise, non sans effacer le souvenir de l'incident dans son esprit, de sorte qu'elle remit la voiture en marche et poursuivit sa route.

« Pourquoi diable me suis-je arrêtée ?

— Pour que je puisse jeter un coup d'œil à ce pneu arrière », improvisa-t-il. Il chercha parmi ce qu'il avait découvert des choses susceptibles de l'intéresser. Les vêtements tenaient une grande place.

« Veuillez m'excuser, lui dit-il, dans les termes exacts qu'elle-même aurait employés, pour ce chapeau. Il est vraiment trop odieux. J'ai aperçu une petite merveille l'autre jour dans une gentille boutique de l'avenue, et j'ai bien envie de l'acheter. Oh ! oui, j'en meurs d'envie ! »

Elle jeta un coup d'œil stupéfait à son noble profil et à ses épaules carrées. Il continua son babillage.

« J'ai aperçu Suzy Greenfield l'autre jour. Vous connaissez Suzy. Oh ! mais elle, elle ne m'a pas vu, j'y ai bien pris garde. Et savez-vous avec qui elle se trouvait ? Cet épouvantable Jenkins !

— Qui êtes-vous donc ? demanda-t-elle.

— Je me suis laissé dire que Suzy... Quoi ? Qui je suis ? Ah ! oui. À propos de Suzy : vous avez probablement déjà entendu ces horribles racontars qui circulent – effectivement, elle les connaissait ! – alors, arrêtez-moi si vous êtes déjà au courant. Il paraît, ma chère, qu'elle a dit à son mari...

— Je ne vais pas plus loin ! coupa la jeune fille, en rangeant la voiture au bord du trottoir.

— Mais je... » Elron sentit que ce qu'il convenait de faire serait de descendre de la voiture. Il ouvrit la portière et se tourna vers elle.

« Merci pour ce brin de conduite, chérie. Si je peux vous rendre le même service un jour, n'hésitez pas. » Il mit pied à terre et elle claqua la portière et, ouvrant la fenêtre, lui lança fielleusement : « Vous avez oublié de vous passer du vernis à ongles ! » Elle passa brutalement la vitesse et démarra en trombe.

« Mais bon dieu, qu'est-ce t'a bien pu fiche ? » entendit-il à côté de lui. C'était Chauncey, qui suivait le cabriolet d'un regard nostalgique.

« Ne jurez pas, dit Elron, c'est vulgaire. Vous êtes très grossier, Chauncey. Je ne veux plus de votre compagnie. Au revoir, chéri. » Ce n'était pas la faute d'Elron si Ariadne disait « chéri » à tout le monde.

Le petit trimardeur resta bouche bée, les yeux fixés sur le dieu grec en costume écossais trop voyant ; puis il se mit à le suivre lentement. « Faut qu'on surveille c't'andouille ! murmura-t-il. Cré bonsoir ! »

Elron, avec sa connaissance nouvellement acquise des affaires humaines, eut peu de mal à se procurer quelques dollars – il n'eut qu'à en demander à un homme qui passait dans la rue – et une chambre pour son corps. Dans l'esprit d'Ariadne, il avait découvert ce qu'était l'écriture, et il signa le registre et paya la chambre sans encombre. Une fois son corps garé de façon parfaitement classique sur le lit, il fit jouer l'ouverture du crâne et se glissa dehors. Il avait l'impression que le corps se détendrait un peu mieux sans lui.

Il sortit par la fenêtre en flottant et resta suspendu un moment haut au-dessus de la ville, cherchant trace d'une vibration familière : l'émanation de l'esprit d'Ariadne. Libéré du fardeau encombrant du corps humain, Elron était beaucoup plus sensible à de telles choses. Il voulait observer Ariadne maintenant pour vérifier l'effet produit par sa conduite.

Il la capta bientôt : c'était pour lui comme un doux parfum pour nous. Il gagna d'un trait les lisières de la ville, et descendit vers un édifice massif de brique rouge entouré d'un joli parc. Il décrivit deux cercles au-dessus pour repérer l'endroit exact où elle se trouvait dans la maison, puis se laissa tomber par la cheminée. Flottant juste au-dessus des fausses bûches, il commença son écoute indiscreète.

Ariadne était assise dans son peu ordinaire salon, à bavarder avec, comme par hasard, la redoutable Suzy Greenfield. Suzy était une fille sans grâce à l'âme mesquine, qui avait le don de tirer les vers du nez de n'importe quelle connaissance, et, en manifestant ardemment son accord avec elle, elle savait recueillir assez de commentaires médisants pour nourrir son activité pendant des semaines. Elle avait l'aspect d'un moineau qui aurait eu des dents de lapin, la mise d'une habitante de Dubuque⁽¹⁾ qui aurait gagné aux courses, et une personnalité aussi apaisante que le démon de midi.

« Eh bien ! qu'as-tu appris aujourd'hui ? » demandait-elle.

Ariadne, l'œil perdu au loin, se contenta de sourire.

« Oh ! Ari ! dit Suzy, allons ! Je sais bien que quelque chose a dû se passer aujourd'hui, à la façon dont tu te conduis. Je t'en prie : tu ne me dis jamais rien ! »

Ariadne, étant femme, ne releva pas cette contre-vérité, et aurait changé de sujet si Elron, dans la cheminée, n'avait doucement stimulé certaines de ses circonvolutions avec ses intangibles tentacules. Elle releva soudain les yeux, et se tourna vers Suzy. Elron aurait certes pu connaître sa réaction directement, mais il était curieux de savoir comment elle la formulerait pour une autre, et comment cette autre l'accueillerait.

« S'il faut absolument que tu le saches, dit Ariadne, j'ai rencontré quelqu'un aujourd'hui. Un homme. » Elle soupira. Suzy toute heureuse se pencha en avant. Elle était tout ouïe quand elle n'était pas toute voix.

« Où donc ?

— Sur la route. Je l'ai pris en stop. Sue, tu n'as jamais rien vu de pareil à ces deux-là. On aurait dit une paire de comédiens. L'un était un vagabond ; au début j'ai cru qu'ils l'étaient tous les deux. Le petit est monté dans le spider,

et celui qui était beau garçon devant.

— Beau ?

— Chérie, tu ne peux pas savoir ! Je n'ai jamais vu...

— Mais tu as dit qu'ils étaient comiques !

Ils avaient *l'air* comique, ma chère. » Dans la cheminée, le Cerveau en armure d'or fit l'équivalent d'un hochement de tête, et émit une onde mentale en direction d'Ariadne. Comme si elle répondait à une question, elle dit : « Il aurait été si bien en costume gris et feutre mou. Et... je ne sais pas ce qu'il est, mais je crois que ça devait être un aventurier. Une sorte d'écrivain-poète-aventurier.

— Mais qu'est-ce qu'il était ? »

Ariadne se trouva soudain capable de parler d'autre chose. Elle brancha Suzy sur les peccadilles de son endurant époux, et elle eut vite fait de détourner complètement l'attention de son fugace et mystérieux compagnon. Elron était parti.

De retour à l'hôtel, l'ovoïde planait au-dessus de son corps endormi en remuant des pensées amères. Il avait honte d'avoir sous-estimé les subtiles nuances de la conduite humaine. Il avait réussi à couvrir de ridicule le bipède qu'il avait créé, et ça le vexait. C'était un défi : Elron pouvait disposer de pouvoirs qui désintégreraient facilement toute cette petite galaxie et en disperseraient la poussière dans sept dimensions, et pourtant il n'y avait aucun doute qu'une femme se moquait de lui. Il se dit que dans tous les univers il n'y avait rien d'aussi tortueux et exigeant que l'esprit d'une femme. Il se dit également qu'il était aisé de disposer d'une femme pourvu que ses quatre volontés soient toujours satisfaites. Il était décidé à voir combien un homme pouvait en venir à ressembler à l'idéal d'une femme sans cesser d'exister ; et il allait le faire avec cet homme dont il avait pris la responsabilité.

Trois longs mois fertiles en événements s'écoulèrent avant qu'Ariadne Drew ne revît Elron. Il partit, portant son grand chapeau et son tissu écossais criard et ses chaussures jaunes, et emmenant avec lui ses styles de conversation variés et Chauncey le clochard. Il se rendit à la plus grande de toutes les villes, et chercha à entrer en contact avec des gens au courant de ce qu'il devait devenir pour accéder au statut exceptionnel d'homme digne d'Ariadne.

Il trouva que c'était un jeu passionnant. Dans les couloirs d'universités, dans les camps d'entraînement de boxeurs professionnels, dans les écoles de filles et les jardins d'enfants et les ateliers d'égrenage et les bastringues et les usines, il abordait les gens, liait conversation avec eux, et pompait, filtrait et absorbait le contenu de leur esprit. En triant et en combinant, il se forgea une pensée, la sorte d'esprit qui en impose aux petits calibres comme Suzy Greenfield, lesquels l'appellent Pensée avec un P majuscule. Au lieu d'essayer de s'adapter au parler de chaque personne en utilisant le même, il acquit une façon de parler bien à lui, à l'accent léger, très personnelle et hautement

originale. Il se donna un passé sur Terre, depuis un certificat de naissance photocopié avec art jusqu'à des titres de rente de valeur sûre. Il sonda l'esprit des directeurs de publications et des éditeurs, et du chaos de goûts disparates et d'idéologie confuse qu'il y trouva il sut extraire des idées saines et exploitables sur le genre de travail qui était nécessaire. Il parvint bel et bien à vendre de la poésie.

Pendant que son corps se reposait dans le luxe, son esprit parcourait la Terre à grande vitesse, transporté par la coquille dorée aux pouvoirs illimités. Elron pouvait discourir devant un public new-yorkais sur les gens passionnants qu'il avait rencontrés à Melbourne en Australie, et, le lendemain, exhiber un câblogramme d'une ou deux de ces personnes à qui il avait rendu visite pendant la nuit. Aux quatre coins de la Terre, il y avait des gens qui croyaient sincèrement connaître ce jeune prodige depuis des années.

C'est dans un de ces salons littéraires vieux rosé où l'on déguste le petit doigt levé tasses de thé et poésie poussive qu'Ariadne revit Elron. Ce thé était organisé par Suzy comme exhibition des célébrités du jour. Ari fit son entrée, gracieusement en retard, adorable dans quelque chose de bleu pastel, de chaste et de sophistiqué. Elron était au programme pour une causerie – quelque chose sur la « métempsycose et la vie moderne ». Ari était au programme pour des chants ; mais...

Il la regardait. Il était habillé de gris doux, et un feutre l'attendait, accroché près de la porte. Elle fit son entrée comme toujours en grand style, et tout le monde en fut conscient ; mais pour elle ce fut le grand événement : se rendre compte, le souffle coupé, qu'elle ne jouait son rôle que pour une seule personne dans la salle comble. Elle avait entendu parler de lui, bien entendu : c'était un « astre », terme désignant parmi les gens chic les succès du moment ; les ambitions non couronnées et les gloires passées étant, elles, appelées « désastres ».

Mais elle ne l'avait jamais vu, qu'elle sache. Il se leva, se dressa devant elle, sourit, prit son bras sans un mot, et sortit avec elle en s'inclinant devant leur hôtesse. Et voilà. Pauvre Suzy ! Ses dents saillantes cachaient à peine la petite ligne d'écume qui se formait sur ses lèvres.

« Ça alors ! dit Ariadne quand ils se trouvèrent dans la rue, comment avez-vous pu faire une chose pareille !

— Ts ! ts ! ts ! fit-il en l'aidant à monter dans sa nouvelle seize-cylindres. Je suppose que Suzy s'en remettra. Pensez donc ! tous ces gens à qui elle va pouvoir raconter ça ! »

Ari le regarda d'un drôle d'air en riant un peu. « Monsieur Elron, vous n'êtes pas... pas la même personne que...

— Que vous avez ramassée sur l'autoroute il y a trois mois avec des habits de comédien ? »

Elle rougit.

« Si, c'est bien moi.

— J'ai été... impolie, en vous quittant.

— Vous aviez des raisons de l'être, Ariadne.
— Qu'est devenu cet horrible petit clochard avec lequel vous voyageiez ?
— Chauncey ! beugla Elron, et le chauffeur en uniforme impeccable se retourna et fit un sourire en inclinant la tête.
— Juste ciel ! s'exclama Ariadne.
— Il a cessé d'offusquer par son langage atroce, dit Elron en termes précis. Il m'a été possible de modifier son attitude à l'égard du travail, mais modifier sa façon de parler surpassait même mes capacités. Il ne parle plus. »
Elle le regarda longuement, tandis que l'énorme voiture s'enfonçait dans la campagne. « Vous êtes absolument tout ce que je pensais que vous pouviez être », souffla-t-elle.
— Il le savait bien.

Ce fut leur première soirée ensemble. Il y en eut beaucoup d'autres, et Elron se conduisit à la perfection, comme il seyait à un mortel brillant et plein d'urbanité. Pourvoir à tous les désirs d'Ari, faire selon son bon plaisir, amusait Elron, car elle était aussi capricieuse que peut l'être une jolie femme, et il se plaisait à prévoir et devancer ses caprices. Il s'adaptait à elle jour par jour, heure par heure. Il était idéal. Il était parfait.

Alors... elle s'ennuya. Il s'adapta aussi à son ennui, et cela la mit en rage. Si elle était indifférente, lui aussi. Mauvaise tactique, chose à laquelle les forces supercosmiques ne pouvaient rien.

Oh ! il essaya ; il fit de son mieux. Il l'interrogea, il la psychanalysa, il élimina même tous les streptocoques que charriait son sang pour voir si telle était la source du mal. Mais tout ce qu'il en retira fut un ressentiment passif de sa part. Étant à moitié aussi vieux que le temps lui-même, il n'ignorait pas la patience ; mais il commença à perdre sa patience mise à trop rude épreuve par cette femme très humaine.

Il fallait bien que ça éclate un jour. Ce fut un après-midi, chez elle, et ce fut très spectaculaire. Il lisait facilement dans son esprit, mais ne pouvait connaître que les pensées qu'elle avait formées. Elle savait qu'il l'irritait ; elle savait aussi qu'il lui plaisait énormément : aussi ne faisait-elle aucun effort pour analyser son hostilité envers lui ; c'est pourquoi il était réduit à l'impuissance, pris dans la toile d'araignée de son ressentiment.

Cela commença par quelque chose de tout simple : il entra dans la pièce, et elle était à la fenêtre, lui tournant obstinément le dos. Elle n'exprimait aucune froideur en paroles ou en gestes : simplement elle se refusait à le regarder en face. Une mesquinerie. Au bout de dix minutes de ce régime, il traversa la pièce à grands pas et la fit tourner sur elle-même. Elle se prit le talon dans le tapis, perdit l'équilibre, se cogna à la cheminée, et resta étendue en un bienséant évanouissement sur le plancher jonché de babioles brisées. Elron resta planté là un instant, comme un sot, puis il la prit dans ses bras. Avant qu'il ait pu l'étendre, elle avait mis les bras autour de son cou et l'embrassait passionnément. Malheureuse merveille, il ne savait que faire.

« Oh ! Elron, bredouillait-elle en pleurant, grande brute ! Tu m'as frappée ! Oh ! mon chéri ! Je t'aime tant ! Je n'aurais jamais cru que tu ferais ça ! »

En un éclair, Elron eut une révélation : c'était donc ça le secret fondamental de cet être appelé femme ! Elle ne pouvait l'aimer quand il agissait de façon parfaitement rationnelle. Elle ne pouvait l'aimer quand il était ce qu'elle jugeait idéal. Mais quand il « était brute » – ce qui signifie inintelligent – elle l'aimait. Il baissa les yeux vers ses jolies lèvres et ses beaux yeux noirs, il rit, l'embrassa, et la posa doucement.

« Je reviens dans un ou deux jours, chérie », dit-il en sortant à grandes enjambées sans prêter attention à ses cris.

Il savait quoi faire maintenant. Il lui était reconnaissant de l'avoir distrait quelque temps et de lui avoir appris quelque chose de nouveau. Mais il ne pouvait pas se permettre de se faire du mal en continuant à la fréquenter. Pour lui faire plaisir il faudrait qu'il fasse périodiquement l'idiot, et c'était quelque chose qu'il ne pouvait supporter. Il s'en alla. Il monta dans sa grosse voiture et prit l'autoroute.

« Quel dommage que je ne sois pas un homme ! se disait-il en conduisant. J'aimerais vraiment en être un, mais... Oh ! zut, je n'ai pas envie de me casser la tête à suivre des méandres aussi compliqués que ceux d'Ariadne ! »

Il s'arrêta aux abords d'une petite ville et regagna son laboratoire. Là, il s'allongea sur la table, fit jouer l'ouverture du crâne et en émergea. Il s'approcha de la machine restée dans le coin, y fit des additions, des soustractions, des transformations et des manipulations, et de nouveau la lueur apparut autour du corps immobile. Quelque chose se passait à l'intérieur du crâne. Quelque chose y prenait forme, et pendant ce temps le crâne se fermait lentement. Trois heures après, l'homme Elron descendait de la table et jetait un regard autour de lui. L'œuf d'or s'éleva jusqu'à son épaule et s'y nicha.

« Merci de m'avoir donné cette... cette conscience, dit Elron.

— Oh ! de rien ! répondit l'ovoïde par télépathie. D'ailleurs il y a quelques mois que tu la possèdes. Tout ce que je viens de te donner, c'est ce qu'il te fallait pour l'apprécier.

— Que dois-je faire ? demanda l'homme.

— Retourner auprès d'Ariadne. Reprendre les choses là où je les ai interrompues. Tu le peux : tu es un homme, parfait jusqu'aux moindres des cellules, des glandes et des tissus.

— Merci de m'avoir donné ça. Je l'ai désirée, mais n'ai jamais reçu l'ordre...

Ne te soucie pas de ça. Épouse-la et rends-la heureuse. Ne lui parle jamais de moi : tu as un passé suffisant pour te mener jusqu'au terme de ta vie, et un cerveau suffisant, maintenant, pour poursuivre ta tâche. Ari a été bonne pour moi : je lui dois bien ça.

— Y a-t-il autre chose ?

— Oui, une seule ; mais grave la dans ton cerveau en lettres de feu : il est

impossible à une femme d'aimer un homme s'il n'est pas en partie un imbécile. Sois donc un peu idiot tout le temps, et très idiot de temps en temps. Mais surtout, ne sois pas parfait.

— Entendu ! Salut !

— Sois heureux, heu... mon fils ! »

L'homme Elron quitta le laboratoire et sortit au soleil. L'œuf d'or se posa par terre et y resta environ une heure. Une fois, il rit en lui-même et dit : « Trop parfait ! »

Puis il se sentit terriblement, terriblement seul.

Traduit par George W. BARLOW.

The Golden Egg.

© Street and Smith Publications Inc., 1941.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

Arthur C. CLARKE :

LA SENTINELLE

Cette célèbre nouvelle d'Arthur C. Clarke avait retenu l'attention de Stanley Kubrick qui recherchait un scénario de science-fiction. Kubrick et Clarke la développèrent ensemble et en tirèrent le film et le roman : 2001 l'odyssée de l'espace.

LA prochaine fois que vous verrez la Lune très haut dans le sud, examinez-en attentivement le bord de droite, puis laissez remonter l'œil vers le sommet de la courbure du disque. Vers « deux heures », vous observerez un petit ovale sombre ; quiconque a la vue normale le trouvera facilement. C'est la grande plaine murée, l'une des plus belles sur la Lune, appelée *Mare Crisium*... la Mer des Crises. De trois cents milles de diamètre et presque entièrement enclose par un anneau de montagnes magnifiques, elle n'avait jamais été explorée avant que nous y pénétrions à la fin de l'été 1996.

Nous formions une expédition d'importance. Nous disposions de deux cargos lourds qui avaient apporté nos approvisionnements et notre matériel de la principale base lunaire, sise dans la Mer de la Tranquillité, à cinq cents milles de distance. Il y avait également trois petites fusées destinées aux transports à courte distance dans les régions où ne pouvaient passer nos véhicules de surface. Par chance, la Mer des Crises est en majeure partie très plate. On n'y trouve aucune de ces grandes crevasses si nombreuses et dangereuses partout ailleurs, et très peu de cratères ou de hauteurs importantes. Autant qu'on puisse en juger, nos puissants tracteurs chenilles n'auraient aucune difficulté à nous conduire partout où nous le souhaiterions.

J'étais géologue – ou sélénologue, si vous préférez le terme savant – chargé du groupe d'exploration de la région sud de la Mer. Nous en avions couvert une centaine de milles en une semaine, en longeant les hauteurs menant aux montagnes qui bordaient la côte de ce qui avait été la mer ancienne, quelque mille millions d'années auparavant. Quand la vie avait fait son apparition sur la Terre, elle était déjà à l'agonie en ces lieux. Les eaux baissaient au flanc de ces falaises formidables, pour se retirer au cœur vide de la Lune. Sur le sol que nous traversions, l'océan sans marées avait jadis atteint

une profondeur de huit cents mètres et, maintenant, la seule trace d'humidité était le gel que l'on découvrait parfois dans les cavernes où ne pénétrait jamais le soleil brûlant.

Nous avions entamé le voyage de bonne heure, dans l'aube paresseuse de la Lune, et nous avions encore près d'une semaine de temps terrestre avant que la nuit revienne. Une demi-douzaine de fois par jour, nous quitions les véhicules pour sortir dans nos combinaisons spatiales à la recherche de minéraux intéressants ou pour planter des jalons à l'usage des voyageurs futurs. C'était un travail routinier, sans incidents. L'exploration lunaire ne présente rien de spécialement dangereux ni même de particulièrement passionnant.

Nous pouvions vivre confortablement durant un mois dans nos tracteurs pressurisés et si par hasard nous étions en difficulté, nous avions toujours la ressource de demander du secours par radio et d'attendre que l'un des vaisseaux spatiaux vienne nous prendre.

Je viens de dire que l'exploration lunaire n'a rien de passionnant, mais bien sûr, c'est faux. On ne saurait jamais se lasser du spectacle de ces montagnes incroyables, infiniment plus abruptes que les reliefs amollis de la Terre. Nous ne savions jamais, en contournant les caps et les promontoires de cette mer disparue, quelles splendeurs nouvelles allaient se révéler à nous. Toute la courbure sud de la Mer des Crises est un vaste delta où, en un temps une vingtaine de rivières venaient se jeter dans l'océan, peut-être alimentées par les pluies torrentielles qui avaient dû ravager les montagnes pendant la courte ère volcanique où la Lune avait été jeune. Chacune de ces gorges anciennes nous était une invitation, un défi d'escalader la paroi jusqu'aux plateaux inconnus de part et d'autre. Mais il nous restait encore cent milles à parcourir et nous ne pouvions que contempler avec regret ces hauteurs où d'autres grimperaient un jour.

Nous observions l'heure terrestre à bord du tracteur et à vingt-deux heures précises, nous envoyions le message radio final à la Base et fermions boutique pour la « nuit ». Dehors, les rocs brûlaient toujours sous le soleil presque à la verticale, mais pour nous c'était la nuit, jusqu'à notre réveil, huit heures plus tard. Alors l'un de nous se chargeait de préparer le petit déjeuner, dans un grand bourdonnement de rasoirs électriques, et un autre mettait en marche la radio à ondes courtes qui nous donnait les nouvelles de la Terre. À la vérité, quand l'odeur des saucisses en train de frire se répandait dans la cabine, il était parfois difficile de ne pas nous croire de retour sur notre propre monde... tout était si normal et familier, excepté l'impression de réduction de la pesanteur et la lenteur incroyable de la chute des objets. C'était mon tour de me coller au petit déjeuner dans le recoin de la cabine principale qui servait de cuisine. Je me rappelle nettement cet instant encore après tant d'années parce que la radio venait de nous présenter une de mes mélodies préférées, le vieil air gallois « David sur la roche blanche ». Notre chauffeur était déjà sorti en combinaison spatiale pour inspecter les patins de nos chenilles. Mon assistant,

Louis Garnett, était à l'avant, aux commandes, en train d'inscrire quelques notations de la veille sur le carnet de bord.

Alors que je me tenais près de la poêle à frire, comme n'importe quelle ménagère sur la Terre, en attendant que les saucisses soient brunies à point, je promenai vaguement le regard sur les parois montagneuses qui se dressaient tout au long de l'horizon sud, et disparaissaient à l'est et à l'ouest derrière la courbure lunaire. Elles semblaient n'être qu'à deux ou trois kilomètres de nous, mais je savais que la plus proche en était à trente. Sur la Lune, bien sûr, la distance ne fait pas disparaître les détails... il n'y existe rien de semblable à cette vapeur presque imperceptible qui adoucit et parfois transforme toutes choses lointaines sur la Terre.

Ces montagnes de trois mille mètres de haut surgissaient presque à pic de la plaine comme si quelque éruption sub-lunaire, en des âges révolus, les avait fait jaillir à travers la croûte en fusion. La base, même celle de la plus proche, nous était cachée par la courbure prononcée de la surface de la plaine, car la Lune est un très petit monde, et, du point où je me tenais, l'horizon ne se trouvait qu'à trois kilomètres de distance.

Je levai les yeux vers ces pics que nul homme n'avait encore violés, ces pics qui, avant l'apparition de la vie terrestre, avaient vu les océans descendre peu à peu au tombeau, emportant avec eux l'espoir et la promesse de l'aube d'un monde. Le soleil frappait ces remparts avec une violence qui blessait les yeux, et pourtant, un tout petit peu au-dessus d'eux les étoiles brillaient fixement dans un ciel plus noir qu'une nuit d'hiver sur la Terre.

Je me détournais, quand je perçus du coin de l'œil un éclat métallique haut sur la crête d'un grand promontoire qui pointait dans la Mer à trente milles à l'ouest. C'était un point lumineux sans dimension, comme si un de ces pics cruels avait dérobé une étoile au ciel ; je pensai donc que la surface lisse de la roche, sous le soleil, fonctionnait en héliographe pour me le renvoyer droit dans l'œil. Ces phénomènes sont assez courants. Quand la Lune est dans son deuxième quartier, les observateurs de la Terre remarquent parfois sur les grandes chaînes de l'Océan des Tempêtes une iridescence ardente, blanc-bleu, quand le soleil s'accroche à leurs flancs pour rebondir ensuite de monde en monde. Mais j'étais curieux de savoir de quelle nature était cette roche si bien illuminée là-haut. Je montai donc à la tourelle d'observation et braquai le grand télescope vers l'ouest.

Je n'en vis que juste assez pour m'intriguer encore plus. Bien clairs et nets dans le champ de vision, les pics montagneux ne paraissaient plus qu'à huit cents mètres de distance, mais ce qui captait ainsi la lumière solaire était encore trop petit pour le pouvoir de résolution de l'objectif. Cela semblait offrir toutefois une sorte de symétrie évasive et le sommet sur lequel reposait la chose était étrangement plat. Je contemplai longtemps cette énigme étincelante, le regard tendu, quand une odeur de brûlé montant de la cuisine m'annonça que nos saucisses avaient fait en pure perte leur voyage de quatre cent mille kilomètres.

Durant toute la matinée, en traversant la Mer des Crises, on discuta, tout en regardant les montagnes de l'ouest se dresser de plus en plus haut dans le ciel. Et même pendant que nous allions faire de la prospection dans nos combinaisons, les débats se poursuivaient en radiophonie. Mes compagnons soutenaient qu'il était certain que la Lune n'avait jamais connu de forme de vie intelligente. Les seuls choses vivantes avaient été quelques plantes primitives et leurs ancêtres un peu moins dégénérés. Je savais cela tout aussi bien que quiconque, mais il est des cas où un scientifique ne doit pas avoir peur de se faire prendre pour un imbécile.

« Écoutez, finis-je par déclarer, je grimpe là-haut, ne serait-ce que pour la paix de mon esprit. Cette montagne a moins de quatre mille mètres de haut – ce qui n'en représente guère que six à sept cents sous la gravité terrestre – et cela ne me prendra pas plus de vingt heures au total. De toute façon, j'ai toujours eu envie de me balader sur ces hauteurs et ce phénomène m'apporte un excellent prétexte.

— Si vous ne vous rompez pas le cou, dit Garnett, vous serez la risée de toute l'expédition à notre retour à la Base. Probable qu'on appellera ensuite cette montagne la « Folie de Wilson ».

— Je ne me romprai pas le cou, affirmai-je. Quel a été le premier homme à escalader le Pico et l'Helicon ?

— Mais n'étiez-vous pas plus jeune à l'époque ? intervint aimablement Louis.

— Eh bien, c'est encore une raison supplémentaire pour que j'y aille », répondis-je avec beaucoup de dignité.

On se coucha tôt ce soir-là, après avoir conduit le tracteur jusqu'à huit cents mètres du promontoire.

Garnett m'accompagnerait dans la matinée ; c'était un bon grimpeur et il avait souvent participé avec moi à des exploits de ce genre auparavant. Notre chauffeur n'était que trop heureux que nous lui laissions le soin de veiller sur la machine.

À première vue, ces falaises semblaient interdites à l'escalade mais, pour qui ne craint pas le vertige, il est facile de grimper sur un monde où le poids devient six fois moindre que dans les conditions terrestres. Le seul vrai danger, en alpinisme lunaire, c'est d'être trop sûr de soi ; une chute de six cents mètres sur la Lune tue de la même façon qu'une chute de cent mètres sur la Terre.

On fit une première halte sur un large encorbellement aux environs de douze cents mètres au-dessus de la plaine. L'ascension n'avait pas présenté trop de difficultés, seulement j'avais les membres raidis par le mouvement inhabituel et ce repos m'était bien agréable. Nous distinguions encore le tracteur comme un petit insecte de métal au pied de la paroi. Nous fîmes savoir au chauffeur où nous en étions avant de reprendre la montée.

Une fraîcheur agréable régnait dans nos combinaisons dont le système réfrigérateur combattait la férocité du soleil tout en absorbant l'excès de

chaleur corporelle causé par l'effort. Nous nous parlions peu, sinon pour échanger des indications d'alpinisme et discuter de la meilleure voie à suivre. J'ignore ce que pensait Garnett... sans doute que c'était la plus folle entreprise dans laquelle il se fût jamais lancé. J'étais à moitié d'accord avec lui sur ce point, mais la joie de grimper, la certitude que nul autre que moi n'était encore passé par là et l'élargissement régulier du paysage avec l'altitude étaient pour moi des récompenses suffisantes.

Je ne crois pas avoir été particulièrement excité à la vue du pan de roche que j'avais d'abord inspecté au télescope à trente milles de distance. Il devait s'incliner jusqu'à l'horizontale à une quinzaine de mètres au-dessus de nos têtes et là, sur ce plateau, se trouverait la chose qui m'avait tenté et incité à explorer ces espaces dénudés. Presque certainement, ce n'était qu'un éclat de roc arraché par quelque météore d'une ère déjà écoulée, dont les arêtes étaient restées vives et les pans brillants dans ce monde silencieux et incorruptible.

Comme il n'y avait pas du tout de prises sur la face rocheuse, on dut se servir d'un grappin. Mes bras fatigués parurent puiser de nouvelles forces quand je fis tourner l'ancre triple autour de ma tête pour la lancer vers le ciel. Au premier essai, elle se décrocha et retomba lentement vers nous quand je tirai sur la corde. À la troisième tentative, les pointes mordirent fermement et nos deux poids conjugués ne parvinrent pas à les déloger.

Garnett me lança un regard interrogateur. Je voyais bien qu'il aurait voulu monter le premier, mais je lui souris par mon hublot en secouant la tête. Puis, sans hâte, en prenant tout mon temps, j'entamai l'escalade finale.

Même vêtu de ma combinaison, je ne pesais qu'une vingtaine de kilos sur la Lune, aussi me hissai-je à la force des mains sans m'aider des pieds. Arrivé au bord de la falaise, je m'immobilisai, adressai un geste à mon camarade, et fis un rétablissement. Je me dressai, regardant droit devant moi.

Il faut comprendre que jusqu'à cet instant, j'étais à peu près convaincu que je ne trouverais là rien d'étrange ou d'inhabituel. Enfin, presque ; c'était ce léger doute qui me hantait et m'avait poussé en avant. Eh bien, ce n'était plus un doute, mais la hantise ne faisait que commencer.

J'étais debout sur un plateau d'une centaine de pieds de large. Il avait été en un temps nivelé – trop bien nivelé pour que ce soit naturel – mais les pluies de météores en avaient piqué et écorché la surface durant des ères incalculables. Le nivellement avait été destiné à la construction d'une structure étincelante ayant en gros la forme d'une pyramide, haute deux fois comme un homme, et sertie dans la roche comme un gigantesque diamant aux nombreuses facettes.

Durant ces premières secondes, il est probable que je ne ressentis aucune émotion. Puis mon cœur se souleva de bonheur, chargé d'une joie surnaturelle, inexprimable. Car j'aimais la Lune et maintenant je savais que les mousses rampantes d'Aristarque et d'Ératosthène n'étaient pas l'unique forme de vie qu'elle avait connue dans sa jeunesse. L'ancien rêve des premiers explorateurs – à présent rejeté – se révélait réel. En définitive, il y

avait bien eu une civilisation lunaire... que j'étais le premier à découvrir. D'être venu peut-être cent millions d'années trop tard ne me contrariait pas ; c'était déjà bien assez d'être venu, tout simplement.

Mon esprit se remettait à fonctionner normalement, à analyser et-à se poser des questions. Était-ce une maison ? Un sanctuaire ?... ou une chose pour laquelle il n'y avait pas de nom dans ma propre langue ? Si c'était une maison, pourquoi l'avait-on bâtie en un point aussi difficile d'accès ? Était-ce quelque temple ? Et j'imaginai les adeptes d'une religion inconnue priant leurs dieux de les protéger tandis que la vie se retirait de la Lune en même temps que mouraient les océans. Et invoquant leurs dieux en vain.

Je fis une douzaine de pas en avant pour examiner la chose de plus près, mais un certain reste de prudence me retint de trop m'approcher. J'avais quelques notions d'archéologie et je cherchai à m'imaginer le niveau culturel de la civilisation qui avait lissé cette montagne pour y dresser cette structure aux surfaces étincelantes qui m'éblouissaient encore.

Les Égyptiens en auraient été capables, songeais-je, si leurs ouvriers avaient disposé des matériaux inconnus qu'avaient utilisés ces architectes bien plus anciens. En raison des dimensions réduites de l'objet, il ne me vint pas à l'idée que je regardais peut-être l'ouvrage d'une espèce beaucoup plus avancée que la mienne. La pensée que la Lune avait pu connaître une forme de vie intelligente était encore trop écrasante pour que je la saisisse bien, et ma fierté me retenait de faire l'ultime et humiliant plongeon.

Ce fut alors que je remarquai une chose qui me causa un frisson à la nuque... c'était si simple, si élémentaire, que bien des gens n'y auraient pas fait attention. J'ai dit que le plateau était écorché par les météores ; il était en outre recouvert d'une couche de plusieurs centimètres de la poussière cosmique qui descend toujours à la surface des mondes où il n'y a pas de vents pour la disperser. Cependant cette poussière et même les marques de météores cessaient brusquement au bord d'un grand cercle enfermant la petite pyramide, comme si un mur invisible la préservait des ravages du temps et du bombardement lent mais incessant de l'espace.

On criait dans mes écouteurs, et je me rendis compte que c'était Garnett qui devait m'appeler depuis un moment. Je regagnai d'un pas mal assuré le bord de la falaise et l'invitai du geste à me rejoindre, ne trouvant pas le courage de parler. Puis je retournai près du cercle libre de poussière. Je ramassai un morceau de pierre que je lançai doucement vers le mystère scintillant. Je n'aurais pas été surpris que le caillou disparaisse en frappant la barrière invisible, mais il parut se heurter à une surface hémisphérique lisse sur laquelle il glissa pour retomber au sol.

Je compris alors que je me trouvais devant une chose que rien n'aurait pu égaler dans l'antiquité de ma propre race. Ce n'était pas une bâtisse, mais bien une machine, qui se défendait au moyen de forces qui défiaient l'Éternité. Et ces forces, quelle qu'en fût la nature, s'appliquaient toujours, et je m'en étais déjà peut-être trop approché. Je songeais à toutes les radiations que l'homme

avait captées et domestiquées au cours du dernier siècle. À ce que j'en savais, il se pouvait que je sois d'ores et déjà irrémédiablement condamné comme si je m'étais avancé dans l'aura silencieuse et mortelle d'une pile atomique sans écran d'isolation.

Je me rappelle m'être tourné vers Garnett qui m'avait rejoint et se tenait immobile à mon côté. Il paraissait m'avoir complètement oublié, aussi ne le dérangeai-je pas. Mais j'allai au bord de la falaise pour tenter de mettre de l'ordre dans mes idées. Au-dessous de moi s'étendait la *Mare Crisium* – la Mer des Crises, en vérité – inconnue, insolite pour la plupart des hommes, mais qui pour moi était rassurante parce que je la connaissais déjà. Je levai les yeux sur le croissant de Terre étendu dans son berceau d'étoiles et je me demandai ce que ses nuages avaient caché pendant que ces constructeurs ignorés avaient terminé leurs travaux. Était-ce la jungle et les vapeurs du carbonifère, sur les rivages dénudés duquel les premiers amphibiens devaient ramper pour conquérir la Terre... ou, encore plus loin dans le temps, la longue solitude avant l'apparition de la vie ?

Ne me demandez pas comment il se fait que je n'aie pas deviné la vérité plus rapidement – cette vérité qui paraît à présent si évidente. Dans le premier enthousiasme de ma découverte, j'avais admis sans discussion que cette construction cristalline était le fait d'une race appartenant au passé lointain de la Lune, mais soudain et avec une force implacable, je fus persuadé que cette race était tout aussi étrangère à la Lune que moi-même.

En vingt ans de recherches, nous n'y avons relevé d'autre trace de vie que quelques plantes dégénérées. Aucune civilisation lunaire, quel qu'ait pu être son destin, n'aurait disparu sans laisser quelque vestige de son existence passée.

Je reportai les yeux sur la brillante pyramide et elle me parut ce qu'il pouvait y avoir de plus éloigné de tout ce qui avait trait à la Lune. Et je fus brusquement secoué d'un rire imbécile, hystérique, déclenché par mon état de nerfs et mon épuisement : voilà que je m'étais imaginé que la petite pyramide me parlait et me disait : « Je ne saurais vous renseigner, je ne suis pas d'ici, moi non plus. »

Il nous a fallu vingt ans pour briser le bouclier invisible et atteindre la machine installée à l'intérieur de ces murs cristallins. Ce que nous n'arrivions pas à comprendre, nous avons fini par le démolir avec la puissance aveugle de l'énergie atomique et maintenant j'ai vu les fragments de la belle et brillante chose que j'avais découverte là, sur la montagne.

Cela n'a pas de sens pour nous. Les mécanismes – s'il s'agit bien de cela – de la pyramide relèvent d'une technologie qui dépasse de loin notre propre horizon, peut-être la technologie de forces parapsychiques ?

Le mystère nous hante d'autant plus que l'on a atteint maintenant les autres planètes et que nous avons acquis la certitude que la Terre a été la seule à donner naissance à une forme de vie intelligente, dans tout notre système solaire. Et aucune des civilisations perdues de notre propre globe n'aurait pu

construire cette machine, car l'épaisseur de la couche de poussière cosmique et météorique déposée sur le plateau nous a permis d'en évaluer l'âge. La pyramide trônait sur ce plateau creusé dans la montagne avant que la vie soit née dans les eaux de la Terre.

Quand notre monde n'avait encore que la moitié de son âge actuel, *quelque chose* qui venait des étoiles a traversé le système solaire, laissé ce témoignage de son passage, et puis a poursuivi sa course. Jusqu'au moment où nous l'avons détruite, la machine remplissait ses fonctions pour ses constructeurs ; et quant à ces fonctions, voici mon hypothèse.

On compte près de cent milliards d'étoiles qui évoluent dans le cercle de la Voie Lactée, et il y a longtemps que d'autres espèces sur les mondes d'autres soleils ont dû atteindre, puis dépasser le degré auquel nous sommes parvenus. Songez à de telles civilisations dans un passé si reculé dans le temps, peu après la Création, maîtresses d'un univers si jeune que la vie n'était encore apparue que sur une poignée de planètes. Leur solitude devait être inimaginable, la solitude des dieux regardant l'infini sans trouver personne à qui communiquer leurs pensées.

Ils ont dû, ces solitaires, fouiller les amas d'étoiles comme nous avons exploré les planètes de notre univers. Il devait y avoir des mondes partout, mais déserts, ou seulement peuplés de choses rampantes et sans cerveau. Telle était notre Terre, avec la fumée de ses grands volcans qui souillait encore la nue, quand ce premier vaisseau des peuples de l'aube est arrivé de l'espace infini, d'au-delà de Pluton. Il dépassa les mondes extérieurs glacés, car ses occupants savaient bien que sur ceux-là la vie ne viendrait jamais jouer de rôle dans leur destin. Puis il s'est arrêté parmi les planètes intérieures qui se chauffaient au soleil en attendant le commencement de leur Histoire.

Ces errants ont dû examiner la Terre, qui oscillait en toute sécurité entre le feu et la glace, et ils ont dû deviner qu'elle était la favorite entre les enfants du Soleil. Sur ce globe, dans un futur lointain, il y aurait de l'intelligence ; mais il restait des étoiles innombrables à explorer, aussi ne sont-ils jamais revenus dans nos parages.

Alors ils ont laissé une sentinelle, comme ils ont dû en placer des millions dans l'Univers, pour surveiller tous les mondes où existait une promesse de vie. C'était un phare qui tout au long des âges avait signalé patiemment que personne ne l'avait encore découvert.

Peut-être comprenez-vous maintenant pourquoi la pyramide de cristal était placée sur la Lune plutôt que sur la Terre. Ses constructeurs ne s'intéressaient pas aux races qui luttaient encore pour sortir de l'état sauvage. Ils ne s'intéresseraient à notre civilisation que si elle démontrait notre capacité de survivre... en traversant l'espace, échappant ainsi à notre berceau, la Terre. C'est d'ailleurs le défi que doivent relever tôt ou tard toutes les espèces intelligentes. Et le défi est double car il repose sur la conquête de l'énergie atomique, dernier choix entre la vie et la mort.

Une fois passé cet instant de crise, il ne nous fallut que du temps pour

trouver la pyramide et l'ouvrir. Maintenant, elle n'envoie plus de comptes rendus et ceux dont c'est le devoir vont reporter leur pensée vers la Terre. Peut-être pour aider notre civilisation dans l'enfance. Mais ils doivent être infiniment vieux et les vieux sont souvent follement jaloux de la jeunesse.

Je ne peux plus regarder la Voie Lactée sans me demander de quelle constellation viendront les émissaires. Si vous me pardonnez cette plate comparaison, nous avons déclenché l'alerte à l'incendie et nous n'avons plus qu'à attendre les pompiers. Je ne pense d'ailleurs pas que nous ayons longtemps à attendre.

Traduit par Paul HÉBERT.

The Sentinel.

© Avon Periodicals, 1951.

(Extrait de *Mine billion names of God.*)

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

Murray LEINSTER :

LA PUISSANCE

On a vu que nos visiteurs pouvaient avoir laissé des traces dans le passé très ancien de notre planète ou de son satellite. Des journalistes peu rigoureux ont même emprunté ce thème à la science-fiction et prétendu fonder une « archéologie extraterrestre » selon laquelle des visiteurs seraient à l'origine des premières civilisations humaines. Ce sont les harmoniques de ce thème que l'on va retrouver dans presque toutes les nouvelles qui suivent.

Mémemorandum du professeur Charles, département de latin, université de Haverford, au professeur McFarland, de la même faculté :

Cher professeur McFarland,

Dans un récent envoi de documents latins en provenance de l'étranger, nous en avons découvert trois qui paraissent reliés. Notre intérêt est surtout d'ordre linguistique, mais le contenu de ces textes semble relever de votre domaine. Je vous les communique, en joignant une traduction libre. Nous ferez-vous connaître votre réaction ?

Charles.

À Johannus Hartmannus, licencié de Philosophie, résidant dans la maison du bijoutier Grote, Traverse de la Toison Teinte, Leyde, Pays-Bas :

Ami Johannus,

J'écris ces lignes à l'auberge de la Tête de Goth, à Padoue, le second jour après la Saint-Michel, anno domini 1482. J'écris en toute hâte, car un estimable Hollandais s'apprête à regagner son pays et a bien voulu se charger de mon courrier. C'est un aimable rustre, mais il est totalement ignorant. Ne lui parle pas des mystères. Il ne sait rien. Moins que rien. Remercie-le, offre-lui à boire, et dis-lui que je suis un estimable et pieux étudiant. Cela fait, oublie-le.

Demain, je quitte Padoue afin de réaliser toutes mes espérances, et les tiennes. Cette fois, c'est une certitude. Je suis venu ici pour acheter des parfums et de la mandragore, ainsi que tout le nécessaire pour une Œuvre de

toute prime importance, que je compte réaliser dans cinq nuits d'ici au sommet d'une certaine colline proche du village de Montevecchio. J'ai découvert un Mot et un Nom au pouvoir incalculable, et qui dans ce lieu que je connais doivent m'ouvrir à la connaissance de tous les mystères. Lorsque tu liras ceci, je serai en possession de pouvoirs qu'Hermès Trismégiste ne fit qu'entrevoir, et dont le Grand Albert ne parlait que par ouï-dire. Il m'est arrivé d'être trompé, mais cette fois, je suis certain. J'ai vu des preuves !

Je tremble d'agitation en écrivant ces mots. Je serai bref. J'ai découvert ces preuves, ainsi que le Mot et le Nom, au village de Montevecchio. J'y étais arrivé à la tombée de la nuit, de fort piètre humeur car je venais de perdre un mois à chercher un lettré dont j'avais entendu dire le plus grand bien.

J'avais fini par le trouver – mais ce n'était qu'un stupide antiquaire sans la moindre connaissance des mystères ! Cheminant à dos de cheval, j'arrivai donc à Montevecchio, où l'on me parla d'un homme qui s'y mourait car il avait fait des miracles. Il était arrivé au village à pied, pas plus tard que la veille. Bien que parlant comme un paysan, il était couvert de riches vêtements. Au début, il était humble et effacé, mais lorsqu'il paya sa viande et son vin avec une pièce d'or, les villageois le flattèrent basement et lui demandèrent l'aumône. Il leur jeta une poignée de pièces d'or ; lorsque la nouvelle se répandit, le village entier devint fou d'avidité. Ils l'importunèrent de leurs cris et de leurs supplications, s'enhardissant d'autant plus qu'il s'efforçait de les satisfaire. Pris de peur, il aurait, dit-on, tenté de s'enfuir, mais ils s'agrippèrent à ses vêtements, hurlant de plus belle pour tenter de l'émouvoir, lorsque, soudain, sa riche parure disparut comme par enchantement pour laisser la place à un paysan aussi misérablement vêtu qu'eux, tandis que la bourse où il puisait les pièces d'or se changeait en un sac de toile grossière rempli de cendres.

Tous ces événements avaient pris place la veille de mon arrivée, et l'homme vivait toujours, quoique en grand danger de mort, car les villageois avaient crié à la sorcellerie et s'étaient jetés sur lui à coups de fléau et de pierre, avant de le traîner devant le prêtre du village afin qu'il l'exorcise.

Je vis l'homme, Johannus, et pus lui parler en me faisant passer auprès du prêtre pour un pieux étudiant des pièges que Satan tend aux hommes. Il avait tant d'os brisés et de plaies que c'est à peine s'il respirait encore. Il était natif de la région, et rien auparavant ne le distinguait des autres âmes qui la peuplent. En échange de mon intercession auprès du prêtre pour que ce dernier l'absolve avant qu'il ne meure, l'homme me raconta tout. Et il avait beaucoup à dire !

Au sommet de cette même colline où j'accomplirai l'Œuvre au soir du cinquième jour, il s'était endormi en plein midi. Alors, une Puissance apparut et lui proposa de l'instruire dans les mystères. Ignorant et stupide comme il l'était, le paysan demanda des richesses à la place. La Puissance lui donna alors de riches vêtements et une bourse qui – dit la Puissance – ne désemplirait pas tant qu'elle n'entrerait pas en contact avec un certain métal

qui détruit toute chose participant du mystère. La Puissance l'avertit également que cela était un paiement, afin qu'il lui envoie un homme lettré pour apprendre ce qu'il avait proposé au paysan, car Elle voyait bien que les paysans n'ont point d'entendement. Je promis donc au paysan d'aller saluer la Puissance et de faire selon ses désirs, et il me dit le Mot et le Nom par lesquels l'invoquer, et m'indiqua aussi le Lieu, tout en me suppliant d'intercéder en sa faveur auprès du prêtre.

Le prêtre me montra une unique pièce d'or qui restait de ce que le paysan avait distribué. Elle était de l'époque d'Antonin le Pieux, mais neuve et brillante comme si elle venait d'être frappée. Le prêtre, toutefois, la posa sur le crucifix qu'il porte à une chaînette de fer autour de la ceinture. Elle disparut instantanément, ne laissant subsister qu'un fragment de charbon ardent qui refroidit pour devenir une pincée de cendre.

Oui, Johannus, voilà ce que j'ai vu ! Je m'empressai donc de gagner Padoue, pour y acheter des parfums, de la mandragore et les autres ingrédients nécessaires à l'Œuvre par laquelle je rendrai honneur à la Puissance que je vais invoquer au soir de cinquième jour. Elle avait offert la sagesse au paysan, quand celui-ci ne désirait que de l'or. Mais je désire la sagesse plus que l'or, et je suis sans nul doute instruit de ce qui relève des Mystères et des Puissances ! Je ne vois nul autre que toi qui puisse me surpasser dans la science véridique des choses secrètes. Et lorsque tu liras ceci, mon Johannus, nul, même toi, ne me surpassera plus ! Il se peut d'ailleurs que la connaissance qui sera mienne me permette de me transporter dans ton grenier, pour t'informer de vive voix, avant même que ne te parvienne cette lettre, du résultat de ce hasard providentiel qui me fait trembler d'agitation chaque fois que j'y pense.

Ton ami Carolus,
à l'auberge de la Tête de Goth, Padoue.

..... sans doute heureux que l'occasion se présente de t'envoyer une seconde missive par l'intermédiaire d'un mercenaire estropié qui s'en retourne soigner ses blessures au soleil. Je lui ai donné une pièce d'or et lui ai promis que tu lui en donnerais une autre à réception de ce message. Libre à toi de respecter ou non cet engagement, mais le petit morceau de parchemin portant d'étranges symboles, que je te joins, vaut bien une pièce d'or, crois-moi.

Je te résume les événements de ces derniers jours :

Je suis en communication quotidienne avec la Puissance dont je t'avais parlé, et apprends tous les jours de grands mystères.

Je réalise d'ores et déjà des merveilles telles que nul homme n'en a accomplies avant moi, et cela grâce à certains sceaux et talismans que la Puissance prépare à mon intention.

La Puissance se refuse résolument à me révéler les Noms ou les incantations qui me permettraient de préparer moi-même ces sceaux. Au lieu

de cela, Elle m'instruit de diverses matières sans rapport avec l'accomplissement de miracles, à mon amère impatience, que je parviens toutefois à dissimuler.

— Un petit parchemin est joint à ce pli. Rends-toi dans un endroit désert, déchire-le et jette les morceaux sur le sol. Instantanément, tu verras apparaître tout autour de toi un jardin avec des fruits merveilleux, des statues et un pavillon. Tu pourras user de ce jardin à ta convenance, sauf à veiller qu'aucune personne, toi-même compris, n'y pénètre avec une épée, un poignard, ou un quelconque objet en fer, aussi petit qu'il puisse être ; sinon, ledit jardin disparaîtra immédiatement et à jamais.

Tu pourras le vérifier quand il te plaira. Pour le reste, je suis comme une personne qui tremble à la porte même du paradis, sans pouvoir aller plus loin que l'antichambre par le fait que la Puissance se refuse à me révéler la véritable essence du Mystère, ne me donnant que des miettes – qui sont toutefois des merveilles plus grandes que tout ce qui a pu être réalisé auparavant. Par exemple, le parchemin que je t'envoie. J'ai essayé cet art à maintes reprises. Je possède nombre de sceaux de cette sorte, préparés par la Puissance sur ma demande. Pourtant, lorsque j'ai secrètement copié sur d'autres parchemins ces mêmes symboles, avec la plus grande minutie dans le détail, ils se sont révélés sans aucune valeur. Sans doute faut-il prononcer sur eux des mots et des formules, ou plutôt – c'est ce que je crois probable – disposer d'un sceau plus puissant qui leur confère ses propriétés. Je commence à projeter un plan – un plan très hardi – pour obtenir ce sceau.

Tu voudras sans doute que je te rende compte de l'Œuvre et de son résultat. De Padoue, je regagnai donc Monteverchio ; il me fallut trois jours pour y parvenir. Le paysan qui avait fait des miracles était mort, car les villageois, dont la peur n'avait fait que s'accroître, lui avaient fait sauter la cervelle à coups de marteau. C'était pour moi une bonne nouvelle, car je craignais qu'il ne divulgue à d'autres le Mot et le Nom qu'il m'avait révélés. J'allai voir le prêtre et lui dis que j'avais à Padoue pris l'avis de hautes autorités, et que l'on m'avait spécialement chargé de trouver et d'exorciser l'esprit immonde qui avait enseigné ces merveilles au paysan.

Le lendemain – aidé par le prêtre lui-même ! –, je portai sur la colline les parfums, les cierges de cire et d'autres objets nécessaires à l'invocation. Bien que le prêtre tremblât de tout son corps, il serait resté si je ne l'avais renvoyé. Lorsque la nuit fut tombée, je traçai le cercle magique et le pentacle, avec tous les signes à leur due place. Dès que la lune, qui en était à son premier quart, se leva, j'allumai les cierges de cire fine et commençai l'Œuvre. Comme tu le sais, j'ai en mon temps essuyé nombre d'échecs, mais cette fois, j'avais pleine confiance en ma réussite. Lorsque le moment fut venu d'invoquer le Mot et le Nom, je les proférai tous deux d'une voix forte, à trois reprises, et attendis.

Le sommet de cette colline est parsemé de grosses pierres grisâtres. Lorsque j'eus invoqué le Nom la troisième fois, l'une de celles-ci frémit, et disparut. J'entendis alors une voix dire sèchement :

« Ah ! Voilà donc la raison de cette puanteur ! C'est mon messenger qui t'a envoyé ? »

L'endroit où la pierre avait disparu, était recouvert d'une ombre, et je ne pouvais voir clairement. Je m'inclinai très bas dans cette direction :

« Ô très grande Puissance, dis-je d'une voix tremblante d'émotion, un paysan qui faisait des miracles m'a dit que Vous désiriez parler à un homme érudit. Comparé à Votre magnanime Grandeur, je ne suis certes qu'un ignorant, mais j'ai consacré ma vie entière à l'étude des mystères. Je suis donc venu Vous offrir mon adoration ou tout autre accord que Vous pourriez désirer en échange de la sagesse. »

L'ombre bougea et la Puissance s'avança vers moi. Son apparence était celle d'une créature dont la taille ne dépassait pas une aune et demie, et je pus voir à la faveur de la lune que son expression était empreinte d'une impatience sardonique. Une fumée odorante semblait l'accompagner dans ses mouvements, entourant sa silhouette d'une nuée imprécise.

« Je pense, dit la voix sèche, que tu es aussi bête que le paysan auquel j'ai parlé. Selon toi, qui suis-je ?

— Un prince de la race céleste, Votre Grandeur », répondis-je d'une voix mal assurée.

Après une pause, la Puissance dit d'une voix qui me parut lasse :

« Ah ! les hommes ! Ces idiots indécrottables ! Homme, je suis simplement le dernier d'un groupe d'êtres de mon espèce dont la flotte était venue d'une lointaine étoile. Le cœur de votre petite planète est fait de ce métal maudit qui est fatal à nos instruments. Quelques-uns de nos vaisseaux s'en approchèrent trop. D'autres, venus les aider, partagèrent leur sort. Il y a de longues, longues années, nous sommes venus du ciel et n'avons jamais pu repartir. Et maintenant, il ne reste que moi. »

Il était bien entendu absurde de dire que le monde était une planète. Comme Ptolémée l'a expliqué, il y a plus de mille ans, les planètes vagabondent parmi les étoiles, en suivant leurs cycles et épicycles. Je compris immédiatement qu'il voulait me mettre à l'épreuve. M'enhardissant, je dis :

« Seigneur, je n'ai pas peur. Il est inutile de chercher à me tromper. Comme si je ne connaissais pas ceux qui ont été expulsés des Cieux pour leur rébellion ! Dois-je écrire le nom de votre chef ?

— Quoi ? » fit-il, tout comme un vieillard dur d'oreille. En souriant, je traçai dans la poussière le vrai nom de Celui que le vulgaire nomme Lucifer. Regardant ce que j'avais écrit, il s'exclama :

« Peuh ! Cela ne veut rien dire ! Encore vos légendes. Écoute-moi bien, homme. Je vais bientôt mourir. Je me suis caché de ta race et de son maudit métal pendant plus d'années que tu ne saurais croire. J'ai observé les hommes, et je les ai méprisés. Mais... ma vie est à son terme. Et il n'est pas bon que le savoir disparaisse. Mon désir est de communiquer à l'homme la science qui autrement mourrait avec moi. Cela ne nuira en rien à ma propre race, et pourra au fil des siècles donner aux hommes un semblant de civilisation. »

Brûlant d'ardeur et d'impatience, je m'inclinai à ses pieds.

« O très puissant, dis-je d'une voix joyeuse. Vous pouvez me faire confiance. Je garderai jalousement vos secrets. Pas une seule bribe n'en sera divulguée ! »

Sa voix redevint sèche et contrariée :

« Je désire que ce savoir soit répandu afin que tous puissent y avoir accès. Mais... » Il émit alors un son que je ne compris pas, mais dont le ton me parut sardonique. « Ce que j'ai à dire pourra servir, même si c'est déformé. Et je ne crois pas que tu garderas jalousement des secrets. As-tu une plume et du parchemin ?

— Non, Seigneur.

— Tu reviendras, alors, prêt à écrire ce que je te dirai. »

Il ne s'en alla pas, toutefois, et m'examina longuement. Il me posa des questions, auxquelles je m'empressai de répondre de mon mieux. Son discours ressemblait curieusement à celui d'un solitaire s'attardant trop sur le passé, mais je ne tardai pas à me rendre compte qu'il parlait en symboles, en allégories dont ici et là la vérité émergeait. Comme un homme se plongeant dans ses souvenirs, il me parla de la patrie de sa race, qui se trouvait, dit-il, sur une planète tellement éloignée que parler de lieux ou même d'étendue des continents ne sauraient donner une idée de la distance à laquelle elle se trouvait. Il me parla des villes que ses compatriotes habitaient – et ici, bien sûr, je comprenais parfaitement ce qu'il voulait exprimer – et aussi de grandes flottes d'objets volants reliant ces belles villes à d'autres de leur sorte, et d'une musique se trouvant dans l'air même, de sorte que toute personne, en n'importe quel endroit de la planète, pouvait écouter à volonté de douces musiques ou de sages discours. Il n'y avait point là de métaphore, car chacun connaît les doux sons emplissant perpétuellement les cieux. Il ajouta toutefois immédiatement une métaphore, en me faisant observer avec un sourire que cette musique n'était pas créée par un mystère, mais par des ondes pareilles à celle de la lumière, mais plus longues. Ce qui était de toute évidence une énigme, car la lumière est un fluide impalpable qui ne saurait avoir de longueur, et encore moins des ondes !

Il parla ensuite de la traversée du grand vide de l'empyrée, ce qui de nouveau n'est pas clair, car il suffit de lever la tête pour voir que les cieux sont emplis d'innombrables étoiles, et il parla de nombreux soleils et d'autres mondes, dont certains sont de glace, et d'autres de rocher nu. Affirmations d'une évidente obscurité. Il dit aussi qu'aux abords de ce monde qui est le nôtre, ils commirent une faute, mais il en parla comme s'il s'agissait de mathématiques, et non de rébellion contre la loi divine ; le résultat fut qu'ils s'approchèrent trop de la Terre, comme Icare l'avait fait du Soleil. Il se remit alors à user de métaphores, car il parla de machines, qui comme nous le savons sont des instruments destinés à projeter des pierres contre des murs, ou, dans un sens plus large, pour moudre du grain ou pomper de l'eau. Toujours est-il qu'il parla de machines s'échauffant à cause du métal maudit

contenu dans le cœur de la Terre, et à leur incapacité à résister à l'attraction de la Terre – encore une métaphore ! –, puis décrivit leur descente hurlante. Il est évident qu'il s'agit là du récit métaphorique de l'expulsion des Rebelles hors du paradis, ce qui confirme qu'il est effectivement un de ces Rebelles.

Lorsqu'il s'interrompt, je le priai humblement de me montrer un mystère, et aussi d'avoir la gracieuseté de me donner protection pour le cas où ma conversation avec lui serait connue.

« Qu'est-il arrivé à mon messenger ? » me demanda alors la Puissance.

Je le lui dis, et il m'écouta sans rien manifester. Je pris soin de tout lui décrire en détail, car il était évident qu'il le savait – comme tout le reste – par le pouvoir de ses mystères, et que sa question avait pour but de me mettre à l'épreuve. En fait, j'avais la certitude que l'envoi du messenger, et tout ce qui s'était déroulé par la suite, avait pour unique but d'amener le lettré versé dans les mystères que je suis, à venir lui parler en ce lieu.

« Les hommes !, » cracha-t-il finalement, avec amertume et dégoût. Puis, il ajouta avec froideur : « Non, je ne peux pas te protéger. Mon espèce est sans protection sur cette terre. Si tu veux apprendre ce que je peux t'enseigner, tu dois être prêt à risquer la fureur de tes compatriotes. »

Brusquement, il prit un parchemin et y inscrivit quelque chose, puis il y pressa un objet qu'il portait au côté, et le jeta par terre.

« Si des hommes t'attaquent, dit-il avec mépris, déchire ce parchemin et jette-le dans leur direction. Si tu n'as pas de métal maudit sur toi, cela les distraira sans doute le temps que tu t'enfuyes. Mais un simple poignard, et cela ne servira plus à rien ! »

Sur ce, il s'éloigna, et disparut. Je restai longtemps sans bouger, frissonnant, avant de me souvenir de la formule d'Apollonius de Tyane pour chasser les esprits malins. Je me risquai hors du cercle magique. Il ne m'arriva rien de mal. J'allai ramasser le parchemin et l'examinai à la lumière de la Lune. Les symboles qu'il portait, étaient dénués de signification, même pour un homme ayant étudié tout ce que l'on connaît des mystères. Je regagnai le village, plongé dans mes pensées.

Je t'ai relaté tout ceci en détail, et tu auras remarqué que cette Puissance ne parlait pas sur le ton d'orgueil ou de menace dont tous les auteurs font mention au sujet des mystères et des Œuvres. Il est souvent dit que l'adepte doit faire preuve d'une grande fermeté afin de ne pas être intimidé par la Puissance qu'il a invoquée. Et pourtant, cette Puissance parlait avec lassitude et ironie, comme un homme qui sent la mort approcher. Il avait d'ailleurs parlé de sa mort. Ce qui était bien entendu une autre épreuve : les Puissances et Princes des Ténèbres ne sont-ils pas immortels ? Il poursuivait je ne sais quel dessein, qu'il n'était pas de sa volonté de me révéler. Je devais donc faire preuve de la plus grande prudence si je voulais tirer parti de cette occasion sans pareille.

Revenu au village, je racontai au prêtre que j'avais affronté un esprit immonde, qui m'avait supplié de ne pas l'exorciser, en me promettant de

révéler la cachette de certains trésors qui avaient jadis appartenu à l'Église ; il ne pouvait ni les toucher, ni révéler où ils se trouvaient à des hommes mauvais, mais consentait à me décrire ce lieu.

Je me procurai du parchemin, une plume et de l'encre, et remontai sur la colline le lendemain. Il n'y avait personne ; m'assurant que je n'étais pas observé, et après avoir déposé ma dague à quelque distance, je déchirai le parchemin et jetai les morceaux sur le sol.

Aussitôt, apparut un trésor d'or et de pierreries propre à rendre quiconque fou de convoitise. Il y avait des sacs, des boîtes, des coffres, emplis à craquer d'or et de bijoux qui se répandaient sur le sol. Des pierres merveilleusement taillées étincelaient dans la lumière du couchant, des bagues et des colliers ornés de brillants, des monceaux de pièces d'or antiques de toutes provenances...

Même moi, je faillis en perdre la raison, Johannus ! Je bondis en avant comme pour plonger mes mains dans tout cet or ; haletant, j'emplis mes poches de perles et de rubis, bourrai ma sacoche d'or et de diamants, en riant comme un simple d'esprit. Je me vautrai dans ces trésors, jetant des poignées de pièces en l'air pour que cette pluie d'or retombe sur moi. Je riaais et chantais comme un homme qui délire.

J'entendis un bruit. Craignant pour le trésor, je courus reprendre ma dague, prêt à défendre mes richesses en me battant à mort.

Une voix sèche dit alors : « Je vois en effet que les richesses n'ont aucun attrait pour toi ! »

C'était un cruel sarcasme. La Puissance était là et m'observait. Je la voyais clairement, cette fois, et pourtant pas très clairement, car une nuée brumeuse restait attachée à son corps. Comme je l'ai dit, sa taille était d'une aune et demie, et sur son front Elle portait des protubérances qui n'étaient point sans ressembler à des cornes, n'était qu'elles avaient un renflement à leur extrémité. Sa tête était fort grande et... mais à quoi bon tenter de la décrire, puisqu'Elle pouvait sûrement prendre à volonté mille formes différentes.

Je sentis alors la terreur me gagner, car je n'avais ni Cercle, ni Pentacle pour me protéger. Mais la Puissance ne fit aucun geste menaçant.

« Ils sont réels, tous ces trésors, dit-Elle sèchement. Ils ont la couleur, le poids et le toucher de la substance. Mais ta dague suffira à les détruire tous. »

Didyas de Corinthe a dit que les trésors des mystères doivent être fixés grâce à une Opération particulière afin d'acquérir une véritable permanence en se libérant du pouvoir de Ceux qui les ont apportés. Ces derniers peuvent les retransformer en feuilles mortes ou autres déchets s'ils ne sont pas fixés.

« Touche-les avec ta dague », me dit la Puissance.

Couvert de sueur froide, j'obéis. Dès que le fer de la lame toucha le tas d'or, il y eût comme un mouvement, tandis qu'une soudaine flambée de chaleur m'entourait. Et tout le trésor, jusqu'à la moindre petite perle d'ornement, disparut sous mes yeux. Le morceau de parchemin réapparut, tout fumant, puis se réduisit en cendre. Ma dague me brûlait les doigts tellement

elle était chaude.

« Eh oui, dit la Puissance, le champ de force a une grande énergie. Lorsque le fer absorbe celle-ci, cela produit de la chaleur. » Il me regarda alors avec une certaine aménité, et ajouta : « Je vois que tu as amené du parchemin et une plume, et au moins, tu ne t'es pas servi du sceau pour étonner tes compères. Tu as également eu assez de bon sens pour ne pas recommencer avec tes parfums puants. Peut-être possèdes-tu un grain de sagesse, après tout. Je ferai donc preuve d'indulgence à ton égard. Assieds-toi, prends le parchemin et la plume... Attends un moment ! Autant se mettre à l'aise. Rengaine ton poignard, ou mieux encore, rejette-le. »

Je le rengainai et le cachai dans mon sein. Il parut se plonger dans ses pensées, et toucha quelque chose à son côté ; instantanément, un luxueux pavillon apparut autour de nous, avec de profonds coussins et une fontaine mélodieuse.

« Prends place, dit la Puissance. Un homme pour lequel je m'étais pris d'amitié m'a appris que vous aimiez ce genre de choses. Il avait été blessé et dépouillé par des brigands, de sorte qu'il n'avait plus une bribe du métal maudit sur sa personne. Je pus donc l'aider. Il m'apprit la langue dont les hommes se servent en ces jours. Il n'en persista pas moins à me prendre pour un esprit malin, et essaya courageusement de me haïr. »

Je tremblai d'émoi à cause du trésor perdu. Je te le dis, Johannus, aucun roi ne posséda oncques de telles richesses ! Mon âme même se languissait de ce trésor ! Les pièces d'or à elles seules auraient suffi à emplir ton grenier d'un bout à l'autre, et en auraient fait céder le plancher, et les bijoux n'auraient pas tenu dans une double barrique. Ah ! mon Johannus ! Ce trésor !

« Ce que tu vas écrire, dit la Puissance, te paraîtra d'abord dénué de sens. Je commencerai par les faits et les théories, dont il est plus facile de se souvenir. Ensuite seulement, je passerai aux applications. Les hommes posséderont alors le début de ce qui peut exister de civilisation en présence du métal maudit.

— Toute-puissante Grâce, le suppliai-je abjectement, me donnerez-vous un autre sceau de trésor ?

— Écris ! » m'ordonna la Puissance.

J'écrivis. Et, Johannus, je ne saurais te dire ce que je couchai sur le parchemin. Il me dicta des mots, mais ils étaient en un chiffre tellement abstrus que j'eus beau les relire maintes fois, je ne pus leur trouver de signification. Écoute cela, et essaie d'y trouver quelque sage conseil pour réaliser des mystères : « La civilisation de ma race est fondée sur l'utilisation de champs de force qui possèdent toutes les propriétés essentielles de la substance. La pierre d'aimant est entourée d'un champ de force invisible et impalpable, tandis que les champs dont nous nous servons pour nos habitations, outils, véhicules et même machines sont perçus par les sens et se comportent physiquement comme des solides. Qui plus est, nous savons produire ces champs sous une forme latente, et les fixer à des objets

organiques en tant que champs permanents ne nécessitant aucune énergie pour se perpétuer, de même que les champs magnétiques n'ont besoin d'aucun apport d'énergie. Nos champs peuvent également être projetés sous la forme de solides tridimensionnels pouvant assumer toute forme désirée, et possèdent toutes les propriétés de la substance, sauf toutefois l'affinité chimique. »

Johannus ! N'est-il pas incroyable qu'au sujet des mystères, l'on puisse aligner des mots dont rien ne laisserait deviner la véritable signification mystique ? J'écris et j'écris, dans le vain espoir qu'un jour la Puissance me donnera la clef, et mon esprit a le vertige devant la quasi-impossibilité d'extraire de ce chiffre secret des indications utilisables pour l'Œuvre ! Je te donne un autre exemple : « Lorsqu'un générateur de champs de force aura été construit comme indiqué ci-dessus, l'on s'apercevra que les champs de pulsations qui constituent la conscience sont des instruments de contrôle parfaitement adéquats. Il suffit de visualiser l'objet désiré et d'ouvrir la commande auxiliaire du générateur ; ce dernier modèlera son produit sur les pulsations du champ de la conscience... »

Le premier jour, la Puissance parla des heures durant, et j'écrivis jusqu'à en avoir mal au poignet. De temps en temps, je lui relisais ce que j'avais noté, ce qui me donnait un moment de répit. Il écoutait, apparemment satisfait.

« Seigneur ! dis-je d'une voix que l'émotion étranglait. Puissant Seigneur ! Votre Grâce magnanime ! Ces mystères que vous me faites écrire, ils dépassent ma compréhension ! »

Sa réponse fut empreinte de mépris :

« Écris ! Quelqu'un y comprendra quelque chose. Je donnerai des explications au fur et à mesure, finalement, même toi, tu comprendras le début. » Il ajouta : « Je vois que tu commences à te lasser. Tu désires un jouet. Soit ! Je te ferai un sceau qui produira de nouveau ce trésor qui avait paru t'amuser. J'y ajouterai un sceau qui te fera un bateau muni d'un moteur tirant son énergie de la mer, qui te permettra d'aller où tu désires sans avoir à te soucier des vents ni de la marée. Et je t'en ferai d'autres, afin que tu puisses créer un palais où et quand il te plaira, ainsi que de délicieux jardins... »

Et il a tenu toutes ses promesses, Johannus ! On dirait que ça l'amuse d'écrire sur des bouts de parchemin, puis de penser, avant de les presser contre son côté et de les poser sur le sol pour que je les prenne. Il m'a expliqué sur un ton amusé que le miracle contenu dans le sceau est complet, quoique latent, et qu'il est libéré lorsque l'on déchire le parchemin, mais absorbé et détruit par le métal nommé fer. C'est ainsi qu'il parle par énigmes, mais il lui arrive aussi de plaisanter !

C'est curieux, si l'on y réfléchit, mais peu à peu j'en suis venu à accepter cette Puissance comme une personne, ce qui est en désaccord avec toutes les lois des mystères. Je sens qu'il est solitaire. Il semble prendre plaisir à parler avec moi. Et pourtant, il est une Puissance, un des Rebelles qui ont été expulsés des cieux pour être précipités ici-bas ! De cela, il ne parle qu'en termes vagues et métaphoriques, comme s'il était venu d'un autre monde

semblable *au* monde, quoique beaucoup plus grand. Il parle de lui-même comme d'un voyageur de l'espace, et de sa race avec affection ; lorsqu'il fait mention des cieux – tout du moins de la ville dont il vient, car il doit y avoir un grand nombre de villes là-haut – c'est avec une étrange tendresse empreinte de fierté. N'était-ce ses pouvoirs, qui sont de la nature des mystères, je finirais par croire qu'il est un membre solitaire d'une race étrangère exilée à jamais dans un lieu inconnu, qui s'est pris d'amitié pour un homme à cause de sa solitude. Mais que pourrait-il être d'autre qu'une Puissance ? Et comment pourrait-il exister un autre monde ?

Cette étrange conversation se poursuit maintenant depuis plus de dix jours. J'ai noirci je ne sais combien de feuilles de parchemin. Ce sont toujours les mêmes métaphores, notamment « champ de force », qui n'a aucune signification littérale. Des termes tels que « bobine », « primaire » et « secondaire », reviennent eux aussi souvent, dans un contexte où il est question de fils de cuivre. Il y a des descriptions extrêmement précises, comme s'il s'agissait de faits réels, de plaques de métaux différents qui doivent être placées dans de l'acide, ou encore de plaques de même métal qui doivent être séparées par des espaces d'air ou de cire d'une épaisseur précise, les plaques elles-mêmes ayant une superficie donnée ! Il donne également une explication de la manière dont il vit : « Étant accoutumé à une atmosphère bien plus dense que celle de la Terre, je suis obligé de créer autour de moi un champ de force maintenant une densité atmosphérique proche de celle de ma planète natale. En fait, ce champ est parfaitement transparent, mais comme il est en constant mouvement afin de renouveler l'air que je respire, cela donne des contours flous à ma silhouette. Ce champ est entretenu par un générateur que je porte au côté, lequel fournit également l'énergie nécessaire aux autres phénomènes de champs dont la réalisation me paraît appropriée. » Ah ! Johannus ! Je ne saurai te dire mon impatience. Si je n'entrevois le jour où il me donnera la clef de son discours métaphorique, de sorte que je puisse en extraire les Mots et les Noms propres à réaliser ces miracles, je deviendrais fou de désespoir.

Il est pourtant d'une grande bienveillance à mon égard. Il m'a donné tous les sceaux que je lui ai demandés, et je les ai maintes fois essayés. Le sceau qui crée un délicieux jardin n'en est qu'un entre bien d'autres. Il dit qu'il veut donner à l'homme les connaissances qu'il possède, et là-dessus, il me prie de noter des énigmes indéchiffrables, comme : « Le groupe propulseur d'un vaisseau pouvant dépasser la vitesse de la lumière est une simple adaptation du générateur ordinaire déjà décrit, dont on a modifié les constantes de sorte qu'il ne peut fonctionner dans l'espace normal et doit créer un espace artificiel sous forme d'une tension. Ou encore (je choisis au hasard, Johannus) : « Ce métal maudit, le fer, doit être éliminé non seulement de tous les circuits, mais des environs de tout appareil utilisant des oscillations à haute fréquence, car il absorbe leur énergie et entrave leur fonctionnement... »

Je tremble d'envie, comme un homme qui se trouve à la porte du paradis,

mais ne peut y pénétrer faute d'en avoir la clef. « Vitesse de la lumière ! » Même en admettant que ce soit une métaphore, qu'est-ce que cela peut bien signifier ? Autant parler de la vitesse du froid ou de celle du granit ! Tous les jours, je le supplie de me fournir la clef de son langage. En vain. Et pourtant, dans les seuls sceaux qu'il veut bien préparer à mon intention, réside un pouvoir comme nul homme n'en a jamais connu !

Comme si cela ne suffisait pas, cette Puissance me parle comme si elle était d'une solitude absolue : le dernier représentant ici-bas d'une race étrangère ; et il semble prendre un étrange plaisir, mêlé de camaraderie, au simple fait de me parler. Lorsque je le supplie de me révéler un Mot ou un Nom qui me donnerait l'incomparable pouvoir qu'il distribue parcimonieusement dans ses sceaux, cela l'amuse et il me traite d'idiot, mais sans méchanceté, et recommence à parler par métaphores où il est question de forces de la nature et de champs de force ; pour finir, il me donne un sceau qui me permettrait de créer, si j'en faisais usage, un palais dont les murs seraient d'or, et les piliers, d'émeraude ! Puis il s'amuse à me rappeler qu'un unique pillard armé d'une hache ou d'une houe en fer suffirait à tout réduire à néant !

Ah ! je me sens basculer dans la folie, Johannus ! Mais il est certain qu'il peut prodiguer une sagesse indicible. Petit à petit, sans oublier la prudence, j'en suis venu à agir comme si nous étions amis – de races différentes, certes, et lui étant infiniment plus sage que moi, mais amis, et non prince et sujet, je n'oublie pas toutefois les mises en garde des auteurs faisant autorité, conseillant de toujours faire preuve de méfiance envers les Puissances invoquées de la sorte.

J'ai formé un plan. Il est dangereux, je le sais bien, mais je suis au désespoir. Rester tout tremblant au seuil d'une sagesse et d'un pouvoir dont nul n'a jamais rêvé, et s'en voir refuser l'accès...

Le mercenaire qui doit te porter ces lignes part demain. Il est estropié, et il lui faudra sans doute des mois pour couvrir la route. Bien avant que tu ne reçoives ceci, les jeux seront faits. Je sais que tu me veux du bien.

Y eut-il jamais étudiant des mystères dans une situation aussi détestable, le savoir à portée de la main et pourtant lui échappant toujours ?

Ton ami Carolus.

(Écrit dans l'exécrable auberge de Montevecchio.)

Johannus ! Un courrier part pour Gand à l'attention de notre bon seigneur de Brabant, et j'ai l'occasion de lui confier ce message. Je crois vraiment que je deviens fou, Johannus ! J'ai un pouvoir comme nul homme n'en a jamais possédé auparavant, et pourtant je suis rongé d'amertume. Écoute plutôt !

Trois semaines durant, je me rendis quotidiennement au sommet de la colline proche de Montevecchio pour y écrire sous la dictée le discours fait d'énigmes dont je t'ai parlé. J'avais davantage de sceaux que je n'en pouvais désirer, mais pas un seul mot de Pouvoir, pas un seul verbe d'Autorité. La Puissance devint moqueuse, mais il y avait de la tristesse dans son ironie. Elle

affirmait avec insistance que ses mots n'avaient pas besoin de clef pour être compris, et qu'il suffisait de les lire. À force d'être remaniées, certaines de ses phrases n'étaient plus que des instructions pour unir de façon purement mécanique des morceaux de métal. Et il me fit suivre ces instructions. Mais il n'y avait ni Mot ni Nom – rien que des bouts de métal disposés avec art. Et comment le métal inanimé, auquel nul Mot, nul Nom n'a conféré de puissance, pourrait-il réaliser des miracles ?

Finalement, j'acquis la conviction qu'il ne me révélerait jamais la sagesse promise. J'en étais venu à une telle familiarité avec cette Puissance que la rébellion m'était devenue possible, et que j'osai même croire en une chance de succès. Comme je l'ai déjà décrit, sa forme était entourée d'une sorte de brume imprécise, qu'il produisait grâce à un sceau qu'il portait au côté et nommait un « générateur ». Si jamais cette brume était détruite, il ne pourrait continuer à vivre – c'est du moins ce qu'il m'avait dit. C'était pour cette raison qu'il n'osait, personnellement, toucher aucun objet en fer. Et c'était là la base de mon plan.

Je feignis de tomber malade, et dis que j'allais me reposer dans une hutte à toit de chaume, qui était inhabitée et se trouvait au pied de la colline où la Puissance résidait. Il n'y avait certainement pas même un clou en fer dans une habitation aussi primitive. S'il éprouvait réellement pour moi l'affection dont il protestait, il ne m'en voudrait pas de cette absence due à la maladie. Et si son amitié était réellement grande, il pourrait même m'y visiter. J'y serais seul, dans l'espérance de pouvoir compter sur lui dans l'adversité.

Curieux, n'est-ce pas, qu'un homme puisse tenir ce langage à une Puissance ! Mais cela faisait trois semaines que nous nous voyions tous les jours. Je restai allongé dans la hutte, gémissant sur ma couche. Le second jour, il vint. Affectant une grande joie, je m'empressai d'allumer un feu dans la cheminée rudimentaire. Il prit cela pour une marque d'honneur, alors qu'en fait, c'était un signal. Tandis qu'il me parlait avec douceur, me croyant malade, un cri retentit devant la hutte. C'était le prêtre du village, un homme simple mais courageux à sa façon. En voyant la fumée, qui était le signal convenu, il était arrivé sans se faire voir et avait ceint la hutte d'une chaîne de fer entourée de chiffons pour étouffer le bruit. Ensuite, il apparut à la porte, brandissant son crucifix et chantant des exorcismes. Oui, un homme bien courageux, ce prêtre, car je lui avais décrit la Puissance comme un esprit particulièrement immonde.

La Puissance se tourna vers moi, et je brandis ma dague.

« Je tiens le métal maudit ! lui criai-je. Et un cercle de fer entoure la maison ! Dis-moi, vite, les Mots et les Noms grâce auxquels les sceaux opèrent ! Donne-moi le secret des énigmes que tu m'as fait écrire ! Si tu fais cela, je tuerai ce prêtre et ôterai la chaîne de fer, et tu pourras sortir d'ici indemne. Mais fais vite, sinon... »

La Puissance jeta un sceau sur le sol. Lorsque le parchemin toucha terre, il y eut une sorte de bourgeonnement brumeux, comme si quelque chose

d'épouvantable avait commencé à se former. Puis, le parchemin émit de la fumée et se transforma en cendre – et la Puissance comprit que j'avais dit vrai.

« Ah ! s'exclama-t-Elle sèchement, les hommes ! Et je croyais que celui-là était mon ami ! » Il porta la main à son côté. « Effectivement, j'aurais dû m'en apercevoir ! Je suis entouré de cercles de fer. Le moteur chauffe... »

Il me regarda. Je levai ma dague, refusant de me laisser intimider.

« Les Mots ! m'écriai-je. Les Noms ! Donne-moi des pouvoirs, et je tuerai ce prêtre !

— J'ai essayé de te donner la sagesse, dit la Puissance calmement. Et tu vas me poignarder avec ce métal maudit si je ne te dis pas des choses qui n'existent pas. Mais tu pourras t'épargner cette peine. Je ne saurais vivre longtemps dans un cercle de fer. Mon moteur va griller, et le champ de force disparaîtra. J'étoufferai dans cet air trop pauvre pour moi. Seras-tu satisfait, alors ? Faut-il également que tu me poignardes ? »

Je me levai de ma paillasse pour le menacer encore plus sauvagement. C'était de la pure folie, n'est-ce pas ? Mais j'étais fou, Johannus !

« Allons, patience, dit la Puissance. Je pourrais te tuer en cet instant même, avec moi ! Mais je te croyais mon ami. Je vais aller voir ton prêtre. Je préférerais mourir de sa main. Peut-être est-il simplement stupide. »

Il s'avança d'un pas décidé vers la porte. Lorsqu'il enjamba la chaîne de fer, je crus voir un filet de fumée, mais il toucha alors l'objet qu'il portait au côté. La brume qui entourait sa personne disparut comme par enchantement, et ses vêtements se soulevèrent un instant comme dans un souffle de vent. Il tituba, mais se reprit et toucha de nouveau ce qu'il portait au côté. La brume réapparut et son pas se raffermir. Il ne tenta pas de se détourner, mais avança droit vers le prêtre. Malgré l'état d'esprit qui était le mien, je vis qu'il marchait avec une amère dignité.

Les yeux du prêtre s'agrandirent d'épouvante. C'était la première fois qu'il voyait la Puissance, et la Puissance faisant une aune et demie, avec une très grosse tête et des antennes noueuses sur le front. Le prêtre comprit instantanément que ce n'était un homme d'aucune race connue, mais une Puissance, un des Rebelles qui avaient été expulsés du paradis.

J'entendis la Puissance parler au prêtre, avec une grande dignité. Je ne pus comprendre ce qu'il disait. J'étais fou de rage et de déception. Mais le prêtre resta ferme. Tandis que la Puissance allait vers lui, il s'avança également dans sa direction. Son visage exprimait l'épouvante, mais aussi la résolution. Il tendit le bras, tenant ferme le crucifix qu'il portait toujours à sa taille, au bout d'une chaîne de fer. Sans hésiter, il en toucha la Puissance, tout en entonnant *In nomine Patri...*

De la fumée commença à monter de l'endroit où la Puissance portait sur sa personne la machine dont Elle touchait les sceaux afin de leur conférer le pouvoir des mystères. Et ensuite...

Je fus aveuglé. Il y eut un monstrueux éclair de lumière bleue, comme

lorsque la foudre tombe des cieux. Il fut suivi par une boule de feu d'un jaune aveuglant, d'où sortait une épaisse fumée noire. Le tout fut accompagné d'un terrifiant coup de tonnerre, qui oblitéra tous mes sens.

Lorsque je rouvris les yeux, il n'y avait plus que le prêtre ; très droit, le visage gris de peur, les sourcils roussis, il psalmodiait des hymnes d'une voix défaillante.

Je suis à Venise. Ma besace est pleine de sceaux grâce auxquels je puis faire des prodiges. Nul homme ne peut accomplir des miracles comparables aux miens. Mais je ne me sers pas de ce pouvoir. Nuit et jour, heure après heure, minute après minute, je travaille, essayant de trouver la clef qui me permettra de déchiffrer la sagesse que la Puissance possédait et désirait faire partager aux hommes. Ah ! mon bon Johannus ! Ces sceaux sont à moi, et je peux accomplir des miracles, mais lorsque je les aurai utilisés, ils ne seront plus et mon pouvoir se sera volatilisé. J'ai pu approcher de la sagesse comme aucun homme ne l'a fait avant moi, et tout cela n'est plus ! Tout cela n'est plus ! Mais je passerai des années, que dis-je, le restant de mes jours, à chercher la signification réelle dont parlait la Puissance ! Je suis le seul homme ici-bas qui ait conversé quotidiennement, pendant des semaines d'affilée, avec un Prince des Puissances des Ténèbres, et son amitié pour moi était telle qu'elle ne s'arrêta pas devant sa propre destruction. En vérité, ce qu'il m'a dicté doit être empli de sagesse ! Mais comment trouver des instructions pour l'accomplissement des mystères dans des métaphores telles que – je choisis un fragment au hasard – « des plaques de deux métaux différents, plongées dans de l'acide, génèrent une force pour laquelle les hommes n'ont pas encore de nom, et qui est pourtant à la base de la vraie civilisation ». Ma déception est telle que je me sens devenir fou, Johannus ! Pourquoi ne pouvait-il pas parler plus clairement ? Mais je m'acharnerai, et je découvrirai le secret...

*Mémoire du professeur McFarland, département de physique,
université de Haverford, au professeur Charles, de la même faculté :*

Cher professeur Charles, Ma réaction est : nom de D... ! Où est la suite ?

McFarland.

Traduit par Frank STRASCHITZ

The Power.

© Will F. Jenkins, 1971.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

R. A. LAFFERTY : CHEZ LES TERRIENS VELUS

L'homme est si naturellement mesuré que les soubresauts de son histoire ne peuvent s'expliquer que par une sorte de possession collective. C'est du moins ce que suggère R. A. Lafferty avec son ironie inimitable.

IL est une période de notre Histoire universelle dont certains aspects diffèrent tant de tout ce qui l'a précédée et lui a succédé, que nous ne pouvons que contempler ces quelques siècles passés et nous demander :

« Est-ce vraiment nous qui nous sommes comportés ainsi ? »

Eh bien, non. En fait, ce n'était pas nous. C'étaient des êtres d'une autre sorte qui nous visitèrent brièvement, qui agirent aussi glorieusement et aussi abominablement.

Et voici comment les choses se passèrent :

Les Enfants avaient eu un long après-midi libre. Ils pouvaient se rendre dans une douzaine d'endroits merveilleux, mais ils habitaient déjà un endroit merveilleux.

Sept d'entre eux – rassasiés d'endroits merveilleux – décidèrent d'aller sur Eretz.

« Les Enfants sont toujours attirés par les choses les plus bizarres et les plus ridicules, firent les Mères. Pourquoi faut-il qu'ils aient envie d'aller sur Eretz ?

— Laissons-les y aller, répondirent les Pères. Laissons-les voir – avant qu'il n'y en ait plus – l'un des derniers peuples simples. Nous sommes nous-mêmes devenus un peuple calculateur et compromis. Que les Enfants soient des enfants pendant une demi-journée. »

Eretz était la planète du Péché, et elle devait donc aussi être la planète de la Réparation – peut-être l'était-elle déjà depuis peu. Mais elle ne se distinguait en aucune autre façon. Les Enfants avaient reçu la tradition d'Eretz de la façon dont les enfants reçoivent toute tradition : comme la foudre.

Hubble, Michael Goodgrind, Ralph, Lonnie, Laurie, Bea et Joan – ainsi s'appelaient-ils lorsqu'ils descendirent sur Eretz, car telle était leur idée des

noms erezzi. Mais ils pouvaient avoir tous les noms qu'ils voulaient dans leurs jeux.

Intrusion anormale de chaleur et de force prodigieuses ! Les roches coulèrent comme de l'eau à l'endroit où ils se posèrent et il s'y forma une enclave caillouteuse et escarpée.

Sur Eretz, tout n'était que pays désolés et villes délabrées, collines disgracieuses, plaines et basses terres mal fichues, champs raboteux, fleuves malpropres et plaques entières où les villes poussaient comme de mauvaises herbes – pas du tout comme Chez Eux ! Et les villes ! Firenze, Praha, Venezia, London, Koln, Gent, Roma... Allons, mais ce n'étaient que des villes faites de pierre et de bois !

Or c'étaient les plus grandes villes d'Eretz, et non pas les moindres.

Les Enfants entrèrent en action à la manière d'une bombe. Comme des enfants de races moins transcendantes se déchaînant un après-midi sur une plage le long de l'océan, ils firent les fous sur des continents entiers. Ils se dispersèrent. Et ils prirent les premières formes qui leur vinrent à l'esprit :

Hubble, « celui qui claudique » : sombre comme des braises ardentes et pareil à Vulcain, l'estropié.

Michael Goodgrind, : un taureau humain au nez cassé. Ce qu'ils hurlèrent, tous, lorsqu'il inventa cette première forme !

Rapha : comme un jeune Mercure.

Et Lonnie : un grand géant à la barbe dorée.

Laurie était le feu, Bea la lumière et Joan les ténèbres de la Lune.

Mais dans ces formes, comme dans toutes les autres formes qu'ils prirent, on voyait toujours qu'ils étaient cousins ou frères et sœurs.

Lonnie devint purement gothique. Il était arrivé à la fin de cette époque et en était tombé amoureux.

« Je suis l'Empereur ! » dit-il au peuple, comme un tonnerre gigantesque. Il chassa l'empereur Wenceslas du trône et devint empereur à sa place.

« Je suis le vrai fils de Charles, et vous me croyiez mort, dit-il au peuple. Je suis Sigismund. »

Sigismund était réellement mort, mais Lonnie devint Sigismund et régna, s'emparant de la femme et de tous les châteaux de Wenceslas. Il mit le grappin sur de vieux forts biscornus et sur des citadelles, et souleva des armées erezzi hurlantes pour faire la guerre. Il construisit de nouveaux châteaux. Il aimait les grandes choses élancées et il les éleva à de nouvelles hauteurs. Ne vous êtes-vous jamais étonnés que les derniers de ces châteaux, ceux de la fin de l'après-midi gothique, fussent les plus grands et les plus étranges ?

Un jour, Wenceslas, qui avait été détrôné, revint, et il était doté d'un nouveau pouvoir.

« Maintenant, nous allons voir qui est le véritable empereur ! » cria le nouveau Wenceslas, comme une tempête qui se lève.

Leurs deux puissances s'affrontèrent, ils détruisirent chacun les ponts et les villes de l'autre et se volèrent leurs grandes dames dans leurs forteresses. Ils se bagarèrent comme des garçons. Mais ils se battaient avec un continent.

Lonnie – qui était Sigismund – apprit que le Wenceslas contre lequel il luttait n'était autre que Michael Goodgrind, arborant une imitation de corps d'empereur. Alors ils combattirent de plus belle.

Un nouvel homme arriva, issu d'une vieille souche royale.

« Je suis Jobst, proclama le nouveau venu. Je vais vous montrer, principicules, qui est le véritable empereur ! »

Il combattit les deux autres avec une fougue irrésistible. Il souleva des armées eretzi foudroyantes et usa de tours que seul un jeune Mercure pouvait connaître. C'était Rapha qui prenait part au jeu comme troisième empereur. Mais les deux autres s'allièrent contre lui et le défirent à Constance.

Ils écrasèrent l'Allemagne, la France et l'Italie comme une poignée d'œufs. On n'avait jamais vu un conflit aussi animé. Les Eretzi étaient stupéfiés par tout cela, mais aussi balayés ; car les armées étaient constituées d'Eretzi.

Aujourd'hui encore, les histoires des Eretzi – ou Terriens – ne révèlent pas exactement tous les détails. Lorsque le roi d'Aragon, par exemple, s'en mêla, ils le considérèrent comme un nouveau personnage. Ils ne savaient pas que Michael Goodgrind était souvent le roi d'Aragon, de même que Lonnie était souvent le duc de Flandres. Car, tout seul, le jeu des empereurs serait un jeu très limité. Beaucoup trop limité pour les Enfants.

Les filles jouaient leurs propres rôles. Laurie prétendait être treize reines différentes. Elle était les épouses de tous les empereurs sous chacune de leurs apparences, et elle se mêlait aussi aux Eretzi. Elle était la plus dévergondée du groupe.

Bea aimait le rôle de Grande Dame et de Personne libérale. Elle était très bonne dans les Grandes Renonciations. Dans ses différents personnages, elle fréquentait assidûment les chemins qui menaient des trônes aux couvents, et des couvents aux trônes. Elle est maintenant connue sous le nom de cinq saintes différentes. Chaque fois que vous vous tournez vers la Masse Anonyme des Saintes Femmes qui ne sont Ni Vierges Ni Martyres, vous êtes sûr de tomber sur elle.

Joan était une rêveuse, et peut-être fut-elle celle qui profita le plus de cet après-midi.

Laurie composa un mélodrame : *Lucrèce Borgia et la Bague à poison*. Il y avait un avantage à faire ces petits mélodrames sur Eretz : vous pouviez avoir tous les personnages que vous désiriez, et pour rien. Vous pouviez en avoir d'aussi extravagants que vous vouliez, qui aurait trouvé à y redire ? Lucrèce était merveilleusement rendue – comme dans toutes les parodies des enfants – et il y eut des cadavres partout entre Napoli et Wien. Les Eretzi jouent toujours avec passion tous les rôles convaincants qui leur sont offerts, et ils acceptent la mort de plein gré si leur rôle le requiert.

Lonnie composa un *Prêteur sur gage et le Pape* dans la grande manière. Ça concernait la famille des Médicis, et il s'y trouvait au quatrième acte des épisodes très amusants. Lonnie, qui était fier de ses talents d'acteur, joua le rôle des Médicis de cinq générations successives. Le drame laissa davantage de cadavres que la pièce sur Lucrèce, mais les assassinats n'étaient pas aussi subits ni aussi spectaculaires. Les filles manient beaucoup plus habilement ces affaires de meurtres.

Ralph fit une œuvre de réflexion intitulée *Un, Deux, Trois... l'Infini*. Dans sa représentation, il mit tous les autres Enfants à rôter grandiosement en Enfer ; il remplit le Purgatoire d'un peuple de type eretzi : les *Balourds* ; et pour le Paradis, il fit une parodie de *Chez Eux*. Les Eretzi utilisent toujours une version écourtée de la pièce de Ralph et l'appellent *La Divine Comédie*, en excluant des parties très amusantes.

Bea fit une histoire intitulée *Le Feu de joie de la Sorcière*. Tous les Enfants passèrent plus d'une joyeuse soirée avec celle-là, et ils brûlèrent vingt mille sorcières. Il y avait quelque chose de satisfaisant dans ces crépuscules d'automne sur Eretz, avec le ciel écarlate et les champs couverts de givre, les vaches qui paissaient dans les prairies et l'odeur vespérale des sorcières qui brûlaient. La pièce de Bea était réellement champêtre.

Tous les Enfants allaient très loin, sauf Hubble. Hubble, qui était Vulcain, jouait avec ses jouets morbides. Il jouait à l'Atelier et aux Fournaises, aux Forges et aux Carrousels. Les autres Enfants venaient souvent le voir travailler pour se joindre à lui pendant un moment.

Ils jouaient avec le verre des fours. Ils faisaient des gobelets aux couleurs d'or, des poèmes de verre irisé, des sphères ornées, des chopes pour les lutins, des boîtes à musique en verre, des têtes de gargouilles, des chevaliers chargeant des dragons, des salières en forme de princesses, des figurines d'amoureux. Il y avait tant de choses à faire avec du verre ! À faire, et à pulvériser une fois faites !

Mais au lieu de les pulvériser, ils échangeaient certaines choses en guise de cadeaux – des oiseaux et des chevaux de verre, des boules de cristal dans lesquelles on pouvait voir des gens et des scènes en mouvement, des carillons à musique en forme de boule qui tintaient comme des cloches, des chats de verre qui lançaient des étincelles lorsqu'on les heurtait, des loups et des ours, et des sorcières qui volaient.

Les Eretzi découvrirent certaines de ces choses que les Enfants avaient mises au rebut. Ils les étudièrent et les imitèrent.

Et de nouveau, dans les intermèdes entre leurs autres jeux, les Enfants revenaient aux ateliers de Hubble où il travaillait parfois sur des métiers à tisser. Ils se firent des costumes de laine, de lin et de soie. Ils firent des traînes, des manteaux et des capes, et toutes les choses dont ils avaient besoin pour leurs grandes mascarades. Ils fabriquèrent des tapisseries et des tapis et y tissèrent toutes sortes de scènes : des paysages de *Chez Eux* et d'Eretz, des

gens et des paons, des poissons et des grues, des vallons et des dromadaires, des alouettes et des amoureux. Ils placèrent leurs créations dans le cadre discordant d'Eretz et dans les riches jardins artificiels de Chez Eux. Une étincelle allait des Enfants à leurs tissages, de sorte que nul n'aurait pu dire où ils cessaient et où commençaient leurs créations.

Puis ils quittaient ce pauvre Hubble et s'en retournaient à leurs jeux plus vivants.

Ils étaient sept (six en ne comptant pas le timide Hubble), mais on aurait dit qu'ils étaient un millier. Ils se construisirent des Châteaux en Espagne et des Gardes dans le Languedoc. Les filles jouaient pour toujours aux Intrigues, pour leur plus grand plaisir et pour fournir des causes aux guerres. Et les guerres étaient des choses dont les garçons se lassaient rarement. C'est drôle de jouer à la guerre avec des soldats vivants ; et les Eretzi étaient vivants, en un sens...

Les Eretzi avaient eu des guerres et des armées longtemps avant tout cela, mais c'étaient alors des choses sans but. Oh ! s'il était un domaine dans lequel les Eretzi avaient bien besoin des Enfants, c'était celui-là. Songez aux batailles que les Enfants conçurent cet après-midi-là :

Gallipoli : comme ils manœuvrèrent les bateaux, dans celle-là ! Les Pères, Chez Eux, n'auraient pas agi avec une plus grande complexité dans leur jeu d'échecs à quatre dimensions.

Andrinople, Kunovitza, Dibra, Varna, Hexamilion ! Rien que de citer les noms sanglants des batailles était amusant.

Constantinople ! C'est là qu'ils utilisèrent pour la première fois le gros canon. Mais qui donc avait fondu le gros canon pour les Turcs ? Dans leurs histoires, les Eretzi racontent que c'était un homme du nom d'Orban, ou Urban, et qu'il venait de Dacie, ou de Hongrie, ou encore qu'il était Danois. De combien d'endroits leur as-tu raconté que tu venais, Michael Goodgrind ?

Belgrade, Trébizonde, Morat, Blackheath, Naples, Dornach !

Capua et Taranto : en ces deux endroits, les armées de Ralph battirent celles de Michael.

Carignola : Lonnie y défit Michael et Ralph et se laissa presque avoir. (Tu ne t'attendais vraiment pas à ce que les choses se déroulent ainsi, Lonnie !

— C'était une malchance noire et tu le sais bien !)

Le Garigliano, où l'eau était rouge de sang et où les bateaux étaient comme des fétus.

Brescia ! Ravenne ! Qui aurait cru qu'on pouvait faire des choses pareilles avec un dispositif connu sous le nom d'Infanterie espagnole ?

Villalar, Milan, Pavie ! Et le meilleur de tous, le sac de Rome ! Une douzaine de jeux différents s'entremêlaient dans celui-ci. Les Enfants découvrirent alors en eux-mêmes de nouvelles émotions – une plus grande dépravation et un héroïsme suprême.

Le siège de Florence ! Celui-là fit appel à toute l'astuce des Enfants. Une partie merveilleusement jouée !

Turin ! San Quentin, Moncontour, Mookerhide !

Lépante ! Le grand siège de la ville par la mer, où les forteresses flottantes se cassèrent en deux et où le Grand Turc Ochiali Pacha périt noyé avec toute sa flotte et disparut dans les flots pour toujours. Mais ce n'était pas pour toujours comme vous pourriez le penser, parce qu'il était Michael Goodgrind qui avait plus d'un corps. Les poissons se souviennent encore de Lépante. Ils n'avaient jamais été à un tel festin !

Alcazarquivre ! Ce fut la fin des grandes batailles, la dernière de la litanie. Les Enfants abandonnèrent le jeu. Ils se rappelèrent alors – mais commodément après qu'ils en eurent épuisé les joies – qu'il leur était interdit de jouer à la guerre avec des soldats vivants. Les Eretzi, de nouveau livrés à eux-mêmes, continuèrent de mener leurs batailles comme des affaires mornes et sans passion.

Vous pouvez en faire l'expérience tout de suite, ce soir même. Comparez les conflits du temps jadis, de la haute époque, avec ceux de l'époque qui lui succéda. Vous verrez la différence. Espacées sur deux ou trois siècles, vous trouverez des batailles réellement bien conçues. Tandis qu'avant et après, ce ne sont que choses ineptes.

Les Enfants jouaient souvent aux Jalousies et suscitaient en eux-mêmes toutes les passions. Ils jouaient aux Immoralités, car il y a un sens du mal latent chez tous les enfants.

Les mascarades et les fêtes sur l'eau, les bals et l'intrigue émotionnelle pour toujours !

Portant le corps d'un autre, Rapha descendait une vallée en jouant du luth. Il enchantait les oiseaux qui quittèrent les arbres et ensorcela toute la campagne.

Une vieille ratatinée le suivait qui l'interpella : « Aime-moi tant que je suis vieille.

— *Sempremai, tuttavia*, entonna Rapha en eretzi, ou terrien. *Pour toujours et à tout jamais* ».

Une petite fille le suivit qui l'interpella : « Aime-moi tant que je suis jeune.

— *Pour toujours et à tout jamais* », chanta Rapha.

La plus fantastique de toutes les sorcières du monde le suivit et l'interpella : « Aime-moi tant que je suis laide.

— *Pour toujours et à tout jamais* », entonna Rapha, qui la renversa sur l'herbe. Il savait que toutes les créatures avaient été Laurie en train de jouer aux Corps.

Mais il se produisit une chose singulière : le prélude devint plus important que le jeu. Rapha tomba amoureux de son propre chant et oublia Laurie qui l'avait inspiré. Il fit toutes sortes de musiques et de poèmes : des aubades, des madrigaux et des chansons ; et il couronna le tout par une centaine de sonnets qu'il composa avec des mots eretzi, des mots italiens et des mots du

Languedoc. Ils étaient excellents. Et les Eretzi n'ont pas fini de les copier.

Ralpha découvrit alors que la poésie et le chant sont de la Passion différée. Mais Laurie aurait préféré différer le chant. Elle était depuis longtemps partie et s'était liée avec d'autres avant que Ralpha ait fini de lui chanter son amour, mais il ne remarqua jamais qu'elle l'avait quitté. Après Hubble, Ralpha était le plus singulier d'eux tous.

Pendant ce temps-là, Michael Goodgrind inventait un nouveau moyen de jouer aux Corps : il en faisait avec du marbre – une pierre calcaire eretzi qui se coupe facilement et sans faire d'éclats. Et il en peignait sur de la toile. Il fit les Gens de, Chez Eux et les Eretzi. Il disait qu'il voulait faire des anges.

« Mais tu ne peux pas faire des anges, lui dit Joan.

— Nous, nous le savons, répondit Michael. Mais les Eretzi savent-ils que je ne le peux pas ? Je vais faire des anges pour les Eretzi. »

Il les fit grotesques, pareils à des hommes-oiseaux, des hommes-poulets ; avec une duplication impossible de la fonction humérale. Et les Enfants se mirent à rire en voyant ces farces sculptées.

Mais Michael était en proie à une inspiration soudaine. Il retoucha ses créations et leur ajouta un élément de noblesse. Une iconographie était née.

Tous les Enfants l'imitèrent alors, et dans d'autres domaines. Ils firent les Eretzi et ils se représentèrent eux-mêmes. Vous pouvez encore retrouver dans certaines de ces statues leur intense physionomie, cet air de famille qu'ils avaient toujours quel que soit le visage qu'ils portaient ou qu'ils copiaient.

C'est amusant, le Bronze ! Surtout les chevaux de bronze. De grandes portes de bronze peuvent être une orgie de délices, ou même ces cloches de bronze dont la forme est la voix.

Les Enfants se consacrèrent à des choses d'une autre importance. Ils jouèrent aux Royaumes et aux Constitutions, aux Banques et aux Bateaux, et aux Provinces. Puis ils en revinrent à des choses plus simples et se mirent à jouer aux Livres, car Hubble venait d'inventer la machine à imprimer.

D'eux tous, c'est Hubble qui avait le moins d'imagination. Il ne faisait pas les choses en grand comme les autres. Il ne bafouait pas les Eretzi. Il passait tout son temps avec ses jouets morbides, comme un enfant bien plus jeune.

Le seul autre corps qu'il acquit fut tout à fait semblable au sien. Et même celui-là, il n'en fit pas l'acquisition comme les autres Enfants. Il le fabriqua laborieusement dans son atelier avant de l'animer. Après cela, Hubble et la Créature de Hubble travaillèrent ensemble et il était impossible de les distinguer. Ils étaient aussi ennuyeux et laborieux l'un que l'autre.

Les Eretzi n'avaient absolument aucune influence sur les Enfants, mais les Enfants avaient une profonde influence sur les Eretzi. Les Enfants avaient la faculté de faire n'importe laquelle des petites choses dont ils avaient besoin – ou envie – et les Eretzi se mirent à les copier. Cet ainsi que les Eretzi découvrirent de nombreux outils, des procédés, des inventions et des arts dont

ils n'avaient jamais eu connaissance auparavant. Parmi dix mille découvertes, il y eut celles-ci :

L'Astrolabe, l'*Equatorium*, le Quadrant, le Tour et le Chariotage, le Roulement à Billes, les Goujons, la Fraiseuse, le Baromètre, le Télémètre, la Construction en Encorbellement, la Scie Mécanique, le Vérin à Vis, le Marteau-Pilon et l'Estampage, l'Imprimerie, l'Acier qui était meilleur que le fer puddlé, les Logarithmes, les Béliers Hydrauliques, les Filières à Vis, la Clef à Molette, la Soudure à l'Étain, le Télescope, le Microscope, les Machines à Mortaiser, la Tréfilerie, les Joints Étanches, les Écluses, les Trains d'Engrenages, la Fabrication du Papier, la Boussole et la Rose des Vents, les Portulans et les Planisphères, les Pinnules, le Niveau à Bulle, le Micromètre de Précision, la Porcelaine, le Fusil à Pierre, l'Écriture Musicale et son Imprimerie, les Poulies Complexes et les Poulies Coupées, le Semoir, les Cartes à Jouer – on peut encore y voir les visages des Enfants dans leurs mascarades –, le Tabac, le Violon, le Whisky et l'Horloge Mécanique.

Il leur était bien entendu interdit de faire étalage de pouvoirs ou de machines supérieurs, car ceux-ci auraient disloqué les choses. Mais ils les désagréèrent accidentellement en construisant, en faisant des instruments, en constituant des armées et des flottes, en concevant des ports et des canaux, des villes et des ponts, et dans leur façon de penser et d'enregistrer les événements. Ils déclenchèrent quelque chose d'irréversible. Tout cela au cours du Seul et Unique Après-Midi qu'ils passèrent ici, juste deux ou trois siècles eretzi, mais ils avaient montré la voie. Ils avaient tout submergé par le nombre même de leurs inventions nouvelles, et rien ne serait plus jamais, aussi simple sur Eretz.

Il y eut un grand nombre de milliers de jours et de nuits eretzi dans ce Long Après-Midi. Les Enfants commençaient à en avoir assez, et il se faisait tard. Ils se promenaient au hasard pour la dernière fois, tous les Sept ensembles, ce coup-ci.

Ils arpentaient un Grand Chemin du Levant, arborant les corps des Rois et de leurs Dames. Ils se demandaient quelle dernière chose ils pourraient encore inventer lorsqu'ils s'aperçurent qu'un Pèlerin avec son bâton leur barrait le chemin.

« Renversez cet Eretzi velu, s'écria Ralpa. Qu'il ne reste pas sur le chemin des Rois ! » Car Ralpa était roi de Bulgarie, ce jour-là.

Mais ils ne renversèrent pas le Pèlerin. Cet homme savait se servir de son bâton, et c'est lui qui les étendit sur le chemin. Le fait qu'ils fussent les tout-puissants habitants du Monde qui gouvernait les Nations ne signifiait rien pour lui. Il les étala comme des carpettes.

« Sombres Enfants ! s'écria le Pèlerin tout en les enfonçant dans le sol. Petits nigauds inexpérimentés ! Est-ce ainsi que vous perdez votre Après-Midi sur Terre ? Je vais vous administrer ce que vos Pères ont oublié de vous donner ! »

Tonnerre aux sept couleurs ! Comme il savait se servir de ce bâton ! Il fracassa les corps somptueux des Enfants et rompit un bon nombre de leurs maudits os. Savait-il que ça n'avait aucune importance ? Comprendait-il qu'ils ne portaient ces corps que pour rire ?

« Arrête, Vieillard ! le supplia Michael Goodgrind, tout ensanglanté et à moitié enfoncé dans la terre. Retiens ton gourdin meurtrier. Tu ne sais pas qui nous sommes.

— Je vous connais, affirma majestueusement le Pèlerin. Vous êtes des Enfants ignorants qui avez abusé de l'après-midi qui vous était imparti sur Terre. Vous avez gâché et détruit et perverti tout ce que vous avez touché.

— Non, non, protesta Ralpa tout en remplaçant ses vieux os endommagés par de nouveaux. Vous ne comprenez pas. Nous vous avons fait progresser d'un millier de vos années en un seul de nos après-midis. Songez aux siècles que nous vous avons fait gagner ! C'est comme si nous avions augmenté votre durée de vie de ce millier d'années !

— Nous avons tout le temps, dit fermement le Pèlerin. Nous suivons notre chemin sérieusement et avec application, et il n'était pas aussi tortueux que celui que vous avez tracé pour nous. Par votre ingérence, vous avez rompu notre enchaînement logique. Vous nous avez fait régresser dans plus de domaines que vous ne nous avez fait progresser. Vous avez ébranlé notre unité.

— L'unité, c'est pour les cochons ! hurla Joan. Nous vous avons apporté la diversité. Réfléchissez bien : songez à toutes les machines, à l'architecture et aux techniques que nous vous avons montrées. Je pourrais citer un millier de choses que nous vous avons apportées. Vous ne serez plus jamais pareils.

— C'est exact. Nous ne serons plus jamais les mêmes, répondit le Pèlerin. Vous n'êtes peut-être pas une calamité sans mélange. Mais je suis un homme simple, et je ne sais pas. La certitude est l'une des choses que vous nous avez fait perdre. Mais vous nous avez souillés. Vous avez joué au jeu des Immoralités et vous nous l'avez enseigné, à nous, créatures de la Terre.

— Vous connaissiez déjà tout cela, insista Laurie. Nous n'avons fait que vous apprendre l'élégance au lieu de la malpropreté dans sa pratique. »

Les Immoralités, étaient le jeu de Laurie, et elle n'aimait pas qu'on dépréciât celui-ci.

« Vous avez tué plusieurs milliers des nôtres dans vos batailles, insista le Pèlerin. Vous êtes un fruit amer – il n'y a que la première bouchée qui est douce.

— Vous vous seriez tués par milliers tout seuls, dans vos batailles, répondit Michael. Et les batailles n'auraient pas été aussi réussies. Ne réalisez-vous pas que nous sommes d'une race supérieure ? Nous avons des racines d'une grande antiquité.

— Nos racines sont plus anciennes que l'Antiquité, affirma le Pèlerin. Vous êtes des enfants pervers et sans compassion.

— De la compassion ? Pour les Eretzi ? hurla Lonnie avec incrédulité.

— Éprouvez-vous de la compassion pour les souris ? demanda Ralph.

— Oui. J'éprouve de la compassion pour les souris, répondit doucement le Pèlerin.

— Je vais faire une supposition, lança Ralph avec perspicacité, après qu'ils eurent tous réparé leurs corps endommagés. Vous voyagez sous les traits d'un Pèlerin, or les Pèlerins viennent parfois de très loin. Vous n'êtes pas un Eretzi. Vous êtes un Père de Chez Nous déguisé en Pèlerin. Vous faites souvent ça, l'un des vôtres vient de temps en temps sur ce monde – comme sur tous les mondes – pour voir comment il évolue. Vous êtes venu enquêter sur un événement dont on dit qu'il s'est produit sur Eretz voici une journée. »

Ralph ne voulait pas parler d'une journée eretzi, mais d'une journée de Chez Eux. Le Haut Chemin sur lequel ils se trouvaient était en Cœlé Syrie, non loin de l'endroit où l'on pensait que l'Événement avait eu lieu, et Ralph poursuivit son idée :

« Vous n'êtes pas un Eretzi, car vous n'oseriez pas nous affronter, sachant qui nous sommes.

— Vous vous trompez en cela comme en tout, répondit le Pèlerin. Je suis de cette Terre, je suis terrien. Et je ne vais pas me laisser intimider par une poignée d'enfants, de quelque race qu'ils soient ! Vous êtes d'une chair plus faible que vous-mêmes. Vous vous cachez dans d'autres corps et vous faites commettre vos crimes par les Terriens. Et vous ne pouvez pas résister à mon bâton !

« Rentrez chez vous, stupides petits animaux ! »

Et il leva encore une fois son terrible bâton. « C'est presque l'heure. Nous allons bientôt nous en aller », répondit doucement Joan.

Le dernier jeu auquel ils jouèrent ? Ils jouèrent aux Saints – pour tout le mal qu'ils avaient fait en jouant de travers aux Corps, et en jouant à la guerre avec des soldats vivants. Mais ils ne se repentirent de toutes ces choses qu'après en avoir profité tout au long du Long Après-Midi. Ils jouèrent aux Saints en silice et la tête couverte de cendres et firent revivre toute cette affaire chez les Eretzi.

Et finalement ils se réunirent et repartirent de cette haute colline d'Italie qui sépare Prato de Florence. À l'endroit d'où ils s'en allèrent, les roches coulèrent comme de l'eau et il s'y trouverait dorénavant une double formation escarpée.

Ils étaient partis, et c'était la fin de leur présence ici.

Il existe toutefois une théorie selon laquelle l'un des deux Hubble serait resté et se trouverait encore parmi nous. Il était impossible de distinguer Hubble de sa créature, et personne ne réussit finalement à les différencier. Ils jouèrent à pile ou face avec une pièce eretzi – Empereurs ou Boucliers – pour savoir lequel s'en irait et lequel resterait. L'un des deux partit, et l'autre resta. L'un d'eux est encore parmi nous aujourd'hui.

Mais après tout, Hubble ne s'était occupé que de ses jouets morbides, des

choses mécaniques, des inventions matérielles. Aurait-il mieux valu que ce soient Ralph ou Joan qui restent parmi nous ? Ils nous auraient depuis longtemps réduits en cendres ! C'étaient des enfants exécrables et irresponsables.

Cette courte Monographie historique n'a pas été assemblée par distraction ou en manière de plaisanterie. Nous considérons comme évident que les Enfants ont passé de courtes vacances ici, plus d'une fois et dans les deux hémisphères. Nous avons exposé cette thèse suivant des parallèles ordonnées, et nous nous sommes rendu compte que nous commençons à trembler d'une façon inexplicable.

Quand de tels visiteurs sont-ils venus nous voir pour la dernière fois ? Quelles choses ont fondu sur nous au cours de la dernière longue période eretzi ?

Nous considérons une nouvelle période – qui empiète sur le Présent – et dont certains aspects diffèrent tellement de tout ce qui l'a précédée que nous ne pouvons que soupirer avec horreur et épouvante :

Est-ce vraiment nous qui nous sommes comportés ainsi ?

Sont-ce des êtres d'une autre sorte, ou sommes-nous devenus ces êtres ?

Sommes-nous nous-mêmes ? Sont-ce nos actions ?

Il y a d'immenses visages profonds qui regardent par-dessus notre épaule, il y a des voix froides d'anciens Enfants qui raillent : « De la compassion ? Pour ces créatures terrestres ? » avec un rire glacé et mauvais qui n'est pas de chez nous.

Traduit par Dominique ABONYI.

Among the Hairy Earthmen.

© Galaxy Publishing Corp., 1973.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

Chad OLIVER :

CULBUTE DANS LE TEMPS

Encore une intrusion dans notre passé historique, qui met en scène des extraterrestres plus curieux qu'hostiles.

GRAND-PÈRE Erskine avait décidément quelque chose qui n'allait pas et tout Pryorville le savait. Il ne s'agissait pas, bien entendu, du simple fait que Grand-père était un incurable hurluberlu. *Cela*, c'était depuis cinquante ans l'évidence même et les excentricités de Grand-père faisaient partie du mode de vie de Pryorville au même titre que les pique-niques, le jeu des charades ou la jolie fille de la maison voisine.

Cette fois-ci, c'était autrement alarmant.

D'abord, Grand-père était heureux. Il faisait aux gamins des sourires rayonnants et ses remarques d'ordinaire acides avaient perdu beaucoup de leur mordant. Ensuite, Grand-père travaillait, et cela en dépit de sa ferme conviction hautement proclamée que l'application laborieuse était la marque infaillible d'un esprit faible. Il est vrai que personne n'avait une idée bien nette de ce que Grand-père pouvait faire, mais toujours est-il qu'il travaillait. Et, signe le plus inquiétant, Grand-père avait été surpris exprimant son enthousiasme à propos du prochain Pèlerinage annuel de Pryorville. Quand on se rappelait l'avoir entendu déclarer péremptoirement que le Pèlerinage représentait l'institution la plus ennuyeuse que l'humanité eût jamais mise sur pied, il y avait vraiment de quoi être effrayé.

Deux jours avant le Pèlerinage, tous ces symptômes étaient manifestes et l'on sentait qu'une crise approchait. Grand-père Erskine se réveilla aux premières lueurs de l'aube et ne prit même pas la peine de canarder, avec la carabine à air comprimé qu'il gardait sous la main à cet effet, le geai bleu aux cris rauques qui logeait dans l'arbre en face de sa fenêtre. Chaussé de ses pantoufles antédiluviennes claquant à chaque pas, il enfila le vestibule, en maudissant à voix basse les carpettes jetées çà et là sur le parquet bien ciré, et entra majestueusement dans la salle de bain. Il se savonna le visage et passa sur sa peau rose et luisante la lame d'un rasoir à manche, après quoi il se frictionna avec une bonne dose de lotion du Cerf Sauvage. Et comme la

cousine Bess avait en horreur l'odeur du Cerf Sauvage, qui, déclarait-elle, lui soulevait le cœur, il s'arrangea pour en asperger généreusement la pièce. Il employa deux brosses noires ovales pour lisser ses cheveux blancs coiffés en arrière, passa avec soin le peigne dans son bouc, et revint dans le vestibule, nu comme un ver.

De nombreuses pensées pieuses étaient accrochées, dans de petits cadres bruns, aux murs tapissés d'un papier jaune à fleurs. Grand-père les détestait toutes, mais il réserva son regard le plus corrosif à celle qui affirmait : UNE FEMME VERTUEUSE AVEC UN BEAU BÉBÉ DANS UNE MAISON BIEN TENUE FAIT LE BONHEUR D'UN BON CHRÉTIEN. Une surface de deux mètres carrés de mur était occupée par une galerie de portraits, photographies jaunies des membres défunts du clan Erskine avec leurs femmes à la mine aussi austère que la leur, et leurs enfants. Bon nombre de ces hommes portaient l'uniforme des États confédérés et avaient le visage encadré d'une imposante barbe noire. Les femmes portaient des robes à col montant, étaient coiffées avec de lourds bandeaux et affichaient toutes une expression de désapprobation générale. Les enfants étaient guindés, intimidés et propres comme des sous neufs. Grand-mère était là aussi, dans le bas à droite. Grand-père lui trouvait l'air un peu fatigué.

Une fois dans sa chambre, Grand-père s'habilla avec un soin digne d'un maniaque. Il passa son pantalon noir collant et boucla ses bretelles pardessus sa fine chemise blanche. Il noua méticuleusement sa cravate noire, boutonna son gilet doublé de soie et endossa sa redingote noire. Puis il s'assit sur le bord de son lit et, après maints soupirs accompagnés de jurons, parvint à enfiler ses bottes de cow-boy aux reflets éblouissants. Il compléta sa tenue avec un chapeau noir à larges bords, admira son image dans la glace fêlée et s'approcha de la bibliothèque. Il tira sur son bouc et réfléchit un moment. Dans le passé, il avait obtenu d'excellents résultats avec la *Vie du Marquis de Sade*, ainsi qu'avec *Ulysse*, de James Joyce, mais seulement avec les quelques, personnes cultivées de la ville. Il tendit la main pour prendre *L'Amant de Lady Chatterley*, une valeur sûre, mais se ravisa et choisit un gros volume intitulé : *Le Général Sherman, un héros américain*. Il eut un petit ricanement de satisfaction. Le général Sherman, cela devait réussir infailliblement.

Grand-père émergea de sa chambre, le livre sous le bras. Il descendit lourdement l'escalier en colimaçon et s'arrêta sur le palier pour écouter. Oui, il entendait un caquetage de voix féminines ; ces dames étaient levées et déjà actives. Grand-père respira profondément et continua de descendre l'escalier en chantant avec entrain l'« Hymne de Combat de la République ».

Les voix féminines se turent immédiatement.

Grand-père entra dans le living-room, enleva son chapeau et fit une magnifique révérence. « Je vous souhaite le bonjour, cousine Bess, dit-il, et à vous aussi, ma *chère* Mrs. Jackson. Où est mon déjeuner, nom de dieu ? »

La cousine Bess, une grande femme à tête de gallinacé, qui jouait le rôle

d'une femme de pionnier dans le Pèlerinage, ne cilla pas. Mrs. Jackson, qui siégeait au Comité de Direction et était taillée à peu près comme un échalas, agita son petit éventail et rougit.

« Le café est sur le poêle », dit la cousine Bess.

Grand-père soupira.

« La courtoisie est-elle morte ? questionna-t-il. En est-on arrivé là... à ce qu'un gentleman doive faire cuire lui-même ses œufs sur le plat ?

— Vous n'êtes pas un gentleman, dit la cousine Bess. C'est moi qui vous le dis. »

Grand-père rejeta son chapeau sur sa nuque.

« Je vais aller déjeuner à l'hôtel et exposer mes griefs, annonça-t-il. En tant que femme de pionnier, ma chère, vous devriez être sacrifiée aux Indiens au premier accident de chariot.

— Ça c'est trop fort ! dit cousine Bess.

— Ça c'est trop fort, fit, en écho, Mrs. Jackson.

— C'est bien mon avis », dit Grand-père en gagnant la porte de son pas pesant et en la claquant derrière lui.

Il s'arrêta sur la grande véranda et se mit derrière une des colonnes blanches pour allumer un bon cigare noir à l'abri du vent. Il en tira avec délices quelques bouffées, descendit les marches et partit en direction de la ville.

Grand-père se sentait en forme.

Il allait s'offrir un bon petit déjeuner avec quatre tasses de café, puis il pourrait attaquer son travail de la journée.

Son seul problème était qu'il ne savait pas encore exactement où il volerait le poste de télévision.

Loin au-dessus de la ville, où l'azur du ciel cédait la place au vide noir de l'espace semé d'étoiles, le grand astronef attendait. Il se déplaçait juste assez pour compenser la rotation de la Terre. Sa mission était presque terminée, mais la curiosité des savants qui l'occupaient n'était pas entièrement satisfaite. Il était d'usage, naturellement, d'agir par l'entremise d'un indigène, et de préférence d'un indigène disposé à violer les tabous de sa culture contre une récompense appropriée. Mais le mode de paiement choisi par le vieux bonhomme était d'une étrangeté déconcertante.

Il serait inexact de dire que Pryorville était dans la fièvre des préparatifs du Pèlerinage, mais on ne pouvait nier que la ville était nettement moins morte que d'habitude. Le vieil Hôtel du Bayou (construit en 1839) avait été repeint à neuf et la longue balustrade en fer qui courait le long du balcon brillait au soleil matinal. Chaque femme en ville était occupée à mettre la dernière main à son costume du XIX^e siècle plus ou moins authentique et le corral aux barrières de bois souffrait de l'affluence annuelle des chevaux devant participer au défilé. D'antiques automobiles étaient stationnées le long des

rues et l'on voyait même un vieux chariot du temps de la conquête de l'Ouest arrêté près du pont à la sortie de la ville. Une fenêtre sur deux était pavoisée aux couleurs des États confédérés.

Grand-père traversa toute cette splendeur fanée, son exemplaire du *Général Sherman, un héros américain* serré fortement sous son bras. Sa voix résonnait gaïement dans la rue et les paroles inattendues de l'« Hymne de Combat de la République » cinglaient l'air printanier comme un blasphème. Non pas que Grand-père éprouvât une sympathie débordante pour les Yankees ; il n'était pas excentrique à ce point. Mais il aimait simplement ennuyer le monde. L'étroitesse d'esprit et l'hypocrisie de la ville l'irritaient au-delà de toute expression. Il chantait l'hymne yankee pour la même raison qu'il s'appliquait à tituber un peu en marchant. Pryorville était sèche comme de l'amadou – même la vente de la bière était interdite dans le comté – et un homme devait avoir l'air légèrement ivre s'il voulait conserver le respect de soi-même.

Et il y avait une lueur mauvaise dans les yeux de Grand-père, une lueur de satisfaction anticipée qui rendait tout le monde nerveux.

Grand-père rencontra le maire vêtu de son déguisement complet de cowboy, revolver à six coups y compris. Le maire fit de son mieux pour l'ignorer, mais Grand-père était un homme qui ne se laissait pas ignorer. Grand-père s'arrangea pour placer quelques allusions perfides au sujet d'opérations véreuses sur le pétrole avant que l'autre pût lui échapper. Puis il coinça Mrs. Audrey Busby devant l'hôtel. Mrs. Busby était déjà équipée de ses bottes de squaw et de sa verroterie navajo.

« Ah ! Mrs. Busby, dit Grand-père avec une profonde révérence. Vous avez passé l'aspirateur dans le wigwam, au moins ? »

Mrs. Busby pinça ses lèvres minces en une moue sévère.

« Vous ne devriez pas vous moquer du Peau Rouge, dit-elle.

— Je ne me moquais pas, affirma-t-il.

— Nous aurions tous beaucoup à apprendre du Noble Sauvage, déclara Mrs. Busby. Il savait vivre en harmonie avec la Nature. C'était un enfant des solitudes élevé à rude école. Il vivait en liberté avec les créatures des bois.

— Le seul bon Indien, dit froidement Grand-père, c'est l'Indien mort. »

Tandis que Mrs. Busby cherchait dans ses souvenirs du folklore indien une répartie appropriée, Grand-père fit son entrée dans la salle à manger de l'hôtel où il fut enchanté d'apercevoir Allan Garner en train de déjeuner seul à une petite table sous un énorme lustre. Allan était un avocat du pays, partisan convaincu des Droits des États(2). On l'avait vu fondre en larmes en entendant jouer « Dixie(3) ».

« Vous permettez que je me mette près de vous ? » demanda Grand-père en s'asseyant.

Allan considéra sans enthousiasme visible le livre que Grand-père déposa sur la table.

Grand-père se régala d'un splendide petit déjeuner comprenant jambon,

œufs, biscuits et bouillie de maïs et au cours duquel il toucha à de nombreux sujets. Il fit remarquer la supériorité du général Grant sur le général Lee et disserta abondamment sur le rôle de la Cour Suprême dans la société américaine.

« Vous direz ce que vous voudrez, monsieur, dit Allan Garner, avant la Guerre de Sécession, on menait une vie douce et distinguée dans les plantations. -Remarquez bien que je ne suis pas pour l'esclavage sous quelque forme que ce soit...

— Vous voulez simplement de la main-d'œuvre gratuite pour pouvoir siroter en paix votre punch à la menthe, hein ?

— Je ne bois pas, dit Allan Garner.

— Dommage, fit observer Grand-père. C'est une coutume qui passe pour changer certaines personnes en êtres humains.

— Un jour, monsieur, vous irez trop loin. »

Pour une raison ou une autre, cette remarque déchaîna chez Grand-père une violente crise de rire. Il en gloussait encore dans sa barbe après qu'Allan eut quitté l'hôtel en fureur.

En finissant sa dernière tasse de café, Grand-père décida que l'endroit idéal où voler un poste de télévision serait sa propre maison. Certes, le poste appartenait à la cousine Bess, mais c'était là un détail sans importance.

Il régla l'addition et regagna d'un pas nonchalant la maison blanche qu'il partageait avec la cousine Bess. Il s'introduisit dans la cour de derrière par la grille en fer et jeta un regard dépourvu d'affection aux poules qui caquetaient dans le poulailler. Il y avait trois chats à l'air satisfait d'eux-mêmes sous la véranda de derrière et Grand-père s'arrêta pour les saluer. Il admirait les chats. C'étaient des créatures indépendantes. Les chats survivraient, pensait-il, quoi qu'il arrive.

Il ouvrit sans bruit la porte en toile métallique de la véranda de derrière et entra dans la maison. Tant qu'elle était éveillée, la cousine Bess parlait – toute seule au besoin, bien qu'il y eût presque toujours quelqu'un de la famille pour lui donner la réplique. Cela rendait l'entreprise ridiculement facile. Il détecta la cousine Bess à la voix et en déduisit qu'elle devait être à la cuisine en train de préparer des sandwiches avec sa sœur May. Grand-père se déchaussa et se glissa par le vestibule jusqu'à ce qui était autrefois le salon de musique. Un piano s'y trouvait encore, mais le meuble qui occupait maintenant la place d'honneur était le petit appareil de télévision. Grand-père débrancha la prise, souleva le poste en poussant un grognement, et l'emporta sans faire de bruit jusqu'à la véranda de derrière. Là, il remit ses bottes et transporta le poste au garage derrière le poulailler. Il le posa sur le plancher de sa voiture, la seule Volkswagen de la ville, et le recouvrit d'un sac à grains taché de moisissure. Puis il se mit au volant et sortit à reculons dans la rue.

Il lança à toute vitesse la petite voiture semblable à une punaise sur la grand-route en direction du nord-est. Il eut bientôt dépassé les limites de Pryorville et, à cinq kilomètres de la ville, il bifurqua sur une route qui

s'enfonçait dans la fraîche forêt de pins. Il fit encore une dizaine de kilomètres et, juste avant de parvenir à l'embarcadère sur le bayou du Poisson-Chat, il obliqua une nouvelle fois pour prendre un chemin de terre qui serpentait à travers les taillis sombres et conduisait à une vieille cabane au bord de l'eau. Cette cabane avait appartenu jadis au vieux McGee, qui s'en servait lorsqu'il venait à la pêche, mais elle était abandonnée depuis la mort de McGee. Grand-père s'arrêta le temps nécessaire pour poser le poste de télévision sur ce qui restait de l'appontement, puis remonta dans sa voiture et continua jusqu'à l'embarcadère de Perry. Là, il loua un bateau à rames au jeune Perry, déclina une offre de canne à pêche et de vers de terre, et s'éloigna à la rame dans le bayou tout en tirant sur son cigare. Quand il eut contourné le promontoire qui le dissimulait aux regards, il vint accoster devant la cabane du vieux McGee et chargea dans le bateau le poste de télévision volé. Puis il reprit les avirons et repartit.

L'air était chargé d'odeurs d'eau écumeuse, de poisson et de végétaux en décomposition. Il se faufila avec son bateau entre les grands cyprès dont les racines noueuses se tordaient comme des serpents dans l'eau noirâtre et peu profonde. Le soleil lui chauffait le dos, mais il y avait assez de vent pour tempérer l'ardeur de ses rayons.

Grand-père rama pendant presque une heure, sans cesser de blasphémer, et il arriva finalement à l'un des îlots désolés qui émergeaient par endroits du bayou aux eaux basses. Il attacha son bateau à une souche d'arbre, mit le poste de télévision sur son épaule et posa le pied sur le sol spongieux d'où l'eau gicla sous la pression. Il suivit la piste à peine visible qu'il avait tracée jusqu'au centre de l'île et plaça le poste sur un roc plat et sec. Puis il s'épongea le front.

Ça y était. Le dernier paiement avait été effectué. Il n'avait pas encore sa récompense, naturellement, mais on ne revenait pas sur un marché conclu – et puis, de toute façon, il n'y pouvait rien : la source d'énergie était commandée par les passagers de l'astronef.

Il restait un jour et demi à attendre.

Il leva la tête, mettant la main en visière sur ses yeux pour se protéger du soleil. Il ne distinguait rien. Depuis le premier contact, l'astronef était demeuré invisible ; il faisait simplement descendre une petite sphère la nuit pour prendre le butin que Grand-père apportait dans l'île.

Enfin, cela n'avait pas d'importance.

Ils stationnaient là-haut et cela suffisait.

Grand-père retourna à son bateau, détacha l'amarre et reprit le long trajet jusqu'à l'embarcadère de Perry.

Cette nuit-là, tandis que la pleine lune baignait le bois de pins d'une lueur argentée, l'astronef fit descendre sa sphère sur l'île dans le bayou du Poisson-Chat pour y cueillir le poste de télévision et hissa à bord contenant et contenu. Les savants mirent le poste en pièces détachées, l'étudièrent,

inscrivirent son numéro dans un répertoire et le rangèrent avec le reste des spécimens ethnologiques provenant de la Terre.

On était encore à quelques jours du Pèlerinage, mais les officiers et les membres d'équipage de l'astronef se pressaient déjà autour des écrans de vision réglés sur les rues de Pryorville, loin en dessous d'eux. La fonction essentielle des écrans était de leur permettre de se constituer une documentation d'ordre social et culturel sur les indigènes, mais ils observaient maintenant les images avec un enthousiasme qui n'était pas uniquement scientifique. Après tout, on ne tombait pas souvent sur un indigène à l'esprit aussi biscornu que celui de Grand-père.

Le jour du Pèlerinage se leva et un soleil aux reflets cuivrés commença sa longue ascension dans un ciel bleu et pur. C'était une agréable journée de printemps. La chaleur n'était pas excessive et les touristes affluaient en masse à Pryorville. La plupart venaient du Texas et de la Louisiane, mais il en arrivait aussi de l'Oklahoma et d'autres États voisins.

Pryorville était une localité à l'histoire pleine d'intérêt dont le Pèlerinage tirait un parti maximum. Avant l'arrivée des Blancs, le pays, couvert de bois de pins, était l'habitat des Indiens Caddo. Par la suite, du fait de sa situation sur le bayou du Poisson-Chat, la ville était devenue un centre important d'expéditions de marchandises par bateaux à vapeur. De longues files de chariots y apportaient des chargements de peaux de buffles qui étaient entassées dans les vieux vapeurs à roue arrière et transportées à La Nouvelle-Orléans par la voie de la Rivière Rouge. Pryorville avait connu une ère de rapide développement au cours de laquelle les gracieuses demeures de style méridional et les débits de boissons avaient surgi du sol en nombre à peu près égal. Elle se faisait même gloire d'un meurtre célèbre, perpétré par un riche Yankee sur la personne d'une dame de petite vertu, une certaine « Saphir » Sadie, originaire du pays.

Malheureusement pour Pryorville, ses clairvoyants fondateurs, considérant le chemin de fer comme une attraction éphémère, avaient refusé de lui laisser étendre ses services à la région, si bien que les ingénieurs avaient fait passer la voie ferrée par Deputy et que Pryorville en avait été quitte pour garder ses bateaux à vapeur et ses souvenirs. Elle était devenue une ville tournée résolument vers le passé ; elle périclitait. Chaque année, au printemps, les vieilles maisons où s'entassaient les antiquités étaient ouvertes au public, une pièce de théâtre rappelant le meurtre de Saphir Sadie était jouée et un défilé avait lieu, servant de prétexte à une reconstitution historique des faits romanesques dont Pryorville avait été témoin.

La ville vivait pour le Pèlerinage. En fait, le Pèlerinage était un reflet exact de ce qu'il y avait maintenant d'artificiel, de compassé et de desséché dans Pryorville.

Et c'était aujourd'hui le grand jour.

Chacun avait revêtu son costume.

Les piles de sandwiches rivalisaient de hauteur dans les stands.

La cousine Bess apportait les dernières retouches à sa robe entièrement filée à la main et à sa capeline de femme de pionnier. Son sang d'ordinaire paresseux courait précipitamment dans ses veines. Elle était une admiratrice convaincue et une ardente propagandiste de ce qu'elle nommait souvent l'esprit des pionniers et elle ne se sentait réellement vivre qu'une fois l'an, lors du Pèlerinage.

Le maire était déjà en selle. Il chevauchait un splendide étalon bai, mais l'effet important qui aurait dû en résulter était quelque peu gâté par l'embonpoint du cavalier et par son chapeau blanc dont les larges bords battaient au rythme du trot de sa monture. Il était déguisé en ce qu'il se représentait comme la tenue classique du cow-boy, costume qui lui plaisait particulièrement, car il lui fournissait une bonne excuse pour avoir un revolver. Il parcourait la rue dans un sens puis dans l'autre, l'air heureux, s'appliquant à dégainer son arme en un éclair et tirant sur tous les touristes des cartouches à blanc. Son vieux colt faisait autant de bruit qu'un canon et le maire se sentait dans son élément. Il était fermement convaincu d'être un tireur-né dont l'œil restait de glace en toute circonstance.

Ses douleurs et son lumbago oubliés, Mrs. Audrey Busby n'avait pas seulement l'aspect extérieur d'une Indienne ; dans sa propre pensée, elle *était* une Indienne. Depuis sa coiffure à plumes jusqu'à ses bottes de squaw, elle était un musée ambulante. Son visage peint était figé dans une immobilité absolue. Elle parlait en phrases courtes, hachées, et il y avait quelque chose comme du dédain dans le regard qu'elle promenait autour d'elle. Au diable les maisons exiguës et les rues encombrées du monde des visages pâles ! Elle était libre, libre comme le vent, et tout ce qu'elle désirait, c'était retourner à son wigwam... ou le mot exact n'était-il pas plutôt wickiup ?

Brun, élégant dans son costume noir, sa cravate noire filiforme soigneusement nouée, Allan Garner était à l'hôtel, regardant par la fenêtre. Ce qu'il voyait ne lui causait pas une impression extraordinaire. Pour lui, bien qu'il y eût vécu toute sa vie, Pryorville était le symbole de la décadence du Sud. L'ancienne façon de vivre n'avait jamais été la même « après la Guerre ». Son cœur était resté dans la plantation qu'il n'avait jamais possédée. Il pensait avec mélancolie à la douceur de la vie à l'époque où les gentlemen pouvaient s'asseoir dehors avec leurs dames sur une grande terrasse blanche sous les étoiles, en écoutant les accents lointains des banjos. Il considérait le Pèlerinage comme une pâle imitation de ce qui avait existé réellement, mais cela valait mieux que rien.

Alignés le long de la Grand-Rue, hommes, femmes, enfants attendaient.

Le défilé devait commencer à dix heures.

À dix heures moins cinq exactement, Grand-père Erskine se glissa en ricanant dans le grenier de la maison qu'il partageait avec la cousine Bess et alla directement à une curieuse machine qu'il avait cachée dans une caisse d'emballage. Il caressa sa barbe blanche, se frappa du plat de la main sur la

cuisse et abaissa un interrupteur à bascule qui brillait dans la pénombre.

Dans l'astronef, loin au-dessus des rues de Pryorville, les lumières baissèrent momentanément quand un énorme flot d'énergie fut tiré de l'installation atomique et dirigé vers la machine que Grand-père Erskine avait mise en marche dans son grenier. Presque tous les occupants de l'astronef se groupèrent en souriant autour des écrans de vision. Ce défilé allait valoir la peine d'être observé...

À dix heures et quelques minutes, la tête du défilé apparut. Les touristes et les citoyens de Pryorville massés le long de la Grand-rue poussèrent une exclamation d'enthousiasme. Ils entendaient la musique de la fanfare de l'École Supérieure de Pryorville. Les jeunes filles en jupes de satin courtes et chaussées de bottes blanches parurent les premières, levant haut les genoux et souriant aux coups de sifflet de la foule.

La fanfare suivait.

Au dernier rang des musiciens, les joueurs de tuba paraissaient quelque peu nerveux...

Derrière les joueurs de tuba, venaient les Indiens.

Pour commencer, les spectateurs ne remarquèrent rien d'anormal. Les uns riaient et faisaient des signes d'amitié aux Indiens. D'autres les montraient du doigt et les contemplaient avec curiosité. Deux gamins s'égosillèrent pour pousser ce qu'ils s'imaginaient naïvement être des cris de guerre. Un homme habillé comme un joueur professionnel tira de sa poche un petit pistolet qu'il déchargea en l'air.

Et alors la foule regarda de plus près et le silence se fit soudain. La dernière chose qu'on eût attendue d'un Indien participant à un défilé, c'était bien qu'il fût *un authentique Indien*. Or ceux-ci...

Il y avait là cinq Indiens foulant de leurs pieds nus la chaussée goudronnée. Ils portaient de simples bandes-culotte en peau de bête et leur torse brun était orné de tatouages compliqués. Leurs cheveux noirs avaient été arrachés, laissant leur tête chauve à l'exception d'une mèche sur le dessus du crâne. Deux des hommes portaient des masses de bataille en bois dur, hérissées de dents d'orphie. Deux autres avaient des arcs et le cinquième une lance à la pointe munie d'une pierre et un petit bouclier ovale.

Deux Indiennes suivaient les hommes. Elles étaient courtes sur jambes et grassouillettes. Un morceau d'étoffe leur ceignait la taille en guise de jupe et elles ne portaient pour toute autre parure qu'un collier de coquillages.

Il était évident que Mrs. Audrey Busby ne se fût jamais montrée en public dans une telle tenue.

Les Indiens dégageaient une odeur bien personnelle et avançaient dans la Grand-rue comme s'ils étaient les maîtres de la localité. Quand une des femmes de Pryorville s'évanouit sur le trottoir à leur passage, l'un de ces farouches guerriers caressa machinalement le manche de son couteau à

scalper, mais ne rompit pas la formation.

De la véranda de la maison blanche au coin de la rue partit un éclat de rire sardonique. C'était Grand-père Erskine qui, confortablement installé dans son fauteuil à bascule, regardait l'histoire authentique de Pryorville défiler devant lui.

Il y avait un chariot fatigué et boueux tiré par des bœufs autour desquels évoluait un nuage de mouches. Une femme aux cheveux gris enserrés dans un foulard faisait claquer un long fouet et excitait les bœufs avec des jurons qui amenèrent sur les lèvres de Grand-père un sourire approbateur. Un garçon au visage criblé de taches de son se posta à l'arrière du chariot pour utiliser la Grand-rue comme un urinoir envoyé à point par la Providence. Un homme grisonnant, à cheval, précédait le chariot, un très long fusil appuyé sur sa selle. Quand un chien s'élança en aboyant dans la rue, l'homme lui logea tranquillement une balle dans la tête.

Oui, ils étaient tous là : les chasseurs de buffles crottés jusqu'aux yeux, dévisageant les jeunes femmes avec des airs de concupiscence qu'ils ne cherchaient pas à dissimuler, les cow-boys tirant des coups de revolver dans les devantures, les soldats confédérés aux yeux rougis par la fatigue.

Et Saphir Sadie était là, elle aussi, dans une belle voiture. En personne, elle était loin de ressembler à la délicate dame en robe blanche qui jouait son rôle dans la pièce. Saphir Sadie était un fameux brin de fille et sa profession ne faisait pas le moindre doute.

Longtemps avant la fin du défilé, les spectateurs s'étaient éclipsés. Les touristes prirent la fuite avec ensemble tandis que les habitants de Pryorville s'enfermaient dans leurs maisons.

Mais le spectacle n'en continuait pas moins.

Le whisky se mit à couler en abondance. Les Indiens établirent leur camp dans un terrain vague et les squaws entreprirent aussitôt de rôtir le chien abattu. Saphir Sadie établit son commerce à l'Hôtel du Bayou, cependant que des plaisanteries obscènes soulevaient des tempêtes de rire à la table de poker. Les cow-boys et les chasseurs de buffles se mirent à prospecter les maisons une à une pour en déloger les jolies filles du Sud. Deux excellentes batailles se déroulèrent en l'espace d'une demi-heure, dont la plus meurtrière eut lieu avec des fusils de chasse à vingt pas de distance.

Sur la véranda de la maison que la cousine Bess n'était plus là pour partager avec lui, Grand-père se frottait les mains de joie.

« Sacré nom d'un chien ! s'exclama-t-il en cherchant un cigare dans ses poches. Il va y avoir du sport ce soir dans cette bonne vieille ville ! »

Grand-père n'avait qu'un léger regret.

Il eût voulu pouvoir observer *l'autre extrémité* de la grande opération de basculement dans le Temps...

Les occupants de l'astronef, eux, pouvaient l'observer, et ils ne s'en privèrent pas. Une loi fondamentale de la nature veut que la matière ne puisse

être ni créée ni détruite. Si certaines personnes étaient arrachées au passé par le Dislocateur Temporel Sélectif (que Grand-père s'obstinait à appeler une Machine à explorer le Temps), certains contemporains devaient alors être expédiés pour les remplacer, en remontant le cours du Temps. Le plus grand soin était pris, naturellement, pour qu'aucune personne moderne ne soit envoyée dans une époque qui ne lui convînt pas. Il pouvait peut-être en résulter quelque gêne pour les indigènes, mais Grand-père avait gagné sa récompense en constituant fidèlement une collection de spécimens ethnologiques. Le D.T.S. cesserait de fonctionner quand la source d'énergie de l'astronef ne serait plus là ; pour tous les intéressés, il s'agissait donc d'un voyage sans retour. L'équipage de l'astronef avait pris plaisir au défilé, mais l'autre extrémité du déplacement dans le temps était non moins intéressante. Ils s'assemblèrent autour des écrans de vision temporels...

La cousine Bess revint brusquement à elle. La dernière chose dont elle conservait un souvenir précis était d'avoir revêtu son costume de femme de pionnier, tissé à la maison, et coiffé sa capeline avant le défilé. Ensuite, il y avait eu ce bourdonnement dans ses oreilles... un coup de soleil, probablement.

Un martèlement de lourdes bottes se fit entendre sur la véranda. *La véranda ?* Où était-elle ? Cette cabane en rondins...

La porte s'ouvrit avec fracas et un homme sale porteur d'une barbe noire qui lui donnait un air féroce, entra en coup de vent dans la cabane. La cousine Bess ne l'avait jamais vu de sa vie.

« Salut, mon bijou ! lança-t-il d'une voix de stentor, écarquillant les yeux dans la pénombre et appliquant une claque sonore sur son postérieur de femme de pionnier. Qu'est-ce que tu m'as fait à croûter ?

— À croûter ? » répéta la cousine Bess.

Le visage de l'homme s'assombrit comme un ciel d'orage.

« Tu veux dire que la tambouille est pas prête ? C'est-y une dérouillée que t'attends, Lucy ?

— Lucy ? questionna la cousine Bess en reculant jusqu'au mur. Je crains qu'il n'y ait une terrible méprise. Je vous assure que j'ignore totalement...

— Nom de dieu ! » hurla l'homme en jetant à terre son chapeau crasseux. Il la regarda sous le nez. « C'est pourtant vrai que c'est pas Lucy ! Cette salope-là a encore foutu le camp ? Où est-elle ?

— Vraiment, je n'en sais rien, monsieur. Je suis la cousine Bess – c'est ainsi qu'on m'appelle – et j'habite Pryorville. Cette personne du nom de Lucy... »

Écumant de rage, l'homme allait et venait dans la cabane, regardant sous le lit et dans les placards. Il revint se placer devant la cousine Bess et la dévisagea d'un air menaçant.

« Si tu crois, femme, que tu peux aider Lucy à se cavalier et que je vais laisser passer ça..., dit-il. On t'a encore jamais appris à te conduire ? »

La cousine Bess mit ses mains sur ses larges hanches.

« Je vous assure que je n'ai jamais entendu parler de cette créature du nom de Lucy. Et d'abord, tâchez d'être poli quand vous parlez à une dame ! »

L'homme éclaircit sa gorge barbue et cracha avec précision sur le sol en terre battue. Il allongea le bras et pinça l'épaule de la cousine Bess d'un air songeur, comme s'il évaluait les mérites d'une vache primée à un concours.

« Une dame, hein ? Ma foi, Bess, j'ai jamais eu le défaut d'être rancunier. Un échange est un échange, c'est ce que je dis toujours. Je m'appelle Amos, Amos Carrico, et je veux bien t'avoir pour femme jusqu'à ce que ma Lucy rentre au bercail. Allez, embrasse-moi. »

La cousine Bess appuya son dos encore plus fort contre le mur, sans égard pour les échardes. Elle couvrit de ses mains son visage empourpré.

« Non, je vous en prie... », murmura-t-elle.

Amos Carrico pouffa de rire.

« Timide, hein ! V'là qui me change ! Ça fait rien, Bess. On verra ça plus tard, on a tout le temps. Seulement, faut qu'un homme mange, pas vrai ? T'es encore un peu troublée, à ce que je vois, alors je vais m'occuper de la boustifaille. Va m'écorcher ce cochon que j'ai tué là dehors. Et on va avoir besoin de bois pour le feu, aussi.

— Écorcher ? balbutia la cousine Bess. Le cochon ? »

Amos planta sur ses hanches ses mains grosses comme des jambons et l'observa avec curiosité.

« Qu'est-ce que t'as, femme ? T'as pas l'air de piger. Sors avant que je te flanque une rossée.

— Une rossée », fit la cousine Bess. Elle se demanda si elle ne devrait pas s'évanouir, mais elle chassa cette pensée. Amos pourrait la hacher menu pour son dîner. Une horrible certitude se faisait, jour dans son esprit. Dieu savait que ce n'était pas la sorte de vie qu'elle avait imaginée pour une femme de pionnier, mais mieux valait se tenir à carreau.

Elle baissa la tête avec soumission, entrebâilla la porte et se glissa dehors.

Oui, mais comment s'y prenait-on pour écorcher un cochon ?

Mrs. Audrey Busby avait l'impression d'avoir été battue comme plâtre.

Chaque pas qu'elle faisait lui ébranlait tout le corps et ses pieds saignaient. Elle secoua la tête comme pour chasser les innombrables toiles d'araignée qui lui obscurcissaient le cerveau. Le réalisme dans un défilé, c'était parfait, mais vraiment...

Quand elle parvint à recouvrer une vision nette de ce qui l'entourait, la première chose qu'elle aperçut fut un Indien à moitié nu et tatoué qui la précédait sur un poney moucheté. Sur un poney ! Et elle qui marchait, qui avalait la poussière qu'il soulevait, et qui portait un fardeau sur son dos par-dessus le marché !

« Hé ! Vous ! cria-t-elle. Vous là devant ! » Le sauvage arrêta son poney et regarda en arrière. Ses yeux étaient noirs comme la nuit et son visage portait

les traces d'une lutte inégale contre un accès de petite vérole. Tout d'abord, il ne répondit pas. Puis il fit faire demi-tour à sa monture et vint regarder de près Mrs. Busby. Il la considéra longuement, puis éclata de rire.

« Qu'y a-t-il de si drôle ? » demanda Mrs. Busby.

L'Indien se pencha pour toucher la coiffure emplumée de Mrs. Busby. Il jeta un coup d'œil sur sa verroterie navajo et sur ses bottes de squaw que la marche avait mises en lambeaux. Il eut un regard soupçonneux pour sa peau blanche et lui dit quelque chose qui était certainement une question, mais formulée dans un langage totalement inconnu d'elle.

« Parlez anglais pour commencer », dit Mrs. Busby.

Le sauvage plissa le nez, poussa un grognement et donna un coup de talon à son poney. Celui-ci prit le petit trot, laissant Mrs. Busby dans la poussière. Mrs. Busby regarda autour d'elle, se souvenant de cet étrange bourdonnement dans ses oreilles. Elle ne voyait qu'une terre désolée et sans chemin. Au loin, elle entendit le hurlement lugubre de ce qu'elle espéra n'être qu'un coyote.

L'Indien s'éloignait d'elle et ne regardait même pas derrière lui.

Mrs. Audrey Busby épongea la sueur qui lui coulait dans les yeux et se mit à courir pour essayer de le rattraper. Il lui était vraiment impossible de rester là seule au milieu de cet horrible désert. Elle pleurait un peu, mais reprit visiblement confiance en apercevant un village.

Assurément, les femmes n'étaient pas habillées de façon décente, et cela menaçait d'être plutôt gênant. Mrs. Busby ricana nerveusement. Elle n'y pouvait rien. Quoi qu'il se fût passé, elle arrivait chez des Indiens.

« Attendez-moi ! » cria-t-elle en continuant de courir tout en retenant d'une main sa coiffure de plumes instable sur sa tête.

Si elle pouvait seulement se rappeler le nom de ces habitations ; étaient-ce des wigwams ou des wickiups ?

L'homme qui avait été le maire de Pryorville se trouva soudain au bout d'une longue rue poussiéreuse. Un soleil implacable luisait dans un ciel bleu sans nuages. Des deux côtés de la rue s'alignaient des boutiques aux devantures factices et des saloons où l'on menait grand tapage.

Des saloons ? À Pryorville ? Sacrebleu ! On poussait un peu trop loin cette mascarade !

Le maire remonta son pantalon de cow-boy et enfonça son grand chapeau plus profondément sur ses yeux. Il ressentait une impression vraiment étrange. Quelque part, en route, il avait perdu son cheval. Du beau travail ! Pourtant, il aurait dû s'y attendre, avec toute cette racaille étrangère à la ville.

Bizarre. Cet endroit n'était *pas du tout* Pryorville...

De l'autre côté de la rue, une silhouette sombre venait à sa rencontre. L'homme marchait légèrement courbé, d'une allure posée trop familière. Il avait un revolver au côté.

Le maire s'immobilisa, trop terrifié pour faire le moindre geste. Il avait son colt dans son étui, mais il venait de perdre tout intérêt pour les batailles à

coups de revolver. Il fit un pâle sourire et regarda l'homme qui venait vers lui.

L'autre continuait d'approcher. C'était un homme de haute taille, squelettique. Il devait mesurer un mètre quatre-vingts et ne pas peser plus de soixante kilos. Il portait un vêtement d'un noir de deuil et un feutre de prix. Il avait une petite toux sèche à la résonance macabre. Il s'arrêta. Ses yeux étaient froids comme la glace.

« Mon Dieu, murmura le maire, c'est Doc Holliday. Vous n'êtes donc pas mort ?

— Pas encore ! dit l'homme avec calme. Et vous ?

— Moi ? » Les mains du maire tremblaient violemment et il prenait soin de les tenir loin, le plus loin possible, de la crosse de son colt. « Non, je ne suis pas mort. Du moins, je ne *crois* pas.

— C'est difficile à dire parfois, fit observer Doc. C'est un fameux colt que vous avez là, étranger. »

Le maire avala sa salive.

« Ce vieux pétard ? » Il sourit avec effort. « Je le porte simplement pour rire. Il est chargé à blanc, vous comprenez. Avec des cartouches à *blanc*.

— Un type ne trimbale pas de la quincaillerie comme ça s'il n'a pas l'intention de s'en servir.

— D'accord, convint le maire sans difficulté. Oh ! c'est tout à fait juste. » Avec une précaution infinie, il déboucla la ceinture à laquelle pendait son arme et la laissa tomber dans la poussière de la rue. « Vous n'avez jamais rien dit d'aussi juste. Peut-être accepteriez-vous... euh... de boire un coup avec moi, vieux Doc ?

— Une bouteille ou deux ne seraient pas de refus, dit Doc Holliday. C'est chic de votre part, étranger. Oui, j'ai nettement l'impression qu'une bouteille ou deux ne me feraient pas de mal.

— Moi aussi », dit le maire.

Il suivit le bandit squelettique dans le plus proche saloon, se demandant vaguement quelle était la situation politique dans cette ville. De toute façon, il ne serait sûrement pas mauvais d'avoir Doc Holliday de son côté...

Pendant un moment terrible, quand ses oreilles eurent cessé de bourdonner, Allan Garner crut qu'il était mort et qu'il se trouvait dans un Walhalla sudiste. Il le voyait là, devant lui, exactement comme dans ses rêves : une magnifique demeure blanche en haut d'une éminence verte, de majestueux piliers bordant une longue et fraîche véranda, le chant des oiseaux dans les grands magnolias.

Il éprouvait une sensation d'étouffement dans la poitrine. Il ne pouvait imaginer ce qui s'était passé et il s'en souciait peu. Il savait qu'il était dans son cher vieux Sud... tous ses sens le lui disaient. Chère vieille terre ancestrale !

Il était sur cette terre bénie et c'était tout ce qui importait.

Oh ! une fille ravissante foulait d'un pas gracieux la pelouse verte. Une

charmante beauté du Sud, toute crinoline et coton fin...

Et écoutez ! Le son des banjos dans les quartiers des esclaves. Les nègres heureux qui savaient que leur rôle était de chanter et de rire. Point de Ligue Nationale pour l'Émancipation des Peuples de Couleur, pour les exciter et semer le désordre...

Oh ! c'était le paradis !

Mais c'était si loin, là-bas sur la haute colline verte. Pourquoi était-il ici dans la vallée ? Une soudaine sueur froide envahit ses paumes. Il baissa la tête pour se regarder. Non, il était toujours lui-même, Dieu merci ! Il était toujours Allan Garner. Il portait toujours le costume noir et la cravate mince qu'il avait mis pour le Pèlerinage. Mais...

Il se retourna et aperçut une vieille case décrépite avec des trous béants en guise de fenêtres et dont les côtés étaient faits de planches disjointes et gauchies. Un poulet famélique grattait la terre durcie de la cour. Une odeur rance émanait de la cuisine.

Il savait de quoi il s'agissait. Allan Garner n'avait pas besoin d'un dessin pour saisir la réalité.

C'était *sa maison*.

Il éclata en sanglots comme un enfant. Oh ! ignominie !

« Métayer ! s'écria-t-il. Moi, un métayer ! »

Il s'effondra en pleurnichant. Et, sans pouvoir expliquer par quel miracle, il *comprit*.

« Grand-père Erskine, s'écria-t-il, frappant de ses poings la terre sèche et compacte. Oh ! misérable vieillard ! Oh ! traître à la Cause... ! »

Pendant ce temps, le vieillard en question se payait du bon temps. Il avait mis son costume de l'étoffe la plus fine, sa barbe était taillée de frais et peignée et il sentait à une lieue la Lotion du Cerf Sauvage. Il s'assit gaiement à la table de poker (celle-ci avait été une pièce d'antiquité précieuse appartenant à la cousine Bess, mais il n'y avait plus à s'inquiéter de la cousine Bess maintenant) et il tira vers lui une poignée de jetons.

Grand-père fit claquer ses doigts.

« Repassez-moi le whisky », dit-il.

Un Indien au sourire grimaçant vint le servir, non sans en profiter pour en boire une lampée.

« À toi de faire, Saphir », dit d'une voix traînante un chasseur de buffles grisonnant tout en secouant nonchalamment la cendre de son cigare sur le tapis.

Saphir Sadie ajusta son châle pour découvrir un peu plus sa gorge généreuse et battit les cartes de ses doigts habiles et parfumés.

Dehors, les coups de feu et les vociférations se succédaient sans interruption.

Grand-père rayonnait de satisfaction. Il avait l'impression, assez peu justifiée, de tirer d'une vie de labeur la plus magnifique des récoltes.

« C'est une petite ville bougrement agréable que vous avez là, dit un cowboy en étudiant ses cartes. On s'y sent comme chez soi.

— Vous l'avez dit, fit Grand-père, le visage épanoui. Oh ! on a eu des hauts et des bas, je suis le premier à le reconnaître. Mais on tient le bon bout maintenant, et on n'est pas prêt de le lâcher. Tout ce qui nous manquait, c'était un brin de sang nouveau. » Il alluma un nouveau cigare. « Verse-nous une autre tournée de ce whisky, Sitting Bull ! »

L'Indien s'approcha en titubant pour saisir la bouteille. Une chanson aux paroles obscures, mais nettement joyeuse, s'échappait de ses lèvres.

L'astronef avait accompli sa mission. Loin au-dessus de la Terre, ses réacteurs crachèrent de longues flammes et il disparut dans l'immensité noire qui était son domaine. Dans son sillage, s'attardait le doux éclat argenté d'un rire.

Traduit par Roger DURAND.

Pilgrimage.

© Fantasy House, 1957.

© Éditions Opta, pour la traduction.

Roger ZELAZNY : L'HOMME QUI AIMA UNE FAÏOLI

Nous avons donc vu les étrangers envahir la Terre, les mers, le présent, l'avenir, et même le passé. Il leur reste à investir la vallée des ombres, le champ du repos, en d'autre terme le royaume de la mort elle-même.

Et pour arme, s'y servir de nos passions.

Ceci est l'histoire de John Auden et de la Faïoli, et nul ne la connaît mieux que moi. Écoutez-la...

Il se trouva qu'un soir où John errait à l'aventure (car il n'avait aucune raison de ne pas errer) dans ces lieux qu'il préférait entre tous, il vit, assise sur un rocher près de la Vallée des Morts, la Faïoli dont les ailes lumineuses vacillaient, vacillaient, vacillaient pour disparaître enfin, jusqu'à ce que s'affirme l'apparence d'une jeune fille humaine, toute vêtue de blanc, aux longues tresses brunes enroulées autour de la taille, assise là à pleurer.

Il s'approcha d'elle sous la faible lumière du soleil à l'agonie – pratiquement éteint – où les yeux humains ne pouvaient évaluer les distances ni saisir les perspectives (mais les siens le pouvaient) et, posant sa main droite sur l'épaule de la jeune personne, il lui adressa en bienvenue quelques mots de réconfort.

Mais on aurait dit qu'il n'existait pas. Elle continua à pleurer, triant d'argent ses joues blanches comme la neige ou des ossements. Ses yeux en amande restaient fixes, comme s'ils traversaient John, et ses ongles très longs s'enfonçaient dans la chair de ses paumes, bien qu'aucune goutte de sang n'en sortît.

Alors, il comprit que ce qu'on disait des Faïoli était vrai – que celles-ci ne voyaient que les vivants, jamais les morts, et qu'elles avaient l'aspect des femmes les plus belles de tout l'univers. Étant mort lui-même, John Auden envisagea la possibilité de redevenir, pour quelque temps, un homme vivant.

C'était dans le mois précédant sa mort qu'un homme – un des rares qui mouraient encore – recevait la visite d'une Faïoli. Celle-ci vivait avec lui pendant l'ultime mois de son existence, en lui prodiguant tous les plaisirs qu'il est donné à un être humain de connaître, de sorte que, le jour où cet

homme recevait le baiser de la mort, qui suçait la dernière goutte de vie de son corps, il l'acceptait – mieux, il le recherchait – avec impatience et gratitude. Car tel est le pouvoir inégalé des Faïoli entre toutes les créatures qu'après les avoir connues, nul ne peut rien désirer de plus au monde.

John Auden considéra sa vie et sa mort, la situation du monde dans lequel il se trouvait, la nature de sa charge, la malédiction qui pesait sur lui et la Faïoli – qui était bien la plus ravissante créature qu'il eût jamais vue au cours de ses quatre cent mille journées d'existence – et il mit en marche le mécanisme placé sous son aisselle gauche, destiné à lui redonner la vie.

La créature se raidit à son contact, car, brusquement, ce contact était devenu charnel, et ce que touchait John, maintenant que les sensations de la vie lui étaient rendues, c'était de la chair féminine. Il comprit alors que son sens du toucher était redevenu celui d'un homme.

« Je vous ai dit : Bonjour ! Ne pleurez pas ! » reprit-il. Et la voix de la jeune fille était semblable au vent oublié soufflant dans tous les arbres dont il avait perdu le souvenir – ramenant avec lui leurs odeurs, leurs couleurs, leur humidité perdues – lorsqu'elle demanda :

— D'où venez-vous, donc, Homme ? Vous n'étiez pas ici il y a un moment.

— Je viens de la Vallée des Morts, répondit-il.

— Laissez-moi toucher votre visage, pria-t-elle. Elle le fit et il la laissa faire.

— C'est étrange, je ne vous ai pas senti approcher, reprit-elle.

— Ce monde est étrange, répliqua-t-il.

— C'est vrai, admit la jeune fille. Vous êtes le seul être vivant qui s'y trouve.

— Quel est votre nom ? demanda John.

« Appelez-moi Sythia », répondit-elle. Ce qu'il fit. « Le mien est John, ajouta-t-il. John Auden. »

— Je suis venue vivre auprès de vous, pour vous apporter plaisirs et réconfort, dit-elle.

Et il comprit que le rituel commençait.

— Pourquoi pleuriez-vous lorsque je vous ai rencontrée ? demanda-t-il.

— Parce que je pensais qu'il n'y avait rien de vivant dans ce monde et j'étais terriblement lasse de voyager, répondit-elle. Habitez-vous près d'ici ?

— Pas loin, répliqua John, pas loin du tout.

— Voulez-vous m'y conduire ?... M'emmener à l'endroit où vous vivez ?

— Oui.

Elle se leva et le suivit dans la Vallée des Morts, où il avait établi sa demeure.

Ils descendirent, et descendirent. Autour d'eux gisaient les restes d'êtres qui avaient autrefois vécu, mais la jeune fille ne semblait pas les voir : elle gardait les yeux fixés sur le visage de John et la main posée sur son bras.

— Pourquoi appelez-vous cet endroit la Vallée des Morts ? lui demanda-t-

elle.

— Parce que les morts sont là, tout autour de nous, répondit-il.

— Je ne vois rien.

— Je le sais.

Ils traversèrent la Vallée des Ossements, où des millions de morts de toute race, venus de bien des planètes, étaient entassés autour d'eux ; mais elle ne voyait rien. Elle avait pénétré dans le cimetière de l'univers mais ne s'en rendait pas compte. Elle avait rencontré le conservateur et gardien de ce cimetière, mais elle ignorait qui était celui qui marchait à ses côtés en chancelant comme un homme ivre.

John Auden la conduisit chez lui – en ce lieu qui n'était pas réellement celui où il vivait, mais qui allait le devenir – et, là, il actionna d'anciens dispositifs placés à l'intérieur du bâtiment inscrit dans la montagne. En réponse à son geste, la lumière jaillit des murs – une lumière dont il ne s'était encore jamais servi, mais qui lui serait nécessaire à présent.

La porte se referma en glissant derrière eux et la température s'éleva jusqu'à une chaleur normale. De l'air frais se mit à circuler. John en emplit ses poumons, puis l'expira, heureux et fier de retrouver une sensation longtemps oubliée. Son cœur battait dans sa poitrine, et cette chose vivante et chaude lui rappelait la douleur et le plaisir. Pour la première fois depuis une éternité, il prépara un repas et alla prendre une bouteille de vin dans un des profonds coffres scellés. Qui d'autre, se demandait-il, aurait pu supporter ce que lui-même avait supporté ?

Personne, sans doute.

La jeune fille dîna avec lui, chipotant dans la nourriture, goûtant un peu à tout en mangeant du bout des lèvres, alors que lui, par contre, engloutissait la nourriture avec avidité. Tous deux burent du vin et se sentirent heureux.

— Comme cet endroit est étrange ! dit Sythia. Où dormez-vous ?

« Autrefois, je dormais là », répondit-il en désignant une pièce qu'il avait presque oubliée. Ils y entrèrent, et la fille l'entraîna vers le lit pour lui faire goûter les plaisirs de son corps.

Cette nuit-là, il lui manifesta son amour à maintes reprises, avec un désespoir qui dissipa les brumes de l'alcool et concentra toute son énergie en une immense faim, et plus qu'une faim.

Le lendemain, comme le soleil près de s'éteindre éclaboussait la Vallée des Ossements de sa pâle clarté lunaire, il s'éveilla, et la jeune fille – qui, elle, n'avait pas dormi – lui prit la tête à deux mains pour la poser sur sa poitrine en demandant :

— Quelles sont les motivations qui vous animent, John Auden ? Vous ne ressemblez pas aux autres hommes qui vivent et qui meurent : presque comme les Faïoli, vous paraissez prendre de la vie tout ce que vous pouvez en tirer, pour en jouir à un rythme frénétique. Cela dénote chez vous un sens du temps que nul homme ne devrait connaître. Qui êtes-vous donc ?

— Je suis, répondit-il, quelqu'un qui sait les jours de l'homme comptés, et qui aspire à goûter ce que ces jours peuvent lui apporter de bon alors qu'ils touchent à leur fin.

— Vous êtes étrange, reprit Sythia. Vous ai-je donné du plaisir ?

— Plus que je n'en ai jamais connu à ce jour, répondit-il. Et elle poussa un soupir, et il chercha ses lèvres.

Ce jour-là, après le petit déjeuner, ils allèrent se promener dans la Vallée des Ossements. Lui ne pouvait ni évaluer les distances ni saisir correctement les perspectives, et elle ne voyait rien de ce qui avait été vivant et qui était maintenant mort. C'est pourquoi, lorsque, assis sur une saillie de rocher, un bras passé autour des épaules de sa compagne, John montra à celle-ci la fusée qui descendait du ciel, elle suivit vainement son geste. Il lui montra les robots occupés à sortir du ventre de l'engin les dépouilles des morts en provenance de tous les mondes, et, penchant la tête de côté, elle s'efforça de voir ce dont il parlait, mais sans y parvenir.

Même lorsque l'un des robots se dirigea pesamment vers John Auden pour lui tendre la table sur laquelle étaient posés un marqueur et un récépissé, et que John le signa, Sythia ne vit ni ne comprit rien de ce qui se passait.

Au cours des jours qui suivirent, la vie se transforma en rêve, tout rempli du plaisir d'avoir Sythia, et cependant troué d'inévitables accès de souffrance. Souvent, la jeune fille vit le visage de son compagnon se crispier de douleur, et elle l'interrogea à ce sujet.

Mais, chaque fois, il rit de son inquiétude, se contentant de répondre : « Le plaisir et la douleur sont proches l'un de l'autre » – ou quelque chose de ce genre.

Au fur et à mesure que les jours s'écoulaient, elle s'habitua à préparer les repas, à masser les épaules de John, à confectionner pour lui des boissons rafraîchissantes et à lui réciter les poèmes qu'il avait autrefois aimés.

Un mois. Rien qu'un mois – il le savait – et tout prendrait fin. Les Faïoli, quelles qu'elles fussent, payaient en plaisirs de la chair la vie qu'elles prenaient. Elles savaient toujours reconnaître le moment où la mort d'un homme approchait, et, en ce sens, elles donnaient toujours plus qu'elles ne recevaient. La vie, de toute façon, s'enfuyait : elles en rehaussaient les couleurs avant de l'emporter, pour s'en repaître sans doute – le prix de ce qu'elles avaient dispensé.

John Auden savait que, dans l'univers entier, aucune Faïoli n'avait jamais rencontré un homme tel que lui.

Le corps couleur de nacre de Sythia était tour à tour frais et brûlant sous ses caresses ; sa bouche était une petite flamme qui embrasait tout ce qu'elle touchait, avec ses dents comme des épines et sa langue comme l'anthère d'une fleur. C'est ainsi qu'il en vint à éprouver envers la Faïoli nommée Sythia ce sentiment nommé amour.

Rien ne se passait en dehors de cet amour. John savait que Sythia le désirait pour se servir de lui à l'ultime heure et sans doute était-il le seul

homme dans tout l'univers capable de duper quelqu'un de sa race. Il possédait le moyen de défense parfait contre la vie et contre la mort. Maintenant qu'il était redevenu humain et vivant, il lui arrivait souvent de pleurer en y pensant.

Car il avait plus d'un mois à vivre.

Peut-être en avait-il trois ou quatre.

Aussi ce mois, considéré à tort comme le dernier, était-il le prix qu'il était prêt à payer de bon cœur pour tout ce que la Faïoli pouvait avoir à lui offrir.

Sythia triturait son corps pour en vider jusqu'à la moindre goutte de plaisir contenue dans ses cellules nerveuses fatiguées, le transformant tour à tour en une flamme, un iceberg, un petit garçon, un vieillard... Auprès d'elle, John éprouvait des sentiments tels qu'il en venait à considérer le *consolamentum* comme une chose qu'il pourrait facilement accepter lorsque – très bientôt – le mois viendrait à expiration. Pourquoi en aurait-il été autrement ? Il savait que Sythia lui avait volontairement rempli l'esprit de sa présence. Mais qu'est-ce que la vie pouvait encore lui apporter de plus ? Cette créature d'au-delà des étoiles lui avait prodigué tout ce qu'un homme pouvait désirer. Elle l'avait baptisé dans la passion, puis confirmé avec la paix de l'âme qui lui succède. Peut-être, à présent, valait-il mieux qu'il connût l'oubli total que lui apporterait son ultime baiser.

Il la saisit dans ses bras et l'attira à lui. Sans comprendre ce qu'il éprouvait, elle répondit à cet appel.

Il l'en aima davantage et ce fut presque sa perte.

Il existe une chose nommée maladie, qui frappe tous les êtres vivants, et John en avait souffert plus profondément que n'importe quel autre homme. Mais elle, chose féminine qui n'avait jamais connu que la vie, ne pouvait comprendre.

Aussi n'avait-il jamais cherché à lui en parler, bien que chaque jour le goût des baisers de la Faïoli lui parût plus fort et plus piquant, et que chacun fût plus semblable à l'ombre – de plus en plus noire, de plus en plus épaisse, de plus en plus menaçante – de cette chose qu'il savait maintenant désirer plus que tout au monde.

Le jour devait venir... Et il vint.

Il la tint dans ses bras, la caressa, et le calendrier de ses jours s'effeuilla, autour d'eux.

Il comprit pendant qu'il s'abandonnait aux charmes de Sythia, à la gloire de sa bouche et de ses seins, qu'il avait été envoûté comme tous ceux qui avaient connu ces créatures avant lui. Leur faiblesse même faisait leur force. Elles étaient le symbole ultime de la Femme. Par leur fragilité, elles suscitaient le désir de plaire. John aurait voulu se fondre dans le paysage nacré de ce corps, entrer dans le cercle de ses prunelles et ne plus jamais le quitter.

Il savait qu'il avait perdu car, au fur et à mesure que les jours s'enfuyaient, il était devenu plus faible. À peine était-il capable, à présent, de gribouiller son nom sur les reçus que lui tendait le robot lorsque, de sa démarche pesante, celui-ci s'avancait vers lui en écrasant les cages thoraciques et en broyant les

crânes sous chacun de ses pas terrifiants. Un instant, John envia ce robot sans sexe, sans passion, uniquement consacré à son devoir. Un jour, avant de le congédier, il lui demanda :

— Que ferais-tu si tu pouvais éprouver des désirs et que tu rencontres une chose capable de t'apporter tout ce que tu pourrais désirer au monde' ?

— Je... tâcherais... de... la... garder, répondit le robot dans un clignotement de lumières rouges.

Puis, se détournant, il s'éloigna vers le Grand Cimetière.

— Oui, dit John Auden à voix haute, mais cela ne peut se faire. Sythia ne le comprit pas, et en ce trente et unième jour, tous deux retournèrent à l'endroit où ils avaient vécu pendant un mois, et il sentit la peur de la mort s'appesantir sur lui, forte, tellement forte.

Sa compagne se montrait plus exquise que jamais, mais il redoutait cette dernière rencontre.

« Je vous aime », lui dit-il enfin, car c'était une chose qu'il n'avait encore jamais dite.

Elle le caressa, l'embrassa avant de répondre :

— Je le sais, et le moment est presque venu pour vous de m'aimer complètement. Mais, avant ce dernier acte d'amour, je voudrais, mon John Auden, que vous me disiez une chose : Qu'est-ce qui vous rend si différent des autres ? Comment se fait-il que vous en sachiez sur ces choses-qui-ne-sont-pas-de-la-vie beaucoup plus que ne devrait en connaître un mortel ? Et comment se fait-il que vous ayez pu vous approcher de moi, ce premier soir, sans que je m'en rende compte ?

— Parce que je suis déjà mort, répondit-il. Ne le voyez-vous pas quand vous me regardez dans les yeux ? Ne sentez-vous pas ce froid de glace au fond de mes caresses ? J'ai préféré venir ici plutôt que de choisir le sommeil froid de l'hibernation, si semblable à la mort, un lac d'oubli dans lequel je ne saurais même pas que j'attends ; que j'attends le traitement miracle qui peut-être ne viendra jamais. Un espoir de guérison pour une des dernières maladies mortelles de l'univers ; celle dont je souffre et qui ne me laisse plus que peu de temps de vie.

— Je ne comprends pas, dit Sythia.

— Embrassez-moi et oubliez tout cela, pria-t-il. Cela vaut mieux ainsi. Il n'y aura probablement jamais de traitement ; car certaines choses restent sombres pour toujours et j'ai certainement été oublié de tous. Vous avez dû sentir la mort accrochée à moi lorsque j'ai récupéré mon humanité ; car telle est la nature de ta race. Je l'ai fait pour connaître ton corps car je connais les Faïoli. Prends donc maintenant ton plaisir de mon être, et sache que je le partage. Sois bienvenue à moi. Je t'ai fait la cour toute ma vie sans le savoir.

Mais, étant de naturel curieux, elle lui demanda (en se servant pour la première fois du tutoiement familier) :

— Comment, alors, réussis-tu à maintenir l'équilibre entre la vie et ce-qui-n'est-pas-la-vie ? Comment parviens-tu à demeurer conscient sans être

vivant ?

— C'est, répondit John, qu'à l'intérieur de ce corps que j'ai le malheur d'occuper sont installés des mécanismes. Si l'on touche cet endroit sous mon aisselle gauche, mes poumons s'arrêteraient de respirer, mon cœur cesserait de battre, un système électro chimique semblable à celui que possèdent mes robots (invisibles à vos yeux, je le sais) se mettrait en marche. C'est là ma vie dans la mort. J'ai demandé cette existence parce que je redoutais de tomber dans l'oubli. J'ai offert mes services comme gardien du cimetière où sont déposés les restes des morts de tout l'univers, parce qu'en ce lieu il ne se trouve pour me regarder nul être à qui mon aspect cadavérique puisse inspirer de la répulsion. C'est pourquoi je suis ce que je suis. Embrassez-moi pour mettre un terme à tout cela.

Mais, ayant pris la forme d'une femme – ou, peut-être, ayant toujours été femme – la Faïoli nommée Sythia était curieuse. « Est-ce là ? » demanda-t-elle en touchant un point sous l'aisselle gauche de John Auden.

Ce geste eut pour effet de le faire disparaître à sa vue, en même temps qu'il restituait à John la glaciale logique qui abrite de l'émotion. Et cela lui évita, bien sûr, la tentation de toucher une nouvelle fois le point critique.

Au lieu de cela, il observa Sythia, qui s'était mise à le chercher de tous côtés en ce lieu où il avait autrefois vécu.

Elle fouilla tous les recoins, tous les placards, et, ne trouvant pas trace d'un homme vivant, elle se mit à sangloter de façon horrible, comme elle l'avait fait en ce soir où John l'avait vue pour la première fois. Puis, dans un vacillement hésitant, les ailes lumineuses reprirent peu à peu forme sur son dos, son visage s'effaça et son corps fondit doucement. La tour d'étincelles qui se dressait devant John s'évanouit alors à son tour, et, plus tard, au cours de cette nuit démente où lui avait été rendue la faculté d'évaluer les distances et de saisir les perspectives, il se mit à la recherche de Sythia.

Telle est l'histoire de John Auden, le seul homme qui ait aimé une Faïoli et qui ait vécu (si on peut appeler cela vivre) pour parler de son amour. Cette histoire, nul ne la connaît mieux que moi.

On n'a jamais découvert de remède à son mal, et je sais que John continue à parcourir la Vallée des Morts en contemplant les ossements. Parfois, il s'arrête près du rocher où il a rencontré Sythia, il cligne des yeux pour tenter de voir les choses humides qui n'y sont pas, et il s'étonne des paroles qu'il a prononcées.

C'est comme cela, et la morale de l'histoire est sans doute que la vie (peut-être en est-il de même pour l'amour) est plus forte que ce qu'elle renferme, mais jamais que ce qui la renferme. Seules les Faïoli pourraient vous donner une assurance à ce sujet, mais jamais plus elles ne reviennent par ici.

The Man who Loved the Faïoli
Traduit par Denise HERSANT

Arthur C. CLARKE : L'HOMME ET LES DIEUX

L'espoir ultime du conquérant, c'est peut-être de voir les peuples conquis se mettre à lui ressembler. Si Arthur C. Clarke a entrevu une vérité sur nos origines dans cette nouvelle qui fait écho à La Sentinelle, alors nous sommes nous-mêmes des envahisseurs.

C'ÉTAIENT les derniers temps de l'Empire. La nef minuscule était loin de sa planète d'origine et à près de cent années-lumière de son grand vaisseau d'attache qui explorait les groupements irréguliers d'étoiles sur le bord de la Voie Lactée. Mais même à cette distance, elle ne pouvait échapper à l'ombre qui s'étendait sur la civilisation : malgré cette ombre, interrompant de temps à autre leurs travaux pour se demander ce qui se passait sur leurs mondes lointains, les savants du Service d'Exploration Galactique poursuivaient inlassablement leur tâche sans fin.

La nef n'avait que trois occupants, mais la somme de leurs connaissances couvrait de nombreuses sciences et s'enrichissait de l'expérience acquise durant la moitié de leur vie passée dans l'espace. Après la longue nuit interstellaire, l'étoile qui brillait devant eux leur réchauffait l'esprit pendant qu'ils se rapprochaient de son éclat. Un peu plus dorée, un rien plus brillante que le soleil qui leur semblait n'être plus maintenant qu'une légende de leur enfance. Leur longue expérience, leur avait enseigné que les chances de découvrir des planètes ici dépassaient quatre-vingt-dix pour cent, aussi oubliaient-ils pour l'instant tout le reste dans l'enthousiasme de la découverte.

Ils trouvèrent la première planète dans les quelques minutes qui suivirent la mise en panne. C'était une géante de type connu, trop froide pour une vie protoplasmique et probablement dépourvue de toute surface stable. Ils reprirent donc les recherches en se dirigeant vers le soleil et ne tardèrent pas à en être récompensés.

C'était un monde qui évoquait douloureusement le leur, un monde où tout ce qu'ils voyaient les hantait de souvenirs sans qu'il y eût toutefois identité totale. Deux vastes masses de terres émergées flottaient dans des mers bleues et vertes, couronnées de glace aux deux pôles. Il y avait bien quelques régions

désertiques, mais la majeure partie de la planète était visiblement fertile. Même à pareille distance, les manifestations de la végétation étaient évidentes.

Ils contemplaient avec avidité le paysage qui grandissait à mesure qu'ils descendaient dans l'atmosphère de midi vers une zone subtropicale. Le petit vaisseau plongeait dans un ciel sans nuages vers un grand fleuve. Une décharge de puissance silencieuse ralentit sa chute et il se posa parmi les hautes herbes au bord du cours d'eau.

Aucun d'eux ne bougea : ils n'avaient rien à faire tant que les instruments automatiques n'auraient pas terminé leurs opérations, puis une cloche tinta doucement et les voyants du tableau de renseignements s'illuminèrent en un dessin désordonné mais plein de sens. Le capitaine Altman quitta son siège avec un soupir de soulagement.

« Nous avons de la chance, déclara-t-il. Nous pourrions sortir sans vêtements protecteurs, si toutefois les tests de pathogénie sont satisfaisants. Que pouvez-vous nous dire de l'endroit où nous sommes, Bertrond ?

— Géologiquement stabilisé... du moins, pas de volcans en activité. Je n'ai pas relevé trace de villes, mais cela ne prouve rien. S'il existe ici une civilisation, elle a pu dépasser le stade urbain.

— Ou ne pas encore y être arrivée ? »

Bertrond haussa les épaules. « L'un et l'autre sont également possibles. Il pourrait nous falloir un bout de temps pour l'apprendre sur une planète de ces dimensions.

— Plus de temps que nous n'en avons », observa Clindar en jetant un coup d'œil au standard de transmissions qui les reliait à la nef-mère, et, par son intermédiaire, au cœur menacé de la Galaxie. Un silence assombri régna pendant un moment. Puis Clindar s'approcha au tableau de commandes où il pressa les touches d'un clavier avec une précision née de l'habitude.

Dans une légère secousse, un panneau de la coque glissa de côté, et le quatrième membre de l'équipage descendit sur la nouvelle planète en fléchissant ses membres métalliques et en ajustant ses servomoteurs à la gravité inaccoutumée. À l'intérieur de l'astronef, un écran de télévision s'éclaira, révélant une vaste étendue d'herbes ondulantes, quelques arbres-à mi-distance et un aperçu du grand fleuve, Clindar effleura un bouton et l'image défila panoramiquement sur l'écran tandis que le robot tournait la tête avec lenteur.

« Dans quelle direction allons-nous ? demanda Clindar.

— Allons examiner ces arbres, répondit Altman. S'il y a des formes de vie animale, c'est là que nous les trouverons.

— Regardez ! s'écria Bertrond. Un oiseau ! » Les doigts de Clindar voletèrent sur le clavier : l'image se fixa sur le point minuscule qui était soudain apparu dans le coin gauche de l'écran, et qui grandit rapidement quand le téléobjectif du robot se braqua dessus.

« C'est exact, dit-il. Des plumes, un bec... déjà très haut sur l'échelle de

l'évolution. L'endroit est prometteur. Je vais mettre la caméra en marche. »

Le balancement de l'image au rythme de la marche du robot ne les gênait nullement : ils y étaient accoutumés de longue date. Mais ils n'avaient jamais pu s'habituer à cette exploration par machine interposée alors que tous leurs instincts les incitaient à quitter le bord pour courir dans l'herbe et sentir le souffle du vent sur leurs visages. Cependant le risque était trop lourd, même sur un monde en apparence aussi aimable que celui-ci. Le visage le plus souriant que puisse présenter la Nature recouvre toujours une tête de mort. Bêtes sauvages, reptiles venimeux, sables mouvants... la mort pouvait surprendre l'explorateur imprudent sous un millier de déguisements. Et les pires ennemis étaient les invisibles, bactéries et virus contre lesquels la seule défense possible était souvent à un millier d'années-lumière de distance.

Un robot était en mesure de se rire de tous ces dangers, et même s'il rencontrait un animal assez puissant pour le démolir – cela arrivait parfois – eh bien, les machines étaient toujours remplaçables.

Ils n'aperçurent rien pendant le parcours dans les herbes. Si le passage du robot dérangeait de petits animaux, ils restaient hors du champ de vision. Clindar ralentit la marche de la machine à l'approche des arbres et les observateurs à bord de la nef reculèrent involontairement quand les branches semblèrent tenter de leur gifler le visage. L'image s'assombrit un instant avant que les contrôles s'ajustent d'eux-mêmes à la moindre clarté, puis elle redevint normale.

La vie fourmillait dans la forêt. Elle se cachait sous les taillis, grimpait au long des branches, volait dans l'air. Elle caquettait et murmurait dans les arbres tandis qu'avancait le robot. Et pendant tout ce temps, les caméras automatiques enregistraient les images que reflétait l'écran, pour les soumettre à l'examen des biologistes quand la nef regagnerait sa base.

Clindar poussa un soupir de soulagement lorsque les arbres s'espacèrent soudain. C'était un travail épuisant que d'empêcher le robot de se heurter aux obstacles pendant sa progression dans la forêt, mais une fois le terrain dégagé, la machine était capable de se tirer d'affaire toute seule. Puis l'image trembla comme sous un coup de marteau ; il y eut ensuite un heurt métallique grinçant, et tout le paysage -bascula vertigineusement vers le haut quand le robot chancela et tomba.

« Que se passe-t-il ? s'écria Altman. Une fausse manœuvre ?

— Non, répondit sombrement Clindar, les doigts volant sur le clavier de commande. Quelque chose l'a attaqué par-derrière. J'espère... ah !... je peux toujours le contrôler. »

Il ramena le robot en position assise et lui fit pivoter la tête. Il ne fallut pas longtemps pour découvrir la cause de l'accident. À quelques pieds de distance, fouettant l'air furieusement de la queue, se tenait un grand quadrupède doté d'une rangée de crocs redoutables. Pour l'instant, il était évident qu'il se demandait s'il devait renouveler son attaque.

Le robot se redressa lentement et la grosse bête s'accroupit, prête à bondir.

Un sourire traversa le visage de Clindar ; il savait ce qu'il avait à faire en pareille circonstance. Il chercha du pouce la touché rarement utilisée et marquée « Sirène ».

La forêt retentit de l'affreux hurlement modulé sorti du haut-parleur dissimulé dans le robot et la machine marcha sur son adversaire en battant des bras. L'animal effaré manqua se renverser en tentant de filer en sens inverse, et en quelques secondes il eut disparu.

« J'imagine que maintenant il va nous falloir attendre deux heures avant que tout ce petit monde ressorte de ses cachettes, dit Bertrond d'un ton maussade.

— Je ne suis pas tellement versé en psychologie animale, intervint Altman, mais est-il courant qu'ils s'attaquent à quelque chose qui leur soit totalement inconnu ?

— Il y en a qui se précipitent sur tout ce qui bouge, mais ce n'est pas habituel. Normalement, les bêtes n'attaquent que pour manger ou que si elles se sont senties, menacées. Où voulez-vous en venir ? Avanceriez-vous par hasard qu'il existe d'autres robots sur cette planète ?

— Certainement pas. Mais notre ami carnivore aurait bien pu prendre notre machine pour un bipède plus comestible. Ne trouvez-vous pas que cette ouverture dans la jungle ne paraît pas naturelle ? Il se pourrait bien que ce soit un sentier.

— Dans ce cas, dit vivement Clindar, nous allons le suivre pour nous en assurer. J'en ai assez d'éviter les arbres, mais j'espère que rien d'autre ne nous sautera dessus. C'est mauvais pour mes nerfs.

— Vous aviez raison, Altman, déclara Bertrond un peu plus tard. C'est en effet une piste. Mais cela ne signifie pas qu'il y ait une intelligence. Après tout, les animaux... »

Il s'interrompit au milieu de sa phrase et au même instant, Clindar immobilisa le robot. Le sentier s'ouvrait soudain sur une clairière spacieuse presque entièrement occupée par un village de fragiles cabanes. Il était entouré d'une palissade, visiblement une défense contre un ennemi qui pour le moment n'était pas menaçant. En effet, les portes étaient grandes ouvertes et, derrière, les habitants vaquaient paisiblement à leurs travaux.

Les trois explorateurs contemplèrent pendant bien des minutes la scène qui passait sur leur écran. Puis Clindar eut un petit frisson et observa : « C'est ahurissant. Ce pourrait être notre propre planète il y a cent mille ans. J'ai l'impression d'avoir remonté le cours du temps.

— Il n'y a là rien d'insolite, dit Altman, toujours concret. Après tout, nous avons bien découvert une centaine de planètes où la vie est du même type que sur la nôtre.

— Oui, répliqua Clindar. Une centaine dans toute la Galaxie ! N'empêche que je trouve bizarre que cela doive nous arriver, à nous précisément.

— Eh bien, il fallait que cela arrive à *quelqu'un*, émit philosophiquement Bertrond. En attendant, il faudrait mettre au point notre procédure de contact.

Si nous envoyons le robot dans le village, il va déclencher la panique.

— Et là, vous êtes coupable d'un euphémisme majeur, dit Altman. Ce qu'il nous faut faire, c'est capturer un indigène isolé et lui démontrer nos bons sentiments. Cachez le robot, Clindar. Quelque part dans les bois, d'où il puisse surveiller le village sans se faire repérer. Nous avons devant nous toute une semaine d'anthropologie appliquée ! »

Trois jours s'écoulèrent avant que les tests biologiques aient prouvé que l'on pouvait débarquer sans danger. Néanmoins Bertrond insista pour être le seul à sortir... seul, si l'on négligeait la compagnie appréciable du robot. Avec un tel partenaire, il n'avait à craindre aucune des plus grandes bêtes de cette planète, et les défenses naturelles de son propre corps triompheraient des micro-organismes. Du moins, c'était ce qu'affirmaient les instruments d'analyse. Et, compte tenu de la complexité des problèmes qui leur étaient posés, ils commettaient remarquablement peu d'erreurs...

Il resta une heure à l'extérieur, y prenant un plaisir prudent, tandis que ses compagnons l'observaient avec envie. Il leur faudrait encore patienter trois jours avant d'être tout à fait certains qu'ils pouvaient sans crainte suivre l'exemple de Bertrond. En attendant, ils s'employèrent à observer le village au travers des objectifs du robot et à enregistrer tout ce qu'ils pouvaient à l'aide des caméras. Ils avaient déplacé l'astronef durant la nuit, pour le dissimuler au plus profond de la forêt, car ils ne tenaient pas à ce qu'on les découvre avant d'être préparés à une rencontre.

Et tout ce temps, les nouvelles de chez eux empiraient. Bien que l'effet en fût amorti par leur éloignement à la frontière de l'Univers, cela pesait sur leurs esprits et les écrasait par moments d'une impression de futilité. Ils savaient qu'à tout instant ils risquaient de recevoir le signal de rappel quand l'Empire, à la dernière extrémité, rassemblerait ses ultimes ressources. Mais jusqu'alors, ils devaient poursuivre leurs travaux comme si la connaissance pure était la seule chose qui comptât.

Sept jours après leur arrivée, ils étaient enfin prêts à tenter l'expérience. Ils connaissaient à présent les sentiers qu'empruntaient les villageois pour aller à la chasse, et Bertrond choisit l'un des moins fréquentés. Il installa ensuite solidement une chaise au milieu du passage et s'assit pour lire un livre.

Naturellement, ce n'était pas aussi simple que cela en avait l'air ; Bertrond avait pris toutes les précautions imaginables. Caché dans le sous-bois à une cinquantaine de mètres, le robot assurait la surveillance au moyen de ses lentilles télescopiques et tenait à la main une arme petite mais mortelle. À bord de la nef, Clindar était aux commandes, les doigts au-dessus du clavier, prêt à agir si cela devenait nécessaire.

C'était là l'aspect négatif du plan ; son côté positif était plus évident. Aux pieds de Bertrond gisait la carcasse d'une petite bête à cornes, dans l'espoir que tout chasseur qui passerait par là la considérerait comme un présent acceptable.

Deux heures plus tard, la radio de sa combinaison murmura un

avertissement. Fort calme, malgré le sang qui lui battait aux tempes, Bertrond mit son livre de côté et regarda la piste. Le sauvage s'avavançait avec assez d'assurance, balançant un javelot de la main droite. Il s'immobilisa un instant à la vue de Bertrond, puis adopta une démarche plus prudente. Il se rendait compte qu'il n'avait rien à craindre, car l'étranger était de petite taille et n'avait visiblement pas d'arme.

Quand ils ne furent plus qu'à dix mètres de distance l'un de l'autre, Bertrond lui adressa un sourire encourageant et se leva sans hâte. Il se baissa, ramassa la carcasse et la présenta comme une offrande. C'était un geste que toute créature, sur n'importe quel monde, aurait compris, et celle-ci ne se méprit pas. Le sauvage s'approcha, tendit la main, prit l'animal et le jeta sans effort apparent sur son épaule. Il fixa un instant Bertrond dans les yeux avec une expression indéchiffrable, puis fit demi-tour et repartit vers le village. Il se retourna trois fois pour voir si Bertrond le suivait, et chaque fois, Bertrond lui sourit et lui adressa un geste rassurant. Tout cela s'était passé en un peu plus d'une minute. Ainsi le premier contact entre deux espèces avait-il eu lieu sans drame, mais non sans dignité.

Bertrond ne bougea pas avant que l'autre eût disparu. Alors il se détendit et parla dans le microphone de sa combinaison.

« C'est plutôt satisfaisant pour un début, jubila-t-il. Il n'a pas du tout paru effrayé, ni même soupçonneux. Je pense qu'il va revenir.

— Cela me paraît trop beau pour être vrai, lui dit à l'oreille Altman. J'aurais cru qu'il se montrerait inquiet ou agressif. Auriez-vous accepté un cadeau somptueux d'un inconnu bizarre sans faire plus de manières ? »

Bertrond revenait à pas lents vers l'astronef. Le robot avait quitté sa retraite et montait à présent la garde à quelques pas derrière lui.

« *Moi*, non, répondit-il, mais j'appartiens à une communauté civilisée. Les sauvages réagissent de bien des manières à la présence d'étrangers, à la lumière de leurs expériences passées. Imaginez que cette tribu n'ait jamais connu d'ennemis. C'est très possible sur une planète vaste mais aussi peu peuplée. Dans ce cas, nous pouvons nous attendre à de la curiosité, mais pas du tout à de la peur.

— Si ces êtres n'ont pas d'ennemis, s'étonna Clindar qui n'avait plus à s'occuper aussi activement du robot, pourquoi ont-ils installé un rempart autour de leur village ?

— Je voulais dire d'ennemis *humains*, précisa Bertrond. Mais si c'est vrai, cela nous simplifie considérablement la tâche.

— Croyez-vous qu'il revienne ?

— Bien sûr. S'il est aussi humain que je le pense, la curiosité et l'avidité le feront revenir. Dans deux jours, nous serons amis intimes. »

Vue froidement, la situation devint terriblement routinière. Tous les matins, le robot partait à la chasse sous la direction de Clindar, et il était devenu le tueur le plus efficace de la jungle. Ensuite Bertrond attendait que Yaan – c'était le son le plus voisin qu'ils aient trouvé pour prononcer le nom

de l'indigène – arrive de son pas assuré au long de la piste. Il venait tous les jours, et à la même heure, et toujours seul. Ils s'en étonnaient. Désirait-il garder pour lui le secret de sa grande trouvaille et s'acquérir ainsi une grande réputation par ses exploits de chasseur ? Dans ce cas, cela trahissait chez lui une prévoyance et une ruse inattendues.

Au début, Yaan repartait immédiatement avec son butin, comme s'il avait craint que son généreux donateur ne change soudain d'avis. Toutefois, comme l'avait espéré Bertrond, il s'était vite laissé persuader de s'attarder un moment, séduit par de faciles tours de passe-passe et par l'exhibition de tissus et de cristaux aux couleurs bigarrées qui lui donnaient des joies d'enfant. Pour finir, Bertrond réussit à engager avec lui de longues conversations, toutes enregistrées et filmées par les yeux du robot caché.

Un jour, les philologues seraient peut-être en mesure d'analyser tout cela. Au mieux, Bertrond, n'avait pu apprendre le sens que, de quelques verbes et substantifs élémentaires. La tâche était d'autant plus difficile que Yaan employait non seulement des mots différents pour une même chose, niais parfois le même mot pour des choses différentes.

Entre ces rencontres quotidiennes, l'astronef voyageait au loin pour explorer d'en haut la planète, et atterrissait parfois pour une étude plus approfondie. Bien qu'ils aient observé plusieurs autres collectivités humaines, Bertrond n'avait pas tenté d'entrer, en relations avec elles, car il était aisé de se rendre compte que leur niveau de civilisation était à peu près égal à celui de Yaan et de son village.

Bertrond se disait souvent qu'il était particulièrement ironique de la part du Destin de leur avoir permis de découvrir une des très rares espèces vraiment humaines de la Galaxie à cette époque précise. Il n'y avait pas si longtemps, ç'aurait été un événement de la plus haute importance ; maintenant, la civilisation était trop harassée pour s'inquiéter du sort de ces cousins sauvages se trouvant à l'aube de l'histoire.

Ce ne fut qu'une fois certain d'être devenu partie de la vie quotidienne de Yaan que Bertrond se décida à lui présenter le robot. Il montrait à Yaan les images d'un kaléidoscope quand Clindar dirigea à travers les herbes la machine qui portait sa dernière victime sur son bras de métal. Pour la première fois, Yaan manifesta une émotion voisine de la peur ; mais il se détendit en entendant les mots apaisants que lui prodiguait Bertrond, sans toutefois quitter des yeux le monstre qui se rapprochait. Le robot s'arrêta à quelque distance de Bertrond et alla à sa rencontre. La machine leva les bras et lui tendit alors la bête morte, il l'accepta d'un air solennel et la rapporta à Yaan, en chancelant un peu sous ce fardeau inhabituel.

Bertrond aurait donné beaucoup pour savoir ce que pensait Yaan en acceptant le cadeau. Tentait-il de deviner qui des deux était le maître ou l'esclave ? Ou peut-être de tels concepts le dépassaient-ils ? Pour lui, il se pouvait que le robot ne fût qu'un autre homme, un chasseur ami de Bertrond.

La voix de Clindar, un peu plus ample que nature, sortit du haut-parleur du

robot.

« C'est étonnant, la placidité avec laquelle il accepte notre présence. Est-ce que rien ne l'effraierait ?

— Vous tenez à le juger continuellement selon vos normes personnelles, répondit Bertrond. N'oubliez pas que sa psychologie est totalement différente et beaucoup plus simple. Maintenant qu'il a confiance en moi, rien de ce que j'admets ne l'inquiétera.

— Je me demande si cela se révélera exact pour toute son espèce ? intervint Altman. Ce n'est pas très probant de juger sur un seul échantillon. Je suis impatient de voir ce qui se passera quand nous enverrons le robot au village.

— Tiens ! s'écria Bertrond. Voilà *une chose au moins* qui l'a surpris. Il n'a encore jamais rencontré personne capable de parler avec deux voix différentes.

— Croyez-vous qu'il devinera la vérité quand il fera notre connaissance ? s'enquit Clindar.

— Non. Le robot restera pour lui de la magie à l'état pur... mais il n'aura rien de plus merveilleux que le feu et la foudre et toutes les autres forces que cet être doit déjà reconnaître comme naturelles.

— Alors, que faisons-nous maintenant ? demanda Altman d'un ton légèrement impatient. Allez-vous l'amener à bord, ou irez-vous d'abord au village ? »

Bertrond hésita. « Je ne tiens pas à en faire trop ni trop vite. Vous savez les accidents qui ont eu lieu avec les espèces différentes quand on s'y est risqué. Laissez-le réfléchir, et quand nous retournerons demain au rendez-vous, je m'efforcerai de le convaincre de ramener le robot au village. »

Dans le vaisseau dissimulé, Clindar réactiva le robot et le remit en mouvement. Comme Altman, il en avait un peu assez de ces précautions exagérées. Cependant, pour tout ce qui concernait les formes de vie étrangères, c'était Bertrond le spécialiste et il fallait bien suivre ses instructions.

Il lui arrivait maintenant, de temps à autre, de souhaiter être lui-même un robot, sans aucun sentiment, sans émotion, capable de contempler avec une égale indifférence la chute d'une feuille ou l'agonie d'un monde.

Le soleil était bas quand Yaan entendit retentir dans la jungle la voix puissante. Il la reconnut aussitôt malgré son ampleur surhumaine : c'était la voix de son ami, qui l'appelait.

Dans le silence où ne vibraient plus que des échos, la vie du village se figea. Même les enfants cessèrent leurs jeux. Le seul bruit fut la faible plainte d'un bébé effrayé du silence soudain.

Tous les yeux se portèrent sur Yaan quand il se rendit rapidement à sa cabane et saisit le javelot posé près de l'entrée. La clôture serait bientôt refermée contre les prédateurs nocturnes, mais il n'hésita pas à s'engager dans l'ombre grandissante. Il franchissait la porte quand la voix puissante l'appela

de nouveau, et maintenant elle trahissait un besoin urgent qui transcendait toutes les barrières de langue et de civilisation.

Le géant étincelant qui lui parlait avec tant de voix diverses le rencontra à quelque distance du village et lui fit signe de le suivre. Bertrond n'était nulle part en vue. Ils parcoururent un kilomètre environ avant de l'apercevoir au loin, debout près de la rive du fleuve, contemplant les eaux sombres au lent cours.

Il se retourna à l'approche de Yaan, et pourtant, durant un instant, il ne sembla pas remarquer sa présence. Puis il renvoya du geste l'être étincelant, qui se retira assez loin.

Yaan attendait. Il était patient, et, bien qu'il n'eût pu l'exprimer en paroles, il se sentait satisfait. En présence de Bertrond, il subissait les premières atteintes de cette dévotion désintéressée, totalement irrationnelle, que son espèce n'accomplirait entièrement que dans bien des siècles.

C'était une scène étrange. Sur la rive de ce fleuve se tenaient deux hommes. L'un était vêtu d'un uniforme étroitement ajusté et équipé de mécanismes minuscules mais complexes. L'autre portait une peau de bête et était armé d'un javelot à pointe de silex. Dix mille générations les séparaient, ainsi qu'un immense espace. Et pourtant, c'étaient deux humains. Comme elle doit le faire souvent au fil de l'éternité, la Nature avait reproduit un de ses modèles fondamentaux.

Puis Bertrond prit la parole, allant et venant à petits pas rapides, et une trace de colère perçait dans sa voix.

« Tout est fini, Yaan. J'avais espéré qu'avec notre savoir, nous vous tirerions de l'état de barbarie en une douzaine de générations, mais désormais il vous faudra lutter tout seuls pour échapper à la jungle, et cela peut vous prendre un million d'années. Je suis désolé... nous aurions pu tant faire. Encore à présent, mon désir est de rester ici, mais Altman et Clindar parlent de devoir et j'imagine qu'ils ont raison. Nous ne pouvons certes pas grand-chose, mais notre monde nous appelle et nous ne saurions l'abandonner.

« J'aimerais que vous me compreniez, Yaan. Que vous sachiez de quoi je vous parle. Je vais vous laisser ces outils ; vous découvrirez l'usage de certains, bien qu'il y ait des chances qu'ils soient oubliés dans une génération. Voyez comme cette lame est tranchante : il s'écoulera des âges avant que votre monde en produise de semblables. Et conservez bien ceci ; vous pressez le bouton et – regardez ! Si vous l'utilisez avec parcimonie, vous aurez de la lumière pendant des années, même si, tôt ou tard, cela s'éteint. Quant à ces autres objets, faites-en ce que bon vous semblera.

« Voici les premières étoiles qui montent à l'est. Regardez-vous jamais les étoiles, Yaan ? Je me demande quand vous découvrirez ce qu'elles sont et je me demande aussi ce que nous serons devenus d'ici là. Ces étoiles sont nos pays, Yaan, et nous sommes dans l'incapacité de les sauver. Beaucoup sont déjà mortes en des explosions d'une telle grandeur que je ne parviens pas plus que vous à les imaginer. Dans cent mille de vos années, la lumière de ces

bûchers funéraires atteindra votre planète et votre peuple s'en étonnera. À cette époque, peut-être votre race aussi cherchera-t-elle à conquérir les étoiles.

« Je voudrais être en mesure de vous prévenir contre les erreurs que nous avons commises et qui maintenant vont nous coûter tout ce que nous, avons gagné.

« C'est un bien pour votre peuple, Yaan, que votre monde se trouve ici, à la frontière de l'Univers. Vous échapperez peut-être à la destruction qui nous attend. Un jour, peut-être vos vaisseaux partiront-ils explorer les étoiles comme nous avons fait, et trouveront-ils les ruines de nos mondes, et se demanderont-ils qui nous étions, mais ils ne sauront jamais que nous nous sommes rencontrés ici, au bord de ce fleuve, alors que votre race était encore jeune.

« Voici maintenant venir mes amis ; ils ne veulent pas m'accorder davantage de temps. Adieu, Yaan... utilise au mieux les choses que je te laisse. Ce sont les plus grands trésors de ta planète. »

Quelque chose d'énorme, quelque chose qui scintillait sous la clarté des étoiles, descendait du ciel en une glissade. Cela ne toucha pas le sol mais resta suspendu un peu au-dessus de la surface et, dans le silence absolu, un rectangle de lumière s'ouvrit à son flanc. Le géant métallique sortit de la nuit et franchit la porte dorée. Bertrond le suivit et s'arrêta un instant sur le seuil pour se retourner et adresser un geste d'adieu à. Yaan, qui agitait le bras. Puis les ténèbres se refermèrent sur lui.

Le vaisseau s'éleva dans les airs, pas plus vite que ne monte la fumée d'un feu de bois. Quand il se fut rapetissé au point que Yaan eut l'impression qu'il aurait pu le tenir dans ses mains, il parut se brouiller et n'être plus qu'un long trait de lumière qui partait en oblique vers les étoiles. Du ciel déserté lui parvint un grondement de tonnerre dont la terre endormie renvoya les échos ; et Yaan comprit enfin que les dieux étaient partis pour ne jamais plus revenir.

Il resta longtemps immobile près de l'eau au lent cours, et dans son âme s'éveilla un sentiment de perte qu'il ne devait jamais plus oublier et qu'il ne comprendrait jamais. Puis, avec un soin plein de respect, il rassembla les présents, que Bertrond lui avait laissés.

Sous les étoiles, la silhouette solitaire rentra chez elle à travers un pays sans nom. Derrière elle, le fleuve s'écoulait doucement vers la mer, serpentant entre les plaines fertiles sur lesquelles, dans plus d'un millier de siècles, les descendants de Yaan construiraient la grande ville qu'ils nommeraient Babylone.

Traduit par Paul HÉBERT.

Expedition to Earth.

© Arthur C. Clarke, 1954.

© Librairie Générale Française, 1980, pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ANDERSON (Poul). – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances scandinaves. Est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après des études de physique – financées par la vente de ses premiers récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948 – s'est consacré à la carrière d'écrivain. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître 34 romans, 15 recueils de récits plus courts, 3 livres ne relevant pas de la science-fiction et 2 anthologies, en plus de ses récits dans les différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine de la science-fiction, anime beaucoup de ses récits ; ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action, qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of time (La Patrouille du temps, 1955-1959)* met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *The High Crusade (Les Croisés du cosmos, 1960)* exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques (de la science-fiction) », ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers. Poul Anderson continue à être un des plus actifs parmi les auteurs américains de science-fiction, gagnant de nouveaux prix *Hugo* et *Nebula*. Il poursuit son cycle de l'« histoire du futur », dans laquelle les récits construits autour de Nicholas van Rijn et surtout de Dominic Flandry constituent des éléments unificateurs.

BENFORD (Gregory). – Né en 1941, docteur es sciences physiques – dont il est professeur adjoint à l'université de Californie –, Gregory Benford a publié, depuis 1965, un nombre relativement petit de nouvelles et de romans, dont plusieurs se fondent sur le thème du contact avec des intelligences extraterrestres. Il est habituellement attentif à la composante scientifique de ses récits, qu'il sait concilier avec un style souvent travaillé.

CARR (Terry). – Né en 1937, Terry Carr se fit d’abord connaître dans les milieux du *fandom*. Son premier récit (*Who sups with the devil*) parut en 1962, et plusieurs de ses nouvelles ont été réunies en volume (*The Light at the end of the universe*, 1976). Son roman *Cirque* (1977) est une allégorie d’un ton retenu sur le motif de la xénophobie. C’est toutefois en qualité d’éditeur et de compilateur d’anthologies que Terry Carr a joué son rôle le plus important dans le monde de la science-fiction. Il dirigea les *Ace Specials*, série dans laquelle il a publié plusieurs excellents romans inédits, puis il a commencé en 1972 à faire paraître une série de volumes réunissant « les meilleures » nouvelles de l’année (*The best science fiction of the year*) qui est probablement, dans l’ensemble, la plus homogène des compilations de ce genre.

CLARKE (Arthur Charles). – Connus surtout du grand public comme co-auteur du film *2001* (dont l’idée primitive est tirée de *The Sentinel*, nouvelle qu’il publia en 1951), Arthur C. Clarke est également l’homme qui suggéra le premier (en 1945, dans la revue *Wireless World*) que des satellites artificiels pourraient servir un jour de relais de télévision. Né en 1917 dans une famille de fermiers anglais, il se passionna pour la science dès sa jeunesse, devenant, à seize ans, membre de la *British Interplanetary Society*. En même temps, il découvrait la science-fiction et publiait peu après ses premiers récits. Pendant la guerre, il s’engagea dans la R.A.F. et participa aux expériences sur les radars. En 1937, Arthur C. Clarke avait commencé un roman dans lequel allait se manifester une de ses grandes qualités d’écrivain, l’aptitude à concilier l’extrapolation scientifique avec une sensibilité poétique ; il n’acheva son texte qu’en 1953, le publiant sous le titre de *Against the Fall of Night*, et le révisant pour l’intituler, en 1956, *The City and the Stars* (*La Cité et les Astres*). En contraste avec ces romans de visionnaire – dont *Childhood’s End* (*Les Enfants d’Icare*, 1953) est un autre exemple – Arthur C. Clarke a aussi écrit des récits dans lesquels l’anticipation scientifique est traitée dans une optique de rigueur et d’objectivité, comme *Prelude to space* (*Prélude à l’espace*, 1953) et *The Deep Range* (1957). Après la fin de la guerre, Arthur C. Clarke entreprit des études universitaires obtenant en 1948 un diplôme en mathématiques et en physique. Sa formation scientifique a fait de lui un vulgarisateur excellent, et ses ouvrages *Interplanetary Flight* (1950) et surtout *Exploration of Space* (1951) constituèrent de brillantes introductions à l’astronautique. Sur ce même sujet, *The Promise of Space* (1968) est à la fois un survol historique et une extrapolation de l’avenir, tandis que *Profiles of the future* (*Profil du futur*, 1962) est un ouvrage de prospective scientifique que près de vingt ans d’âge n’ont nullement rendu désuet. Parmi les écrivains actuels de science-fiction, Arthur C. Clarke est sans doute celui qui unit le plus heureusement le don d’un style naturel, le sens de la spéculation clairvoyante et l’enthousiasme scientifique. Depuis plusieurs années, il se passionne pour la pêche sous-marine, sujet sur lequel il a également publié

plusieurs excellents ouvrages. Après une période au cours de laquelle sa production de science-fiction a été limitée à des nouvelles, Arthur C. Clarke est revenu au roman avec *Rendez-vous with Rama* (*Rendez-vous avec Rama*, 1973), *Impérial Earth* (*La Terre*, planète impériale, 1975) et *The Fountains of paradise* (1979). Ces trois romans confirment la prééminence de leur auteur parmi les écrivains soucieux d'édifier leur fiction sur une science solide. Le premier et le troisième d'entre eux ont remporté, parmi d'autres distinctions, le prix *Hugo* du meilleur roman pour les années de leur publication.

DICK (Philip Kindred). – Né en 1928. Débuts en 1954. Fait d'abord figure d'industriel de la science-fiction, publiant près de soixante nouvelles en 1953 et 1954. Dans son premier roman *Solar Lottery* (*Loterie solaire*, 1955), il se pose en disciple de van Vogt, mais certaines nouvelles, comme *The Father thing* (*Le Père truqué*, 1955) sont déjà plus personnelles. Dans les années suivantes, il publie surtout des romans et son originalité s'affirme progressivement. En 1960 et 1961, tous ses efforts sont consacrés à *The Man in the High Castle* (*Le Maître du Haut Château*, 1962) qui lui vaut le prix *Hugo* et le place au tout premier plan des spécialistes du genre. Suit une période exceptionnellement féconde : en 1964 apparaissent à la fois *The Three Stigmata of Palmer Eldritch* (*Le Dieu venu du Centaure*), *The Simulacra* (*Simulacres*), *The Penultimate Truth* (*La Vérité avant-dernière*) et *Clans of the Alphane Moon* (*Les Clans de la Lune Alphane*). Sa maîtrise de l'art d'écrire est d'autant plus remarquable qu'il écrit très vite. Plus remarquable encore est la cohérence de son inspiration : toute son œuvre est organisée autour de quelques thèmes centraux tels que le nombre infime des détenteurs du pouvoir, leur tyrannie, leur habileté à se maintenir en place en dupant leurs victimes, la vocation de celles-ci pour les illusions, les mirages et à la limite la folie, le poids de la contrainte et les caprices cruels du hasard. Peu à peu cependant, la critique sociale devient moins importante, tandis que l'expérience de la drogue et les tendances délirantes conduisent à l'éclatement du récit : cette dernière période culmine avec *Ubik* (1969) et aboutit à un silence de plusieurs années, que l'écrivain consacre surtout à se soigner. S'étant remis à écrire, Philip K. Dick a notamment publié en 1977, *Flow my tears, the policeman said*, un roman qui se place dans la lignée de ses récits précédents. En 1977, il a fait paraître *À scanner darkly*, où l'on trouve une véhémence dénonciation de la drogue.

KNIGHT (Damon). – Né en 1922. Débuts en 1941. A raconté dans *The Futurians* (1977) ses expériences au sein du groupe d'amis new-yorkais qui vivaient plus ou moins en communauté et d'où devaient sortir plusieurs des principaux auteurs, éditeurs et anthologistes de sa génération. Se fait connaître en 1945 par un éreintement célèbre ultérieurement du *Monde du non-A* de van Vogt, alors à l'apogée de sa gloire. Professant que la science-fiction doit être jugée à ses qualités d'écriture comme le reste de la littérature, il devient un

critique célèbre et la publication d'un recueil de ses articles (*In Search of Wonder*, 1956, édition complémentaire en 1967) fait figure d'événement. En tant qu'écrivain, il applique ses propres théories, produit assez peu et apporte beaucoup de soin à la composition de ses histoires. Dans les années 60, la « Nouvelle Vague » salue en lui un précurseur et son goût triomphe temporairement partout, ce qui lui vaut une brillante carrière d'anthologiste commencée avec *A Century of Science Fiction* (1962) et couronnée par la série des *Orbit* (deux recueils par an environ depuis 1966) qui ne publie que des nouvelles originales et contribue, avec les *Dangerous Visions* de Harlan Ellison, à implanter aux États-Unis le courant moderniste né en Angleterre. Depuis lors, Damon Knight a été moins actif comme écrivain et critique que comme anthologiste et animateur. Il organisa les *Milford Science Fiction Writers Conférences*, et contribua à la fondation de l'association des *Science Fiction Writers of America* dont il fut le premier président (1965-1966). Un numéro spécial lui a été consacré, en novembre 1976, par *The Magazine of Fantasy and Science Fiction*.

KOCH (Howard). – Né en 1902. Scénariste cinématographique dont la signature (avec celles de Julius et Philip Epstein) apparut en 1942 au générique de *Casablanca*. Howard Koch a écrit le scénario de l'adaptation radiophonique de *La Guerre des mondes* qu'Orson Welles produisit en 1938. Il a aussi écrit une nouvelle, *Invasion from inner space*, que Frederik Pohl publia dans son recueil *Star science fiction stories n° 6*.

KORNBLUTH (Cyril M.). – Après avoir travaillé pour une agence de presse, C. M. Kornbluth (1923-1958) publia son premier récit en 1940 et se consacra à la science-fiction. Doué dès ses débuts d'une grande facilité, il put compenser les effets de la mobilisation de ses confrères plus âgés : il lui arriva en effet d'écrire pratiquement à lui seul, sous divers pseudonymes, des numéros entiers de certains périodiques dont les forces rédactionnelles avaient été « décimées » par les appels sous les drapeaux. Il commença en 1949 une deuxième carrière, écrivant cette fois sous son propre nom. Il collabora notamment avec Frederik Pohl, en particulier pour écrire *The Space Merchants* (*Planète à gogos*, 1953), roman devenu rapidement classique par son évocation de l'hypertrophie future de la publicité et de ses pouvoirs. C. M. Kornbluth avait une réputation de solitaire, au caractère renfermé, et ses nouvelles reflètent souvent une vision pessimiste du monde – ce pessimisme allant de l'ironie désinvolte à l'amertume mordante et désespérée. Les romans qu'il rédigea avec des collaborateurs – Frederik Pohl principalement, parfois Judith Merrill – laissent souvent percer l'influence modératrice de leur co-auteur. Un récit qu'il avait écrit avec Frederik Pohl, *The Meeting*, a reçu un prix *Hugo* comme meilleure histoire courte ex-aequo pour l'année 1973 – quinze ans après le décès de Kornbluth.

LAFFERTY (Raphaël Aloysius). – Né en 1914, R. A. Lafferty donna à Judith Merrill (dans *The year's best S. F.*, 11^e série) les notes suivantes en guise d'esquisse d'autoportrait : « Si j'avais eu une biographie intéressante, je n'écirais pas de la science-fiction et du fantastique pour l'intérêt de remplacement. Je suis, dans le désordre, quinquagénaire, célibataire, ingénieur électricien, corpulent. » S'étant mis tardivement à l'activité d'écrivain, Lafferty a rapidement montré qu'il ne ressemblait à aucun autre auteur. Ses idées n'appartiennent qu'à lui, et il en va de même de son style narratif, qui peut paraître bâclé et mal équilibré de prime abord, mais qui possède en réalité une vivacité et une souplesse rythmique peu communes. Dans les univers de Lafferty, l'absurde et l'impossible peuvent se succéder sans attirer l'attention des personnages, ni heurter le lecteur. Ils suffisent, avec les étincelles d'une imagination infatigable, à justifier des récits où il n'y a ni message, ni confession. Parmi ses romans, *Past Master* (1968) met en scène Thomas More, appelé dans le futur pour résoudre les problèmes d'une société qui devrait être utopique – thème qui donne un aperçu de la manière dont agit la « logique » de l'auteur. Ce dernier est cependant encore plus à l'aise dans le genre de la nouvelle, dont *Does anyone else have something further to add* (*Lieux secrets et vilains messieurs*, 1974) offre un bon recueil. R. A. Lafferty ne fera certainement pas école – il est trop inimitable pour cela – mais sa conversion de l'électronique à la littérature s'est traduite pour la science-fiction par un enrichissement aussi substantiel qu'imprévisible : une nouvelle forme de la rationalisation de la démence.

LEINSTER (Murray). – William Fitzgerald Jenkins, dont Murray Leinster est le pseudonyme, a fait à double titre figure de doyen parmi les écrivains de science-fiction : il était né en 1896 (il mourut en 1975) et il publia son premier récit en 1919. Il a vécu de sa plume depuis l'âge de vingt et un ans. Son œuvre considérable (plus d'un millier de récits) ne se prête guère à une classification. Murray Leinster a su modifier son style et son ton pour répondre à l'évolution du goût et aux préférences de ses lecteurs : avec la même aisance, ou presque, il a écrit des *space opéras*, des récits de caractère psychologique, des variations sur les paradoxes des voyages temporels et des nouvelles fondées sur des sciences jeunes telles que l'écologie et l'informatique. Sa production s'était notablement ralentie pendant les dix dernières années de sa vie.

Murray Leinster laisse dans la science-fiction la trace d'un artisan au métier accompli et au talent éminemment protéiforme.

OLIVER (Chad). – De son vrai nom Symmes Chadwick Oliver. Est né en 1928 et a fait des études d'ethnologie et d'anthropologie. Il enseigne cette dernière science à l'Université du Texas. Sa formation lui a permis de jeter un regard original sur le thème familier des extraterrestres venant incognito sur notre planète (*Shadows in the sun*, 1954) ou sur celui du premier contact entre

représentants de civilisations différentes (*The Winds of time*, 1957). Sa carrière universitaire a toutefois diminué sa production au cours des dernières années. Chad Oliver, qui n'a jamais été un écrivain prolifique, reste un auteur de science-fiction qui mériterait d'être mieux connu.

SAINT-CLAIR (Margaret). – C'est là son vrai nom. Il lui est arrivé d'utiliser quelques pseudonymes, dont Idris Seabright et Wilton Hazzard. Elle est née en 1911 et a écrit depuis 1946 des récits de science-fiction où l'accent est généralement mis sur l'action et le jeu des thèmes plutôt que sur la psychologie. *Sign of the Labrys* (1963) met en scène un groupe de personnes paranormales qui deviennent les derniers survivants – ou presque – de l'humanité. Dans *The Dolphins of Altaïr* (1973), elle met en garde contre les dangers qu'il y a à assimiler des extraterrestres intelligents à de simples animaux en se fiant à leur seule apparence.

STURGEON (Theodore). – Pseudonyme d'Edward Hamilton Waldo, né en 1918 d'une famille installée en Amérique depuis le XVII^e siècle et comptant beaucoup de membres du clergé. Mère divorcée en 1927 et remariée en 1929 avec un homme très autoritaire qui interdit les magazines de science-fiction à son beau-fils. Début en 1939 ; publie surtout du fantastique dans *Unknown*, accessoirement de la science-fiction dans *Astounding*. Lancé par *It* (*Unknown*, 1940), il reste pourtant un auteur maudit à cause de ses tendances morbides : le célèbre *Bianca's Hands* (*Les Mains de Bianca*), écrit en 1939, ne parut qu'en 1947. La mobilisation, puis le divorce (1945) le réduisirent au silence. John W. Campbell Jr. l'ayant aidé à sortir de la dépression, il reprend sa collaboration à *Astounding* et confie ses textes fantastiques à *Weird Tales* ; il n'écrit plus alors que des « histoires thérapeutiques », c'est-à-dire centrées sur un personnage de malade et cherchant comment on peut le guérir. Surtout connu comme auteur de nouvelles, il écrit néanmoins deux excellents romans, *The Dreaming Jewels* (*Cristal qui songe*, 1950) et *More than Human* (*Les plus qu'humains*, 1954). Malheureusement, il reste psychologiquement vulnérable : un deuxième divorce l'ébranle à peine en 1951, mais la rupture de son troisième mariage l'atteint plus profondément à la fin des années 50 ; il cesse d'écrire de la science-fiction, vit à l'hôtel et travaille pour la télévision, ne répondant ni au courrier ni au téléphone. À la suite d'un quatrième mariage en 1969, il reprend espoir et se remet à écrire. Bien qu'il soit avant tout un auteur instinctif, écrivant d'un seul jet sans se corriger, il est fort admiré par la « Nouvelle Vague » pour son sens du bizarre et son désir de comprendre et surtout de ressentir les émotions les plus singulières de ses personnages. Il a été critique de livres pour la *National Review* et *Galaxy* notamment. *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1962.

TENN (William). – Pseudonyme de Philip Klass, né en 1920. N'a écrit

qu'une cinquantaine de nouvelles, surtout dans les années 50, où il fut un des auteurs marquants de la revue *Galaxy*. Il est connu pour son sens de l'humour et sa désinvolture, mais le pathétique et l'amertume ne sont pas moins significatifs de son œuvre. Depuis 1959, il ne fait plus que de rares apparitions aux sommaires, car son temps est pris par l'enseignement de la science-fiction qu'il donne à l'Université de l'État de Pennsylvanie. Il a cependant donné un roman, *Of Men and Monsters (Des hommes et des monstres, 1968)*. Il a aussi publié une belle anthologie sur le thème de l'enfant dans la science-fiction : *Children of Wonder (1953)*.

WELLES (Orson). – Le nom d'Orson Welles – qui est né en 1915 – a une place d'honneur dans toute histoire du cinéma. En matière de science-fiction, Welles a signé une anthologie publiée en 1949, *Invasion from Mars*, et il a écrit en 1956 une introduction à la première anthologie annuelle publiée par Judith Merrill, *The year's greatest science fiction and fantasy*. Il est cependant surtout célèbre pour avoir réalisé l'adaptation, écrite par Howard Koch, de *La Guerre des mondes*, de H. G. Wells. Diffusée sur les ondes de la C.B.S. le 30 octobre 1938, celle-ci créa une véritable panique dans plusieurs régions de l'Est des États-Unis, beaucoup d'auditeurs l'ayant prise pour une authentique émission d'informations.

WILLIAMS (Jay). – Né en 1914, Jay Williams a exercé les activités d'animateur de boîtes de nuit et d'agent de presse avant de faire la seconde guerre mondiale dans l'infanterie américaine (recevant une décoration). Revenu à la vie civile, il s'est lancé dans une carrière d'écrivain, publiant des romans historiques, des récits pour la jeunesse, ainsi que quelques nouvelles de science-fiction.

ZELAZNY (Roger). – Né en 1937, avec des ascendances polonaise, irlandaise, hollandaise et américaine, Roger Zelazny a étudié à la Western Reserve University avant de travailler à l'administration de la Sécurité sociale des États-Unis. Depuis 1969, il se consacre à une carrière d'écrivain. Il s'était imposé comme un auteur de premier plan avec *A rose for Ecclesiastes (Une rose pour l'Écclésiaste, 1963)*, *The Doors of his face, the lamps of his mouth (Les Portes de son visage, les lampes de sa bouche, 1965)* et... *And call me Conrad (Toi l'immortel, 1965)*, variations sensibles et brillantes sur des thèmes connus – relations entre humains et extraterrestres, immortalité, monde post-atomique. Par la suite, Zelazny se montra souvent moins exigeant envers lui-même sur le plan de l'écriture, mais non sur celui de l'imagination. Chez lui, celle-ci s'inspire aussi bien d'antiques mythologies (*Lord of light, 1967*) et d'explorations psychanalytiques (*The Dream Master, 1966*) que de rationalisations de pouvoirs magiques (le cycle d'*Ambre* commencé en 1970). Bien que classé parfois avec les représentants de la « Nouvelle Vague », Roger Zelazny possède un talent trop varié et une créativité trop originale

pour qu'une telle étiquette suffise à le décrire.

-
- 1 C'est-à-dire une provinciale : Dubuque est une petite ville dans la zone d'influence de Chicago. (*N.D.T.*)
 - 2 Doctrine de la souveraineté absolue des États, défendue par les États sécessionnistes en 1861.
 - 3 Chant patriotique des États confédérés, composé en 1859.